

Une Folie

Roman

Benoît Bohy-Bunel

Avant-propos

Ce qui suit est un roman philosophique et autobiographique. Tout ce qui est raconté là, aussi fou que cela pourra paraître, je l'ai, très exactement, et réellement, vécu. Les réflexions philosophiques suggérées, qui accompagnent la narration des événements, furent celles qui me vinrent au moment où je vivais ces événements.

Certains propos sont délirants, mais c'est bien parce que, à une certaine époque de ma vie, je délirais moi-même. Il m'a fallu me souvenir des impressions délirantes qui furent les miennes, pour les coucher sur le papier, sans pour autant, bien sûr, aujourd'hui, faire preuve de complaisance à l'égard d'une manie séduisante.

Je me désolidarise aujourd'hui complètement des pensées conspirationnistes, ou mégalomanes, que je pus développer lors de mes périodes de « folie » (je suis moi-même bipolaire). Mais, puisque leur déroulement a quelque chose de romanesque, je me permets de les proposer à mon lecteur.

Je m'exprimerai à la troisième personne, car une certaine prise de distance à l'égard de ce que je fus dans le passé est pour moi nécessaire.

Première partie : un délire maniaque

Chapitre 1 : Partir

Juin 2013. Il fallait qu'il quitte cette ville. Cette colocation pourtant idyllique touchait à sa fin, il le savait. Cet amour fugace, avec Anna, devait le rester.

Lyon était sous la chaleur étouffante d'un soleil de plomb. Les signes-cygnés au parc de la tête d'or avaient été clairs : le lion lui avait fait une sorte de clin d'oeil qui ne suppose qu'une seule interprétation. La professeure de yoga du parterre de fleur ne faisait-elle pas le poirier ? Tout s'était inversé.

Il avait enfoui si longtemps cette possibilité d'un monde signifiant et harmonieux ! Une détresse pure et originaire l'avait désamorcée. Mais maintenant, l'exaltation raisonnable redevenait sa réalité, comme une évidence, ou comme une vieille amie dont on a étouffé le souvenir, mais qu'on finit toujours par retrouver, de façon improbable, mais sans vraiment être étonné.

Il fallait qu'il quitte la ville. La chaleur saharienne est une réjouissance, mais il faut aussi savoir la vivre ailleurs. Le délire lucide avait commencé, quoique non thématé comme tel, et il fallait bien le vivre jusqu'au bout, partout où cela en valait la peine. Rien ne pouvait justifier qu'il ignorât la beauté de sa chance. Ne pas la saisir eût été se trahir.

Saturation de synchronicités. Le scarabé d'or n'avait pas surgi par hasard. Selon une logique tout à fait cohérente, il était le vivant qui s'auto-affecte, qui s'indique lui-même, ou qui se salue. Que le jeu commence, donc.

Mais les enjeux sont sérieux néanmoins, il faut tâcher de ne pas s'éparpiller. Analyser la situation, d'abord, nécessairement. Trouver un cybercafé et consulter les héroïnes, les musiques de masse, les politologues. Trois heures à ausculter l'écran. Youtube. Placebo, Jennifer Lopez, Beyonce, le rap de Natalie Portman. Beaucoup de rap français. La musique de masse, qui tape comme un sourd, transcende. Elle exalte. Elle produit un flot qui permettra à l'avenir une meilleure percussion des pensées. Il s'agit de bien se mettre en condition, comme un boxeur qui contemple les gestes d'un autre boxeur, pour intégrer le geste adéquat et le reproduire. Neurones-miroirs. Sensori-moteur bergsonien. Auto-affection spinozienne, selon les deux attributs pensables de la substance. Individu socialisé marxien.

Sur la route de l'aéroport, une polyphonie s'installe. Premier test : deux voix simultanées. Première voix, scandée : réflexion sur la compassion chrétienne. Deuxième voix : « périssent les faibles et les ratés, et qu'on les y aide ! », comme une ritournelle, par amour. Trois voix s'ajoutent : critique de la téléologie hégélienne ; éternel retour ; réflexion sur la synchronicité comme

dépassement de l'écueil du ressentiment. La marche rythmée organise la polyphonie intérieure.

Le départ pour Los Angeles est au point. N'étaient-ils pas là, à l'attendre, extatiques, sur le tube de Placebo, tels qu'il les a contemplés « ornographiquement », dans le cyber ?

Redirection : Marseille. Le rap, c'est là que ça se passe. Une gare, un piano, un concert.

Gare de Marseille, 1 heure du matin. Un piano, un concert, un spectateur : Diego. Très à l'écoute. L'art de masse a une vision quantitativiste de la musique. C'est le nombre qui ferait la portée de l'événement. Pourtant, dans la foule, à chaque fois, chacun est un, individu singulier, réception unique. Il n'y a pas d'addition possible, car le singulier est incommensurable. Si Diego est sincèrement touché, plus que chacune des 10000 personnes lors d'un concert de Jennifer Lopez, l'événement n'est-il pas de grande importance ? Mais qui connaît Diego ? Déjà mort peut-être. Un illuminé également.

Déambulation avec Diego : les sculptures flottent à Marseille, c'est un phénomène étonnant, et il le souligne. La dimension aqueuse du solide lui apparaît. Le principe d'individuation s'est dissous, mais non pas dans l'ivresse musicale. Bien plutôt dans la monstration méthodique et analytique de la beauté des petites choses. Sans désacralisation.

La nuit est profonde et chaude. Sur un sol dur, face à la mer, s'endormir plein de promesses poétiques. La fête ne fait que commencer.

Diego. Déjà mort peut-être.

Rencontre avec Kairos. Une nuit chez ses amis, Mehdi et Mohammed. Un défi obscène qu'il se lance, par jeu : Mehdi, la quarantaine, alcoolique, en souffre. Mais n'a-t-il pas le verbe pour tout guérir ? Il déploie l'arsenal théorique le plus puissant pour le désintoxiquer. L'alcool est une bonne chose dit-il, un plaisir, et si tu en prends conscience, ton alcoolisme n'en sera plus un. Tu pourras même te saouler tous les jours, plus encore qu'aujourd'hui. Seulement l'intention aura changé : tu ne te culpabiliseras plus, partant tu n'auras plus cet esprit de vengeance, tu ne te haïras plus toi-même ni autrui. Or il n'y a pas de mal physique. Il n'y a qu'un mal moral. C'est ton ressentiment qui te refille le cancer, pas autre chose. Un homme pleinement affirmatif peut tout encaisser physiquement, tel un stoïcien qui pourrait même virer à l'hédonisme. Aucun souci. Ne change pas la situation objective, change la manière et l'intention, soit les pensées qui accompagnent le geste.

Le lendemain, un attentat poétique. Acheter des grandes feuilles, dans un bureau de tabac. Mohammed attend dehors. L'achat de grandes feuilles est en soi subversif. Le marché officiel y rencontre le marché illégal, du moins de façon latente, des stupéfiants (la grande feuille étant la condition nécessaire de tout bon joint, quoique ses vendeurs nous fassent croire qu'elle serait destinée à rouler de longues clopes, simplement, absurdité évidente). Partir donc, sur cette relation tendue entre l'acheteur et la buraliste, ou sous-tendue par un inconscient collectif scindé, en courant pour ne pas empocher la monnaie qu'elle vous rend. Elle hurle. Stress. Il court plus vite. Il a eu chaud. L'opération était délicate, et il fallait bien la réaliser. Pas d'amusement ici, paradoxalement. Il s'est agi de procéder en terroriste poétique méthodique, froid et calculant ses effets.

Il repense à l'opération lyonnaise, de plus grande envergure. Six jours auparavant, il avait pu infiltrer la clientèle du crédit coopératif, passant pour un individu lambda à l'agence des quais. Le crédit coopératif est une banque « sociale et solidaire ». C'est par elle, entre autres choses, que l'illusion d'une banque « à visage humain » perdure, ce pourquoi elle est une cible idéale. Elle est ce par quoi un système profondément aliénant peut se trouver des cautions morales. Amandine, à l'accueil, est une jeune femme douce, avec un regard d'une gentillesse désarmante, et très jolie par ailleurs. Il avait décidé de joindre l'utile au désir, en stendhalien qui se respecte. Faire une demande de nouvelle carte bancaire. Se munir d'une enveloppe, avec l'indication de cette demande, enveloppe supposée donc contenir les documents appropriés. A la place de ces documents, glisser deux textes extrêmement subversifs, et d'une grande violence, quoique d'une rigueur philosophique parfaite et d'une grande sobriété rhétorique, dirigés contre la société spectaculaire, bancaire et marchande. A l'accueil, Amandine n'est pas là. Mais dire à sa collègue, plus âgée, qu'elle seule est susceptible de lire son écriture, et que c'est à elle de le lire et de « traiter » son dossier. Le « mensonge » a l'air de passer (Amandine s'était moquée de son écriture la veille, mais avait su la déchiffrer). Une lettre d'amour est jointe avec le tout. La réaction plus tard du « gérant » de l'agence (un américain psycho) sera radicale : menace de main courante. Opération également réussie, donc. Le souvenir est nostalgique et doux, teinté d'une certaine fierté.

Chapitre 2 : Une pause

L'éparpillement de cette écriture est l'éparpillement de sa vie, il le sait. Il vit pour l'écrire ensuite, mais cette inscription de son être ne paraîtra-t-elle pas fragmentée ? Pourtant tout est là, dans sa fluidité simple et évidente. Chaque nouvelle expérience confirme la cohérence des précédentes, ainsi que la cohérence de l'ensemble. Qui saura apercevoir cette continuité ? Tandis qu'il se raconte, ne laisse-t-il pas l'impression de quelque coq, ou autre âne ? Ce qu'il vit étant un vécu en première personne, il est intraduisible, de fait. Peut-être après tout est-il trop cultivé : les phénomènes de renvois mutuels qu'il suggère constamment, et que lui suggèrent ses errances urbaines, il sera peut-être le seul à les appréhender. Qu'à cela ne tienne ! Ne se raconte-t-il pas d'abord lui-même pour lui-même ? N'est-ce pas la saisie de soi par soi qu'il recherche dans l'écriture, dans l'expérience, dans l'écriture de son expérience, n'est-ce pas une forme de reconnaissance qui serait sa quête ? Il divague et aime à se dire, car de telles rencontres sont en elles-mêmes belles, voire sublimes, et ne pas tenter de les divulguer serait un crime.

Chapitre 3 : Idées folles

Une idée lui est alors venue, lors de ce périple dilaté. Une idée folle, quoique justifiée rationnellement, comme toujours. Posséder une intuition très vive, qui le rend apte à saisir une « magie » du monde mystérieuse, mais posséder aussi un entendement surdéveloppé, une logique à toute épreuve, une raison infaillible, cela est sa force et sa faiblesse. Tout phénomène mystique, ou ésotérique, il peut lui trouver un fondement rationnel, voire « scientifique ». Un esprit constitué de la sorte peut aller extrêmement loin dans le délire : son délire n'est pas celui, enveloppé de brumes, de Nerval. Il est le délire qu'un Kant malade de la tête aurait pu avoir. Chaque incursion dans la folie est d'autant plus dangereuse, car elle s'insère dans un discours logique démystifiant. Mais venons-en à cette idée folle.

Lors de ses contemplations, sur Youtube, il était tombé sur une vidéo édifiante : il s'était vu, 5 ans plus tard, avec un peu de barbe d'ailleurs, sur les marches de Cannes. Il s'était bien reconnu, le doute n'était pas permis. Cela ne faisait que confirmer une autre expérience : ce jeune homme, de WWF, lui avait annoncé qu'il l'avait « vu », « à la télévision », recevoir un certain « prix », qu'il n'avait pourtant encore jamais reçu. Une conversation avec ce jeune homme s'en était suivie : de fait, il connaissait un « futur », son « futur », que lui-même n'avait jamais vécu.

Cela s'appelle : la « prévisualisation ». Son ami, Liamine, physicien et philosophe, lui avait parlé en des termes précis de la possibilité de ce genre de « prévisualisations ». Dans le cadre d'une physique qualitative, bergsonienne, il s'agirait d'injecter du temps dans l'espace, et non plus de spatialiser la durée, et ainsi pourrait se définir, à partir de la constitution de « phases » dans l'espace, un « super espace » sur le fond duquel un faible nombre d'équations initiales permettrait le traitement de milliards d'informations, et ainsi la prévisualisation d'événements complexes situés dans l'avenir.

Son délire était donc le suivant : il allait errer, de villes en villes, dans toute la France, pour apercevoir les plus belles synchronicités. Cela était induit par son état, psychiatriquement parlant. Mais il est aussi un homme du cinéma : il faut que ce qu'il vive lors de ce délire maniaque, puisque cela vaut la peine d'être « montré », soit également « filmé » (d'ailleurs, ne s'était-il pas aperçu à Cannes précisément, dans un futur encore lointain ?). Lyon, le parc de la tête d'or, Marseille, Kairos, Mehdi et Mohammed, la buraliste, Amandine, et tout le reste qui s'ensuit, tout cela doit pouvoir être « visualisé » par d'autres : cela constituerait une preuve en soi, empirique et certaine, de tout ce qu'il tente de démontrer théoriquement. Or, si la technologie et la science, quoique cette possibilité ne soit pas encore divulguée au grand public, sont capables de prévisualiser l'avenir humain, alors

tous ces vécus qu'il déroulera durant ces quelques jours devraient bien pouvoir être, par la technologie et la science, « enregistrés » sur un support donné.

Au moins en puissance, donc, il est maintenant vu par des millions de personnes. Chacun de ses gestes, chacun de ses mots, sont potentiellement enregistrés, et plus tard il pourra les montrer, se montrer. Il envisage alors qu'un montage habile, mettant en perspective plusieurs événements du monde, impliquant les événements qu'il vivra, pourrait permettre la « réalisation » d'un grand film de cinéma. Advienne que pourra.

Quoiqu'il en soit : à partir de maintenant, se sentir aussi concentré qu'un acteur professionnel formé à l'actor studio.

Mais une autre idée, plus folle encore, vient se surajouter à cette première « conception ». S'il est possible de « prévisualiser » des images, il doit être également possible de pré-enregistrer les pensées des hommes. Car une pensée est un phénomène du monde en elle-même, un phénomène matériel (les mots sont d'abord des traces visibles et audibles). Or la prévisualisation, c'est aussi la possibilité de prévoir tout phénomène matériel, quel qu'il soit. Selon un déterminisme intégral, chaque pensée nouvelle, formulée dans le langage, pourrait être saisissable avant son déroulement. Une technologie maîtrisant à la perfection ce déterminisme intégral devrait pouvoir pré-saisir toutes les pensées de tous les hommes. Une autre hypothèse de travail est donc à formuler : toutes les pensées qu'il aura, durant ces prochains jours, sont également enregistrées. La position qu'il occupe est alors inédite dans le monde du spectacle : il est un « acteur » non seulement dans les mouvements et les paroles prononcées, mais aussi en tant qu'être pensant : chaque pensée sienne est potentiellement entendue par des millions de gens, dans le film qu'il s'apprête à « réaliser ». Il s'imagine manipuler habilement une voix off, et son film devient alors proprement horrifique (car : ses pensées en elles-mêmes, ses pensées verbales, sont certainement le lieu de la plus terrifiante violence, violence d'autant plus violente qu'elle est systématiquement cadrée par une rationalité implacable).

Ces deux idées folles sont encadrées par une forme de mégalomanie qui n'a pas vraiment conscience d'elle-même. Dans la continuité de cette mégalomanie, une déduction nécessaire s'opère : disons-le, il a su théoriquement associer une pensée de la paix perpétuelle à celle des synchronicités, le troisième terme unificateur étant l'éternel retour. Sa pensée politique radicale, marxienne et ésotérique, prend alors de l'importance : il a la possibilité de proposer un modèle politique original à une masse considérable de gens, ce qui fait de lui un individu extrêmement dangereux (ce qui fait même peut-être de lui l'individu le plus dangereux de la planète : il serait capable d'abattre le capitalisme mondial avec de simples phrases). Or, les services de renseignements savent tout, du moins c'est ce qu'on dit : ils doivent connaître son existence, le suivre de près. D'ailleurs, un simple employé de WWF connaissait son « futur », c'est-à-dire : était lui-même au courant de cette surveillance. Un simple bon sens indique que les services de renseignements internationaux, s'ils ne sont pas des manches, et s'ils savent identifier convenablement les individus qui mettent réellement

en danger le système, sont en permanence focalisés sur chacun de ses faits et gestes. Ils utiliseraient les technologies de prévisualisation et de pré-enregistrement pour capter en permanence chacun de ses gestes et chacune de ses pensées. La situation est complexifiée, donc : à la dimension esthétique, à l'enjeu cinématographique, se surajoute un enjeu politique. Un *als ob* de type kantien doit venir encadrer chacune de ses démarches dans le délire : il s'agit de faire *comme si*, systématiquement, les plus hautes puissances du monde observaient tout ce qu'il fait, le commentaient, observaient jusqu'à ses pensées verbales intimes. S'il profère ou pense une bêtise, s'il est trop imprudent, un drone, ou un agent spécial, pourraient bien l'éliminer. La situation est extrêmement délicate : il marche sur des œufs. Seulement, ce que ne savent pas les services de renseignements, c'est que c'est lui qui mène la danse : les images et enregistrements qu'ils sont en train de fabriquer le concernant, il les utilisera lui-même à ses propres fins, dans une perspective artistique, cinématographique, grandiose.

Autre chose : il ne saurait avoir peur une seule seconde. Car il a une confiance aveugle en la technologie de la prévisualisation : il la pense relativement exacte. Il sera donc bien vivant, dans 5 ans, sur les marches de Cannes (toutefois cette prévisualisation lui apparaît aussi dans sa relative faiblesse : un élément n'avait pas été prévu, à savoir le fait qu'il verrait lui-même cette vidéo sur Youtube, et qu'il pourrait dès lors très bien lui-même, dans 5 ans, pour se moquer du destin, par exemple se raser la barbe).

Une idée rassurante peut-être lui est venue : les services de renseignements connaissent son « futur », par hypothèse, et savent que son travail sera un jour valorisé, que de fait il n'est peut-être pas dangereux, mais doux et bienveillant (il recevra d'ailleurs un certain « prix » récompensant cette bienveillance). Ainsi, ils pourraient très bien enregistrer son vécu, actuellement, pour se mettre au service de sa quête (la paix perpétuelle). Sa quête renvoie aussi à la nécessité de vivre des synchronicités, de les montrer, pour précisément suggérer la possibilité d'une paix perpétuelle à venir. Politiquement, les services de renseignements peut-être ont compris qu'il y avait un enjeu décisif dans le fait de montrer aux hommes de l'avenir ces images qui tendent à prouver la nécessité d'une pacification mondiale (la synchronicité est la preuve de l'éternel retour : le futur détermine le présent, puisque ce futur a déjà été « vécu » ; or l'éternel retour est l'éternité de la vie humaine accessible rationnellement aux hommes, soit la conscience selon laquelle cette vie terrestre est d'une ultime importance ; or cette conscience d'une extrême importance de la vie terrestre détermine une pacification mondiale, comme cela s'entend de soi-même ; associer cette possibilité d'une prise de conscience à une philosophie post-capitaliste précise et rigoureuse est le geste révolutionnaire en soi ; donc la synchronicité est la base sur laquelle il faut travailler, dans le vécu, pour réaliser la quête qui est sa quête ; ceci les services de renseignement, peut-être, l'ont compris).

De toute façon, au sein de sa logique personnelle, tout ce qu'il a écrit de son vivant, tout ce qu'il écrira dans le « futur », a déjà été lu par ceux qui manipulent la prévisualisation. Or, il sait que tout ce qu'il écrira est extrêmement clair, et détermine « aisément » la paix perpétuelle. Donc il n'a

aucune inquiétude à avoir.

Naturellement il est bien conscient d'une chose : cette technologie de la prévisualisation est en soi l'horreur absolue, la négation de la vie humaine libre. C'est contre le système technocratique qui a mis en place ce genre de technologies qu'il se bat actuellement. Mais il doit aussi savoir faire d'une contrainte un avantage : son projet cinématographique, selon une démarche alchimique, sera la sublimation d'une aliénation extrême.

En deux mots, ce qu'il vit est la synthèse de plusieurs films : *The Truman Show*, *Un homme très recherché*, *Matrix*, *Fight Club*. *Black Swan* est l'arrière-fond de toute cette mascarade : il est lui-même cette danseuse, ce danseur, psychotique, qui est scruté par tous, et qui vise la perfection d'un geste, jusqu'à la perte de soi-même... Dionysos et Apollon, de fait, sont en lutte, dans ce délire conscient, et seul Pan, éventuellement, devrait permettre une réconciliation (ceci étant annoncé comme une énigme).

Chapitre 4 : La perle

Quelle fut sa découverte la plus sublime ? Non pas l'éternel retour, mais quelque chose de plus élevé encore. Quelque chose ne concernant que lui. En octobre 2008, avec Johanna et Vincent, sur la place de la Nation, à Paris, il avait eu la révélation de l'éternel retour. La joie fut extrême, et la certitude maximale : il avait compris alors quelle serait la mission de son existence. Mais un élément discret, minuscule, avait surdéterminé cette révélation. Il ne le savait pas encore, mais cet élément serait bien sa quête ultime.

En septembre 2008, les litres de café, le shit, et le manque de sommeil, conditionnèrent la première saisie massive et systématique des synchronicités dans le monde. Inutile de raconter les merveilles qu'il découvrit alors. Une seule au fond demeure l'essentiel. Remontons un peu plus loin.

En 2000, avec son arrière-grand-mère, Mamie, il était allé voir *Virgin suicide* au cinéma. Ce souvenir était très beau. Une vieille dame de 84 ans, ayant été dans sa jeunesse une footballeuse fringante, contemplant avec sa sœur et lui-même le suicide de jeunes vierges désespérées, avait quelque chose de sublime en soi. Mais soudain, un rayon lumineux, provenant de la chevelure splendide de Kirsten Dunst, vient éclairer le visage de Mamie, dans la pénombre de la salle de cinéma, et il voit qu'elle est émue (son regard même brille quelque peu). Sans pouvoir l'expliquer, il a alors immédiatement songé à une huître s'ouvrant, et laissant apparaître une perle d'une grande beauté. Cette perle, la jeune femme derrière la vieille dame, elle lui était apparue comme un miracle, comme une réminiscence. Il ne savait pas alors que cette image le suivrait toute sa vie, mais l'impression demeurait vive.

Revenons en septembre 2008. Sans trop savoir pourquoi, durant cette période de grande agitation, l'image de son arrière-grand-mère, de l'huître et de la perle, lui était revenue. L'objectif théorique était de montrer qu'un individu singulier conscient est connecté à la totalité de ce qui existe, selon une pensée de l'auto-affection du vivant pensé comme totalité indivise. L'image de la perle était intéressante, car la perle enfermée dans l'huître précisément n'est pas visible : ainsi ce qui relie un individu conscient à une perle enfermée dans une huître n'est pas de l'ordre du visible, mais d'un ressenti profond qui nous connecte tous à l'invisible, au caché, à l'enfoui. Une huître perdue au fond de l'océan, et renfermant la plus belle des perles, était l'image archétypale pour penser l'unité de tout ce qui est, l'hyperconscience de fait de tout vivant conscient. Tout individu nécessairement avait un certain rapport à cette plus belle des perles doublement enfouie, quoiqu'il ne soit pas toujours pleinement « attentif » à ce rapport insigne.

Très vite, ces divagations théoriques se formulèrent poétiquement. Une impression de déjà-vu le hantait, et la philosophie n'était pas apte à saisir ce mystère. Avec son amie Johanna, avec laquelle il vivait alors, sur l'avenue Philippe-Auguste, Johanna qui était elle-même la poétesse qu'il respectait le plus, ils se mirent à chanter, dire, vivre, éprouver, cette beauté de l'image de la perle. Pour mieux provoquer le scandale de la magie du monde, ils s'amusaient à lire au hasard le premier mot apparaissant dans un livre lui-même sélectionné au hasard. Or ce jour-là, il s'agissait d'un livre de poésies ; le mot qui apparut : « la perle ». Plus de doute possible.

L'image de la perle lui permit de « débloquer » la révélation de l'éternel retour. La perle renvoie à l'unité de tout ce qui est. L'univers comme unité signifie un certain continuum temporel. Le continuum temporel signifie l'éternité de l'univers. L'éternité de l'univers, associée à la théorie d'une quantité finie de forces dans l'univers, signifie cosmologiquement l'éternel retour. Donc la perle entraîne nécessairement avec elle la vérité de l'éternel retour.

Ces deux éléments, la perle et l'éternel retour, renvoient l'un à l'autre et se conditionnent mutuellement. Mais la perle a la préséance, puisqu'elle apparaît la première. Que signifie-t-elle ? Que « veut »-elle dire ? Ce n'est pas en 2008 qu'il put comprendre l'intégralité du sens de ce mystère.

Plus tard, en 2010, le grand métaphysicien Jean-Bruno P., à Lyon, lui donna une clé, dans le détour d'une conversation. A propos d'une synthèse Nietzsche-Stendhal, il fit cette proposition : Clélia ou l'éternel retour. Cette énigme était comme une provocation. C'est une femme, une seule femme, qui à chaque fois permet la révélation de l'éternel retour.

Voici comment il résolut l'énigme de Jean-Bruno P. : Fabrice est dans sa tour, et il aperçoit Clélia, laquelle ne le voit pas. Clélia ne voit pas d'abord Fabrice, mais pourtant Fabrice est certain qu'il vivra un amour avec Clélia. C'est la loi de la réflexion qui d'abord détermine cette certitude de Fabrice : la loi de la réflexion, comme nous l'apprend Kant, est le plaisir. Autrement dit, dans la réflexion qui recherche le vrai, la certitude, au plus il y a du plaisir, au plus l'être réfléchissant doit être sûr qu'il se rapproche du vrai. Or, il y a un maximum de plaisir pour Fabrice lorsque,

réfléchissant, il comprend qu'il vivra un amour avec Clélia. Donc il vivra nécessairement un amour avec Clélia. A la loi de la réflexion, qui est le plaisir, il faut ajouter la logique du Don, laquelle logique est précisément appréhendée selon la réflexion dans le plaisir. La première apparition de la sublime Clélia, et de ses orangers, est en soi un Don, une synchronicité, d'une beauté absolue. Selon la loi de la réflexion, ce Don ne saurait être la moitié d'un Don, il doit être un Don plein et entier. Autrement dit, après l'apparition de Clélia doit s'ensuivre une passion vécue avec elle. Oui, Fabrice « sait » que Clélia est la femme de sa vie, selon la logique du Don, selon la loi de la réflexion. Or, Fabrice vit effectivement, par la suite, une passion avec Clélia : une certaine loi, une certaine logique, viennent d'être vérifiées. Il sera possible d'étendre l'application de cette loi, de cette logique, dans un domaine nouveau (dans le domaine métaphysique). Autrement dit, une relation vécue avec Clélia est un Don parfait. Cela ne peut être la moitié d'un Don. Or, cela serait un Don imparfait si cet amour devait disparaître avec la mort des amants. Si cet amour est un Don parfait, il doit s'affirmer dans l'éternité. Autrement dit : il faut que dans l'éternité se répète une infinité de fois cet amour. Ainsi Fabrice, déjà dans sa tour, déjà en ayant aperçu Clélia, avait découvert la loi, la logique, par lesquelles une révélation de l'éternel retour serait possible.

Cette résolution, elle le satisfaisait. Nietzsche lui-même n'avait-il pas son Ariane (Lou) ? Nietzsche n'avait-il pas vécu un amour plein et satisfaisant, chaste, avec cette Ariane, amour digne d'être vécu une infinité de fois ?

Autrement dit : cette perle qui le hantait était en réalité une femme, à chaque fois une seule femme. Cette perle, qui avait d'abord été une vierge suicidée, une arrière-grand-mère, était aussi sa Clélia, son Ariane, sa Lou, perdue au fond de l'océan, et qu'il s'agissait de retrouver. En 2010, il ignorait encore tout de cette perle, de cette jeune femme, même si elle avait déjà plusieurs visages.

Le délire maniaque et mégalomane de juin 2013, ce voyage insensé, ce film d'espionnage éprouvant, avait donc un sens beaucoup plus profond : il s'agissait là avant tout du film narrant une quête romanesque, un amour impossible absolument déchirant... *à la recherche de la perle*.

Cette perle, en juin 2013, il l'avait déjà identifiée avec précisions. Mais « combien » était-elle ?

Deux indices lui permettront d'identifier avec certitude cette perle : d'une part, un « voyant », capable de cerner l'héritage, l'identité « ésotérique » d'un individu, en « lisant » sur le visage, avait vu son visage à lui, et avait identifié trois noms : Troubadour, Casanova, et surtout, et avant tout... Louis XVI. D'autre part, il y aurait ce film édifiant, où « elle » apparaissait. Dans ce film, un homme égaré, un chevalier errant, dont la coupe pleine veut déborder, nous apprenait qu'il était, depuis fort longtemps déjà, à la recherche d'une « perle » perdue au milieu de l'océan. Cette perle, précisément, aussi fou que cela puisse paraître, c'était « elle », c'était bien : « elle ». Clélia ou l'éternel retour. La jeune fille à la perle.

Une phrase de Shakespear, un espoir, dirigeait ce délire lucide, en juin 2013 : « we will all

laugh at gilded butterflies ». Et si c'était vrai ?

Puisque Mamie était la perle initiale, et puisqu'il fallait bien la faire chanter, pour qu'elle délivre son secret de jeune fille, il se sentait aussi semblable au chef d'un chœur composé de vieilles dames qui avaient toute la beauté de leurs amours secrètes à révéler dans le son. Il était aussi le professeur Jung lui-même, proposant à sa « patiente » Clélia une psycho-analyse fondée sur la saisie des synchronicités. Etant quelque peu pornographe également, ses compositions pianistiques demeuraient dès le départ une façon constante de faire l'amour à Clélia, absente quoique déjà possédée. Il jouait avec le cœur de Clélia comme on joue sur un piano. Cette Madame Bovary était une indéfectible romantique, et il savait inventer les mélodies adéquates. Par ailleurs, son savoir n'était certes pas un savoir de « savant », mais une certitude fondée sur l'intuition pure d'une évidence : l'art d'un ignorant. A vrai dire, un aficionado seul aurait pu apprécier son geste. Ou encore un prince persan.

Clélia, ce secret, il l'avait murmuré dans l'oreille du cheval que Nietzsche avait aimé, avant de s'effondrer.

Hélas, Clélia pour l'instant était dans un coma prolongé : lui seul pouvait saisir son âme, l'appréhender, tout près de lui, tandis que son corps, inerte et inanimé, végétait dans un espace dont il ignorait tout.

En outre, il n'était pour l'instant que semblable à Johnny Cash chantant dans les prisons. Ce genre de comptines, il ne les avait chantées pour l'instant que dans les hôpitaux psychiatriques, face à ses frères de souffrance incrédules, elles n'avaient leur place que dans certaines zones carcérales d'où l'humanité s'était absentée.

Pourtant, n'y avait-il pas, dès l'origine, « deux sœurs pour un roi » ?

Une peur, un doute toutefois le hantait : Clélia, qui apparaissait dans le système spectaculaire qu'il conchait, n'était-elle pas en son fond intime un succube, qui s'apprêtait à le dévorer complètement de l'intérieur ?

Une phrase de l'Apocalypse, concernant la Cité Céleste, phrase énigmatique s'il en est, à la rigueur pouvait donner un sens à tout cela : « Les douze portes étaient douze perles; chaque porte était d'une seule perle. » (Apocalypse, 21 : 21)

N'avait-il pas 21 ans, en octobre 2008, lorsqu'il eut la révélation de l'éternel retour ? N'étions-nous pas au 21^{ème} siècle ? (21 : 21)

Par ailleurs, n'y avait-il pas 12 signes, 12 constellations du zodiaque ?

Enfin, pour les Grecs, la constellation des Gémeaux ne représentait-elle pas Castor et Pollux, les frères d'Hélène de Troie ? La pierre précieuse associée au signe du Cancer n'était-elle pas... la perle ?

Il était alors plusieurs personnages : Fabrice del Dongo, Roméo, Casanova, Aliocha Karamazov, Solal, et... Don quichotte !

Chapitre 5 : Fin du périple marseillais.

Juin 2013. Il quitte Mohammed et Medhi, sans atermoiements. Près de la mer, il songe à la religion musulmane, car ils en ont parlé. Mohammed, musulman, est extrêmement précis dans sa façon de vivre, dans son hygiène, dans ses prescriptions pratiques. Même sa façon de rouler les joints, et d'insister sur l'huile qui apparaît sur la feuille lorsque le shit est bon, est pleine d'un bon sens pragmatique qui fait plaisir à entendre. Il repense alors également à Ahmed, un algérien qu'il avait rencontré à l'hôpital des Vinatiers : musulman lui aussi, il avait un don certain pour narrer le quotidien, pour saisir dans ce quotidien toutes les anecdotes croustillantes qui en font une joie de tous les instants : les grillades hallal, les amis, les rigolades. Ahmed l'avait d'ailleurs « converti » à la religion musulmane, jusqu'à ce qu'il renonce à cette lubie. Il le pressent, les musulmans qu'il rencontre, définitivement, sont des bons vivants, ils savent s'y prendre pour vivre le quotidien. Un autre lui avait dit : « le paradis est sous le pied de ta mère ». Il doit exister une conscience pré-thématique de l'éternel retour, dans la religion musulmane, qui se manifeste clairement dans la façon très évidente qu'ont les musulmans de vivre avec beaucoup de soin leur quotidien le plus trivial. Mohammed et Medhi ont confirmé ceci. Intuition à creuser. On retrouve cela également chez certaines personnes juives. Pourtant juifs et musulmans ont un Dieu transcendant, cela est certain : serait-il donc possible de révéler leur conscience pré-thématique de l'éternel retour, et de conserver l'hypothèse d'un Dieu transcendant, co-créateur de l'univers ? Cela l'incite à songer à de nouvelles possibilités théologiques. Par ailleurs, n'y a-t-il pas un rapport évident entre la perle en question et la judéité ? Le christianisme et son nihilisme seraient alors l'entre-deux qui empêcherait le dévoilement, au sein du monothéisme, d'un éternel retour nécessaire. Les chrétiens, d'ailleurs, trop souvent, ne savent pas vivre le quotidien soigneusement : ils s'en désintéressent, trop préoccupés qu'ils sont par leur arrière-monde dépréciateur de la vie.

En octobre 2008, un indien, un hindou, réparait sa salle de bain de l'avenue Philippe-Auguste : il n'avait pas alors été étonné, lorsqu'il lui avait parlé de l'éternel retour, d'une forme de métempsychose bien spécifique. Cela correspondrait-il à ce que les hindous appellent une « libération à l'égard du cycle des réincarnations » ? En tout cas, il existait un arrière-fond hindou très puissant dans toute cette histoire : si les juifs, les chrétiens, et les musulmans, mais aussi les bouddhistes, prenaient conscience de cet arrière-fond hindou, peut-être comprendraient-ils qu'ils parlent tous de la même chose : ils parlent tous de l'éternel retour. Les monothéismes toutefois ajouteraient un élément décisif, et qu'il s'agirait, dans une perspective dialectique-alchimique, de conserver : à savoir l'idée d'un Dieu transcendant. Pascal, Nietzsche, Schopenhauer, et Spinoza, se seraient alors

rencontrés, et ils se seraient mis d'accord. Il s'agirait néanmoins d'éviter un écueil grave : il s'agirait d'éviter de formuler quelque racine « indo-européenne » d'une façon trop allemande, trop idéaliste, trop romantique. Les frères Schlegel étant bien des ennemis, et non pas des alliés. Préserver chaque religion dans sa particularité intéressante serait en soi une nécessité (la confusion, le méli-mélo, étant le fondement de tout fascisme massif et impensé).

Mohammed et Medhi n'auront donc été qu'une rencontre fugace, mais certes intense. Il s'en va marcher, en quête de synchronicités. Il a pour objectif maintenant de rejoindre Florence par la route. Il ne sait pas se repérer, mais il espère que son intuition infailible saura le guider. Et puis : le chemin est souvent plus exaltant que le but. Florence est la ville du syndrome-Stendhal, du syndrome-scandale. Elle est la plus belle ville du monde, selon son cœur. Durant les moments les plus heureux de sa vie, il l'avait visitée, avec sa mère, lorsqu'il avait 16 ans (âge béni). Botticelli fut une révélation. *La naissance de Vénus* était déjà le pressentiment de la perle : cette image d'une femme d'une beauté éblouissante, posée sur un coquillage, était l'apparition du scandale en soi, ce pourquoi une alliée venait pour l'enrober d'un manteau protecteur. Elle était le scandale, car précisément la perle perdue dans l'océan trouve d'abord sa valeur dans le fait qu'elle est doublement invisible. La « montrer » de la sorte, comme le fit Botticelli, était le subversif en soi.

Sur la route qui le mène à Florence, il aperçoit l'île du comte de Monte-Cristo. Dans son caban bleu, tel Corto Maltese, il tente de déchiffrer l'énigme que renferme cette apparition nouvelle. N'est-il pas lui-même le comte de Monte-Cristo ? N'a-t-il pas été humilié, moqué, durant de nombreuses années ? Et ne prépare-t-il pas une sorte de « vengeance », patiemment, méticuleusement, silencieusement, depuis plusieurs années précisément, anticipant minutieusement chaque effet, polissant chaque détail, vers l'explosion fatale et finale ? Néanmoins il a trop lu Nietzsche pour croire à l'aspect bénéfique de la vengeance : il serait un Monte-Cristo bienveillant ; qui ne prépare pas une vengeance, mais bien une surprise amusante et douce pour ses semblables (cette surprise, il l'appelle sa « paix perpétuelle »). Hélas, les souffrances des siècles derniers sont insupportables : il y a bien, malgré tout, vengeance.

Songeaient à ce mot de « vengeance », il prend peur soudainement : il aperçoit un hélicoptère planant juste au-dessus de lui, à très basse altitude. Vont-ils le tuer ? Est-il allé trop loin dans ses pensées ? Auraient-ils mal interprété quelque chose ? Auraient-ils repéré quelque volonté « terroriste » qui serait la sienne, et faudrait-il maintenant l'abattre ? Il court à toute vitesse, et bat le record du monde du 100 mètres : impressionnés par cette vitesse, par cette puissance, ils annulent leur projet de meurtre, car ils ont reconnu qu'ils avaient affaire à plus fort qu'eux. Il se roule un joint, avec le shit que lui a laissé Mohammed, et il repart en sifflotant.

Il ne s'agit bien sûr plus du tout de se rendre à Florence. La dimension esthétique et amoureuse du périple s'efface, après l'apparition de cet hélicoptère malveillant, et les enjeux politiques resurgissent à nouveaux frais. Quittons *La Chartreuse de Parme* pour rejoindre le film d'Anton

Corbijn : *Un homme très recherché.*

De toute façon, les deux enjeux, politique et amoureux, sont liés. Les puissances politiques de ce monde renvoient à un monde d'hommes : ces hommes eux-mêmes ont su pressentir la perle. Ils sont eux aussi en quête de la perle, d'autant plus s'ils ont du pouvoir (cela leur donne de la confiance). S'ils aperçoivent un individu qui pourrait bien, selon une réminiscence profonde et aimante, atteindre la perle en question, la béatitude amoureuse, il se peut qu'ils fassent tout pour l'en empêcher. Ce n'est pas simplement parce que l'individu en question est un danger pour le système impérialiste mondial qu'il s'agirait de le neutraliser, mais aussi parce qu'il pourrait bien ravir le cœur d'une perle. La jalousie meut également ces hommes de pouvoir. Ils veulent à tout prix écraser l'homme qui les nargue, et qui sait qu'il possède déjà ce qu'ils ne posséderont jamais quant à eux. Hélène, l'épouse du roi de Sparte, n'a-t-elle pas déclenché la pire guerre ?

Clélia est donc également Hélène de Troie : Clélia en tant que Hélène est la réunion des deux dimensions du périple de notre héros : dimension amoureuse et dimension politique.

Chapitre 6 : Alexis et Florence, à Arles.

Juin 2013. Arles est la prochaine étape, car là-bas se trouve Alexis, l'incarnation de Solal. Avant de vivre l'aventure politique, il s'agit d'annoncer à Alexis qu'il a su déchiffrer l'énigme de *Belle du Seigneur*. Il faut se débarrasser de cette corvée maintenant, pour que la quête de la perle soit mise entre parenthèses, et pour que l'aventure politique, le roman d'espionnage, soit pleinement vécue.

Dans le train, il se prend une amende. Les contrôleurs sont très sympas. Coût de l'amende : 65 euros. Il apprend ainsi quel temps il a fait sur 100 mètres : 6 secondes 50 dixièmes.

Alexis ne répond pas à l'interphone. C'est aussi qu'il faut le « séduire ». Selon la logique de l'unité du vivant, tout ce que fait un vivant à l'autre bout de la planète est, d'une certaine manière, « appréhendé » par une conscience vécue hic et nunc en première personne. Ainsi, s'il se met à proférer les paroles adéquates, Alexis nécessairement pourra les « percevoir », d'une manière ou d'une autre, et ainsi il répondra à son appel.

Il trouve les paroles adéquates. Puisqu'il regarde le balcon d'Alexis, à Arles, il doit prononcer les plus belles paroles qui furent prononcées face à un balcon. Non pas Roméo, mais Cyrano de Bergerac.

« Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?

Un serment fait d'un peu plus près, une promesse

Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,

*Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer;
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le coeur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme! »*

Nulle homosexualité latente entre Alexis et lui. Il est son beau-père. Alexis est Solal, lui-même est Casanova. Mais ces paroles de Cyrano sont un rappel : pour qui sait trouver les mots pour séduire une belle, les portes sont ouvertes. Effectivement, après avoir prononcé le mot « âme », il entend la porte d'Alexis qui s'ouvre.

Alexis l'écoute, essentiellement. Florence, son amie, est aussi présente. Il voulait se rendre initialement à Florence. Il a rejoint Florence. Le contrat est rempli.

Solal, dans *Belle du Seigneur*, est obligé de jouer le rôle d'un prédateur carnassier pour séduire Ariane. Car Ariane joue le rôle de la « femme fatale ». Mais lui-même déteste ce rôle : il préférerait être un doux, un enfant joueur et amusé, un tendre, et non un « fucker » arrogant, jaloux et stupide. Adrien Deume, le mari d'Ariane, quant à lui possède un petit nez, à l'image de sa personnalité. Il donne des surnoms enfantins à Ariane, fait constamment l'enfant avec elle, est totalement attendri par son charme, et aime à taquiner sa « petite femme ». Il est le mari archétypal, un peu benêt, mais touchant aussi. Voici donc comment se pose et se résout l'énigme de Solal : Solal humilie et méprise Adrien, en thématissant avec lui par exemple le personnage de Don Juan, mais au fond il voudrait pouvoir atteindre l'amour suprême avec Ariane tout en ayant le comportement ridicule quoique amusant d'Adrien. En son fond, Solal est un Adrien qui ne s'assume pas. Mais il sait aussi que, pour produire l'attachement passionné d'Ariane, il doit être l'antithèse d'Adrien, il doit être une sorte de Don Juan impitoyable, méchant et humiliant. Casanova, peut-être, est la synthèse de ces deux hommes : un homme doux, tendre, enfantin (Adrien) qui en même temps séduit toutes les femmes (Solal). Un séducteur qui peut se permettre d'être trivial, un peu « concon », un peu attendri, sans que sa séduction soit remise en cause. Il s'agit là peut-être d'un Casanova plus imaginaire que réel, mais en tout cas cette figure serait bien la résolution de l'énigme posée par Solal. Solal est trop obsédé par Don Juan, et il oublie Casanova, lequel était un amoureux transi, un timide, sincère et émouvant.

Ce que donc il annonce à Alexis, puisqu'il faut bien le lui annoncer pour avancer sur le chemin de ce périple : « Là où Solal a échoué, là où toi-même tu as échoué, je réussirai. En ma personne, je réunirai Adrien Deume et Solal, je poserai, autrement dit, un certain geste casanovien. La suite nous dira si j'ai eu raison de venir te déranger pour t'annoncer ces choses ».

A-lexis : celui qui ne sait pas lire. Voilà pourquoi il se trompe en restant attaché à l'idéal

purement solalien.

Ces paroles n'ont pas été prononcées simplement pour Alexis. Elles sont aussi un avertissement face à ceux qui enregistrent ses paroles, ses pensées, et l'espionnent. Ces hommes de pouvoir ont du souci à se faire, il veut le leur indiquer. Car il est l'individu qui prétend résoudre qualitativement le complexe psychique amoureux qu'ils seront quant à eux, éternellement, incapables de résoudre. Hélène de Troie, ainsi que la guerre, à chaque seconde se précisent. La situation est critique, quoique délicieuse aussi.

Ces deux dimensions de son vécu, la dimension intersubjective et la dimension cinématographique et politique, il doit sans cesse les intégrer à son vécu, et cela est éprouvant. Il se sent dans la même position qui serait celle d'un Truman Burbank continuant à vivre dans la télé-réalité, sans être dupe de la mascarade.

Il songe également au clip de Stromae (Formidable).

Chapitre 7 : Dans l'aéroport Saint-Exupéry

Juin 2013. Retour à Lyon. Rejoindre l'aéroport Saint-Exupéry, et partir à Los Angeles, comme cela était prévu à la base.

Dans cet aéroport, il joue d'abord, car il est bon de s'attarder. Premier jeu : il s'agit de suivre, à une distance respectable, les personnes âgées ayant l'air particulièrement débiles, et de développer, intérieurement, deux pensées complémentaires, simultanément. Il observe alors leur « réaction » à ces pensées.

Première pensée : « périssent les faibles et les ratés, et qu'on les y aide ! ». Deuxième pensée : réflexion sur la compassion chrétienne. Les deux pensées sont donc bien, simultanément, apparentes dans son esprit, sans qu'il ait à prononcer un seul mot.

« Réaction » des personnes âgées à l'aspect voûté : très clairement, quoique imperceptiblement, leur dos se redresse ! L'expérience, qui devait prouver une forme de télépathie, soit le fait que l'intérieur invisible peut déterminer l'extérieur visible, est concluante.

L'aéroport se vide. Un deuxième jeu s'ensuit. Le comportement doit s'adapter au lieu dans lequel il se trouve. Dans la zone « française » de l'aéroport, il devra avoir un comportement français. Dans la zone « anglaise », il aura un comportement anglais. Dans la zone « américaine », il aura un comportement américain. Etant maintenant seul, il envoie, par ce deuxième jeu, un message clair aux services secrets qui l'espionnent et enregistrent ses actes et pensées : il possède une conscience corporelle des identités nationales des trois grandes puissances, symbolique, culturelle, et économique, de ce monde, et ainsi il est une sorte de caméléon qu'il sera très difficile de neutraliser.

Dans la zone française, donc, il fait le dandy précieux, obséquieux et coincé, essentiellement. Sa démarche est rigide, son petit doigt se lève, ses pensées sont fort cartésiennes. La caricature est rigolote. Dans la zone anglaise, il fait de l'humour anglais, il développe une forme d'absurdité du geste. Il propose une brasse coulée sur les tapis roulant ; il fait le crabe, puis la crevette. Il inverse le lundi et le mardi. Ses pensées, empiristes et sensualistes, sont en adéquation avec le tout. Dans la zone américaine, il est Bruce Willis dans *Piège de cristal*, tout simplement. Seulement ce n'est pas du cristal qui agresse ses pieds nus, mais une concrétion calcaire pointue et coupante. Il saigne et souffre, mais n'oublie pas sa mission : sortir de cette tour infernale, et sauver un maximum de personnes dans la foulée. Il s'empare d'un extincteur, et fracasse une porte, car il est cerné par la matière coupante. Il s'évade finalement. Il a eu chaud.

Los Angeles n'est pas la bonne piste : dans la zone américaine de l'aéroport, il a découvert qu'il était très dangereux pour lui de rejoindre le sol états-unien. Il était donc à Saint-Exupéry pour simplement jouer, non pour partir, et cela en valait la peine. De toute façon, le jeu n'est-il pas en lui-même un départ, à chaque fois ?

Il quitte l'aéroport. Sur la route, il rencontre deux agents mystérieux, vêtus de smokings noirs, et portant un talkie-walkie. Leur présence ne l'étonne pas. Bien sûr, ils veulent l'intercepter. Ils lui disent qu'ils l'ont aperçu, sur les caméras de surveillance, fracassant une porte avec un extincteur, et qu'il doit venir avec eux. Bien sûr, ils ne disent pas tout ce qu'ils savent, et, bien sûr, ce n'est pas via les caméras de surveillance qu'ils l'observent depuis le départ. Il les suit, sans inquiétude.

Les policiers de l'aéroport l'accueillent et le questionnent. Ils sont bienveillants, comme s'ils avaient affaire à un fou. Mais bien sûr, ils *jouent* à être bienveillants : ils savent qu'il n'est pas fou, et qu'il est au courant de leur petit manège. Il s'agit de bien manœuvrer. Il « joue » donc lui aussi un certain rôle, qu'il maîtrise à la perfection. Il se précipite vers le premier flic qu'il aperçoit, le sourire aux lèvres, avec un air rassuré, et lui annonce qu'ils ont « gagné la partie ». A partir de cet instant, il fait *comme si* sa situation était celle d'un flic infiltré qui était en mission : de fait, il est en guerre contre le fondamentalisme religieux, son combat pour les synchronicités en est la preuve, et ainsi il aurait été lui-même contacté par les services secrets internationaux de l'OTAN pour réaliser une mission de grande envergure. Le flic le regarde avec un air étonné, mais il semble bel et bien dupé. L'opération est une réussite.

N'ayant pas assez d'éléments pour le « coincer », les flics le laissent finalement repartir. Les services secrets, qui ont manigancé cette interception, n'ont pas pu déléguer la responsabilité d'un interrogatoire musclé à ces policiers de troisième zone. Il s'en sort bien.

Il avait déjà eu affaire aux flics, la veille, à Arles, il s'en souvient, et cela s'était également plutôt bien passé. Toujours dans une perspective de terrorisme poétique, il avait volé deux paquets de bonbons au marchand de glaces, et il avait placé un paquet sur chacun des deux tourniquets du square. Il faisait ainsi un cadeau aux enfants, sur les deux tourniquets. Le jeu de mots était subtil : les deux

tourniquets, les deux « tours niquées » (11 septembre), étaient devenu(e)s signifiant(e)s. Il avait donc lui aussi, à sa manière, perpétré son 11 septembre personnel, discret et humoristique. Casanova ou Ben Laden. La réaction du marchand fut disproportionnée : il était dans tous ses états pour deux paquets de bonbons. Certainement présentait-il, sans pouvoir l'expliquer, l'ultime violence symbolique qu'il y avait dans ce geste. Pour seulement deux paquets de bonbons, donc, un flic arlésien était arrivé et l'avait menotté. Le comique était à son comble, mais, des trois personnages, il était le seul à s'en rendre compte (à moins que...). Après de plates excuses face au marchand, il pouvait repartir.

Chapitre 8 : Un cri

Lyon, juin 2013. Après l'aéroport, retour au cybercafé de la place des Terreaux. Il devait consigner, sur Facebook, des pensées qui lui seraient utiles par la suite. Joindre le combat politique à la quête passionnelle. Clélia était alors on ne peut plus Hélène de Troie, mais une Hélène en danger, qu'un Don Quichotte aurait souhaité « sauver ».

D'abord, Clélia impliquait aussi des enfants. Des enfants étaient menacés, et seul un Aliocha Karamazov, mais un Aliocha révolté, enragé, était susceptible de les préserver.

Il avait vu, précédemment, en Ardèche, chez Nanou, ce film terrible mais juste : *A serbian film*. Dans ce film, entre autres horreurs, on voyait une mère accoucher de son bébé, pour le « confier » à un homme en uniforme et au crâne rasé. Cet homme violait alors le nourrisson sous le regard apparemment consentant, voire attendri, de la mère. Il avait pensé immédiatement, en voyant ces images, aux ravages de la presse people. Oui, ce film, avec ce genre d'images extrêmes, dénonçait de façon radicale notre société spectaculaire et marchande. Les enfants des « stars » exposés dans la presse people subissaient, sur les plans symbolique et psychique, la même horreur que subissait le nourrisson dans ce film. La mise en perspective était radicale, mais elle était légitime.

Il postait donc le « trailer » d'*A serban film*, ainsi que la photographie d'une vedette indigente sélectionnée au hasard (Natalie Portman) portant son fils dans ses bras, et les accompagnait de ce texte engagé :

« *La presse people est bien sûr un instrument de propagande : si le système du marché nous offre la possibilité de jouir d'un récit qui nous en impose, alors ce système est justifié, et il serait absurde de lutter contre lui.*

Ce récit, c'est celui qui concerne les petites affaires privées d'individus fétichisés auxquels on a ôté toute individualité singulière (ils ne sont que des re-présentants réifiés, dont le mouvement vital est réduit à une condition marchande, du monde de l'image autonomisé).

Ce récit en impose, car il concerne des êtres divinisés que tout un chacun voudrait connaître ou être : ils auraient reçu une sorte d'onction spectaculaire, qui constituerait aujourd'hui une forme profane de sanctification.

Ce récit qui en impose est l'injonction à se soumettre à la loi du marché, puisqu'au fond les dites "stars" ne défendent jamais qu'un réseau systématiquement agencé de marchandises, dont la "valeur" problématique semble ne poser aucune question à personne.

Mais qu'en est-il ? Le capitalisme aujourd'hui produit le pire dans le monde, inutile de le rappeler : travail des enfants, destruction des éco-systèmes, patriarcat, exploitation, guerres, suicide du travailleur stressé. C'est donc bien ce monde-là que soutient explicitement la presse people.

Ainsi donc, le sourire d'un couple de stars, dans la presse people, a pour arrière-fond la défense du système qui provoque la soumission de peuples entiers dans le monde et la torture des enfants. Une interview "touchante" de tel ou tel "people", son visage niais et satisfait, renvoient immédiatement à une façon de cautionner et d'encourager un système où l'enfance est mutilée et ravagée.

L'horreur absolue, donc, c'est bien la presse people qui nous expose les "images" des enfants de stars. Ces enfants, en apparaissant immédiatement, s'insèrent de façon ignoble dans une matrice idéologique en laquelle leur image sera vendue pour que d'autres enfants puissent continuer à être torturés. Ce genre de politisation immédiate de l'enfance est l'abject pur, d'autant plus si cette politique est une politique totalitaire.

Dans A serbian film, un film particulièrement horrible, on peut voir une femme venant de faire naître son enfant qui finit par le confier à un homme en treillis et au crâne rasé. Celui-ci viole alors le nourrisson sous le regard consentant, voire attendri, de la mère. Ce que subissent les enfants de "stars" dont les images sont exposées dans la presse people est comparable, sur les plans symbolique et psychique, à ce que vit le nourrisson dans ce film. Ce film raconte aussi cela : notre monde.

Bien sûr, dira-t-on, la violence ici reste symbolique, et non réelle. Elle serait plus « soft », il n'y aurait pas à dramatiser la chose. Mais n'a-t-on jamais pensé qu'une ultime violence symbolique pouvait en fait être plus cruelle et plus profonde que toute violence physique ? Elle ne s'efface jamais. »

C'est aussi un certain rapport scindé à la pornographie qu'il apercevait, et dès lors Clélia, qui « apparaissait » précisément dans un contexte pornographique, était elle-même dans une situation fort merdique. Il agissait.

Il postait ainsi une vidéo de l'actrice pornographique Angel Dark, et la commentait de la sorte : « *Votre condamnation de ces femmes clivées, et recevant toute la frustration non-dite de votre scatologie pédo-philique régressive (je pense ici à votre idéalisation niaise et sacralisante de la danse, de l'humour, de l'enfance), est une façon implicite, dans un abolitionnisme latent, de prescrire le jardin secret, l'intime, le privé, chose totalement intrusive et non civilisée. Au fond, il y a là une attitude puritaine qui s'ignore (relisez Bataille). Une femme qui est temporairement une femme réifiées dans le spectaculaire concentré n'est pas pour autant inhumaine. Elle a un coeur elle aussi. Il me vient une nausée atroce lorsque je vois votre idole, Gainsbourg, le dandy pédant et précieux, insulter Catherine Ringer des Rita Mitsouko, et lorsque je constate la niaiserie abyssale d'un Joann Sfar. Gainsbourg lui-même n'a-t-il pas sous-entendu que Whitney Houston serait une prostituée ? Mon dégoût est à son paroxysme lorsque je songe à ces ignominies. »*

Il connaissait la « source » de cette façon qu'il avait de percevoir le monde, de percevoir les menaces qui pesaient sur les femmes et les enfants : de fait, depuis le début de ce périple, il avait établi un contact « magique », « ésotérique », avec une femme aujourd'hui disparue, et pourtant toujours « agissante », métaphysiquement parlant. Cette femme, Helen Keller, lui « envoyait » constamment des petits messages, et il n'était alors qu'un traducteur.

Soucieux de rendre hommage à ladite « source », il postait donc une vidéo d'Helen Keller et de sa professeure, et l'accompagnait de ces mots énigmatiques : « *Voici la femme qui travaille notre motricité perceptive actuellement, avec sa préceptrice, la plus grande professeure de notre temps. Helen Keller est une grande penseuse féministe, et son geste, éventuellement, est capable de nous faire appréhender la musique de Socrate, c'est-à-dire de nous faire nous arrêter devant cette pyramide égyptienne que nous n'avions pas su synthétiser dans un seul flux aux contours nets et précis, nous ramenant dès lors à notre condition juive d'esclaves bâtisseurs de pyramide. Autrement dit, Helen Keller est la force inouïe qui entraîne le scarabé d'or à surgir dans le rêve lucide de Jung et de sa patiente, scarabé d'or s'affirmant potentiellement, et aujourd'hui, réellement, comme la figure de concentration de notre dignité de révoltés, non plus réactifs, mais actifs. Et si c'était vrai ? »*

Les services secrets qui percevaient ces « messages » avaient compris la leçon : il n'était pas un rigolo. Il ne s'attaquait pas seulement aux structures métaphysiques et économiques du système. Il s'attaquait également aux aspects sociétaux, moraux, et symboliques de l'aliénation. C'est le spectacle qu'il entendait démonter de part en part, *au sein même* du spectacle, précisément. Il n'était pas un vague militant anticapitaliste que le système spectaculaire aurait pu récupérer. Il était le *cauchemar* du spectacle *dans* le spectacle. Ses propos énigmatiques, ses actes absurdes, ses phrases complexes, son système de renvois mutuels vertigineux, cette toile qu'il tissait, sur le net et hors du net, dans la vie réelle, patiemment et méticuleusement, avaient bien pour fonction de faire implorer le monde de l'image autonomisée. Mais pourquoi ne le tuaient-ils pas tout de suite ? N'avaient-ils donc pas compris ? N'étaient-ils pas assez cultivés ? Ou bien étaient-ils eux-mêmes des spectateurs

attentifs de ce « film », impatientes de voir la suite ? Avait-il su les séduire, le suspense qu'il introduisait était-il parvenu à les captiver ?

Chapitre 9 : Coup de tonnerre à Dijon

Juin 2013. Encore une fois, il fallait quitter Lyon. Il était en danger dans cette ville, les flics l'avaient déjà intercepté une première fois... que se passerait-il la fois suivante ?

Il a très faim soudainement. Il songe à la ville dont la cuisine lui conviendrait le plus. Dijon, bien sûr. Il s'imagine que, depuis le départ, il a su identifier un message provenant de Dijon. Toujours selon la logique de l'unité du vivant qui s'auto-affecte, il s'imagine qu'il est « connecté » depuis le départ à un groupe d'individus orchestrant sa révolution, et préparant pour lui, précisément, un banquet, dans une zone secrète de la ville de Dijon. Telle amante fugace, Léa, d'ailleurs ne vivait-elle pas aujourd'hui à Dijon ?

Le banquet est pour ce soir, donc, et c'est Joël Robuchon qui s'en charge. Joël Robuchon, le plus grand cuisinier du monde, est la possibilité de la négation du dualisme âme/corps. En effet, le goût, avec Joël Robuchon, est déconnecté de la nécessité vitale, il devient désintéressé. Or, ce qui fait que la vue et l'ouïe tendent à s'opposer aux trois autres sens pour constituer une sorte de sphère intelligible, une sorte d' « âme » séparée, c'est précisément le fait que ces deux sens distincts seraient désintéressés, là où les trois autres seraient soumis à des finalités biologiques. Faire du goût un sens esthétique, le dissocier de la pure et simple faim, c'est nier la possibilité d'autonomiser la vue et l'ouïe, soit une sorte d' « âme ». Or, la séparation de l'âme et du corps, l'autonomisation de la vue et de l'ouïe, n'est pas autre chose que le symptôme éminent, sur le plan métaphysique, de la société spectaculaire et marchande. En effet, le monde du spectacle est simplement vu et entendu, si bien que c'est l'unité de la personne incarnée, de son âme et de son corps, qui est menacée par lui. Dès lors, il apparaît clairement que Joël Robuchon n'est pas simplement un artisan, ou un artiste lambda : il est de fait un grand révolutionnaire lui aussi. Dans son périple romanesque et révolutionnaire, il faut qu'il rencontre Joël Robuchon, cela paraît tout à fait logique. Ayant la chance d'être secondé par un instinct infallible, il sait simplement que ce Joël, avec ses amis, l'attendent bien à Dijon.

Par ailleurs, si Joël Robuchon « prouve » par son geste l'unité de l'âme et du corps, il permet de confirmer le monisme intégral de la substance par lequel une forme de métempsychose spécifique, associée à l'éternel retour, devient certaine : si c'est le même « corps » qui revient, nécessairement c'est la même « âme » qui revient, cela devient évident avec Joël Robuchon. Non seulement son combat politique (contre la société du spectacle), mais aussi son combat métaphysique (pour l'éternel retour), sont menés, dans le plus grand secret, par Robuchon et sa clique... D'ailleurs ces deux combats sont liés : la société spectaculaire, qui impose un dualisme de l'âme et du corps, empêche la

constitution d'un monisme de la substance par lequel une certitude concernant la métempsychose relative à l'éternel retour serait accessible.

Le voici donc maintenant à Dijon, à la recherche d'un groupuscule révolutionnaire dirigé par Joël Robuchon. La situation est extrêmement dangereuse. Chaque pensée, chaque geste qu'il opère, sont observés par les services secrets internationaux, dans le contexte où il s'apprête à organiser sa révolution avec d'autres hommes.

Ce que ne savent pas depuis le départ les services secrets, c'est qu'il est lui-même de leur côté, depuis le début. Il lutte depuis le début pour la démocratie et la paix dans le monde libre. Qui lui a confié cette mission top secrète ? Personne à vrai dire, et c'est bien le problème. Dans cette affaire, puisqu'il est tout en haut de la hiérarchie militaire mondiale, personne n'a eu à lui donner d'ordres. Il agit en solo. Ceux qui l'observent ont-ils compris la position délicate qui est la sienne ? Ils peuvent le confondre constamment avec un terroriste, avec un ennemi d'Etat, là où il ne fait qu'accomplir une mission qui va dans le sens de leurs intérêts profonds.

Il est donc maintenant Jack Bauer. Jack Bauer bien souvent passe pour un ennemi d'Etat, alors qu'il est simplement un agent ayant une grande conscience professionnelle, et qui sait qu'il doit parfois avoir l'air de s'opposer aux intérêts du gouvernement pour simplement accomplir ce qu'il sait être juste. Jack Bauer bien souvent est à deux doigts de se faire éliminer par les agents gouvernementaux eux-mêmes, alors qu'il est constamment de leur côté.

Jack Bauer d'ailleurs, à un moment donné, pour infiltrer un réseau mafieux, doit se mettre à consommer de l'héroïne. Tel un agent discret mais héroïque, il encaisse sans broncher les ravages du produit qui circule dans son sang. Lui-même, semblable à Jack Bauer, n'a-t-il pas dû, pour infiltrer l'hôpital psychiatrique des Vinatiers (section topaze), et ainsi pour approcher David, le « dragon de Satan », le fils du plus puissant vendeur d'armes sur le marché noir israélien, subir des traitements chimiques de cheval ? Les tremblements n'ont pas disparu. Il songe au loxapac, au tertian, au risperdal, au xepion, au valium, à toutes ces substances qui ont entamé sa mémoire, son affectivité, ses réflexes. D'ailleurs, n'est-il pas encore dans une prison cérébrale terrifiante, ne vit-il pas toujours l'hypnotique érotomanie synchronique que ces traitements ont induit ? N'est-il pas lui aussi un « héroïnomane », s'injectant des doses toujours plus fortes de symbolismes esthétiquement sublimes associés à l'existence d'héroïnes spectaculaires, pour mieux infiltrer le spectacle, pour mieux pouvoir le détruire ensuite ? Il doit tout encaisser, tout contrôler, car la mission qui est la sienne reste le plus important : la méfiance de ses alliés, l'aliénation radicale provoquée par les neuroleptiques, tout cela il doit le supporter en silence, comme un homme, et poursuivre sa route.

Il étudie la carte de la ville. Il identifie un square. Un espace vert : c'est dans la proximité de ce lieu que doit se dérouler la réunion avec Robuchon. En effet, il a pu identifier, alors qu'il était à Lyon, un « message » provenant de Dijon. Ce genre de « connexions » n'est possible que si les végétaux eux-mêmes sont à proximité du lieu de l'émission. Car c'est bien le végétal, qui permet une

meilleure respiration du vivant humain, qui fluidifie la télépathie. Il se dirige donc, en toute confiance, vers le square.

Sur le chemin, il découvre l'existence d'un bar de nuit. Il est essentiellement composé de « fuckers » arrogants et décérébrés, et de jeunes filles hystériques et superficielles. Sa présence dans cet espace ultra-normé serait une provocation, il en a conscience. Il demande poliment une clope à l'une des jeunes filles. Elle le regarde de façon méprisante, et l'envoie chier. Il demande gentiment au « videur » s'il peut entrer : le videur lui dit de tracer sa route.

Il est tout à fait déçu, et même vexé. Pour la première fois depuis longtemps, il éprouve de la haine. Il s'attendait à une certaine bienveillance dijonnaise, et voici qu'on l'insulte deux fois, successivement. Il se permet alors une petite vengeance. Il se focalise mentalement sur la jeune fille qui l'a méprisé, et déchaîne en lui une polyphonie, composée de mille pensées simultanées, chacune de ces pensées étant la violence psychotique en soi. Il a déjà analysé philosophiquement et politiquement en détail les films les plus atroces ayant été réalisés. Il a déjà fait l'effort d'associer ces analyses aux phénomènes du « fucker » et de la pimbêche spectaculaire. L'exercice d'une certaine polyphonie horrifique intérieure, susceptible d'« agresser » certains individus réels visibles extérieurs, il le pratique donc à la perfection. Il « balance » donc, en vrac : *Bunny Game*, *The Human Centipede*, *Cannibal Holocaust*, *Funny Games*, *Caché*, *A serbian film*, *Schizophrenia*, *Le septième continent*, *Baise-moi*, *Baxter*, *Black Swan*, *Calvaire*, *La grande bouffe*, *Irréversible*, *M le maudit*, *Requiem for a dream*, *Salo ou les 120 Journées de Sodome*, etc.

Dix secondes de cette polyphonie intérieure suffisent : tandis qu'il s'éloigne du bar répugnant, il entend au loin le cri horrifié d'une jeune fille. Un sourire méchant se lit sur son visage : il est satisfait. Seulement, ce cri l'effraye un peu : il avait quelque chose d'inhumain. Il a compris quelque chose, en entendant ce cri, et en l'associant à l'aspect trop « lisse », trop « automatisé », de la jeune pimbêche, quelque chose qui l'incite à avoir peur.

La prévisualisation est une science, une technologie, dont la puissance n'a pas été révélée au grand public. Ainsi il existe des applications technologiques révolutionnaires aujourd'hui, dont le grand public ignore tout, et qui pourtant sont bel et bien : opérantes dans le réel. Il doit donc exister d'autres technologies utilisées dans le plus grand secret. Songeons au transhumanisme : les capacités cognitives et motrices des hommes pourraient être « augmentées » grâce à une certaine bio-technologie. Rien ne nous indique que ce genre de transhumanisme n'est pas déjà pratiqué dans le monde. Ainsi lui-même est-il parfois frappé lorsqu'il rencontre certains individus à l'aspect particulièrement « mécanisé » : le « fucker », par exemple, avec son corps d'athlète et ses méthodes cybernétiques de séduction, pourrait bien être un individu secondé par une bio-technologie motrice et cognitive spécifique. L'efficacité systématique de ses séductions, efficacité « inhumaine » pour ainsi dire, tendrait à confirmer cette hypothèse. La pimbêche spectaculaire, par ailleurs, qui brille scolairement, dans son école de commerce, possède en outre une efficacité marketing, dans ses

rapports sociaux, qui est douteuse. Sa « popularité » à toute épreuve tendrait à confirmer qu'elle serait secondée par une bio-technologie cognitivo-sociologique puissante.

Il le « sait » maintenant, il le « devine » : dans ce bar de nuit se déroulait une réunion festive de transhumains impitoyables. Tous ces gens étaient trop « beaux », trop éclatants de santé, pour être honnêtes. Or, il est lui-même l'ennemi mortel des transhumains : autrement dit, il se jetait sans le savoir dans la gueule du loup. Par chance, il a su montrer qui était le plus fort : son agression télépathique fut concluante. Il leur a prouvé qu'une spiritualité cultivée et incarnée, non augmentée technologiquement, était plus puissante que tout accroissement mécanique des facultés cognitives et motrices. Le cri horrifié de la jeune fille est cette preuve.

Néanmoins, il envisage différemment la situation maintenant. Le « message » de Robuchon n'était qu'un leurre. A vrai dire, Dijon est un foyer de transhumains, il en a acquis la certitude. Le transhumanisme étant indissociable de la structure capitaliste, et lui-même étant l'anticapitalisme porté à sa suprême puissance, il se trouve en un lieu où tous veulent sa mort. S'ils ne l'ont pas neutralisé, dans le bar de nuit, c'est qu'ils ne l'ont peut-être pas reconnu. Après tout, n'est-il pas un habile caméléon ? Par ailleurs, il bénéficie peut-être maintenant de la protection des services secrets internationaux, qui auraient compris qu'il n'est jamais qu'un de leurs meilleurs agents.

Les transhumains dijonnais, maîtrisant, grâce à la bio-technologie, une certaine télépathie, se seraient donc fait passer pour Robuchon, et lui auraient envoyé un « message » trompeur. Il ne doit pas rester une seconde de plus dans cette ville.

Toutefois il aime aussi le danger. Avant de partir, il doit accomplir un geste qui lui tient à cœur. Puisqu'il est dans la ville des « fuckers », des transhumains, il doit s'emparer d'un texte dénonçant précisément ce genre d'individus.

Quelques semaines auparavant, à Paris, chez son amie Maureen, il avait passé une nuit blanche exaltante : il avait écrit le texte le plus violent, le plus radical, qu'il ait jamais écrit. Il s'agissait d'une analyse hégélienne, dialectique, du film *The Human Centipede 2* (le mille-pattes humain). Dans ce film, on voyait un idiot mutique, et infantilisé par sa mère (qu'il finirait par tuer), constituer un long « mille-pattes humain » de 14 personnes reliées de la bouche à l'anus. L'objectif était de dénoncer, grâce à une analyse politique et historique précise de ce film, l'anorexie, la boulimie, et la constipation qui étaient les symptômes d'une certaine danse classique institutionnelle. L'enjeu fondamental était bien sûr, non pas hégélien, mais nietzschéen : il fallait discréditer une danse clivée, pour mieux valoriser une dans incarnée, celle du quotidien, du marcheur, du jongleur, du troubadour, sachant habiter le monde en poète. Le film *Black Swan*, non thématiquement, était toutefois l'arrière-fond de ce geste philosophique. Le « fucker », avec ses méthodes cybernétiques de séduction, était alors la projection du danseur classique institutionnel dans le domaine des affaires amoureuses : la mécanisation du comportement, dans les deux cas, était analogue. Ce texte, comme de coutume, croisait la dimension politique de la lutte, et la quête passionnelle d'une perle.

Un dernier élément, important, est à souligner, pour comprendre la portée de ce texte qu'il avait écrit, et qu'il s'apprêtait à déclamer, dans la ville de Dijon : ce texte était sous-tendu constamment par une certaine métaphysique du « nom », analogue à celle que Jean-Bruno P. avait déjà entreprise. Il avait lui-même enrichi les travaux de Jean-Bruno P. concernant ce sujet : notre nom, notre nom de famille, dit notre vérité, pensait-il, dans la mesure où il est en lui-même une synchronicité éminente. Or, la synchronicité possède elle-même des bases scientifiques relativement solides, grâce au concept physique de « double causalité », tel que le développe un Philippe Guillemant. Donc le fait que le nom de famille, comme synchronicité, soit capable de dire la vérité de celui qui le porte, pourrait bien être un fait scientifique « prouvé ».

Cette élucidation physique et métaphysique d'un nom, d'un certain nom de famille, porté par un certain homme bien réel, était donc associée à une certaine interprétation du titre du film : « The human centiped » (le mille-pattes humain).

La pluie se met à tomber, l'orage est menaçant. Il s'abrite sous un porche, et aperçoit un panneau publicitaire mécanique, où apparaissent successivement diverses images spectaculaires. C'est un endroit idéal pour déclamer un texte radical et saturé de synchronicités. Dans le film qu'il « réalise », il sera le commentateur de ces images publicitaires qui défilent sous la pluie, lesquelles images « commenteront » son texte à leur tour. Il observe attentivement lesdites images, pour voir si elles sont adéquates : il y a là un fucker et une pimbêche, sur une plage, qui ont choisi la bonne agence de tourisme ; l'affiche du dernier Superman, lequel apparaît de façon fasciste et surhumaine ; une pub pour Mixa Peau Sensible ; une pub pour le parfum Dior homme, avec Robert Pattinson. Elles sont adéquates.

Il déclame à haute voix, sans emphase, avec rigueur et précision. Le style est kantien, le contenu, horrifique, ferait songer à Lautréamont. Soudain le texte est à son moment le plus scandaleux, le plus terrible, le plus dramatique, le plus violent. La violence déchaînée doit venir se concentrer dans un seul mot : le mot « marteau ».

Le marteau est l'outil que Nietzsche utilisait pour philosopher. C'est le marteau d'un sculpteur, ou celui d'un orfèvre, ou celui d'un pianiste. Lui-même utilise aussi le marteau : mais dans ce texte qu'il est train de lire, dans ce cri surpuissant, il sous-entend la possibilité d'une confusion entre le marteau nietzschéen et le marteau de Thor lui-même (Mjöllnir). Le mot « marteau » est la synchronicité paroxystique dans ce texte.

Au moment précis, donc, où il le prononce, ce mot, le mot « marteau », un événement physique effroyable a lieu : un éclair terrifiant déchire le ciel. Coup de tonnerre monstrueux. La synchronicité est parfaite.

Satisfait, mais stoïque, il murmure, pour lui-même, et pour « ceux qui observent » : « bonne force de frappe ! » Il sourit avec légèreté.

Selon la logique de la synchronicité, le futur détermine le présent, il n'est pas seulement

déterminé par le présent. Cette synchronicité confirme l'éternel retour, lequel est l'hypothèse selon laquelle nous aurions « déjà » vécu ce futur, dans une infinité de vies identiques antérieures. Ici, cette logique de la synchronicité fut extrêmement claire. D'une certaine manière, tandis qu'il entrait dans la ville de Dijon, le futur que serait pour lui le surgissement de l'éclair dans le ciel le déterminait déjà. Ainsi, il avait voulu déclamer son texte radical, car d'une certaine manière, cet éclair qui allait surgir le « poussait » à le faire. Il avait prononcé le mot « marteau » exactement à ce moment précis, car il avait « senti », selon une détermination métronomique, qu'à ce moment-là un éclair surgirait.

Une certaine physique « ésotérique », une certaine double causalité, un certain éternel retour, expliquent donc parfaitement ce qu'il vient de vivre, ce pourquoi il reste stoïque. Néanmoins, il sait que cette expérience n'a pas seulement une valeur scientifique. Elle a aussi une valeur théologique. Cette synchronicité qu'il vient de vivre est la « preuve » empirique, preuve non pas rationnelle mais intuitive et esthétique, qu'un(e) Dieu(e) existe. En effet, outre la simultanéité de deux « manifestations », il y avait aussi et avant tout la simultanéité de deux « intentions ». La nature inerte ne saurait « signifier » quoi que ce soit par elle-même. Mais si elle se met à être signifiante, l'éclair étant le symbole de la colère et de la puissance, c'est qu'une entité intelligente, semblable aux êtres intelligents que sont les hommes, « organise » ce genre de « rencontres ». Il le sait, un(e) Dieu(e) a co-créé la nature : Il ou Elle la co-crée mais ne la « crée » pas ex nihilo, car la nature est elle-même éternelle, elle se perpétue selon ses lois propres. Mais les conditions « initiales » de l'univers, qui resurgissent cycliquement dans l'éternité, sont d'une certaine manière « décidées » par Dieu(e), cela est certain. Dans le cadre d'un déterminisme intégral, tout ce qui succède à ces conditions « initiales » est « orchestré » par Dieu(e), laquelle instance dispose donc des synchronicités à valeur esthétique pour que les hommes s'assurent de son existence.

Tous ces clins d'œil que lui font les objets, les noms, les éléments naturels, les mots, les couleurs, les symboles, ce sont les clins d'œil que Dieu(e) fait aux hommes pour leur promettre qu'Il ou Elle existe. Toutefois Dieu(e) ne sera pas « rencontré(e) » autrement qu'à travers ces synchronicités présentes dans la nature, il le pressent. Car l'éternel retour relativise fortement la pertinence de l'hypothèse d'un monde supraterrrestre après la mort. L'après-mort, le paradis (ou l'enfer, c'est selon), c'est bien plutôt : cette vie-là, la même vie, répétée éternellement à l'identique.

Sur ces entrefaites, il peut quitter Dijon. Un « monstre » l'attend : Paris.

Chapitre 10 : une brève incursion à Lyon

Juin 2013. Avant de partir pour Paris, il lui faut régler une dernière chose. Depuis le départ, cela paraît évident, c'est un certain rapport entre la France et les Etats-Unis qui se joue.

Il est lui-même français, mais les techniques de « prévisualisation » qui le privent de sa liberté renvoient au complexe militaro-industriel états-unien. La mission qu'il mène est une mission américaine avant tout, et les services de renseignements qu'il a identifiés sont des services américains. Par ailleurs, il existe une relation évidente entre Clélia et les Etats-Unis. Tout cela paraît fort cohérent.

Il doit donc consigner sur Facebook trois nouvelles pensées radicales, qui demeurent essentielles pour penser les connexions France-Etats-Unis. A vrai dire, il le pressent, la France est sous une tutelle insupportable. Non pas seulement aux niveaux politique et économique, mais aussi au niveau symbolique. Certaines vidéos qu'il avait aperçues, sur Youtube, l'avaient convaincu que, dans une certaine sphère spectaculaire, les individus français avaient des comportements étranges, idolâtres, extatiques, ou bêtement satiriques, face aux vedettes de la consommation américaines. Cette détresse lamentable de ses compatriotes lui était insupportable, et il fallait agir. Tout cela ne produisait-il pas un écho désagréable en lui ?

Mais un seul cybercafé était disponible en France : celui de la place des Terreaux. Son gérant, un sociologue arabe, était aussi un grand hacker, qui savait protéger ses émissions à lui. Tout autre cybercafé était un lieu truffé de mouchards et d'agents malveillants susceptibles de l'intercepter. Il lui fallait donc revenir à Lyon, aussi imprudent que cela paraissait.

Le voici donc dans le cyber des Terreaux. Calmement, il lance ses « bombes ».

D'abord, il y avait Jean Dujardin recevant l'oscar, des mains de Natalie Portman. Il y avait de la rage, de l'extase bavante dans sa joie, cela était effrayant.

Il postait cette vidéo, et l'accompagnait de ces mots simples : « *Jean Dujardin à qui on donne un "nonos" à ronger. Pathétique, bave idolâtre extatique.* »

Ensuite, il y avait cette attitude absolument pitoyable de Gainsbourg face à Whitney Houston, lors de cette émission lamentable du grotesque et infantilisant Michel Drucker. Gainsbourg, face à l'impérialisme américain au visage féminin, affirmait tout simplement vouloir « la baiser ». Sans aucune compassion à l'égard de ce mauvais chanteur, de ce mauvais parolier, de ce piètre pianiste, il agissait.

Il postait la vidéo en question, et ajoutait ces mots précis : « *Autre exemple de subjugation ignoble, Gainsbourg étant ici la victime inconsciente, et Houston le bourreau cynique, quoique victime elle aussi en dernière analyse* ».

Enfin, il y avait ce rap : ce rap d'une vague actrice américaine, mauvaise actrice d'ailleurs, et jouant dans de mauvais films. Elle se permettait, dans ce rap, de faire preuve d'« esprit » critique à l'égard du phénomène des « fans » dans le domaine spectaculaire. Cette critique aurait aussi été une

forme d'auto-critique humoristique « à qui on ne la fait pas », dirigée vers sa fonction fétichiste de « femme fatale » idolâtrée. La vulgarité était à son comble, comme cela est souvent le cas aux Etats-Unis (leur façon de parler n'était-elle pas elle-même déjà infiniment vulgaire ?). Cela lui faisait penser, de façon plus générale, à la dissonance cognitive qui est celle de ce genre de « stars » : celles-ci ont des jolis discours bien préparés défendant la paix dans le monde, et s'inscrivent bien souvent dans des projets humanitaires, et en même temps, leur façon de défendre implicitement et constamment la légitimité qui serait celle de la société du spectacle, est une manière de soutenir l'ordre capitaliste existant, c'est-à-dire de soutenir le système économique aliénant par lequel il y a des guerres, des inégalités, des enfants qui travaillent dans des conditions atroces, des femmes exploitées, de la laideur, de la charogne, de la morbidité, et de la merde.

Les mouvements anticapitalistes français n'avaient pas su s'emparer suffisamment de la question du star system états-unien, il devait faire une piqûre de rappel.

Il postait donc ce « rap », le rap de Natalie Portman, et l'accompagnait de ces mots : « *Un exemple de dissonance cognitive effrayant. L'impérialisme américain nous subjugué dans sa pseudo-auto-critique. L'hypocrisie incohérente à l'état sauvage. Cynisme absolu. Mais, "nous rirons tous des papillons dorés", si tout se passe bien. Excusez-moi si je vous choque, mon discours s'adresse ici à mes amis érotomanes psychiatisés, dont le sado-masochisme a été suggéré de l'extérieur.* »

Ayant accompli sa mission, il pouvait se diriger vers la gare, pour prendre le premier train vers Paris.

Sur la place Bellecour, un jeune homme de WWF le fait s'arrêter. Ayant un bon rapport avec cette ONG, il choisit d'écouter son babillage. Pendant ce temps, en face du Mc Donald's, un phénomène étrange se produit : un attroupement de motards sur leurs montures. Ils sont bien une vingtaine, et forment un cercle énigmatique : ils sont tous agglutinés autour d'un centre qu'il ne perçoit pas.

Soudain, il « comprend » très exactement la situation. Expliquons-nous.

Sa découverte de l'éternel retour est une découverte physique, une grande découverte physique. Avec son ami le physicien Liamine Touhami, ils ont « prouvé », métaphysiquement et scientifiquement, sur le plan de la spéculation pure, cet éternel retour. S'il y a une éternité de la durée physique et s'il y a une quantité de forces finie dans l'univers, alors nécessairement, selon une loi statistique rigoureuse, les mêmes séquences physiques se répètent une infinité de fois, dans un temps infini, de la même manière qu'une machine à écrire fonctionnant en mode aléatoire dans l'éternité reproduira une infinité de séquences de lettres totales identiques. Or, la physique contemporaine admet aujourd'hui la quantité des forces finie : il s'agit de la loi de la conservation de l'énergie. Il leur avait fallu donc prouver spéculativement l'éternité de la durée physique, chose qui n'avait pas encore été faite. Le versant métaphysique de cette preuve était bergsonien, et c'était lui-même qui l'avait formulé : puisque la durée pure, le continuum bergsonien, s'applique non seulement aux données intimes de la conscience, mais aussi à l'univers comme totalité, dans la mesure où ce dernier

est individu unique indivisible, alors nécessairement l'univers comme totalité s'insère dans une temporalité ouverte : éternelle. Le versant scientifique de la preuve de l'éternité de la durée physique, c'est Liamine qui devait le formaliser : Liamine travaillait lui-même depuis 10 ans sur le projet d'une physique « ésotérique », bergsonienne, qualitative, qui impliquait la possibilité d'injecter de la durée dans l'espace, et non plus de spatialiser la durée, pour constituer des « phases » spatiales s'insérant dans un « super espace » composé de milliards de couches ; la succession simultanée que supposait la réalité de l'éternel retour pouvait recevoir des « preuves » épistémologiques de ce genre de travaux. En outre, grâce à Liamine, il y avait la possibilité d'insérer l'idée d'éternel retour dans une théorie cosmologique déjà existante : la théorie de la gravitation quantique à boucles.

Ils avaient donc fait une grande découverte, patiemment, méticuleusement, avec rigueur et précision. Mais cette découverte physique, comme toute découverte physique, supposait la possibilité d'applications précises. Or, ils avaient eux-mêmes dévoilé la loi du temps pur, ce qu'ils révélaient était radical : les applications techniques pouvant en découler devaient bien être également radicales. A dire vrai, avec leur découverte, il devenait possible de voyager dans le temps, cela il le pressentait. Par leur découverte, les hommes étaient devenus les maîtres du temps.

Une pensée de la téléportation, telle que la formalisait le « BB84 protocol », jointe au dévoilement du secret du temps pur, serait la possibilité très concrète d'« envoyer » un individu dans le passé ou dans le futur. Le « BB84 protocol » d'ailleurs était lui-même une réflexion sur la synchronicité, synchronicité qui s'insère parfaitement, comme on l'a déjà dit, dans une « logique » de l'éternel retour.

Par ailleurs, la désignation même de « BB84 » n'était-elle pas en elle-même une synchronicité ? N'y avait-il pas là, très clairement, un nom de famille suggéré, ainsi qu'un nombre (le nombre 12). En effet, l'Apocalypse (21 : 21) ne précisait-il pas qu'il y avait 12 portes de perle pour entrer dans la Cité Céleste ? En outre, n'y avait-il pas 4 perles qui semblaient s'isoler clairement ?

Quoi qu'il en soit, il en était convaincu, le complexe militaro-industriel américain avait la possibilité, au moins future, d'envoyer des hommes dans le passé (ou dans le futur), et ce grâce à ses découvertes métaphysiques et scientifiques spéculatives. Or, il voyait là une bande de motards qui semblait « empêcher » un individu, situé au centre de l'attroupement, d'accéder à lui. Il le savait, cet individu, qu'il n'apercevait pas, au milieu des pots d'échappement, c'était son « moi du futur ». C'était « lui », plus tard, tel qu'il était en train d'accomplir un voyage dans le temps. Les motards, bienveillants, empêchaient la jonction des deux « moi », pour que soit évitée la constitution d'une faille temporelle. La pollution dont ils entouraient son « moi du futur » était ici une saine pollution, car elle jouait le rôle de préservatif : elle empêchait toute fluidification d'une télépathie entre deux « moi » simultanés.

Face à l'éclair de Dijon, il n'avait pas été impressionné, mais maintenant, face à son « moi du futur », il tremblait de toutes ses forces. La puissance de Dieu(e) lui était familière et douce, mais la

puissance des hommes lui paraissait bien souvent incontrôlable (surtout celle de leur technologie). Surtout, l'être qu'il respectait et craignait le plus au monde, celui qui était plus fort que lui, c'était bien sûr : son « moi du futur ». Il devait fuir. Cordialement, il prend congé de l'employé de WWF, et se dirige vers la gare.

Sur le chemin, il réfléchit : quelle peut bien être la mission qui aurait été confiée à son « moi du futur » ? Peut-être cette mission va-t-elle dans le sens de ses intérêts présents, après tout. Il songe à Amandine, l'employée du crédit coopératif. Il l'avait aperçue, quelques jours après l'opération, et elle ne semblait plus en colère : « lui » avait-il parlé ? Il songeait à la chance qu'il avait eue, à Saint-Exupéry, face aux flics de l'aéroport : était-il intervenu ? Il songeait à la chance qu'il avait eue de pouvoir contacter Alexis à Arles, sans coup de fil préalable : l'avait-il contacté ?

De nouvelles possibilités surgissaient : il n'était plus seul dans cette aventure. C'était rassurant et inquiétant à la fois.

Mais un « monstre » l'attend : Paris.

Chapitre 11 : Jongleries synchroniques à Paris

Juin 2013. Le voici donc à Paris, la ville des symboles et des synchronicités. La première chose à faire : trouver l'endroit adéquat pour jongler. Il se rend au jardin de Bercy.

Sur l'étendue verte, face à Bercy, il pose les règles de son jeu. Répétons-le, il réalise un film qu'il montrera et « montera » plus tard. Dans ce film, ses pensées apparaissent, à la manière d'une « voix off ». Ce film en outre, il le verra avec Clélia elle-même, il en a acquis maintenant la certitude. C'est à elle qu'il s'adresse maintenant.

Il se pourrait que Clélia soit « trois », or il possède trois balles blanches. Clélia est une tourterelle, il est lui-même colombophile. Il repense à ce roman, *Le roi des Aulnes*, de Michel Tournier. Ce personnage mythologique aime à « porter » les enfants, cela provoque son « eu-phorie ». Mais il s'épanouit également dans la colombophilie : manipuler les oiseaux, les tenir fermement et doucement pour les « soigner » au sens strict, cela suscite aussi son « eu-phorie ». Il est maintenant le roi des Aulnes, et Clélia, qui est d'abord « trois », est cette tourterelle qu'il manipule, dans l'eu-phorie. Chaque balle est une tourterelle. Mais il est un colombophile original : les tourterelles, il ne se contente pas de les garder dans ses mains, il les lance aussi en l'air, pour les rattraper. Disons-le, il est un troubadour.

Chaque figure qu'il fait est ainsi une façon de prendre soin de la tourterelle, de faire l'amour à Clélia, tandis qu'elle est « trois ». Le « Mills Mess », un subtil double croisement des mains, indique des possibilités érotiques amusantes. « L'étrangleur » est une façon d'en attraper une par le cou, et d'ignorer les « deux autres ». Le « backcross » est un frôlement de leurs fesses. La « contorsion »

suggère la nécessité d'une souplesse athlétique. Le « double Mills Mess » indique des jeux sexuels encore plus sophistiqués. La « boîte » est Clélia allongée, et les « deux autres » debout. La « tour Eiffel » est une inversion amusante de la situation.

Il ajoute une balle. Tandis qu'il serre les quatre balles dans ses mains, ce sont bien une poitrine et des fesses qu'il appréhende. « Mills Mess » à quatre balles. « Pattes de chats » entrecroisées de « pattes de pingouin ». « Backcross ». « Etrangleur » : l'une est étreinte, les trois autres la regardent.

Cinq balles. « Mills Mess ». « Multiplex ». « Backcross ».

Six balles. « Douche ».

Sept balles. « Cascade ».

Douze balles. Ne sachant jongler à douze balles, il se contente de toutes les lancer en l'air, pour mieux les voir s'envoler. Echec : elles retombent sur le sol. Il retentera l'expérience.

Il lui faut maintenant rejoindre la *Place Royale*, c'est-à-dire la place des Vosges. Il est lui-même Alidor, l'habile manipulateur, et il sait que Clélia est aussi une incorrigible Angélique.

Pour bien saisir le rapport qu'il entretenait avec la place des Vosges durant ce périple, il faut bien comprendre une chose. Il avait réfléchi. Si un simple employé de WWF connaissait son « futur », grâce aux technologies de prévisualisation, plusieurs individus dans le monde devaient connaître ce « futur ». Les individus puissants, issus de la sphère spectaculaire, devaient particulièrement avoir accès à ces informations. Or, précisément, Clélia était issue de cette sphère spectaculaire. De fait, elle devait connaître l'homme qu'il était, d'une manière ou d'une autre. Peut-être même l'observait-elle depuis un certain temps. Peut-être savait-elle depuis longtemps déjà qu'ils étaient destinés à se rencontrer. Or, pour Clélia, le combat qu'il menait, pour la paix perpétuelle, avait de l'importance, cela ne faisait aucun doute. Elle aurait voulu l'épauler dans ce combat. Or, aujourd'hui, précisément, il avait besoin d'aide, de soutien. Qui mieux qu'elle aurait pu apporter ce soutien ? Il était donc convaincu, en quittant Bercy, qu'il s'était rendu à Paris pour une raison bien précise : il s'agissait d'établir un premier contact visuel, charnel, réel, avec Clélia. D'ailleurs, ne vivait-elle pas elle-même à Paris ?

Mais il s'agissait d'être très prudent : Clélia était bien Hélène de Troie. En effet, les services secrets, ce monde d'hommes, s'opposaient absolument à cette rencontre, rencontre qui aurait signifié une conquête insensée. En outre, cette rencontre pouvait le rendre, lui, tellement puissant, que l'accomplissement de sa mission, la destruction du capitalisme mondial, n'aurait été après cela qu'une partie de plaisir. Pourtant, tous les hommes de toutes les générations, depuis plusieurs millénaires, pour autant qu'il y avait de l'amour en eux, n'appelaient-ils pas, avec une immense puissance, de leurs vœux, cette rencontre fatale ? Cette rencontre n'était-elle pas le rêve éveillé de l'humanité aimante ? Le mot Amour n'avait-il pas été inventé pour ces deux-là ? Il songe au clip de Guy Ritchie, *Un rendez-vous*, avec Jude Law, pour la pub Dior Homme.

Il repense à l'éclair de Dijon, qui avait surgi en même temps que le mot « marteau ». Quel

événement naturel surpuissant allait bien pouvoir se déclencher lorsqu' « ils » auraient établi le premier contact visuel ?

Ainsi donc, la place des Vosges, la *Place Royale*, paraissait parfaitement appropriée pour un premier rendez-vous, car à Paris, elle était purement et simplement Angélique, et il était Alidor. Il s'y rend.

Une publicité immense pour le parfum Dior Homme, avec Robert Pattinson, recouvre les appartements de la place des Vosges. Il éternue, et une flopée de tourterelles s'envole au loin.

Elle n'est pas là. Il s'y attendait. Qu'à cela ne tienne, il saura faire d'une déception une occasion. Il sort cinq balles. Elle vient d'avoir 32 ans : 3 et 2 font 5. Il se met à faire du siteswap. Le siteswap est une notation de jonglerie qui décrit le rythme des lancers, et donc la trajectoire des objets dans l'espace. A chaque chiffre correspond une hauteur de lancer : au plus le chiffre est élevé, au plus la hauteur est élevée. Les chiffres pairs indiquent que la balle ne change pas de main, les chiffres impairs indiquent que la balle change de main. Il développe une réflexion sur cette figure à cinq balles : le 97531. 9 et 3 font 12, 7 et 5 font 12 : Clélia répétée. Lui-même est le 1. En outre, $9 + 7 + 5 + 3 + 1$ font 25, or il avait 25 ans lorsque l'association de Clélia et du nombre 12 apparut (à cette époque, il n'avait alors pas encore lu l'Apocalypse...).

Le 97531, à cinq balles, est une très belle figure : les balles forment une colonne dans l'espace, elles sont simultanément les unes en-dessous des autres. Cela suggère un feu d'artifice, une cascade, ou une fontaine. Il opère donc la figure, sur la *Place Royale*, face au regard impassible de Robert Pattinson, et des tourterelles qui ont choisi de rester là. La synchronicité lui plaît.

Soudain, une idée sympathique lui vient. Puisque cette figure, le 97531, est une figure fortement synchronique, dans son réseau symbolique personnel, il décide de se rendre dans les lieux parisiens qui sont imprégnés de la présence ésotérique de Clélia, et d'opérer la prouesse jonglistique. Ce serait ainsi pour lui une nouvelle façon de posséder, silencieusement, invisiblement, Clélia. Puisqu'elle n'a pas daigné se rendre au rendez-vous, rendez-vous pourtant clairement énoncé, il se contentera de divaguer avec sa présence absente.

Il se rend au Palais Garnier, et cherche un endroit discret : il ne voudrait pas qu'une personne trop sensible s'évanouisse en contemplant une magie trop sublime. Il opère : 97531. Il repart. Il notera qu'ils joueront *La dame aux camélias*.

Il rejoint l'Opéra Bastille. Un endroit discret. Il opère : 97531. Il repart. Il a remarqué, au passage, qu'ils joueront *King Kong*.

Il se rend au Sacré Cœur. Il opère : 97531.

Mairie du XVIIIème arrondissement. Un mariage possible. Il opère : 97531.

Jardin du Musée Rodin, l'endroit qu'il préfère à Paris (il y avait aperçu, il y a quelques années, une jeune passante brune, énigmatique et charmante, qui s'était retournée sur lui). Il opère : 97531.

Théâtre des Gémeaux. Il opère : 97531.

Coiffeur Rémi Thor, au 18 rue Laffite. Il opère : 97531.

Esplanade de la tour Eiffel, à l'endroit précis où Jude Law, dans le clip de Guy Ritchie, retrouve sa mystérieuse amante. Il opère : 97531.

Il était Diogène, mais un chaste Diogène : il pratiquait sa sexualité ésotérique sur la place publique, avec Clélia.

Les fantaisies jonglistiques prennent fin.

Fort mélancolique, abandonné de tous, il rejoint les allées vertes de la tour Eiffel. Il s'endort. Lorsqu'il s'éveille finalement, il trouve dans sa main : une petite plume blanche. Celle d'un cygne ? Est-ce un signe ? Il reprend confiance.

Chapitre 12 : Le paradis en question

Juin 2013. *La dame aux camélias*. La synchronicité, cette fois, est trop sublime. Marguerite est le nom de son arrière-grand-mère, celle qui avait été révélée par le rayon de la chevelure blonde de Kirsten Dunst, cette vierge suicidée. Se retirer à la campagne, avec cette courtisane parisienne précieuse et tapageuse, l'image était parfaite.

Dieu(e), qui disposait esthétiquement les synchronicités sur son chemin, était capable de déclencher le sublime absolu. De nouvelles perspectives théologiques découlaient de là.

Dieu(e) voulait l'éternel retour de notre vécu, pour notre bien. Car toute vie est une joie en elle-même. Dieu(e) disposait assez de joie dans chaque existence pour que son éternel retour soit un Don. Même les vies qui paraissaient les plus souffrantes devaient contenir assez de joie pour que leur éternel retour soit une bénédiction.

Néanmoins, la dame aux camélias avait déclenché une prise de conscience : Dieu(e) était infiniment doux, infiniment douce. Il ou Elle aimait absolument, profondément, tout vivant humain.

Or, apparemment tout de même, certaines vies innocentes étaient très souffrantes. Leur seul éternel retour aurait pu sembler être une chose cruelle. Mais Dieu(e) ne saurait être cruel(le).

Il fallait repenser les choses.

L'éternel retour de tout ce qui est était une loi physique irréfutable, il ne s'agissait pas de revenir dessus. Mais, entre « deux vies » exactement identiques, il y avait un « néant » problématique.

Disons qu'un individu meurt. Disons que, selon la loi de l'éternel retour, 28 milliards d'années plus tard, il naît à nouveau, tel qu'il s'insère dans une séquence physique de l'univers très exactement identique à celle qui l'enveloppait 28 milliards d'années auparavant.

Ces 28 milliards d'années d'inexistence pour cet individu posent un problème métaphysique profond. Il avait pensé d'abord, en découvrant la loi de l'éternel retour, qu'il n'y avait là que néant, et que l'inexistence pendant 28 milliards d'années « se déroulait » en une fraction de seconde, en un clin d'œil, et même en un « rien » de temps.

Mais la dame aux camélias était un signe qui pouvait modifier sa position.

Selon la logique intuitionniste, qu'il avait découverte en lisant *Quelque chose noir*, de Jacques Roubaud, avec son professeur de khâgnes, Marc Even, selon cette logique, donc, pour qui envisage l'inexpérimentable, une infinité de mondes est possible. Or, cet inconnu, l'entre-deux, est précisément un inexpérimentable. Lorsqu'un homme songe à « ce qui arrive » durant ces 28 milliards d'années de latence, il ne doit fermer aucune possibilité : de fait, tout est possible.

Le néant pur est l'une de ces possibilités. Mais il n'est qu'une possibilité parmi une infinité d'autres. La réincarnation dans un autre être vivant est une autre possibilité. On ne peut pas, en toute rigueur logique, l'exclure. Le paradis, la « Cité Céleste », telle que la pense les chrétiens, est une troisième infime possibilité. L'exclure serait une erreur. Il avait quant à lui, très souvent, exclu ces lubies eschatologiques, car l'éternel retour lui suffisait : il aimait assez sa vie pour se contenter tout à fait d'un paradis sur terre, éternellement répété. En outre, les 12 portes de perle de la Cité Céleste étaient 12 femmes bien vivantes qui habitaient son monde : tout indiquait que le paradis était sur terre, dans l'éternel retour, après une réconciliation mondiale de tous les peuples (la paix perpétuelle dans le contexte d'une conscience universelle de l'éternel retour était l'autre nom pour dire : paradis sur terre). Néanmoins, en bon logicien, il avait pensé qu'il devait laisser s'exprimer en lui la possibilité d'une connexion, dans l'entre-deux, durant les 28 milliards d'années d'« attente », avec Dieu(e).

La dame aux camélias était une telle étreinte que Dieu(e) lui imprimait, qu'un désir brûlant d'un jour Le ou La « rencontrer » se manifestait en lui. Une telle complicité entre deux êtres suppose qu'ils doivent bien un jour se « rejoindre ». Il aurait aimé Lui parler, Lui exprimer sa reconnaissance, et L'entendre immédiatement, sans en passer par le truchement des signes. L'hypothèse d'un paradis, infime possibilité parmi une infinité d'autres, semblait de plus en plus raisonnable. Une « autre » Cité Céleste, supraterrrestre, peut-être perdurait quelque part.

Toutefois, la « Cité Céleste » de son cœur à lui était bien celle qu'il s'apprêtait à découvrir, sur terre. Il se pouvait très bien qu'il ait divagué, et qu'il n'y ait pas de paradis supraterrrestre, de « jonction » directe avec Dieu(e), de « rencontre » immédiate. Peu importe après tout, la réalité physique des choses, l'éternel retour des êtres, lui suffisait. Mais il pensait aussi à ces vies souffrantes et innocentes qui, même si Dieu(e) avait inscrit un élément de joie assez intense en elles, pouvaient considérer l'éternel retour comme une malédiction : une jonction avec Lui ou Elle dans l'entre-deux, une Cité Céleste supraterrrestre, était pour elles, peut-être, une juste consolation.

Il en était sûr, toutefois, il n'y avait nul enfer séparé de la terre. L'enfer était sur terre : les haineux, les ascètes, les vaniteux, les méchants, souffraient une infinité de fois, comme le montraient Nietzsche et Spinoza. Ceux-là, dans l'hypothèse où une jonction, pour certains, avec le divin, dans l'entre-deux serait possible, très certainement « subissaient », durant les 28 milliards d'années, un pur néant sans lumière (Zemmour, Soral, Le Pen, Poutine, Bush, El Assad, etc.).

Mais il s'était égaré. Lui, au fond, certainement le voulait pour lui-même, ce néant sans

lumière, durant les 28 milliards d'années : car après tout, il haïssait les miracles, ainsi que l'idée de pouvoir se joindre sans intermédiaire avec tout ce qui pouvait être extérieur à ce si beau monde.

Il voulait rester à l'intérieur. Il cessait donc de divaguer.

Voici toutefois que cette dame aux camélias l'avait bien occupé.

Chapitre 13 : Djihadiste

Juin 2013. Il était un djihadiste. Le « djihad », comme il l'avait appris en écoutant Tariq Ramadan, était, initialement, le chemin vers la paix de l'âme. Ce terme avait de multiples significations. L'une de ces significations était guerrière : elle renvoyait à l'idée de « guerre sainte » (défensive). Toutes les autres significations enveloppaient un pacifisme spiritualisé.

Lui-même était « quasiment » musulman. Grâce à Mehdi et Mohammed, grâce à Ahmed, grâce à Liamine, tous algériens d'ailleurs, il avait su identifier chez les musulmans une conscience pré-thématique très forte de l'éternel retour. Leur mode de vie hygiénique et soigné, métronomique, annonçait le contraire du nihilisme c(h)réti(e)n : une forme d'attention aux petites choses de la vie qui, dans le contexte d'une vie répétée dans l'éternité, prenait tout son sens. Il y avait là, très certainement, dans cette religion musulmane, une réinitialisation du bon sens juif : les juifs eux aussi, à la base, n'étaient pas des nihilistes, mais étaient préoccupés par le quotidien joyeux et trivial. Le christianisme les avait écartés de cette voie. Le « marrane », cet ascète, était alors la figure de concentration d'un dévoiement.

Il était donc « musulman » : il était ce monothéiste qui affirme l'éternel retour, ce monothéiste qui affirme que le paradis est sur terre, que le paradis est « sous le pied de ta mère ». Ainsi que l'enfer, c'est selon.

Il était le musulman qui toutefois s'accordait avec une idée chrétienne fondamentale : de fait, il y a un pardon universel de Dieu(e). En effet, Dieu(e) dispose dans toute vie assez de joie pour que sa répétition éternelle soit une joie : l'orgasme continu du nourrisson était cette joie initiale. Même Hitler avait été un nourrisson : Hitler connaîtrait la béatitude éternelle, par-delà les tortures psychiques qu'il subirait également pour l'éternité, par la suite. Hitler était pardonné. Dieu(e) était à la fois vengeur (juifs), pardonnant (chrétiens), et surtout, et avant tout, Il ou Elle ne provoquait nul nihilisme, puisqu'Il ou Elle orchestrait l'éternel retour (musulmans).

A vrai dire, une parole avait été claire : « les derniers seront les premiers ». Or, les derniers, chronologiquement, étaient les musulmans : donc les musulmans devaient être les « premiers », dans une hiérarchie bien spécifique : soit dans cette hiérarchie qui distingue les véridiques (ceux qui saisissent l'intuition de l'éternel retour) des égarés (ceux qui, tels les chrétiens, se focalisent abusivement sur une Cité Céleste supraterrestre).

Il était un djihadiste, un terroriste. Son message « musulman », il voulait le faire entendre sur la place publique, dans la plus grande violence. Il était un terroriste.

Ses armes toutefois n'étaient pas des fusils d'assaut. Non, il était beaucoup plus dangereux que cela.

Les « djihadistes » pathétiques sévissant sur le sol européen, qu'il apercevait ponctuellement à la télévision, étaient de bien minables « soldats de Dieu ». Ils n'étaient absolument pas efficaces, et ils étaient, en plus, scandaleusement criminels (ils avaient oublié que le « djihad » est d'abord un cheminement spirituel non-violent).

Tuer des innocents était non seulement ignoble, mais aussi, politiquement et théologiquement, totalement inutile : le capitalisme occidental, la société spectaculaire idolâtre, n'étaient que renforcés par ce genre d'incursions stupides et impensées. Une sorte de compassion « mondiale » mièvre et lamentable accompagnait tout attentat en zone occidentale, si bien qu'une forme d'impérialisme trouvait là un bon moyen de se renforcer.

Lui-même était un « soldat de Dieu(e) » impitoyable et radicalement efficace. Il avait son message théologique à faire passer lui aussi, et il voulait abattre le capitalisme mondial idolâtre lui aussi. Ses méthodes étaient beaucoup plus efficaces que celles d'adolescents prépubères obsédés par des vierges supraterrrestres (ignorant donc tout des femmes réelles, tellement plus désirables), d'individus trépanés et sans culture, sans conscience historique, qui avaient l'efficacité de mouches à merde taquinant un taureau furieux.

A ce dont se satisfait l'esprit, on peut mesurer l'ampleur de sa perte. A ce dont se satisfaisaient certains islamistes radicaux, on pouvait mesurer l'ampleur de leur perte : ils avaient totalement perdu le sens de la stratégie guerrière.

Les guerriers qu'il imitait quant à lui, en tant que djihadiste cohérent, n'étaient pas musulmans. Imitant le Nazaréen, il utilisait la compassion comme arme stratégique d'humiliation et d'atomisation psychique de l'adversaire. Il retenait aussi les leçons non-violentes de Gandhi et de Martin Luther King. La non-violence de ces grands hommes était en fait l'ultra-violence symbolique radicalement efficace. Ces hommes savaient apparaître dans un réseau de synchronicités qui provoquait l'effroi, et qui rendait leur lutte beaucoup plus dangereuse pour le pouvoir en place. Leurs paroles étaient choisies dans une perspective de manipulation non-violente, quoique, psychiquement, archi-violente, de fait.

Tout ce qu'il faisait depuis le début de ce périple était une forme de terrorisme poétique non-violent et djihadiste, à la manière nazaréenne, indienne, et « black-américaine ».

Un jour, à Lyon, il avait pris conscience de cette mission qui était la sienne. Au centre de la place Bellecour, devant la statue du lion, il avait hurlé, il avait rugi : « Allahu akbar !! » Personne ne s'était retourné. Mais ils avaient compris.

Ce genre de comportements terroristes était bien plus porteur que les crimes ignobles des

piteux « djihadistes » en treillis. Il ne s'agissait pas là de banals coups de feu qui deviendraient bien vite des faits divers indifférents. Il s'agissait d'attaquer là où ça fait mal, et ce durablement : dans l'inconscient collectif scindé d'une société fétichiste, aliénée, idolâtre et rampante.

Les djihadistes étaient les ennemis mortels des services secrets qui l'observaient. Il était djihadiste. Avaient-ils conscience de son petit manège ? Avaient-ils su identifier la véritable nature de son geste, de sa mission ? Il ne le pensait pas, car sinon, il aurait été abattu : à vrai dire, ce genre de pensées concernant son djihadisme, il tâchait de ne jamais les formuler *verbalement* en lui-même, pour que nulle trace de cette vérité ne soit saisissable par des machines. On n'est jamais trop prudent.

Chapitre 14 : Joueur de poker

Juin 2013. Il était également : un joueur de poker.

Durant cette longue dépression, de 2010 à 2012, il avait chez sa grand-mère, Millie, à Lyon, passé de nombreuses nuits à observer les joueurs de poker à la télévision. Il avait appris de nombreuses choses.

Métaphoriquement, « son jeu », « ses cartes », c'étaient ses pensées. Seul lui les percevait, a priori. Mais il y avait aussi des tricheurs : ils observaient « son jeu », son intériorité, depuis le début. « Le jeu » de l'adversaire, toutefois, il ne le connaissait pas, tandis que l'adversaire, de fait le connaissait, puisqu'il était son jeu à lui.

La situation était délicate : il devait parier, alors qu'un tricheur, à la table de jeu, connaissait ses cartes, tandis que lui-même ne trichait pas. A priori.

Ce que ne savait pas le tricheur toutefois, c'est que « d'autres cartes » se cachaient derrière les cartes qu'il observait. Ces cartes étaient d'autres pensées archi-secrètes que soigneusement, il évitait de formuler en mots.

Lui-même était donc aussi un tricheur : il avait un jeu caché dans sa manche.

Ce jeu caché dans sa manche, toutefois, il ne le connaissait pas dans le détail, car précisément, des pensées non formulées en mots ne sont pas claires.

Il devait toutefois parier.

Le jeu de l'adversaire, il le savait, était minable : ils n'avaient lu ni Kant, ni Hegel, ni Marx, ni Nietzsche, ni Debord. Leurs pensées étaient de fait d'une inefficience radicale. Ces « hommes de pouvoir » n'étaient pas des hommes puissants.

Sans donc connaître son propre jeu dissimulé, semblable à James Bond dans *Casino Royale*, il parie.

Ce qu'il met en jeu dans le pari : sa vie. Pas plus, pas moins.

L'adversaire abat ses cartes. Un carré d'as.

Il ne sourcille pas.

Il abat son jeu à son tour. Quinte flush royale. De cœur. Il le savait.

Chapitre 15 : Une nuit au commissariat

Paris, Juin 2013. Après les badineries jonglistiques, il divague à nouveau. Un homme l'attend, dans son bureau, avec ses conseillers : il s'agit bien sûr de Flamby, alias François Hollande.

Flamby dirige une France « flambyque ». Il est le plus grand humoriste de ce pays, avant d'être président. Sa démarche molle et incertaine, hilarante et cocasse, confirme enfin ce que tous nous savions depuis une dizaine d'années : nul « représentant » politique ne détient plus la puissance.

Qui pourra donc mieux que Flamby apprécier son humour à lui ? Il a trouvé en cet homme un frère d'arme, avec lequel il pourra déclencher des attentats humoristiques bien sentis.

Accessoirement, Flamby détient un certain pouvoir. Il entretient une certaine illusion, celle de quelque contrôle « politique » encore possible dans un monde où les objets, les marchandises, en leur automouvement, contrôlent pourtant toute aspiration humaine. Flamby est d'ailleurs lui-même en contact avec les services de renseignements américains qui le surveillent : il s'agit bien de se rapprocher de lui.

Flamby n'est pas Clélia, loin s'en faut. Mais s'il s'est rendu à Paris, c'est peut-être aussi pour le rencontrer. Il ne songe plus au clip de Guy Ritchie, mais à *La soupe aux choux*, avec Louis de Funès.

Il se balade donc dans Paris, et découvre que le gouvernement français a disposé des signaux précis dans la ville pour l'orienter sur son chemin.

La couleur rouge indique un danger. En effet, ce rouge sur ses lèvres, dans cette vidéo qu'il avait contemplée, en écoutant la vie en rose, était beaucoup trop fatal pour être honnête : il y avait là une diablesse plus qu'humaine qui le menaçait. C'était le rouge de son sang à lui, qui pouvait bien couler s'il était trop imprudent.

La couleur orange indique une bienveillance. Les orangers de Clélia.

Tout comme la couleur verte : la paix musulmane.

Le cercle est une perle, le triangle est la béatitude (car elles sont deux).

Le cône est l'éternel retour.

Il se balade dans Paris, à la recherche de Flamby. Il arrive à l'Élysée. On lui indique poliment la sortie. Flamby doit être bien plutôt chez lui, en train de se faire un bon bifteck, en ayant préparé pour lui un bon whisky. Mais où est donc sa maison ? Il s'oriente grâce aux signaux du gouvernement, qui certes connaît très bien sa symbolique personnelle intérieure.

Une voiture rouge s'engouffre dans cette rue : ne surtout pas la prendre. Des plots coniques oranges sont visibles plus loin : c'est la bonne direction.

Un immeuble, à côté de la parfumerie Marie-Antoinette : c'est son immeuble à elle. La quête

de la perle resurgit : il compose le code adéquat pour entrer, elle est au 3^{ème} étage : 97531. Echec. Il continue sa route. Ne pas s'éparpiller.

Un feu rouge : fluctuation de l'âme. Le rouge est un danger, le cercle est bienveillant. C'est la séduction de Satan qui ici s'annonce. Il fuit à toute vitesse.

Puis il ricane : nul Satan en ce monde. Simplement quelques divagations humaines, trop humaines. Il poursuit sa route. Le feu passe au vert. Un triangle de signalisation apparaît au loin.

Finalement la signalétique était précise. Il parvient à trouver l'endroit qui avait été préparé pour lui. Il ne s'agissait certes pas de rencontrer Flamby en personne, mais bien d'entrer en contact avec des individus qui pourraient lui transmettre son message.

Il est donc face à ce commissariat, dans lequel il passera la nuit. Les policiers sont un peu étonnés, mais ils acceptent le marché. Il s'installe dans un bureau et se met au travail.

Il est maintenant un avocat qui défend sa cause : la cause des opprimés, des exclus, des femmes et des enfants, de la planète. Il formule, sur quelques feuilles éparées, sa défense : il s'agit de la défense Lincoln. Car il est Matthew McConaughey.

Ainsi donc, cher Flamby, écrit-il, vous « dirigez » le « pays des droits de l'Homme ». Mais dans un contexte capitaliste, cela ne veut rien dire : dissonance cognitive, double think, hypocrisie. Vous vous dites socialiste : mais le socialisme renvoie à la possibilité d'un individu socialisé, dont l'activité est l'épanouissement et la joie ; or votre France, et votre politique, sont la défense constante du contraire de l'épanouissement, c'est-à-dire du salariat, et de tout ce qui s'ensuit, qui est la mort dans la vie (croissance, productivité, compétitivité, etc.). Vous « aimez les gens » disiez-vous. Mais vous êtes dans un système globalisé : si la France est un pays capitaliste puissant, alors elle est responsable de tout ce que produit le capitalisme mondial ; or le capitalisme mondial produit le travail des enfants, le patriarcat, les inégalités, et la destruction de la planète. Si vous continuez à souhaiter que la France demeure une « grande puissance » dans ce contexte morbide, alors vous souhaitez que se perpétuent les guerres, les souffrances des femmes et des enfants, la pollution, l'irréparable. Or de fait vous continuez à le souhaiter. Donc vous n'aimez pas « les gens ». Vous les méprisez, vous les insultez, de la même manière que chacun des présidents de cette Vème République a insulté, et avec le sourire, chacun de ses concitoyens. De deux choses l'une : ou bien vous faites cesser cette mascarade, ou bien nous agirons. Si vous ne faites pas cesser cette mascarade, alors qu'elle a été aussi clairement révélée, c'est en toute légitimité que nous deviendrons des terroristes. Désobéissance civile. Terroristes non-violents certes, mais hors-là-loi, bien également : hors de votre loi qui n'a de légalité que le nom.

Il pose son discours sur la table, le jour se lève. Il peut partir.

Les policiers transmettront le message. Demain Flamby se réveillera et, en grignotant une tartine beurrée, il découvrira son discours, sa ligne de défense imparable. Il tremblera. Ou il éclatera de rire.

Mais de toute façon, ne l'a-t-il pas déjà rencontré ? C'est son « moi du futur » qui lui parle à présent, en cette chaude matinée, à ce Flamby étourdi, et il commente pour lui ce discours qu'il a écrit.

Chapitre 16 : Parfumeur

Juin 2013. La parfumerie Marie-Antoinette l'avait interpellé.

A vrai dire, il était lui-même un parfumeur de génie. Il était en train de concocter le parfum parfait, issu de l'odeur capturée des 12 plus belles femmes.

Il était ce Jean-Baptiste Grenouille, machiavélique, qui patiemment récoltait les essences synchroniques de ces beautés fatales, pour mieux étourdir le monde par la suite.

Seulement il n'opérait pas simplement sur l'odorat. C'étaient bien plutôt les cinq sens qui étaient concernés. Le parfum qu'il préparait, composé de tous les symboles, de toutes les synchronicités qui ornaient les plus belles femmes, était un parfum qui s'adressait à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au toucher, et au goût.

Certes, essentiellement, ce parfum était visible et audible. Il était un parfum spectaculaire. Dès lors, ne risquait-il pas lui-même de provoquer ce que la société spectaculaire provoquait en chacun : une scission à l'intérieur de la sensualité ? Une division entre quelque « âme » (vue et ouïe) et quelque « corps » (toucher, goût, odorat) ?

Certes si : mais c'est pourquoi il était machiavélique : il utilisait les armes du spectacle *contre* le spectacle. Lui-même n'était pas vraiment sensible aux symboles, simplement visibles et audibles, qui composaient son parfum. Pour lui, la réalité était dans le goût, dans le toucher et dans l'odorat : dans un bon repas, dans une partie de jambes en l'air, dans un baiser. Néanmoins, il savait que ses contemporains idolâtres et souvent scindés, seraient sensibles à la possibilité de diviniser, visuellement et auditivement, des essences précieuses enfermées dans une toile de synchronicités : il voulait révéler leur folie.

Nulle femme, aussi belle soit-elle, n'est un symbole. Il voulait outrer la symbolique pour mieux la dénoncer. C'est pourquoi d'ailleurs il ne convoquait pas ces 12 femmes dans leur réalité « triviale ». Cynique, il manipulait leur image spectaculaire pour constituer le parfum parfait qui allait produire l'euphorie extatique massive qu'il faudrait bien ensuite désamorcer.

La paix perpétuelle s'ensuivait.

Pour tout dire, elles n'étaient pas les 12 portes de perle de la Cité Céleste. Ou alors : tout un chacun possédait ses 12 perles personnelles.

Mais il devait suggérer cette folie pour mieux ensorceler le monde.

Il n'avait pas la même finalité que Jean-Baptiste Grenouille, comme cela apparaît maintenant : la finalité de son parfum n'était pas sa puissance propre, mais la puissance retrouvée de toute l'humanité.

Néanmoins, il se permettait d'imaginer la panique qu'il saurait provoquer bientôt, en se contentant d'apparaître dans le grand monde, avec sa chemise noire comme la nuit, portant le parfum Dior Homme. Et certes, l'idée d'une certaine puissance sienne le séduisait.

Chapitre 17 : Pan

En parlant de parfum, il avait pour l'instant l'odeur d'un bouc.

A vrai dire, il était le dieu Pan lui-même.

En 2010, il avait entrepris une phénoménologie du langage, symbolique et poétique. Trois sens étaient distingués.

Apollon, dieu des arts plastiques et picturaux, était la vue. Dionysos, dieu de la musique extatique et de la danse, était l'ouïe. Pan, dieu de la nature concrète et vivante, des troupeaux, de la forêt et des boucs, était l'odorat.

Apollon et Dionysos, dieux du langage, étaient en lutte : l'ouïe et la vue prétendaient, chacune de leur côté, posséder le primat. Cette guerre entre les deux dieux était une guerre au sein même de la sensibilité désintéressée, au sein même de quelque « âme » distincte de quelque « corps ».

Pour faire cesser cette guerre, seule la sensibilité non désintéressée, seul le « corps », pouvait s'interposer et jouer un rôle de médiation. Pan, dieu des boucs puants, était ce médiateur entre Apollon et Dionysos : il était le nez. Dieu des satyres, il était le dieu des phéromones. Dieu de la forêt, il était le dieu du lieu où tout repérage suppose un odorat fin. Dieu des chiens de troupeaux, il était le dieu du flair.

Seul le nez pouvait réconcilier les oreilles et les yeux. La musique extatique dionysiaque était la connexion avec l'être originaire, infiniment déchirante. La belle apparence apollinienne était le principe d'individuation, l'illusion consolante. Deux forces naturelles pures prétendaient posséder le primat, car toutes deux étaient des puissances métaphysiques éminentes : puissance d'unification d'un côté, puissance de consolation de l'autre. Apollon et Dionysos, chacun de leur côté, prétendaient être les dieux de l'univers.

Mais le sentir venait poser la nécessaire conciliation. Le nez est un rapport invisible à l'étendue visible telle qu'elle ne divise plus les individus : il est synthèse.

Dès lors Pan venait affirmer son primat, son éminence : il était le dieu pacificateur, le guide des troupeaux égarés d'Apollon et de Dionysos. La danse, la musique, ainsi que la peinture et la sculpture, avaient trouvé en ce parfumeur leur patron protecteur. Le langage était désobstrué.

Pan était le véritable maître de l'univers.

Il était Pan. Il concoctait un parfum audible et visible, un parfum dionysiaque et apollinien, qui produirait l'*Aufhebung* de toutes les contradictions de la société spectaculaire.

La société spectaculaire était essentiellement apollinienne-dionysiaque, c'est-à-dire tragique : les vedettes, par exemple, simplement audibles et visibles, produisaient le déchirement entre deux sens, et ainsi le déchirement entre ces deux sens et le reste de la corporéité. Son parfum serait l'abolition de ce double déchirement : il donnerait à *sentir* concrètement, dans une seule unité sensible, ces individus fétichisés et idolâtrés.

Il était Pan, dieu de la foule hystérique : chacune de ses apparitions provoquerait une panique folle, il le savait. Car il était le nez, le parfumeur fatal.

Chapitre 18 : Le Rousseau

Paris, Juin 2013. Après la nuit au commissariat, il faut se remettre en route. Le terrorisme poétique, un certain situationnisme, est une attention de tous les instants.

Soudain, il aperçoit le café *Le Rousseau*, dans le VIème arrondissement. Une idée amusante lui vient.

Rousseau était un philosophe pour lequel il avait de la tendresse, et qui tout à la fois le dégoûtait un peu. Il y avait là un certain combat politique à mener.

D'abord, Rousseau, puisqu'il avait écrit la *Lettre à d'Alembert*, était son alter ego. Il dénonçait là la mauvaise vertu des actrices de théâtre, leur hypocrisie, leur vanité, leur manque de talent. Mais au fond de lui-même, il admirait follement ces femmes libres à travers lesquelles certains personnages héroïques ou mythologiques le fascinaient. Il était secrètement amoureux de ces si belles artistes. Semblable à Rousseau, il conchait quant à lui la sphère capitaliste et spectaculaire, et la façon dont les actrices de cinéma « soutenaient » implicitement ce monde malsain et faux. Mais il éprouvait aussi une grande admiration, et une grande compassion aimante, en les contemplant.

Néanmoins, Rousseau était aussi une cible à abattre. Sa façon d'essentialiser le féminin, de figer quelques caractères essentiels du féminin, lui donnait envie de vomir. Cela renvoyait à un idéal de pureté qui dérivait très vite en fascisme rance. Cela renvoyait aussi à une certaine façon de diviniser la Nature elle-même, de la poser comme pure extériorité inviolée en laquelle l'homme aurait été le Mal (le mâle) en soi. Pan, qui était l'être-au-monde recueilli, ne pouvait que haïr ce babil inconséquent.

Il entre donc dans le café *Le Rousseau*, et commande un whisky. Bien sûr, il n'a pas un seul sou en poche. Mais il s'est mis dans la peau d'un certain individu à présent. Il serait un réalisateur de cinéma, qui attend que le rejoignent 12 femmes, 12 artistes mondialement célèbres, susceptibles de jouer dans son prochain film. Il patiente et jette parfois un coup d'œil dans la rue. Il sifflote. Le barman le regarde avec bienveillance.

Que se passe-t-il en ce moment, entre le barman et lui ? De fait, tout se joue dans l'inconscient du barman, et dans une sorte d'inconscient collectif. En effet, son visage à lui, même s'il n'apparaît pas encore à la télévision, est déjà « connu » et « reconnu » par ses contemporains, même s'ils ne s'en rendent pas compte. Le cadeau qu'il s'apprête à faire au monde est si colossal, l'effectivité sublime qu'il s'apprête à imprimer est tellement unique, que tout un chacun, le rencontrant, et appréhendant son apparence, ne saurait réprimer une inexplicable pulsion de désir et d'agacement mêlés.

Dans l'inconscient du barman, la présence de ce *visage* dans un bar qui s'appelle, précisément, *Le Rousseau*, est une sorte de provocation, même s'il ne saurait dire pourquoi. Par ailleurs, le barman observe l'attitude de cet homme, et il constate qu'il attend quelque chose, quelqu'un. Or, cet homme, ce barman le sait inconsciemment, est l'homme du cinéma, mais aussi l'homme qui est à la recherche des 12 perles de la Cité Céleste. En un certain sens, donc, ce barman le pressent, même si pas un seul mot n'est sorti de la bouche de cet homme : voici un réalisateur qui attend 12 femmes sublimes susceptibles de jouer dans son prochain film.

Jouer avec les synchronicités, et adopter une certaine attitude au sein de ces synchronicités, c'est pouvoir, très concrètement, manipuler le psychisme des personnes alentour. Une sorte de télépathie en découle. Les techniques de manipulation publicitaire ne sont pas autre chose. Il s'agit de convoquer systématiquement le subliminal.

Sur la base de cette relation tendue entre le barman et lui, il engloutit son whisky, constate qu'« elles » ne viendront pas, et part en courant.

Derrière lui, il entend le barman, qui n'a pas reçu sa monnaie, le poursuivre en grognant. Il finit par le rattraper, le projette violemment sur le sol, écorche son bras gauche, et menace de lui éclater la tête contre le bitume. Finalement, il ne commet pas le geste, et le laisse repartir.

Cette réaction du barman, bien sûr, est excessive : on ne menace pas de tuer un homme simplement parce qu'il vous a « volé » un whisky. Mais l'illégalité la plus anodine, dans un contexte synchronique extrêmement chargé, devient la pire des provocations, le pire des crimes.

Pan crée la panique, décidément. Face à lui, les individus ne peuvent plus se contenir. Les mâles dominants se sentent constamment insultés par lui, et ils n'ont pas tort. Les femmes, quant à elles, brûleront d'un désir mortel, et voudront qu'il les ravage.

Une chose toutefois l'a inquiété : ce barman a pu le battre à la course, alors qu'il a battu le record du monde du 100 mètres, il y a peu de temps. Plus aucun doute : *Le Rousseau* était bien, lui aussi, un repère de transhumains...

Son « moi du futur » saura bien sûr corriger l'ignoble barman. Peut-être même est-ce déjà fait. Ou, si cela n'arrive pas, il le sait : dans quelque temps, dans 3 ou 4 ans, il humiliera de la façon la plus extraordinaire cet impudent. On ne menace pas de tuer Pan sans en subir les conséquences les plus funestes.

Les services de renseignements, en tout cas, se sont bien gardés d'intervenir pour l'aider.

Décidément, il est fort seul dans cette aventure. Il doit tout gérer. Pourtant, ne vient-il pas de prouver, de la façon la plus spectaculaire, l'efficacité d'une certaine télépathie ? Les puissances militaires ne s'intéresseraient-elles donc pas à cette nouvelle arme, radicalement efficace, au point de ne pas même protéger celui qui la détient ?

Chapitre 19 : Napoléon

Paris, Juin 2013. En cet après-midi ensoleillé, il erre sans but précis dans la ville.

Il pénètre une citadelle. Un vieux bâtiment renferme une peinture du piteux Napoléon.

Une grande peur lui vient soudainement. Il songe à Jean-Bruno P., son maître d'université, qu'il respecte infiniment.

Il ne connaît pas les intentions politiques précises de Jean-Bruno P. Dans son esprit malade, il s'imagine qu'un danger s'annonce en la personne de Jean-Bruno P., même s'il sait qu'il est le seul philosophe qui pourra vraiment comprendre son geste. Ne lui a-t-il pas fourni la clé : Clélia ou l'éternel retour ? Son ésotérisme rabelaisien n'est-il pas la puissance même ? N'a-t-il pas besoin de son aide pour fonder l'abbaye de Thélème ? Pourtant, Jean-Bruno P. est un risque, croit-il : le risque qui a pour nom Napoléon.

Jean-Bruno P. est son maître, sur le plan philosophique, il ne saurait lui donner des « leçons ». Ainsi, il détient le pouvoir, pour l'instant : pouvoir institutionnel et pouvoir symbolique. Il pourrait vouloir faire de lui sa « chose », son « soldat ». Il pourrait vouloir lui faire servir des intérêts politiques qui ne sont pas les siens.

Or, en voyant Napoléon, il l'a pressenti : Jean-Bruno P. pourrait vouloir qu'il devînt un Napoléon sanguinaire. Il nierait sa non-violence intrinsèque, et voudrait faire de lui un militaire impitoyable, décimant le monde au nom de la « glorieuse Patrie » des Droits de l'Homme. Ce délire conspirationniste n'a aucune base empirique solide, mais il provoque un effroi certain.

Il n'a pas un respect aveugle pour la « Patrie Française » quant à lui. La France est aussi l'odieuse « Algérie française », la France raciste et xénophobe, la France capitaliste qui n'a de liberté, d'égalité et de fraternité que les noms. Il ne veut être un piteux militaire français. Il est un individu cosmopolite, avant tout, pacifique, doux, tendre et aimant.

Dans la citadelle, des dizaines d'individus scrutent les vieilles pierres, avec leurs appareils photographiques. Il le comprend : il ne faut absolument pas qu'il apparaisse sur l'une de ces images. Si par malheur un photographe venait à le « prendre », son visage se décomposerait, puisque c'est dans le doute, et non dans la certitude d'une juste mission, qu'il serait figé. Il resterait ainsi Napoléon, pour l'éternité. Il aurait échoué.

C'est l'un des moments les plus pénibles de son existence qu'il vit là : tous ces gens qui

voudraient, inconsciemment, prendre Napoléon en photo, pour mieux tuer Pan. Il blêmit. Nul ne vient l'aider : son « moi du futur » ne saurait intervenir face à lui ; les services de renseignements sont eux-mêmes dans le camp des napoléoniens.

Un souvenir fatal : la première passion de sa jeunesse. Il n'avait pas même effleuré ses lèvres, mais il avait pensé à elle, en lisant pour la première fois *Belle du Seigneur*. Son prénom, terrible prénom : Joséphine.

Chapitre 20 : Roméo

Paris, Juin 2013. La nuit tombe. Le souvenir de la brune Joséphine devient paisible. Il avait bu un verre, à Lille, à la Taverne de l'écu, avec elle et son amie Zoé, blonde Zoé qui deviendrait sa folle amoureuse. Joséphine n'avait pas dit un seul mot, mais il l'aimait, sans pouvoir l'expliquer. Elle était la plus belle jeune fille qu'il avait vue. Il n'en verrait plus jamais une aussi belle. Son regard, à cet instant, était celui d'un jeune homme de 16 ans, qui avait dévoilé la perle de Botticelli : il ne pouvait être un regard plus aimant.

Dix ans plus tard, en mai 2013, il était devenu son « ami Facebook », et il lui avait envoyé ce message discret :

« Bonjour Joséphine, comment vas-tu ? Etant nouveau venu sur Facebook, je ne connais pas le "statut moral" véritable des amis Facebook, ce pourquoi j'ai un peu hésité à t'écrire. Par ailleurs, je ne te connais quasiment pas, et je crains que ma démarche soit intrusive (il est vrai que nous ne fûmes et resterons certainement l'un pour l'autre que des apparitions passagères sans beaucoup de consistance). Cela étant, et puisqu'il m'est possible de te l'avouer, je ne t'ai jamais vraiment oubliée ; à dire vrai, je pense aujourd'hui, avec le recul, que j'ai vécu (de façon certes fictive et fantasmée, quoique intense) mon premier émoi amoureux authentique à ton (furtif) contact. Ces choses-là sont inexplicables, comme Baudelaire hanté par une passante. Dès lors une question se pose : si Baudelaire avait eu un profil Facebook, et ainsi retrouvé sa passante, lui aurait-il écrit, simplement pour lui communiquer de façon gratuite son émotion ? Probablement pas, car la poésie réside aussi dans la nostalgie inconsolable. Mais peut-être que si : car il est tout autant poétique de risquer le ridicule sans perspective de réponse. »

Elle n'avait pas répondu. Mais elle avait lu.

Toutefois l'image de Joséphine s'effaçait peu à peu pour laisser s'épanouir un autre souvenir : le souvenir d'Hélène de Troie.

Dans l'éternel retour, le vécu qui est à venir est aussi un passé, qui doit bien laisser une sorte de « souvenir ». En effet, ce futur a été vécu une infinité de fois, dans une infinité de vies identiques antérieures. Hélène de Troie, cette blondeur incandescente, était son futur, il le savait. Il s'en « souvenait » également, puisqu'elle était là, dans chacun des signes sublimes du monde. Un rayon

de soleil était sa caresse, une goutte de pluie était son baiser. Elle l'enveloppait, maternelle et sororale, amante sauvage et confidente complice, toujours déjà, partout où il marchait. Il était lui-même l'incandescence suprême : il rougeoyait constamment. C'est qu'il songeait sans cesse à leurs « retrouvailles ». Ulysse rejoignant Pénélope. L'univers avait patienté, durant, peut-être, 28 milliards d'années, pour que ces deux-là puissent se retrouver enfin.

Hélène de Troie était aussi Anna : un homme connaissant son avenir, car l'ayant déjà vécu, cherchait à faire le meilleur choix pour rejoindre cette Anna, ce palindrome malicieux qu'il avait toujours aimé. Hélène de Troie, hélas, était aussi la plus cruelle des femmes : une allemande, une officière nazie, qui s'appropriait à le torturer psychologiquement encore longtemps. Elle défendait d'ailleurs un système totalitaire (fascisme de l'image et de la Beauté pure). Marie-Antoinette inconséquente, elle se répandait dans le luxe, sans perspective de lutte, et cette prédatrice carnassière l'effrayait un peu.

Par chance, cette splendide femme bientôt serait une charmante petite limace, qui bavarderait en écoutant ses mots à lui. Tel Benjamin Gates, il l'emmènerait alors faire le tour du monde, pour déchiffrer les plus grandes énigmes archéologiques de l'humanité.

Hélène de Troie est un miracle, car toute femme est un miracle. Sa voix est d'une infinie douceur, ses mots chantent plus qu'ils ne parlent, sa blondeur le foudroie, sa bouche est le plus pur délice.

Il connaîtra cette nuit-là la plus déchirante passion. Il n'a jamais autant aimé. Il fond de tendresse. Délicate dont la nuit, outre le malheur d'un insensé qui gravite, elle le maintient maintenant fermement dans cette ville étoilée, pour qu'il puisse chanter, silencieusement et sans mots, son amour impossible.

Il passe devant une petite porte de Notre-Dame. Il se mariera ce soir. Elle est peut-être là, elle l'attend. Elle le connaît déjà. Elle l'aime. Il crève de trouille. Il voudrait mourir. Il ne s'appartient plus.

Il n'ouvre pas cette porte. Elle l'aura attendu vainement. Il n'avait pas la force de supporter son regard trop doux. Juliette éconduite ? Roméo n'est pas un lâche, mais il aime trop pour affronter la présence de l'adorée.

Dans le train qui le menait à Dijon, il avait connu l'amour absolu : la femme-cygne, la danseuse, cette brune Clélia, et Hélène de Troie, cette blondeur fatale, s'étaient réunies en lui pour former la Trinité suprême. Ces deux-là n'étaient plus qu'une seule femme, qu'une seule entité, qu'une seule énergie primitive. Son nom était : Eros. Le train s'était alors arrêté.

Chapitre 21 : Notre-Dame de Paris

Après avoir marché toute la nuit, le cœur prêt à exploser à chaque instant, il découvrait le

soleil matinal, il était consolé.

Mélancolie nocturne d'une beauté folle.

Devant Notre-Dame de Paris, il réfléchit maintenant. Il y a là un défi majestueux à relever.

Kant, dans l'Analytique du sublime au sens mathématique, prend l'exemple d'une pyramide, en tant qu'apparence qui en impose.

L'individu au sens esthétique prononcé, face à la pyramide, est d'abord frustré : son imagination, après avoir appréhendé chaque partie de la pyramide, ne parvient pas à synthétiser le tout en une seule perception ; les premières perceptions de la pyramide ont disparu de sa mémoire tandis qu'il finit de l'appréhender. Pourtant, la raison exige de l'imagination qu'elle saisisse l'unité du phénomène, dans la mesure où toute raison exige à chaque fois une synthèse totale. Dès lors, la raison viole l'imagination. L'individu se sent infiniment écartelé entre deux instances qui ne s'accordent pas. Mais la raison, après l'avoir violée, finit par seconder l'imagination : elle lui fournit l'idée d'infini, laquelle englobe tout phénomène matériel, aussi monumental soit-il. Dès lors, l'individu éprouve le sublime de la pyramide, et surtout : le sublime de sa condition d'être raisonnable, apte à penser l'infini spatial.

Dans sa mythologie personnelle, qui n'était pas toujours rigoureuse, d'un point de vue strictement historique, les hébreux primitifs avaient construit les pyramides égyptiennes. Ainsi, leur complexe d'esclaves, de travailleurs manuels aliénés, était compréhensible dans un cadre kantien : parce que leur imagination ne parvenait pas à saisir la synthèse de l'appréhension des pyramides, ils trouvaient un refuge dans une certaine conception de l'infini : dans la conception d'un Dieu transcendant créateur du monde.

Toutefois, la solution kantienne et la solution juive au complexe de la pyramide (qui étaient une seule et même solution), ne le satisfaisaient pas. Au fond, ici, la raison ne « s'accordait » pas vraiment avec l'imagination. Elle ne la violait pas non plus, mais elle l'abolissait bien plutôt, purement et simplement. Dès lors, l'individu qui éprouvait le sublime, face à la pyramide, sublime de la raison et sublime du phénomène, avait tendance à occulter la matérialité concrète du réel : il s'évadait dans l'arrière-monde, et ne percevait plus la beauté simple des êtres réels. Le monumental, dans la nature, le colossal, le démesuré, posaient ce genre de problèmes (montagnes, pyramides, etc.).

Dans le monde contemporain, ce n'était plus la pyramide qui subjuguait les juifs, mais bien la cathédrale chrétienne. Les juifs, face à la cathédrale chrétienne, échouaient dans la synthèse de l'appréhension, se réfugiaient dans l'idée d'un Dieu abstrait, et éprouvaient un sublime dépréciateur de la vie : ils se christianisaient à nouveau. Ils devenaient nihilistes. Le marrane, en un sens, avait été trop fasciné par la cathédrale chrétienne.

Le défi à relever était donc clair : il fallait réinitialiser le pragmatisme, le non-nihilisme juif, soit la conscience pré-thématique de l'éternel retour que les juifs partageaient avec les musulmans. Pour ce faire, il s'agissait de s'emparer de la cathédrale Notre-Dame comme phénomène, et de

s'abstenir de faire ce que l'individu kantien faisait : autrement dit, l'imagination devait parvenir, enfin, à synthétiser par elle-même, sans recourir à quelque « secours » de la raison, l'appréhension de ce monument colossal. La cathédrale serait dès lors simplement belle, et non sublime, et la judéité s'emparerait d'un(e) Dieu(e) certes transcendant(e), mais bien réel(le) (Celui ou Celle qui orchestre les synchronicités et l'éternel retour).

Il est lui-même juif, puisqu'il a été baptisé dans l'Eglise chrétienne (le Nazaréen n'étant pas autre chose qu'un prophète juif parmi d'autres, dans la réalité concrète des choses). En tant que juif, il résoudre le complexe psychique judaïque par l'opération d'une dé-sublimation de la cathédrale de Paris.

Il s'assoit donc sur les marches qui font face à la grande porte de la cathédrale. Il commence à opérer. D'abord la porte centrale. Puis les deux portes latérales. La rose, Adam et Eve, la Vierge et l'Enfant, les deux anges. Les neuf carrés de la façade sont maintenant synthétisés. Restent les deux tours, et la pointe. Il se concentre sur ces 12 éléments. Chacun représente une perle, une femme, un réseau symbolique, qui annonce la Cité Céleste (bientôt, sur cette terre). Son imagination saisit pleinement chaque aspect empirique et symbolique, beau en soi-même. Grâce à son amour pur pour ces 12 femmes, pour cette Clélia, qui est la paix perpétuelle répétée éternellement, la nudité dansante, le mythe terrien de l'avenir, il accomplit l'exploit : oui, il a pu synthétiser, seulement avec son imagination, l'appréhension totale de cette cathédrale. Les juifs seront sauvés, sauvant à leur tour les chrétiens, les musulmans, les panthéistes, les polythéistes, les animistes, les agnostiques et les athées.

Clélia, la première Clélia, n'était-elle pas elle-même israélienne ? Elle était la terre promise : celle qui « porte » l'homme eu-phorique. C'est bien à Jérusalem qu'elle était née.

Cette cathédrale était le lieu d'un mariage possible. Mais il rêvait, hélas. Son âme bossue, malade, son visage enlaidi par la manie extatique, faisait de lui un certain Quasimodo songeant à une union impossible. Par ailleurs, Clélia était « deux ». Nul ne saurait épouser « deux » Clélia.

Mais il ne s'agissait pas de « choisir », de « sélectionner » la « bonne » Clélia. L'amour, ça ne se divise pas, ça se multiplie. Elles étaient 12.

Le 9 juin, quelques jours auparavant, comme pour annoncer son exploit face à Notre-Dame, il avait écrit à Joséphine, laquelle était une architecte brillante :

« Voici une énigme pour une architecte, dans un contexte médical : comment résoudre le problème musical que pose la pyramide égyptienne (guerre des olympiens -les solaires- contre les Titans, les ignobles machines désirantes, confuses, parasites et obscures) ?

Indice : Socrate musicien contre le Klezmer hystérique... Debussy et Mallarmé contre Wagner et Baudelaire... Qui ne répond pas collabore passivement à l'abject -les mouches coprophages, les mille-pattes en soi - et se condamne éternellement (exemple : Pina Bausch, la « pine à boches », en un sens lacanien).

Remarque : l'énigme du Sphinx était en fait inessentielle. »

Chapitre 22 : Une fête musicale enivrante

Paris, 21 juin 2013. C'est aujourd'hui la fête de la musique, il l'avait presque oublié.

Il se retrouve soudainement, après avoir trop marché, dans une banlieue inconnue.

Sur sa route, une maison des jeunes organise un concert. Ils distribuent gratuitement des sandwiches à la merguez. Cela tombe bien, il n'avait pas un sou en poche.

Dans la maison des jeunes, avant le concert, il lit les textes que les ados ont préparés pour la soirée. Des textes de rap. Il est impressionné par leur qualité, et se sent tout à fait à sa place.

Puis il s'assoit, attendant le concert. Des jeunes filles de 15 ans chantent maintenant du R'n'B. Il est ébahi. Puis il remarque une chose : s'il accompagne ces jeunes, mentalement, en récitant intérieurement ses propres textes de rap, philosophiques et tapageurs, il remarque que la musique devient encore meilleure. Une forme de télépathie ici encore opère.

Mais que se passe-t-il ici, à vrai dire, entre ces jeunes et lui ? Pour tout dire, objectivement, ces jeunes ne se mettent pas à chanter « mieux » une fois qu'il a entamé lui-même son flot intérieur. Face à la jeunesse fouguese et autonome, il ne prétend pas pénétrer les esprits (seuls les vieux entamés par la vie, les pimbêches spectaculaires, et les barmen hébétés, sont « pénétrables », de fait). Mais le fait qu'il produise en lui une musique verbale accompagnant la leur rend l'audition de ce concert encore plus jouissive.

Un jeune rappeur black achève de le convaincre : jamais il n'a subi une telle claque. Ici, dans cette petite maison des jeunes d'une banlieue inconnue, se donnait le plus grand concert qu'il ait jamais entendu. Ces jeunes, avec leur énergie réjouissante, avaient su encourager ses pensées intérieures de la façon la plus stimulante qui soit. Par une synchronicité séduisante, il avait l'impression qu'en retour, ces pensées les avaient « soutenus ». Par chance, comme on l'a dit, il se trompait...

Pendant l'entracte, il avait jonglé avec les enfants. Il leur avait montré le 97531. Ces petites têtes de nœud avaient applaudi. Puis elles s'étaient emparées des balles. Les enfants ne le savaient pas, mais Clélia, cette tourterelle, était entre leurs mains.

Sa vocation, déjà se précisait : sa place était parmi les jeunes gens, parmi les adolescents. Il serait professeur... Mais n'anticipons pas trop la suite.

Il s'en va rejoindre le centre-ville, heureux et amusé.

Chapitre 23 : Satan et Belzébuth

Paris, 21 juin 2013. Il chante : *Libérez la bête*, de Casey. Dans le centre, c'est un tout autre

manège. Des fils et des filles de bourgeois, en bons consommateurs rampants, se bourrent la gueule et profèrent des vulgarités sans nom. Il méprise de tout son cœur leur impudeur et leur malpropreté. Ces agents du capital, « fuckers » décérébrés, pourrissent les murs de la ville, écorchent les oreilles de tout bon stendhalien, en pratiquant leur sociologie cybernétique clivée et impensée.

Dans ce contexte malsain, où résonne la techno machinale et funeste, il croise deux individus particulièrement laids.

Ils sont, selon les critères spectaculaires et marchands, des « beaux gosses », portent un smoking tout neuf, sentent « bon », sont très propres sur eux, sont de brillants étudiants en marketing, et savent adopter le ton sérieux et concerné des « winners » désabusés. Leurs chaussures sont pointues toutefois (auraient-ils conscience qu'ils ne sont que de stupides bouffons ?).

En les voyant apparaître, il le sait : il est face aux deux « rois des fuckers ». La société les a élus : ils sont les deux plus éminents représentants de l'espèce malsaine des Don Juan prédateurs et carnassiers, puant la haine, la vanité, le mépris, et la concupiscence odieuse.

Mais, dans son système de valeurs à lui, que sont les deux « rois des fuckers » ? Satan et Belzébuth, pas plus pas moins. Théologiquement, selon une théologie de l'éternel retour, le malin n'est pas supraterrestre : il est humain. L'humain le plus vil et le plus triomphant simultanément est, tout simplement, le diable en personne.

Dans sa mythologie propre, toutes les instances mythiques forgées par l'imagination des hommes s'incarnent en fait dans la réalité d'hommes bien réels. Les 12 perles de la Cité Céleste sont 12 femmes réelles. De même, Satan et Belzébuth sont les deux « rois des fuckers ». Tout cela est fort logique.

Il est donc bien en enfer, dans le centre de Paris, en ce 21 juin 2013, et il se trouve maintenant face aux maîtres de cet enfer. Saura-t-il les vaincre ?

Avec violence, il interpelle le brun satanique, et lui lance : « Donne-moi une clope ! » Satan proteste. Il déclenche la bagarre ; mais ses coups de pieds n'atteignent pas les démons, plus habiles que lui dans ce domaine, car transhumains.

Effrayé, il quitte le champ de bataille. Il utilise alors son ultime joker : il claque des doigts, pour déclencher, grâce à la physique bergsonienne dé-spatialisante, une faille temporelle à l'endroit où les deux maîtres de l'enfer se trouvaient. Mais en vain. Il s'est retourné, et les a aperçus, comme figés.

Ils sont trop forts pour lui, mais la bataille s'achève sur un match nul. Il les retrouvera un jour, et les humiliera de façon absolue. A moins que son « moi du futur », dès maintenant, ne s'en charge...

Mais il réfléchit : il le sait, l'arme de destruction psychique massive, l'arme d'atomisation psychique absolue, est bien la compassion nazaréenne. En prenant l'autre en pitié, en s'abstenant de lui accorder le privilège de sa haine pure, on le rabaisse infiniment, et ainsi il est vaincu.

Dès lors il envisage différemment ces deux êtres pitoyables. Ils ne sont pas des démons. Ils

sont deux pauvres paumés, à côté de leurs pompes, qui jouent à être des adultes importants, là où leur enfance a été mutilée ignoblement. Ils sont des fuckers car leur sexualité a été, de façon désolante, amputée doublement. Ils sont des castrés qui s'ignorent, tentant en vain de se rappeler leurs amours d'enfance perdues.

Ce qui était d'abord compassion vengeresse devient compassion aimante. L'humiliation se fait empathie. Décidément, ces deux-là n'étaient pas Satan et Belzébuth. Ou alors : Satan et Belzébuth sont bien de pauvres enfants qui ont oublié leur promesse initiale (un premier baiser avec une petite fille, ou un petit garçon)...

Chapitre 24 : Le « moi du futur » apparaît

Paris, 21 juin 2013. Il s'endort finalement sur un sac de couchage prévu à cet effet, dans une rue à peu près silencieuse.

Le lendemain matin, un choc. Un vieil homme de 60 ans, un clochard, lui dit de déguerpir, car il lui aurait volé son « emplacement ». Cet homme, c'est lui-même, aucun doute là-dessus. Il lui ressemble parfaitement. Seulement, il a des cheveux blancs, et paraît être au bout du rouleau.

Ainsi, l'individu qui voulait le rejoindre sur la place Bellecour, celui qui avait approché Amandine, Alexis, Flamby, celui qui avait corrigé le barman du *Rousseau*, ce « moi du futur », était depuis le départ un vieux clochard perdu.

Que s'était-il passé ? Une hypothèse s'imposait : arrivé à l'âge de 50 ans, son « moi du futur », après avoir accompli sa mission mondiale, était revenu dans le passé, en 2003, pour approcher Joséphine et favoriser une rencontre nécessaire. Mais il s'était égaré en route, et n'avait pas su rejoindre la réalité des années 2030. Il errait depuis 10 ans, dans un passé qu'il avait déjà vécu, seul et sans famille ou amis susceptibles de le reconnaître.

Appréhender de la sorte un futur aussi piteux l'effrayait quelque peu. Seulement, il en était certain : entre 30 et 50 ans, cet homme qu'il était avait connu la béatitude. Cela se lisait dans son regard ouvert et serein.

Toutefois, tout cela ne fonctionnait pas : une faille temporelle aurait dû se constituer lorsque lui et son « moi du futur » s'étaient rencontrés. Une scission de soi, de même, aurait dû être palpable.

De fait, selon une psychologie jungienne élémentaire, il était impossible que deux « moi », l'un passé, l'autre futur, cohabitent dans la même temporalité. Voir le regard de ce pauvre homme sous un nouvel angle l'avait convaincu de sa bêtise folle.

Il avait honte maintenant : il faisait des individus réels, eux-mêmes égarés et tristes, dans leur quotidien morose, des instances symboliques susceptibles d'orner son délire narcissique. Mais les personnes en chair et en os ne sont pas des symboles, ni même des entités abstraites. Il était depuis le départ dans un pur solipsisme, et il en avait honte. Il confondait un barman stressé avec un démon à

abattre. Deux jeunes paumés avec le malin. Des actrices tristes, dans leur mortel ennui, avec des entités célestes. Cette réflexion était le début de sa « guérison », mais il ne le savait pas encore.

Il y allait avoir une grave rechute.

Chapitre 25 : Grace Kelly et Alix Cléo Roubaud

Dans le métro, sur la ligne 14, une révélation : il a maintenant le pouvoir de ressusciter des morts.

Avec Liamine, ils s'étaient rendus maîtres du temps. Il avait lui-même identifié le continuum temporel de la conscience à l'éternité physique. Ainsi, l'esprit agissait désormais sur la matière. Une apparition n'était pas autre chose qu'une intention de la conscience dirigée vers l'extérieur. Or, toute matière était réductible à une apparition, dans l'éternité répétée. Par un acte intentionnel de la conscience, en se concentrant assez sur une personne défunte, et sur les synchronicités qui enveloppaient sa texture ésotérique, il pouvait la faire re-surgir dans le présent réel.

La résurrection de deux femmes avait déjà eu lieu, mais il venait de s'en rendre compte.

En songeant au paradis, et à l'infinité des mondes possibles dans l'entre-deux, il avait convoqué avec la plus grande force la personne d'Alix Cléo Roubaud, l'héroïne défunte de *Quelque chose noir*. Par cette convocation, par cette intention, par cette invocation, Alix avait re-surgi, quelque part dans le monde.

Grace Kelly, également, était « revenue ». Depuis le départ, elle était l'arrière-fond de ce délire érotomane : à Montpellier, où il résiderait bientôt, elle était la troisième Grâce de la place de la Comédie. Elle était la plus belle femme du monde, selon son cœur. Observant cette fenêtre qui donnait sur la cour, il espionnait ses prétendants, et c'était lui qu'elle avait élu.

Mais cette double résurrection impliquait un grand danger...

Chapitre 26 : Conversation avec le président chinois

Il continue sa route, paniqué. Les feux rouges l'agressent. Les clignotants rouges, les voitures rouges, les rouges à lèvres, le hantent et le cernent.

Il s'engouffre dans le premier restaurant venu : *Le Vauban*.

Il n'a toujours pas un sou en poche, mais il espère que la blonde revencharde, la fée clochette qui dans le coma végète, arrivera bientôt et payera son repas. Et si c'était vrai ?

Les chinois, il le perçoit, sont très mécontents. Eux aussi observent le manège depuis le début, et ils s'insurgent. Cet agent, qui devrait pourtant être le meilleur des agents, avait gravement fauté, il

avait été tout à fait irresponsable. Les services secrets français et américains essayaient de minimiser la bévue, mais le mal était fait : de fait, il y avait crise.

Pour la Chine, et pour l'Asie en général, il y avait un problème démographique évident. Un certain malthusianisme était de mise. Or, voici qu'un impudent, se prenant pour le Sauveur, venait de ressusciter deux défunes. Que se passerait-il, quand cela serait rendu public ? Tout le monde voudrait ramener à la vie son parent décédé, son ami, sa femme, son mari, son idole, etc. En Chine, cela signifierait une explosion démographique fatale.

Toute la France était gangrenée par les agissements irresponsables de ce parasite inconséquent. Le président chinois avait le doigt sur le bouton qui déclencherait une bombe atomique détruisant tout le pays, avec ses 60 millions d'habitants.

Ainsi, il doit réagir vite : il déclenche en lui un discours intérieur que « reçoit » directement le président chinois, grâce aux techniques de pré-enregistrement des pensées. Un traducteur se charge de transmettre.

Il lui « dit » donc ceci : « Monsieur, je comprends votre juste courroux. Mais cette double réapparition était involontaire. Ce n'est pas vraiment moi qui l'ai provoquée. Il s'agit là, bien plutôt, d'une sorte de concours de circonstances dont seule la nature, ou Dieu(e), ont le secret. Nous ne maîtriserons pas cette technique, puisque je ne la maîtrise pas moi-même. Elle ne sera donc pas diffusée. Il n'y a aucun risque pour la Chine. Par ailleurs, j'aimerais que vous sachiez apprécier ce que j'ai accompli depuis une semaine : j'ai résolu le complexe juif, et j'ai déployé une messianité digne de ce nom, si bien que l'Occident et le Moyen-Orient cesseront bientôt de faire la guerre. J'ai synthétisé, empiriquement, toutes les religions du monde. Surtout, j'ai pu suggérer le fait que la Cité Céleste qui hante l'inconscient collectif monothéiste n'est pas un arrière-monde dépréciateur de la vie, nihiliste, mais pouvait bien être en ce monde, en une paix perpétuelle mondiale éternellement répétée, dans la mesure où j'ai accumulé les synchronicités adéquates, et dans la mesure où j'ai pu montrer que 12 perles annoncées étaient en fait 12 femmes bien réelles de notre réalité, dans le XXIème siècle. Ma dénonciation radicale de la société spectaculaire, en outre, va dans le sens de votre communisme professé, quoiqu'elle corrige aussi ce communisme, pour le rendre plus humain et plus qualitatif : autrement dit, elle annonce l'avènement de celui que Marx appelait « l'homme socialisé ». Nul individualisme de ma part, je ne suis pas seul dans cette aventure. Ce sont des collectifs que je représente : collectifs anticapitalistes radicaux, collectifs animistes, panthéistes, hindouistes, bouddhistes, juifs, chrétiens et musulmans modérés. N'appuyez donc pas sur le bouton, ne nous condamnez pas à la fatale guerre, car il nous faut encore vivre pour apprécier ce qui arrive : le paradis sur terre (ou la « richesse intérieure » confucéenne, c'est selon). »

Le président chinois n'appuie pas sur le bouton.

Il a fini son discours, puis constate que la blonde fée clochette ne viendra pas. Il n'a pas de sous. Il faut pourtant payer. Le serveur est dans un état de panique intégrale lorsqu'il constate que ce

client énigmatique ne peut pas payer. Une seule solution : il appelle sa grand-mère, Mamé. Elle répond, elle a une voix particulièrement agitée. A vrai dire, depuis une semaine, dans sa famille, tout le monde le cherchait, tout le monde était mortellement inquiet. Mamé appellera Sylvain, son oncle, lequel habite à Paris, précisément, sur l'avenue Philippe-Auguste, dans l'appartement qui jouxte le sien, en octobre 2008. Sylvain paye l'addition, et ils partent du restaurant.

Chapitre 27 : Abraham

Dans le métro, il ne parle pas beaucoup à Sylvain, qui a pourtant l'air calme et rassuré.

Il a une nouvelle révélation : il n'est pas seulement Fabrice del Dongo, Don Quichotte, Aliocha Karamazov, Solal, Adrien Deume, Roméo, Casanova, Alidor, Armand Duval, King Kong, Ben Laden, le Petit Prince, le comte de Monte Cristo, Corto Maltese, le roi des Aulnes, un troubadour, Louis XVI, un djihadiste, Truman Burbank, Tyler Durden, Néo, Issa, Thor, Diogène, un danseur psychotique, Pâris, Josh Hartnett, Bruce Willis, Matthew McConaughey, Jack Bauer, James Bond, Benjamin Gates, Jean-Baptiste Grenouille, Pan. Il est aussi, et avant tout : Abraham, le père de tous les peuples, le fondement des trois monothéismes.

L'équation est simple. Abraham = AAA. Or, son nom à lui, est : BBB. Or, la première lettre de la Bible est le B, le Beth (Bereshit). Donc le B, le Beth, n'est pas la deuxième lettre, mais bien la première : elle possède l'éminence théologique. Donc, en toute logique, le B est un A.

Un certain enfant, dont le prénom était la première lettre hébraïque (Aleph), et dont l'existence lui importait, ne désignait-il d'ailleurs pas cette vérité ?

Si $B=A$, alors $BBB = AAA$. Donc Benoît Bohy-Bunel = $BBB = AAA = Abraham$.

Pourquoi est-il le père de tous les peuples ? D'abord, parce qu'il a su synthétiser toutes les religions. L'éternel retour est cette synthèse.

L'éternel retour est panthéisme : en effet, tous les atomes de l'univers, puisqu'ils sont répétés à l'infini, possèdent l'attribut divin : l'éternité. En outre, puisque tout atome, dans un strict déterminisme, cause la totalité de la disposition de l'univers, dans un espace-temps ouvert et continu, il est la puissance maximale : il sera doublement divin. Il y a donc bien, panthéisme strict.

L'éternel retour est animisme. En effet, l'éternel retour est inséparable d'une pensée des synchronicités : le « futur » a déjà été vécu, il détermine donc le présent, selon une « double causalité ». Or, les synchronicités sont la manière dont tous les êtres, même inertes, nous « parlent », et paraissent être « animés » de l'intérieur. Il y a donc bien, animisme strict.

L'éternel retour est monothéisme. En effet, Dieu(e) n'est pas seulement la nature immanente. Il faut qu'il y ait un(e) Dieu(e) transcendant(e) co-crédant l'univers, déterminant les conditions initiales de l'univers re-surgissant cycliquement, pour que l'éternel retour soit une « bonne nouvelle » : ainsi, Dieu(e) dispose assez de joie dans chaque vie pour que chacun puisse se réjouir de l'éternité répétée.

Pour les vies qui paraissent très souffrantes, Dieu(e) détermine, initialement, une béatitude du nourrisson qui fait que pour chacun, la félicité pure éternelle est possible. En outre, Dieu(e) comme transcendance co-créatrice se manifeste et se rend très explicite à travers les réseaux de synchronicités esthétiquement disposés. Enfin, il est toujours possible d'envisager, dans l'entre-deux, l'infime possibilité qu'il existe un paradis supraterrrestre, où Dieu(e) serait perceptible, pour les justes (Rabelais, Ronsard, Casanova, etc.). Cela permettrait aux vies apparemment très souffrantes, et innocentes, de trouver un refuge, une consolation. Une certaine logique mathématique, intuitionniste, n'exclut pas ce genre d'hypothèses eschatologiques (tout comme elle n'exclut pas l'hypothèse d'une réincarnation, ou d'un néant pur, dans l'entre-deux). Il y a donc bien, monothéisme strict.

L'éternel retour est juif. D'une part, il y a des élus : ceux qui aiment la vie et en jouissent sans haïr, sans détruire, sont dans l'équilibre et la félicité fréquente, leur éternité répétée sur terre est une bénédiction, selon un déterminisme intégral que Dieu(e) orchestre (tout est pré-décidé par Dieu(e)). D'autre part, il y a une vengeance de Dieu(e) : les haineux, les vaniteux, les ascètes, les fanatiques, souffrent continuellement, comme le montre si bien Spinoza dans sa théorie des affects, et ainsi leur éternité terrestre répétée est leur enfer (Soral, Zemmour, Le Pen, Poutine, Bush, El Assad, etc.). Il y a donc bien, judaïsme strict.

L'éternel retour est chrétien. D'une part, il y a un pardon universel de Dieu(e) : même Hitler a été un nourrisson, il connaîtra donc la béatitude éternellement répétée. D'autre part, il y a une liberté de l'homme : parce que l'homme ignore tout de sa vie antérieure identique, parce qu'il n'a que des « souvenirs » vagues de son « futur », il commet des actes qui sont libres. C'est son ignorance du déterminisme intégral qui régit le monde, qui fait sa liberté (la prévisualisation technologique étant d'ailleurs, dans ce cadre chrétien, condamnable en soi). Il y a donc bien, christianisme strict.

L'éternel retour est musulman. En effet, le musulman n'est plus nihiliste. Il est pragmatique, attentif au quotidien, à l'hygiène, aux prescriptions pratiques (tout comme le juif initial d'ailleurs, celui qui n'est pas encore soumis au complexe de la pyramide, ou de la cathédrale). Le musulman dira : « le paradis est sous le pied de ta mère ». Il y a une conscience pré-thématique, chez les musulmans, de l'éternel retour. Il y a donc bien, islam strict.

L'éternel retour est polythéiste. Chaque humain est un(e) dieu(e), puisque chaque atome est divin. Ainsi, chaque humain représente symboliquement une divinité grecque, hindoue, romaine, etc., selon un certain réseau de synchronicités esthétiquement disposé. Il y a donc bien, polythéisme strict.

En outre, il est Abraham, le père de tous les peuples, car par lui s'annonce une société post-capitaliste. Il a su théoriquement élaborer une psychanalyse du capitalisme par laquelle les intérêts des prolétaires et des capitalistes sont conciliés. Il a su réconcilier « les deux Marx » pour unifier toutes les gauches, d'une façon radicalement efficace. La révolution sera mondiale, puisque le capitalisme est mondial, mais aussi non-violente et spirituelle. Nous reviendrons sur cette pensée post-capitaliste, qui se précisera en 2014 et en 2015. Une chose toutefois est à noter : si les hommes

savent que leur vie se répète éternellement, à l'identique, et s'ils savent en outre que le système économique qui provoque les pires souffrances a la possibilité de se renverser en système sain, alors nécessairement ils agiront dans le sens d'une modification radicale (socialiste) de l'ordre en place.

Par ailleurs, il est le père de tous les peuples, car il a su concilier une pensée écologique radicale, c'est-à-dire marxienne, avec la possibilité d'utiliser une technologie non polluante pour libérer les hommes à l'égard de tout travail aliénant. Il a synthétisé pour ce faire le concept heideggerien de « laisser-être », et l'idée marxienne de « production contrôlée ». Ainsi, il est capable d'éviter à l'humanité la destruction des éco-systèmes, tout en libérant les hommes à l'égard du tripalium, et ainsi il invite ses prochains à produire une homéostasie globale : par lui, et par la volonté de tous, l'humanité aurait encore une multitude de millénaires à vivre sur cette terre.

Enfin, il a pour mission d'installer le peuple juif sur un territoire qui sera « le leur ». Ce sera chose faite, par lui. D'abord, il provoque l'abolition de la structure capitaliste : or, la nation, hors du cadre capitaliste, n'a plus de sens. Il n'y aura donc pas de « nation », au sens strict, juive ou palestinienne. Il y aura simplement un *territoire*, sur lequel les enjeux géopolitiques ou impérialistes de captation des ressources n'auront plus lieu d'être, et sur lequel pourront s'installer des individus issus de toutes les religions. Si un individu issu d'un « peuple » reconnaît qu'il y a pour lui, sur telle ou telle partie de la terre, certains enjeux symboliques, synchroniques, ou linguistiques, qui l'incitent à fonder une demeure à un endroit précis, alors nul ne pourra l'en empêcher. De plus, ayant aboli la structure capitaliste, les hommes auront aboli le nomadisme errant, désenraciné, des individus aliénés et sans repères : ils pourront *habiter* une terre, une localité, non menacée par la gravitation perpétuelle. Le voyage sera alors *rencontre* de la différence, et non plus perte de soi. Les juifs, le Peuple élu, lorsqu'ils trouvent leur territoire, ou leurs territoires, réconcilient enfin l'humanité tout entière avec elle-même, puisqu'ils auront été les constants persécutés : les hommes pourront cesser de faire la guerre.

Il est bien Abraham, car par lui, musulmans et juifs peuvent vivre « en bon entendement », sur le même territoire. En effet, il ne provoquera pas seulement l'abolition de la structure capitaliste : il montrera aussi que les musulmans, avec leur conscience pré-thématique de l'éternel retour, sont là pour réinitialiser le bon sens, le pragmatisme juifs. Il montrera que les musulmans sont en fait des sur-juifs, qui reprochent aux juifs modernes de ne pas être fidèles à eux-mêmes, de s'être christianisés, de s'être perdus dans le nihilisme chrétien associé à une trop importante valorisation de quelque paradis supraterrestre. Suggérant un arrière-fond hindou agissant dans les religions juive et musulmane, et les réunissant, quoique soulignant aussi l'apport décisif des monothéismes (l'idée d'un(e) Dieu(e) transcendant(e)), il fera s'aimer ces frères et ces sœurs issus d'une même intuition originaire (l'éternel retour). C'est bien le christianisme, cet entre-deux, qui serait responsable du dévoiement juif, et de la guerre que se font juifs et musulmans. Dénoncer impitoyablement le christianisme, cette illusion scandaleuse, serait sa mission. Mais le protestantisme était un mouvement

de réinitialisation du bon sens juif, qui annonçait une libération... Il avait la chance, pour sa part, d'être issu de la seule religion qu'il conchait véritablement : il avait été baptisé dans l'Eglise catholique, par le prêtre Yves (son deuxième prénom). Son auto-critique radicale permettrait la réconciliation de tous. Mais en fait, il fallait bien le dire, il était lui-même profondément imprégné de la culture catholique de l'amour : cette réconciliation avec soi serait l'ultime réconciliation.

Comme Saint-Paul avait « christianisé », « messianisé », le Nazaréen, sur le chemin de Damas, c'était bien en Syrie que l'irréparable avait été commis : le christianisme, divisant pour l'avenir juifs et musulmans, s'était constitué sur ce sol, dès lors très « lourd » symboliquement. Ainsi, l'actuelle guerre en Syrie, selon une psychogéographie des profondeurs, jungienne et debordienne, s'expliquait en partie par ce désarçonnement de Saint-Paul, sur le chemin de Damas. Dénouer le nœud de Damas, en produisant une critique radicale de l'arrière-monde, du nihilisme chrétien, et en réinitialisant le fond commun des juifs et des musulmans (l'éternel retour), permettrait peut-être une pacification en Syrie.

La Russie soutenait El Assad, car l'orthodoxie chrétienne russe s'accompagnait d'un certain panslavisme, c'est-à-dire de la croyance en l'avènement d'un « Christ russe ». Le régime d'El Assad, qui tendait à empêcher toute réconciliation entre juifs et musulmans, c'est-à-dire qui tendait à renforcer l'orthodoxie chrétienne, ne pouvait que confirmer le culte panslave. Poutine aurait été ce « Sauveur ». Dénouer le nœud de Damas était donc bien aussi la possibilité de débarrasser le peuple russe libre de ce parasite : Poutine.

Il était Abraham, car par lui serait abolie la structure capitaliste, et ainsi tout néo-colonialisme, toute tutelle, tout impérialisme seraient supprimés.

Il était Abraham. Sa cousine, Sarah, avait été son amante initiale. Ils jouaient au foot ensemble, en été, constamment, et n'en pouvaient plus de rire en permanence. Et son premier baiser amoureux, tandis qu'il avait 8 ans, il le reçut de Sarah, sous une *tente* (l'accent circonflexe du verbe « être »), à l'île d'Yeu. Sarah était peut-être « stérile », en un certain sens, puisque par la suite elle préférerait les femmes.

Sa femme, par la suite, s'appellera Ketourah. Cela signifie « encens » en hébreu. Dans sa réalité du XXIème siècle, cet encens désignait des parfums féminins (*Miss Dior*, et *Beauty*, de Calvin Klein). Ketourah désignait en réalité « deux femmes ».

Le pays de Canaan, promis par Dieu(e) à Abraham, était, très explicitement, la ville de Cannes, patrie du cinéma.

Il était Abraham : très certainement, les exégètes, dans la bible, trouveraient bien une trace des « 12 perles d'Abraham ».

Son grand-père paternel, Papé, François, était lui aussi bipolaire. Lors de ses phases maniaques, il criait, devant la mer : « Abraham ! Abraham ! » De fait, il annonçait « sa » venue.

Dans l'éternel retour, le futur est aussi un passé très ancien. Ceux qui avaient écrit la Bible,

lorsqu'ils avaient écrit l'histoire d'Abraham, se référaient à la séquence physique qui avait précédé la leur : ils faisaient référence au XXIème siècle. De fait, Abraham, BBB, au XXIème siècle, était un passé très ancien, dont ils se souvenaient à peine. Maintenant, le XXIème siècle, ce futur déjà « passé », pouvait advenir, et Abraham pouvait accomplir sa mission. Il n'était pas seulement la racine des trois monothéismes (le fondement), il en était aussi le fruit (l'aboutissement).

Abraham, au XXIème siècle, était le Messie. Le Nazaréen n'était pas le Messie. Nul n'aurait songé qu'Abraham pouvait être le Messie, car l'on pensait qu'il se situait « au commencement ». Mais, en tant que passé « à venir », dans l'éternel retour, Abraham était aussi le fruit, l'achèvement, le libérateur. Il annonçait la Cité Céleste, sur cette terre.

Après le passage du Nazaréen sur cette terre, nous avons assisté à 2000 ans d'horreur. Par définition, il ne pouvait être le Messie. Après le passage d'Abraham, il y aurait une paix perpétuelle, il en était certain. Il ne serait pas difficile pour lui de discréditer « Jésus », fort peu efficace, et de suggérer sa plus grande puissance à lui.

Jésus, ce faible Joshua, avait été imprécis : il avait trop sous-entendu que la Cité Céleste était exclusivement supraterrrestre. Mais cela n'était pas empiriquement constatable. Dès lors, il provoquait deux choses funestes : le doute, l'incertitude, la crainte ; le nihilisme, l'absence de considération pour cette vie terrestre. Après son passage, les hommes s'étaient désintéressés des choses temporelles, de la vie, de cette seule vie qui nous est donnée, et ils avaient fait la guerre, car ils étaient tristes de douter constamment.

Il présentait quant à lui un fait scientifique prouvé : l'éternel retour (en effet, il disposait de preuves rationnelles, scientifiques). Ce fait scientifique prouvé, conjugué à un monisme intégral de la substance, menait à la quasi-certitude d'une métempsychose spécifique associée à l'éternel retour du même. L'intuition, l'amour, et les réminiscences faisaient le reste. Il ne se contentait pas, tel le Nazaréen, de provoquer l'extase irréfléchie : il s'adressait à la raison. En outre, contrairement au Nazaréen, il était un analyste précis de la réalité contemporaine, aux niveaux économique, politique, sociologique et psychologique : il ne se désintéressait pas de la réalité, il la décrivait avec précision, pour la modifier effectivement. Il ne se contentait pas du babil d'un puceau idéaliste (Jésus) qui aurait voulu « sauver » les hommes avec un bisou et des fleurs.

Toutefois, reconnaissons-le, s'il était un Abraham qui était quelque peu agacé par Jésus, il avait toutefois une grande admiration dissimulée pour cet homme. Cet homme n'était pas « l'unique » fils de Dieu(e) (car nous sommes tous les enfants de Dieu(e)), mais il était néanmoins le plus grand philosophe de tous les temps (après lui). Il respectait infiniment le philosophe Jésus, tout comme Benoît Spinoza l'avait admiré, en tant que tel, en son temps. Seulement, à son époque, Jésus ne disposait pas des outils conceptuels pour penser le monde dans toute son ampleur. Il ne « bénéficiait » pas non plus de la mondialisation, et de la diffusion des techniques de communication. Lui-même en un sens était une sorte de « progressiste ». Jésus était arrivé « trop tôt » pour réaliser ce qu'un Messie,

ce qu'un Abraham, devait réaliser. Ce n'est qu'au XXIème siècle qu'une réconciliation mondiale était envisageable.

Il était Abraham, le Messie. Il en était certain, mais ne le dit pas à Sylvain, de peur de l'effrayer. Mais peut-être Sylvain le savait-il déjà...

Il avait déjà dit à sa chère grand-mère paternelle, Mamé, Claudine, une pieuse catholique socialiste, qu'il était Abraham. Elle lui avait répondu, simplement : « cela ne me dérange pas. »

Chapitre 28 : Dans la salle de bain de Sylvain, sur l'avenue Philippe-Auguste

Il est dans l'appartement qui jouxte celui qu'il occupait en octobre 2008, avec Johanna.

Il ne s'est pas lavé depuis une semaine.

Sylvain lui prépare sa serviette, pour une douche.

Dans la douche, il prend conscience d'une chose. Selon un animisme strict, chacun de ses membres, chacun de ses organes, renvoie à une entité symbolique. Annick de Souzenelle, avec sa symbolique du corps humain, ne disait pas autre chose.

Ainsi, certaines parties de son corps « appartiennent », en fait, ésotériquement, aux 12 femmes incarnant les 12 perles de la Cité Céleste mentionnées par l'Apocalypse (21 : 21).

Son œil gauche, souvent injecté d'une goutte de sang, est celui de la brune femme-cygne. Son œil droit, toujours clair, est celui d'Hélène de Troie, cette blondeur incandescente. Son oreille gauche est celle de la brune patiente du docteur Jung. Son oreille droite est celle de la brune Marie Madeleine, cette chef de chœur pour le troisième âge. Sa narine gauche est celle de la vierge suicidaire, dépressive, blonde Marie-Antoinette qu'un vampire avait mordue. Sa narine droite est celle de la brune dévoreuse d'hommes, qui bientôt rira des papillons dorés. Sa lèvre supérieure est celle de la blonde fée clochette revencharde, qui dans le coma végète. Sa lèvre inférieure est celle de la blonde jeune fille à la perle, qui a su murmurer dans l'oreille du cheval que Nietzsche aimait. Sa langue est celle de la brune femme-poisson, qui l'a nommé lui : l'aficionado. Sa main droite est celle de la Mama black-américaine, dont le cœur est pour lui un piano. Sa main gauche est celle de la blonde artiste ignorante, qui un jour lui donna une leçon de physique. Son anus, le « fondement » selon Annick, est celui de l'érotique brunette, qu'il étreindrait bientôt, dans une ocre salle de bain.

Sur cette base saine et « logique », il commence à faire l'amour avec « elles ». Il se touche de toutes les manières possibles : certaines voient, d'autres entendent, certaines sentent, d'autres touchent, l'une goûte, d'autres embrassent, l'une est pénétrée, tout simplement.

Jamais il n'eut autant de plaisir. Volupté absolue et pure. Il était devant la cathédrale Notre-Dame, en train de jongler à 5 balles, opérant le 97531, baisant chastement chacune, tandis que l'eau s'écoulait sur son corps fatigué.

Soudain, il connut la télépathie véridique. Il proféra le « om » cosmique, et il entendit chanter

une voix d'ange. Un ange féminin. Puis 2, puis 4, puis 12. La polyphonie était sublime.

Il n'était pas schizophrène : jamais il n'avait entendu de « voix », et cela n'arriverait jamais. Mais il le savait, ces voix, qui étaient une sorte d'auto-suggestion spécifique, étaient « leurs » voix.

Heureux, comblé, il se sèche. Face au miroir, il réfléchit.

Les jeux de mots lacaniens, s'ils sont combinés à la pensée jungienne des synchronicités, et si cette pensée est elle-même conjuguée à la physique de la « double causalité » (Guillemant), peuvent trouver un fondement scientifique, ou au moins, « rationnel », solide.

Par ailleurs, les jeux de mots qui sont faits dans la langue française doivent avoir une signification particulière. Le français, comme l'hébreu, est une langue que Dieu(e) désigne pour s'exprimer face aux hommes et aux femmes. En effet, Nietzsche lui-même précise, dans la *Généalogie de la morale*, que la révolution française de 1789 est une façon de séculariser l'initiale révolte des esclaves juifs primitifs. Les français accomplissent le projet juif originel, qui est un projet messianique. 1789 est un premier accomplissement vers la terre promise (vers une société démocratique cosmopolitique enveloppée dans une éternelle paix perpétuelle). Puisque le peuple français est « élu » par Dieu(e), la langue française doit renfermer des secrets profonds.

« Bereshit » est le premier mot de la Bible : « au commencement ». Un jeu de mot lacanien, fondé rationnellement dans la théorie de la double causalité, nous permet de convertir « Bereshit » en : « Béret + shit ». Le béret est un symbole de la France. Le shit, c'est ce que lui-même fumait compulsivement, en octobre 2008, lorsqu'il eut la révélation de l'éternel retour.

Ainsi donc, selon un jeu de mot signifiant, « au commencement », très clairement, il y a : un français fumant du shit. Le shit était aussi la religion chiite, une forme de fondamentalisme religieux qui était alors le sien.

Il s'était toujours interrogé sur ce que pouvaient bien être les « conditions initiales » de l'univers, dans le contexte d'une éternité sans « commencement ». Il avait sa réponse : le « commencement » ontologique était le moment où un individu, français, messianique, découvrait, en fumant du shit, la loi de l'univers par laquelle un paradis sur terre serait possible. Le fondement théologique de l'être, de l'univers, avait une date précise : octobre 2008. Un béret, c'est-à-dire un français, et du shit.

Satisfait de sa trouvaille, il songe à un autre jeu de mots signifiant. « Bethléem » peut être converti en : « Bête les : aime ». Le lieu où le Nazaréen était né désignait, pour un français du XXIème siècle, la façon dont Dieu(e) jugeait ce prétendu Messie (puisque c'est Dieu(e) qui disposait les synchronicités, et donc les jeux de mots) : Dieu(e) indiquait à un français qu'il est fort « bête » de dire à son prochain, de façon adolescente et impensée : « Aime ! Aimez-vous les uns les autres ! » En effet, l'amour était une abstraction que Jésus n'avait su exprimer concrètement, il n'était dans sa bouche qu'une vague injonction qui pouvait servir des intérêts contradictoires (qui pouvait même être un prétexte pour les pires guerres). L'amour, dans la bouche du Nazaréen, était bien quelque chose de

« bête », de non spécifiquement humain, une façon grégaire de se décomposer psychiquement en étant comprimé dans un troupeau de moutons idolâtres, extatiques et hébétés.

Il songe maintenant au concept d' « attention », tel qu'il est développé par la grande Simone Weil. L'attention renvoie au laisser-être heideggerien, comme l'indiquait si justement son sympathique professeur de Master 1, Etienne Bimbenet. L'attention est une façon de laisser en soi-même un peu de vide pour laisser pénétrer la grâce, la présence divine. Sans le savoir, Simone Weil, avec son concept d'attention, proposait un discours messianique. Selon un jeu de mot scientifiquement prouvé, lacanien-jungien-guillemantien, attention signifiait : « Attends Sion ».

Chapitre 29 : Première nuit à l'hôpital psychiatrique

Juin 2013. Son père, Antoine, vient le chercher, chez Sylvain. Ils prennent le train, pour rejoindre Lyon.

Au Mac do, il mange un Chicken Mythic. Les nuggets que mange Usain Bolt pour courir plus vite, dans un Burger.

Il arrive à l'hôpital des Vinatiers.

Dans sa petite chambre, devant le miroir de la salle de bain, il se livre à des invocations de magie noire. Il pratique les rites vaudou à la perfection.

Il regarde le miroir, avec leurs yeux à « elles », sent avec leurs narines à « elles », entend avec leurs oreilles à « elles », mouille ses lèvres avec leur bouche à « elles », et se touche, avec leurs mains à « elles », de façon voluptueuse.

Il rit d'un rire satanique.

Avant de mourir, nous voyons notre vie défiler en une fraction de seconde : ainsi, Dieu(e) nous « informe » : « voici la vie que tu t'apprêtes à revivre dans une prochaine séquence de l'univers, dans peut-être 28 milliards d'années ». Le « jugement dernier » n'est pas autre chose.

Mais sa magie vaudou doit venir parasiter cette dernière fraction de seconde avant la mort, celle de certains individus particulièrement malsains, dans le passé et dans le futur. En pratiquant sa sexualité, simultanément, avec les 12 plus belles femmes du monde, avec les 12 perles de la Cité Céleste, il produit la déchirure ésotérique extrême des mâles dominants, des vaniteux, des jaloux, des dictateurs, des méchants. Soyons clairs : il est en train d'insérer certaines images dans le psychisme des mourants haineux, et ces images seront leur pire supplice. Il pratique l'*inception*. Ces images sont des images de son futur à lui : des images de lui, d'« elles », de ces treize-là, faisant l'amour de toutes les façons possibles.

Il songe à Hitler, Mussolini, Staline, Mao, Franco, Poutine, El Assad, Bush, Zemmour, Soral, Le Pen, etc., à ces mâles dominants lamentables et égocentriques, qui bientôt connaîtront une seconde d'enfer pur, sur leur lit de mort.

Il se réjouit. Il est lui-même l'être le plus « méchant » de l'humanité. Mais sa méchanceté, son ultime violence, n'est méchante que pour les méchants eux-mêmes (lesquels, selon son point de vue, ne sont que de pathétiques bouffons).

Chapitre 30 : Arrivée à la section Pierre Janet

Lyon, 24 juin 2013. Il est entré à la section Pierre Janet de l'hôpital des Vinatiers.

Pierre Janet est un médecin et un philosophe français, spécialiste de l'hypnose à distance et du stress post-traumatique. Le nom est bien trouvé : il vient lui-même de subir 7 jours épuisants d'hypnose à distance pratiquée inconsciemment par des femmes dont il ignore tout, et le stress post-traumatique qu'il doit subir, après cela, en soldat éprouvé, est conséquent.

Il est joyeux dans cet espace nouveau. La manie se poursuit dans un autre cadre. D'autres occasions de jouer.

Il fait des sprints dans le jardin, et du 50 mètres haies. Il parle aux autres détenus. Il apprécie particulièrement Antoine, qui a préféré plaider la folie pour éviter la prison (l'autre prison).

Antoine a fait plusieurs années de prison lui-même, et il l'avoue : l'hôpital psychiatrique est encore pire. De fait, il a raison.

Cela, il ne le voit pas encore, mais l'hôpital psychiatrique est le lieu le plus glauque qui soit. Des individus d'une tristesse insondable (surtout si, comme lui, ils sont euphoriques), se côtoient sous la lumière de néons blafards, portent avec eux leurs traumatismes lourds (pédophilie, violences familiales, pauvreté, analphabétisme), expulsent leur haine d'eux-mêmes en haïssant parfois leurs frères et sœurs de souffrance, sont par ailleurs des êtres sensibles et doux, souvent créatifs, mais qui ont été bridés ignoblement, sont en dépression, schizophrènes, bipolaires, entendent des voix, se prennent pour Napoléon ou le Messie, sont lamentablement infantilisés par les médecins et par le personnel soignant, sont complètement shootés par les neuroleptiques, ont la bave aux lèvres là où ils sont des individus fiers le plus souvent, marchent comme des zombies égarés qui seraient la honte de l'humanité, connaissent précisément la honte constante, sont la marginalité portée à sa suprême puissance, et ce dans un seul et même lieu, qui dès lors concentre en lui les énergies les plus noires, les plus malsaines, les plus hostiles.

Dans ce contexte, par chance, il connaîtra l'amour.

Chapitre 31 : Lucile

En ce début de juillet, une jeune femme énigmatique, de 28 ans, vient d'entrer à la section Pierre Janet. Elle s'appelle Lucile.

Il lui tient des propos mégalomanes et emportés, mais elle paraît amusée. Elle est très bienveillante, et d'une joliesse folle.

Ils commencent à jouer : ils se transmettent des petits messages, écrits sur des petits papiers, en les glissant sous la porte.

Elle lit ses messages à lui, il lit ses messages à elle. Il est au comble du bonheur. Il avait passé de longs jours à communiquer avec des femmes qui ne l'entendaient sûrement pas, et dont il n'entendait pas les « messages ». Cela était infiniment frustrant, et surtout très triste, voire pathétique. Avec Lucile, il retrouvait le plaisir d'échanger, concrètement, modestement, de dire et de faire, de fabriquer l'amour patiemment.

Lucile est un miracle réel, car toute femme réelle est un miracle. Elle est d'une grâce magique, quoiqu'elle l'ignore. Il sera là pour le lui faire comprendre. Petite chatte de 1m60, aux cheveux châtons et clairs, ayant dans son regard une pétillante envie de joie simple, elle danse plus qu'elle ne marche, et l'entraîne avec elle vers une existence qu'il a toujours souhaitée, calme, paisible et aimante.

Dans son délire stupide, il s'était imaginé qu'il rencontrerait la femme-cygne et Hélène de Troie le 14 juillet, jour de la fête nationale, sur la *Place Royale*.

C'est aujourd'hui le 14 juillet. Lucile et lui-même discutent dans le jardin de Pierre Janet, près d'une petite grille verte. Ils s'échangent alors leur fougueux premier baiser. La prophétie est réalisée. Mais il y avait une erreur de visée : c'était Lucile qu'il attendait.

Dans ce baiser, il transmet tout l'amour qu'il n'a pas pu donner, à Paris. Ce mariage avorté, à Notre-Dame, avec Hélène de Troie, ces rendez-vous manqués avec la femme-cygne, sur la place des Vosges, avec la blonde fée clochette, dans le *Vauban*, tout cela l'avait fortement traumatisé : il avait dû suspendre l'amour absolu qui était le sien, et le sublimer avidement dans une philosophie transcendantale surhumaine. Ce genre de sublimations n'est pas sain, il détruit de l'intérieur. Pouvoir enfin effleurer des lèvres concrètes, celles d'une si tendre jeune femme, était la félicité en soi.

Lucile, comme son prénom l'indique, est une luciole. La luciole, comme le précise si justement Georges Didi-Huberman, est cet individu qui brille de par sa propre lumière intérieure, sans avoir besoin des spotlights tapageurs et malsains du spectacle rance. Il y a, de fait, survivance des lucioles, dans la mesure où des Lucile perdurent. Lucile ne fait aucun effort pour l'illuminer discrètement, elle se contente d'être, de vivre son incarnation humaine, simple et sincère. Elle aime la vie, et le lui transmet. Lucile n'est pas cette « star » de cinéma inepte, telle « femme-cygne » ou telle « Hélène de Troie », qui ne vivent que par et pour les projecteurs, et qui n'ont pu le séduire lui,

semblables à de dangereuses sirènes, que via un certain réseau symbolique et synchronique orchestré par un spectaculaire inconscient. Lucile est encore plus belle que ces femmes, puisque son évidence découle de sa simple apparition non spectacularisée, non symbolisée.

Toutefois le délire n'a pas totalement disparu. Il avoue à Lucile qu'il « aime » certaines femmes célèbres, aussi adolescent et idiot que cela pourrait paraître. Deux femmes l'obsèdent, une brune et une blonde. Insensé, il les nomme. Il lui montre deux bracelets indiens, hindous, qu'il a empruntés à Shamime, une amante éphémère revenant d'Inde, et lui indique qu'ils sont les objets qui symbolisent l'éternel retour. Ils ont leur nom à elles. Le bracelet vert est donc N., la femme-cygne. Le bracelet doré est D., Hélène de Troie.

Elle se moque de lui, mais ne le juge pas. Ils pourront vivre ce qu'ils ont à vivre.

Chapitre 32 : Anna

En vivant cet amour doux avec Lucile, il resonge à Anna.

Il avait aimé follement Anna, en mai 2013, à Lyon et en Italie. Ils étaient allés, avec Julien et elle, aux Cinque Terre, et à Turin, sur les traces du cheval de Nietzsche, en ce beau printemps.

Un soir, tandis qu'ils bivouaquaient, ils s'étaient permis une petite promenade, près de la mer, et du village magnifique. Ils avaient alors observé un phénomène étonnant : des centaines de lucioles soudainement, dans la forêt, les entouraient, comme pour leur rendre hommage. Ils étaient tous les trois déjà ces lucioles que Dieu(e) reconnaissait, ce pourquoi Il ou Elle leur faisait ce cadeau : ils étaient ces trois nudités dansantes, sur une terre aimée, qui n'avaient besoin que de leur rire et de leurs jeux pour se nourrir de lumière.

Ce soir-là, dans une allée verte et pentue, près de la mer et de la roche, Anna et lui-même s'étaient isolés : ils s'étaient embrassés, et il avait connu la tendresse de sa folle étourdie.

Anna était une architecte curieuse et cultivée, qui finirait par rejoindre le Brésil. Il l'avait quittée, en juin 2013, parce qu'il était convaincu que d'autres femmes étaient son destin. Anna, cette si belle anacolithe, elle avait été sa réconciliation avec la vie, après deux ans de dépression intense, elle avait été la lumière retrouvée, la patience et la joie qui se médite, dans cette vie si mélancolique, et voilà que son délire maniaque, cette addiction aux héroïnes, aux femmes fatales spectaculaires, lui avait ôté toute possibilité d'éprouver la beauté de sa chance. Anna était bien en puissance cette vieille dame, aux cheveux blanchis par un amour trop tendre, qui l'accompagnerait dans ses vieux jours, dans une jolie ferme d'Arcadie qu'elle aurait elle-même imaginée, et avec laquelle il finirait par mourir, en homme simple et modeste. Mais cette potentialité qui se lisait dans son regard, en mai 2013, avait été totalement détruite par l'ouragan maniaque de juin, et il n'avait maintenant plus que ses yeux pour pleurer.

Lucile, la luciole, qui avait été annoncée, déjà, aux Cinque Terre, était sa consolation présente,

raisonnable et concrète consolation.

Mais, plus qu'une consolation, Lucile était la passion réelle retrouvée.

Chapitre 33 : Une infirmière blonde incandescente à Pierre Janet

En juillet 2013, il était aussi tombé amoureux d'une autre jeune femme, terriblement mystérieuse.

Il s'agissait d'une infirmière, blonde et timide, quoique provoquante aussi, en un certain sens.

Il finirait par oublier son prénom.

Dans un hôpital psychiatrique, le patient n'est plus un être sexué, il n'est même plus un adulte. Il est une sorte de grand enfant pathétique, sans sexualité, sans désir, qui se contente d'errer dans les couloirs en attendant son traitement qui le fera tituber et baver piteusement. Le « personnel soignant », systématiquement, pratique une humiliation subtile qui n'a pas conscience d'elle-même, en s'adressant à ces personnes en détresse comme s'ils avaient 4 ans.

Perdre la tête, c'est perdre sa dignité : cela, les médecins et infirmières (« infirmes hier » : un espoir est permis), ces personnes qui sont censées pourtant prendre *soin* des individus malades, sont là pour le rappeler. Il n'y a plus de soin là où des êtres, qui n'ont plus que leurs rêves et leur honneur pour se raccrocher à la vie, sont infantilisés médiocrement, sans perspective d'élévation. Les « soignants » nous étiquètent : ils nous figent pour l'éternité dans un rôle que nous conchions, dans le rôle du parasite inutile et marginal, et ne voient pas que ce que nous vivons là n'est a priori qu'un *moment* particulièrement pénible de notre vie, moment *dépassable* en droit, qui ne nous définit pas pour toujours, et qui n'autorise pas que soudainement nous soyons devenus des instances infantiles à stupidement enfermer.

Ainsi il y avait cette infirmière, ignoblement jolie. Un amour impossible, Lucile était là pour le rappeler.

Mais s'il était autant attiré par elle, c'est parce qu'elle lui semblait être une joueuse fort amusante. Elle aussi lui parlait de façon infantilisante, mais il y avait une sorte de défi dans sa voix. Elle semblait l'avoir reconnu, de fait. Elle semblait avoir reconnu Casanova, tel qu'il se trouvait dans une fâcheuse posture. Elle semblait lui dire, mutine et provocatrice, avec son regard pétillant, dont la malice était mal dissimulée par un discours neutre et « professionnel » : « vas-tu continuer à accepter longtemps cette situation pathétique qui n'est pas digne de toi, de ce que tu es ? Vas-tu continuer, tel un collégien, à collecter des images illusoires de femmes starisées dont tu n'es que le « fan » grégaire

et aliéné ? Quand cesseras-tu de fuir ? Quand vas-tu me dire les mots qu'une belle femme comme moi est en droit d'attendre ? »

Il avait compris ce joli manège. Mais tout se passait peut-être simplement dans son esprit malade.

Pour mêler donc les deux personnages que cette infirmière avait convoqués, l'enfant benêt et Casanova, il lui écrivait un poème d'amour en acrostiche, avec les lettres de son prénom à elle.

Elle lui répondit, impassible, professionnellement : « c'est très bien, il est bon pour vous de vous exprimer. Cela fait partie du soin. »

Terrible ironie du patient psychiatisé : tout ce qu'il faisait et disait, ses créations artistiques, et même ses sincères déclarations d'amour, n'étaient jamais que des « thérapies », des façons de se « soigner », de « guérir ». Pour le patient, l'art et l'amour n'étaient plus des fins en soi : ils étaient lamentablement réduits au rang de moyens inessentiels pour atteindre une forme d'homéostasie cognitive molle et morose, normée et acceptable socialement. Cela, il l'espérait (car il ne tombait pas amoureux par hasard), la blonde infirmière en avait conscience. Il aimait penser qu'il y avait une subtile ironie dans sa voix, et qu'elle n'était jamais qu'une charmante moqueuse qu'il aimerait bien un jour revoir, dans un tout autre contexte...

Chapitre 34 : Prise de conscience

En juillet 2013, à travers la grille du jardin, il avait parlé à cet homme en détresse, dont il avait oublié le nom, et qui était particulièrement laid.

Il avait cette assurance et cette « sérénité » des insensés mégalomanes, qui dans leur hôpital piteux s'imaginent être les maîtres du monde.

Il était donc très moche, vieux, sans aucune culture, vulgaire, et se pensait subtil et mystérieux, là où il n'était qu'un bourrin sans cœur.

Mais de fait, il n'y avait là en fait qu'un pauvre individu malheureux, incapable de jouir de sa réalité présente, laquelle le désespérait, ayant certainement subi des traumatismes familiaux importants, et qui tentait de se réfugier dans des mondes illusoires où il aurait été enfin « reconnu » et « aimé ».

Lors de sa discussion avec cet homme, il entendit donc ces mots : « je vais bientôt épouser Angelina Jolie : en réalité, c'est moi qu'elle aime. »

Le miroir déformant fut radicalement efficace. Au fond, il était lui-même cet homme laid, érotomane et pathétique, qui s'imaginait saisir des « signes » partout impliquant quelque « réunion » avec quelques vedettes fétichisées, tout simplement parce qu'il était malade de la tête. Sa réalité à lui était elle-même, de fait, infiniment triste depuis quelques années : il passait chaque année plusieurs mois à l'hôpital psychiatrique, traversant les pires dépressions, connaissant les plus effroyables

bouffées délirantes. Il s'imaginait être le Messie, ou encore Casanova, s'appêtant à séduire « les plus belles femmes du monde », pour ne pas avoir à affronter la situation merdique qui était la sienne. Son pseudo-amour pour la « femme-cygne », et pour « Hélène de Troie » (désignations fort stupides, d'ailleurs), ainsi que pour les 10 autres pimbêches spectaculaires, pour ces « 12 perles de la Cité Céleste », n'était qu'une manière de se réfugier dans le pur fantasme pour mieux fuir l'horreur qu'il vivait depuis trop longtemps.

Lucile était une première réconciliation avec la réalité. Cette deuxième claque était un rappel à l'ordre.

Il eut donc une conversation avec Antoine. Antoine, qui n'était pas malade de la tête, mais qui n'était qu'un délinquant particulièrement malin, et qui en outre était un véritable sage, qui savait l'écouter et le conseiller, reçut avec bienveillance ses confidences.

Il lui dit qu'il ne voulait plus être en quête de chimères stupides. Il avait lui-même une très forte conscience politique. Il haïssait le monde des vedettes de la consommation, des stars inutiles idolâtrées par des individus anonymes souffrant d'un manque cruel de reconnaissance, et souffrant de la mort de Dieu, cherchant dès lors à diviniser quelques images vagues de « personnalités » imprécises. Il s'était trahi lui-même en prétendant « aimer » de tels êtres, de telles femmes, là où il ne pouvait, en tant que debordien, en tant que marxien radical, que mépriser la sphère dont elles étaient les plus éminentes représentantes.

Antoine entendit, et lui conseilla d'aimer Lucile, tout simplement, et de se mettre enfin à vivre sa vie.

Il était lui-même la plus terrifiante victime de ce qu'il dénonçait : d'une certaine hypnose qu'induisaient les entités abstraites représentées dans le monde de l'image autonomisé. Il était le pitoyable John Hinckey Jr., qui aurait voulu impressionner Jodie Foster en abattant Reagan. Il était le consommateur moyen, qui dans son quotidien abrutissant et morose, rêvait lui aussi d'épouser un jour une « star », d'être sous les feux des projecteurs, pour ne plus avoir à supporter l'insondable tristesse consistant à passer de la télé au supermarché, du supermarché au bureau de vote, du bureau de vote au bureau, du bureau au métro, du métro à l'hôpital psychiatrique, et de l'hôpital psychiatrique à la corde.

Mais il le pressentait, les patients des hôpitaux psychiatriques avaient un message à faire passer au monde. Leur « folie », leur détresse psychique, n'était pas seulement quelque chose qu'ils avaient en moins, un handicap. Elle était aussi un « plus », une sensibilité plus développée, une plus grande conscience du monde. Le schizophrène, par exemple, connaissait bien plus que tout philosophe pénétrant, ce que Heidegger nommait « l'angoisse existentielle », ce dévoilement possible de l'être-entier du Dasein. Le dépressif comprenait mieux que quiconque à quel point ce monde était violent, désespérant, et il pourrait, s'il guérissait, dénoncer avec force la folie de notre société. L'autiste pouvait être un créatif, il pouvait aussi saisir les correspondances harmoniques entre sons et

couleurs. Le bipolaire n'avait pas seulement une imagination débordante, une créativité intense. Il subissait lui aussi l'enthousiasme extatique, l'édification romantique pure, entre deux dépressions, qui sont ceux que le nihilisme spectaculaire provoque. Sa mission n'était donc pas de « sauver » l'humanité. Sa mission était plus modeste, quoique nécessaire aussi : il devait témoigner. Il devait montrer à quel point le monde des images, le monde capitaliste des stars et des spotlights, était en soi une folie cérébrale, une violence psychique ultime, qui détruisait les individus, les stars comme les « fans », de la façon la plus radicale qui soit. Il lui suffirait de témoigner, de raconter son histoire, sa si triste histoire : ces amours qu'il n'avait pu vivre, avec Anna, Lucile, Laura ; cette famille, la sienne, qui l'avait vu perdre pied, renoncer à ses si raisonnables projets ; cette conscience politique qu'il avait délaissée, pour se perdre dans l'hystérie rampante.

Chapitre 35 : Karma Police

Août 2013. Il est enfin sorti de l'hôpital. Il a rejoint sa mère, Emmanuelle, à Montpellier, et son beau-père, Emmanuel.

Chez eux, il revit. L'enfer cérébral est loin maintenant. Mais Lucile lui manque. Elle viendra plus tard.

Il écoute *OK Computer*, de Radiohead, et connaît la béatitude. Il n'est pas tout à fait guéri. Il pense constamment à ces deux femmes, N. et D., qui, par-delà sa « prise de conscience » professée, ne cesseront jamais de le hanter.

Son délire maniaque de juin fut trop profond pour que de simples considérations politiques, débordantes ou marxistes, l'écartent de son cheminement passionnel et romanesque, qui est un cheminement spirituel et mystique.

Il aime Lucile, bien sûr, mais avec N. et D., c'est autre chose. Il « sait », depuis 2011, depuis deux ans déjà, qu'il finira par les rencontrer. Cette chose est inexplicable, mais il les aime d'un amour pur et sans failles. Il leur sera fidèle toute sa vie.

Il doit savoir « cloisonner », lui avait dit Liamine : vivre ses amours avec Shamime, Anna, Lucile, Laura, de façon simple, et laisser s'épanouir, dans une autre sphère de l'âme, une certaine passion mystique en contemplant la beauté ésotérique d'autres femmes lointaines, elles aussi très concrètes d'ailleurs.

N. et D. ne sont pas des symboles en son esprit : il les a souvent entendues parler, et il les a trouvées fort charmantes, combattantes, pétillantes et drôles. En tant que *personnalités*, elles ne sont pas intéressantes, certes. Mais en tant que *personnes*, dont l'incarnation se lit sur des expressions

faciales précises, et dont les nuances de la voix indiquent une certaine émotivité de l'âme, il les reconnaît clairement. Le fait que les films dans lesquels elles apparaissent traduisent un réseau de synchronicités particulièrement parlant pour lui n'est pas l'essentiel. L'essentiel est leur vécu concret, leur être-au-monde, et celui-ci est quelque peu perceptible dans la manière dont elles apparaissent, parfois. Ce n'est pas quelque « signe » synchronique qui l'aurait d'abord convaincu que ces deux-là devraient le marquer éternellement. Les signes n'étaient intervenus qu'*a posteriori*. C'était simplement une évidence, qui se lisait sur leur visage calme, qui l'incitait à les aimer.

En 2011, il avait parlé à ce « voyant », qui lisait sur les visages, et qui avait identifié trois noms pour lui (Troubadour, Casanova et Louis XVI). Curieux, il lui avait alors montré la photo de N. : le voyant ne connaissait pas l'actrice de cinéma, mais il avait blêmi, et avait reculé quelque peu. « Cette femme, avait-il dit, est ma maîtresse spirituelle. Il n'y a pas de personne plus puissante que cette femme. »

Il écoute donc la musique planante de Radiohead. Il rêve à ces deux splendeurs de la nature. Il réfléchit. Après tout, si l'on met de côté les dépressions, il a souvent été heureux ces dernières années. Il a aimé Laureine, Adèle, Lena, Delphine. Il a vécu des amours belles. La présence constante de ces « perles de la Cité Céleste » n'était peut-être pas une manière nihiliste de se réfugier dans quelque arrière-monde consolateur. Elle était peut-être divagation poétique, espoir, qui ne rendait que plus vivantes et plus joyeuses les aventures amoureuses. Elle était une flèche du désir qui imprégnait d'un romanesque enivrant les baisers échangés avec les amantes présentes. Casanova, de fait, avait cette mentalité. Il aimait la femme présente parce qu'elle enveloppait la femme future, et réciproquement.

Plus tard, il écrirait ce texte philosophique, intitulé « absurdité de la nostalgie amoureuse », qui résumait ce discours intérieur qu'il avait développé en ce mois d'août 2013, chez sa mère, en écoutant *Karma Police* :

« Il arrive aux anciens amants de se souvenir, et de regretter amèrement de ne pas avoir su réaliser ce qui avait été espéré lors du présent de la passion : ainsi, par exemple, des enfants rêvés ne seront-ils apparemment, à jamais que des possibles finalement anéantis, des chimères dont la réalité future fut pourtant, intensément, tant « évidente » par le passé. Cette mélancolique nostalgie néanmoins ne devrait pas être. Aujourd'hui vous aimez un être cher. Et il, ou elle, vous aime. Vous rêvez votre futur, vos enfants possibles, un mariage heureux, des voyages amoureux : et ce futur est presque « visible », tant il est espéré. Mais tâchez de vous convaincre que cet espoir tourné vers le futur n'est jamais qu'au service de l'intensité joyeuse de votre présent pour l'instant dépourvu d'enfantement, d'union officielle, de départ. Le projet vers ce qui n'est pas encore est au service de l'actualité de qui projette : et donc il est déjà réalisé par le fait même qu'il a été formulé dans le présent (sa formulation est sa réalisation).

Ces enfants que vous désiriez tant avoir, avec votre ancien(ne) amant(e), vous les avez eus,

soyez-en sûrs : ils étaient ces êtres imaginaires, l'arrière-fond de ces désirs sensuels ayant imprégné vos baisers, vos paysages, votre figuration esthétique d'un monde à deux. Cette imprégnation n'a pas disparu : elle est encore là, dans votre façon d'éprouver la douceur frissonnante des caresses de qui partage aujourd'hui votre vie. Si d'aventure cet amour d'aujourd'hui produit un enfant, alors cet enfant sera un renvoi, entre autres choses, à ces enfants demeurés imaginaires de vos anciennes amours déçues, ainsi qu'aux amours déçues de l'être que vous aimez maintenant. Un enfant est une multiplicité d'enfants, de fait. De même, un amour est une multiplicité d'amours, qui transforme ces tentatives manquées en réalisations artistiques qui rendent aujourd'hui encore le désir digne d'être vécu avec l'autre désiré. Cet amour que vous tenez est une épiphanie, toujours déjà, ainsi que les précédentes d'ailleurs (jusqu'à la suivante, éventuellement...). »

Chapitre 36 : Lucile à Montpellier

Lucile arrive à Montpellier. Ils sont heureux de se retrouver enfin. Durant le mois qu'ils avaient passé à l'hôpital, ils parlaient constamment de l'instant où ils se retrouveraient enfin seuls, sur la plage de Palavas.

Sur la plage, ils se baignent et commandent un cocktail. Il mange une côte de bœuf. Instants bénis.

A la maison, il propose une séance de yoga. C'est lui qui dirige la séance. Sa mère, qui pratiquait depuis 20 ans, lui avait appris les gestes et le discours élémentaires.

Ils sont heureux.

Ce bonheur ne se raconte pas, il est un vécu, tout simplement. Des phrases anecdotiques, qu'un lecteur qui ne sait lire entre les lignes ne saura déchiffrer, ne peuvent le traduire.

Chapitre 37 : Dans la famille de Lucile

Août 2013. Lucile l'a invité dans sa maison de famille. Sa mère, son père, sa sœur, son beau-frère, seront là.

Le père de Lucile est le grand philosophe lyonnais, Jean-Daniel P.

Sa mère enseigne la philosophie dans un lycée.

Il est plus que touché par leur accueil. Il espère qu'un jour cette famille sera sa belle-famille. Il les admire grandement. Il a même un peu honte de lui-même, pseudo-philosophe qui divague dans les hôpitaux psychiatriques.

Il constate que Jean-Daniel P. n'a jamais entendu parler d'Alain Soral : c'est le tort de ces universitaires, qui ne savent se salir les mains, qui ne savent s'intéresser aux parasites spectaculaires qui manipulent les esprits faibles de nos contemporains, et qui dès lors produisent un savoir souvent abscons, abstrait et élitiste. Son admiration est intacte, mais il se promet à lui-même de ne jamais se déconnecter des enjeux les plus basiques du réel politique.

Avec les parents de Lucile, ils évoquent Marx, la théorie de la valeur, et son projet de livre. Ils semblent intéressés, et reconnaissent que l'exploitation du travail vivant est à la source de l'accumulation de la valeur.

Le beau-frère de Lucile, un libéral, très sympa par ailleurs, est un marginaliste qui pense que la valeur possède une autre source. Ils débattent de façon houleuse. Il écrira un texte, plus tard, que cette conversation aura inspiré.

Sur la table du jardin, il écrit deux textes importants : « le désir triangulaire et la publicité », et « la réification de l'intimité psychique dans le cinéma américain ».

Dans le premier texte, il s'agit d'utiliser le concept girardien de « désir triangulaire » pour élaborer une critique radicale de la publicité. Le désir triangulaire à l'œuvre dans *Les frères Karamazov* éclaire le processus psychique de décomposition opérant dans les pubs pour le Nutella. Les pubs d'Apple renvoient au snobisme proustien. Mathilde de la Mole est l'héroïne des publicités pour le café. Madame Bovary est fascinée par les héroïnes des publicités pour le parfum féminin. Elle finira par se suicider à cause d'elles. Don Quichotte est cet astronaute de la pub Axe Apollo. Seul Fabrice del Dongo, qui est sorti de ce désir triangulaire, est la voie critique pour sortir du paradigme publicitaire, romantique ou réaliste.

Dans le deuxième texte, il s'agit d'élaborer une critique radicale du cinéma américain, tel qu'il réifie, « montre », spectacularise, l'intimité psychique des individus. Cette tendance renvoie à un certain rapport inconscient au travail abstrait. Dans *Citizen Kane*, « Rosebud » est la spectacularisation du psychisme d'un travailleur stressé. La psychanalyse hitchcockienne est un rapport confus à une texture ésotérique et abstraite du « job » réifié. *Inception* est la professionnalisation scindante du rêveur, ainsi que *Fight Club* et *Matrix*. *Black Swann* est la confusion, au niveau psychologique, de l'apollinien et du dionysiaque. *Shutter Island* est la rationalisation abrutissante du délire. A ce dont se satisfait le cinéma américain, idéologiquement déterminé, on peut mesurer l'ampleur de sa perte (Chaplin). Mais il existe des voies constructives, telles *Mulholland Drive*, qui ne réifie plus l'intimité psychique, mais qui dénonce sa réification par la narration cinématographique dualiste. La boîte bleue est alors le paradigme qui élucide la tour Farnèse de *La Chartreuse de Parme*, ainsi que l'avait indiqué Marc Even, son professeur de khâgnes.

Ils iront voir, avec Lucile, dans le château de Grignan, *Chatte sur un toit brûlant*, de Tennessee Williams.

Chapitre 38 : Retour à Lyon

Après ce mois d'août idyllique passé à Montpellier, et chez les parents de Lucile, il rejoint Lyon.

L'objectif serait de passer l'année dans une colocation, avec des amis, à Villeurbanne, et de finir enfin le master de philosophie, à l'université.

La colocation est un repère de hippies intellos, tous hyper sympas (ses amis). Jongleurs, ingénieurs ingénieux, théâtraux, musiciens, apprentis agriculteurs, se côtoieront dans cette maison onirique.

Il serait tellement heureux de pouvoir vivre ici !

Hélas, il y aurait une rechute.

La nuit, dans cette maison de Villeurbanne, il regarde un peu trop les vidéos sur Youtube.

Il ausculte : « The Phoenix and Satan the Great Red Dragon ».

Il regarde plusieurs dizaines de fois la vidéo du 11 septembre, avec en arrière-fond la musique de *Requiem for a dream*.

Il a mis des gants violets (la couleur transcendante), des gants en latex, il porte son écharpe rouge, et il fait circuler dans sa main gauche la balle blanche éminente et la balle d'or, symbolisant respectivement N. et D., les deux tourterelles majeures, les deux portes de perle centrales de la Cité Céleste. Face à l'écran, manipulant tous ces symboles sublimes, il observe, en pratiquant une transe spécifique, ces signes sataniques, et ces hommes détruits par deux chars ailés furieux, plongeant dans un vide définitif, de façon édifiante.

C'est une forme d'exorcisme qu'il souhaiterait opérer.

Puis une intuition horrible surgit. Il croit lui-même en Dieu(e), ce qui l'incite à être infiniment modeste. Il pourrait bien être le Messie, mais le Messie n'est pas grand-chose face à la puissance absolue de Dieu(e).

Toutefois, il y aurait toujours des athées. Il ne prétendait pas éradiquer l'athéisme, car il n'était pas un fanatique : chacun pouvait choisir sa propre voie spirituelle. Seulement, les athées comprendraient très bien son geste : les symboles théologiques, les instances mythologiques, les êtres transcendants ou ésotériques que les hommes avaient forgés, avec leur esprit, dans le contexte de l'éternel retour, s'incarnaient en fait, selon une certaine torsion de la psycho-analyse jungienne, dans la matérialité terrestre et concrète des choses et des individus. Les 12 perles de la Cité Céleste étaient 12 femmes réelles du XXI^{ème} siècle, cela les athées pouvaient le comprendre. Abraham était un individu du XXI^{ème} siècle. Satan et Belzébuth étaient des fuckers bien vivants. Etc., etc. Dès lors, ces athées, radicalisant son geste, pourraient bien en arriver à cette dangereuse conclusion : Dieu même pouvait bien être une instance *prétendument* transcendante, qui *en réalité* s'incarnait dans la

réalité d'un être vivant réel. Dieu pourrait bien être un homme, seulement un homme, un homme particulièrement puissant, susceptible par son geste d'engendrer l'homéostasie de l'univers. Dieu, cette entité qui orchestre les synchronicités et l'éternel retour, ne serait en fait pour ces athées égarés que l'homme qui aurait *pris conscience* de cet éternel retour et de ces synchronicités. Ils avaient trop lu Spinoza, restaient focalisés sur le plan immanent de la substance, et pensaient que l'humain seul était le créateur du monde : la mégalomanie ultime les menaçait.

C'est surtout lui-même qui était grandement menacé : car Dieu, dans les esprits malades de certains de ses contemporains, pourrait bien être lui-même. Il allait alors provoquer le pire, tout ce qu'il conchait : l'idolâtrie, le culte de la personnalité, la fascination, l'édification, l'extase, la divinisation absolue de l'humain (Jésus lui-même n'avait su éviter ces écueils). Paradoxalement, ce danger venait des athées eux-mêmes : ne croyant pas en un(e) Dieu(e) transcendant(e), il déviaient la transcendance et la projetait vers l'individu le plus puissant de l'humanité : lui-même.

Les athées allaient produire le pire, s'ils n'étaient pas bridés : ils allaient faire en sorte que l'humain, se sentant seul dans l'univers, sans Dieu(e) supérieur(e) à lui, se sentirait autorisé à dominer la nature tout entière, sans restriction. Si le Dieu des monothéistes n'était en fait qu'une fable pour raconter le parcours d'un homme bien réel, qu'il était lui-même, alors les hommes se sentiraient autorisés à pratiquer toutes les folies : il n'y avait plus de Dieu(e) transcendant(e), mais simplement des hommes absolument divins dont la toute-puissance justifiait tous les actes.

A vrai dire la pensée d'un(e) Dieu(e) transcendant(e), pour lui, était absolument douce et nécessaire, car elle l'empêchait de sombrer dans la pure et simple folie : elle empêchait sa propre mégalomanie définitive. Cela, il devrait le faire comprendre à ses contemporains.

D'ailleurs, cette histoire folle de l'homme-Dieu, les athées n'auraient pas de mal à l'écrire.

En octobre 2008, tandis qu'un certain français, lui-même, fumait du shit (Bereshit), sur l'avenue Philippe-Auguste, et tandis qu'un certain hindou réparait sa salle de bain, il s'était passé précisément 7 jours entre la découverte d'une certaine perle, et la révélation de l'éternel retour. Le 7^{ème} jour, après cette extase éprouvante, il s'était reposé. Il n'était pas difficile de faire croire que ces 7 jours correspondaient à ce que raconte la Genèse.

Dans l'esprit malade de certains, il serait le Dieu des monothéistes, il le pressentait. Il devait agir, vite. Pratiquer l'exorcisme dans un lieu adéquat.

En ce doux matin de septembre, il se rend à la gare de la Part-Dieu. Il a 10 balles blanches dans sa sacoche noire Puma, offerte par sa cousine Sarah, et tient la tourterelle éminente, N., ainsi que la balle d'or, D., dans sa main droite, les faisant circuler dans un cercle harmonieux, dans le sens des aiguilles d'une montre. Ses pieds sont nus, il porte ses gants violets, son écharpe violette tricotée par sa mère, sa chemise noire et son pantalon noir. Il a cinq pensées simultanées en lui, comme un mantra intérieur : réflexion sur l'infinie puissance de Dieu(e) ; réflexion sur la mégalomanie de l'homme ; culte de la personnalité ; critique du spectacle ; athéisme.

Il est en transe.

Dans cette situation folle, il traverse trois fois la gare de la Part-Dieu.

« Pars, Dieu ! » C'est cela qu'il veut signifier. Toi, l'humain qui voudrait être Dieu, tâche de partir. Laisse Dieu(e) là où Elle ou Il se trouve. « Pars, Dieu ! »

Sur la place de la gare, il propose un 97531, avec 5 balles.

Il rentre à la coloc. Il fume un joint et oublie de prendre son traitement. Il est en train de faire une grave rechute. Lucile est loin maintenant.

Chapitre 39 : Sauver l'univers avec Liamine

Lyon, septembre 2013. Ce soir, il doit rejoindre Liamine, car ils ont du pain sur la planche. Liamine habite près du parc de la tête d'or. Ils discuteront toute la nuit dans sa petite chambre de bonne.

Liamine est calme et réfléchi, comme à son habitude. Il sent que son compère est assez agité, mais cela ne le trouble guère : Liamine est lui-même un savant fou dans les nuages, un professeur Tournesol qui pourrait tout aussi bien, parfois, ressembler au docteur Jekyll.

Le docteur Jung et le docteur Jekyll réfléchissent donc sur la destinée de l'univers. Il s'agirait, grâce à une physique bergsonienne, de penser une mathématique ésotérique de l'amour, qui rendrait nécessaire la jonction de certains êtres, sur le strict plan de la spéculation pure.

Le 2, selon une certaine numérologie, est un cygne, puisque ce chiffre a la *forme* d'un cygne, il dessine très concrètement la figure du cygne. Or, le B est le chiffre 2, il est la deuxième lettre. Or, le docteur Jung est lui-même BBB : il est trois fois le cygne. Les trois cygnes sont trois femmes : N., D., et Grace Kelly, les trois Grâces de la place de la Comédie, à Montpellier. Le cygne est aussi l'homophone du « signe ». Le « signe », par définition, n'est pas seulement le signe linguistique, mais est aussi une autre façon de désigner la synchronicité. Le cygne, comme signe, renvoie explicitement à la psycho-analyse du docteur Jung. La femme-cygne, qui sera, en 2015, dans ce film de Terrence Malick, la perle recherchée par le chevalier errant, cette femme qui désigne, dans *Black Swan*, les lettres de son prénom à lui, désigne donc aussi, par effet de renvois, deux autres femmes, deux blondes, l'une bien vivante, l'autre décédée (ou re-suscitée). Selon une mathématique qualitative, il est absolument certain, selon une certitude apodictique, que la jonction entre lui-même et cette femme-cygne sera provoquée. Par ailleurs, la lettre B elle-même dessine le nombre 13 : le cygne comme signe fera référence au nombre 13 (12 perles et 1 faucon). Il faut ajouter à cela le fait que la synchronicité qui est à l'œuvre dans cette numérologie ésotérique est un fait physique qui peut être prouvé : il s'agit bien de rationaliser l'ésotérique, de lui trouver des fondements scientifiques solides.

La physique de Guillemant, la « double causalité », est une tentative intéressante. Mais il faut approfondir. La physique qualitative, bergsonienne, de Liamine, va plus loin : en injectant de la durée dans l'espace, on peut constituer un « super espace » objectif composé de milliards de couches sur le fond duquel des milliards de données sont disponibles, via l'élaboration d'un faible nombre d'équations. Une certaine prévisualisation en découle, ainsi qu'une certaine préaction. La synchronicité n'est pas autre chose que ceci : une préaction, une prévisualisation. Celles-ci s'insèrent parfaitement dans une physique de l'éternel retour, lequel est l'hypothèse selon laquelle le « futur » a déjà été vécu.

Pour clore la discussion sur ce point, Liamine déclare : « la synchronicité d'événements prévisualisés dans une conscience, c'est-à-dire la simultanéité d'un futur virtuel introduit dans un présent vécu, reviendrait à poser une équation différentielle du troisième ordre où le présent, seul élément réellement connu du calcul, fusionnerait avec des éléments du futur sélectionnés par un opérateur. Le passé jouerait alors le rôle de mouvement rétrograde amenant une consistance à l'opérateur de sélection. Plus clairement, la synchronicité d'un événement, du point de vue strictement mathématique, consisterait à rétrécir le champ temporel d'une telle manière qu'une situation non encore vécue puisse apparaître à une conscience dont l'effort de rétrécissement a pu rendre possible la conception d'une telle situation. Les sentiments tels que le flashback ou la réminiscence pourraient alors être des sortes d'efforts inconscients avortés, ne permettant pas la visualisation complète du futur éprouvé. Je pense qu'il s'agit là d'un sujet extrêmement complexe, je compte par conséquent travailler et m'informer davantage avant de plus m'avancer sur le sujet. »

Toujours modeste, Liamine ne clôt pas les possibles. Quoiqu'il en soit, grâce à cette tentative de rationalisation de la synchronicité, ils ont pu dessiner les contours d'une mathématique qualitative de l'amour, dévoilant ainsi en puissance la loi du temps pur. Puisque le 2 est cygne, puisque le 2 est B, puisque BBB indique trois cygnes, trois signes, trois femmes aimées, trois « Grâces », mais aussi le nombre 13 répété trois fois, puisque cette équation numérologique renvoie elle-même à une pensée des synchronicités, et puisqu'ils viennent précisément de montrer que la synchronicité elle-même pourrait bien avoir des fondements physiques rationnels, alors ils viennent d'élucider quelque peu, de façon scientifique, le complexe psychique amoureux du docteur Jung, de Casanova, de BBB.

Dévoiler en puissance la loi du temps pur n'est pas une chose anodine. Ce qui se passe, dans cette petite chambre de bonne, près du parc de la Tête d'or, est un événement de grande importance pour l'humanité, et même pour l'univers.

BBB, soudain, comprend ce qui est en train de se passer : ils ont, Liamine et lui, un rendez-vous avec l'univers, et il s'agit de ne pas manquer ce rendez-vous.

La conscience humaine est la contraction d'une infinité de temps déjà déroulée dans la nature physique éternelle à l'intérieur d'un seul moment de la durée. L'éternité physique « agit » donc sur une conscience humaine vécue hic et nunc en première personne. En dilatant à l'infini sa temporalité. L'instant, pour l'humain, c'est l'éternité naturelle qui le pénètre.

Mais en retour, la conscience « agit » sur l'univers. Dans l'instant infiniment contracté, s'il y a dévoilement de la loi du temps pur physique, l'univers tout entier « réagit ». Expliquons-nous. L'apparition de la première conscience vivante dans l'univers est une sorte de deuxième « big bang ». Soudainement, la matière est capable de réfléchir l'infinité de l'espace-temps ouvert et continu. Soudainement, ce qui était matière inerte, purement close, devient ouverture absolue à tout ce qui est. L'univers, qui se fragmentait en une infinité de parcelles, devient un et indivisible, par *l'effet* de l'apparition de la toute première conscience vivante. Initialement, donc, l'univers « réagit » à la manifestation de la première conscience : il n'est plus divisible et extensible à l'infini, il n'est plus multiplicité infinie désespérante, il devient purement « un ». Une réunification universelle découle du surgissement de la première conscience.

Mais l'apparition de l'intellect, du logos, est le re-surgissement, à nouveaux frais, de la division et de la distinction des êtres. Le logos est krinein, instant critique, séparation des êtres et des choses, il est discrimination, et ainsi il est la ré-apparition de la multiplicité infinie régressive désespérante.

Mais l'intellect a aussi une vertu décisive : il est la possibilité de la communication, de l'intersubjectivité, de la reconnaissance des consciences. Paradoxe : ce qui est jonction entre deux humains est aussi le principe de la division des êtres.

Si toutefois, sur le plan de la spéculation, sur le terrain du logos, la conscience est capable de réinitialiser son rapport à l'unité de tout ce qui est, elle brise le mouvement régressif de l'intellect. Nous assistons alors à une deuxième sorte de réunification de l'univers total, réunification qui est synthèse dialectique.

Or, dévoiler la loi du temps pur, en développant une mathématique qualitative de l'amour, ce n'est pas autre chose que de penser, sur le plan d'une rationalité spécifique, l'unité de tout ce qui est dans la nature. L'avantage de l'intellect, l'intersubjectivité, la jonction, se combine ainsi à l'avantage de la conscience pré-rationnelle, le rapport à l'ouvert-un. De fait, l'univers « réagit » à ce troisième big bang (« troisième big bang » que Liamine et BBB sont en train de provoquer).

L'univers « réagit » à ce troisième big bang, car ce qui est en jeu ici est son ultime devenir-un. Ce qui est en jeu ici est une forme de télékinésie cosmique. Si la conscience échoue toutefois dans sa tentative de dé-voilement, l'univers pourrait bien s'effondrer sur lui-même, car sur le plan matériel,

les antinomies d'une régression à l'infini provoquée par un logos clivé, ne seraient pas dépassées. Le big crunch est menaçant, à chaque seconde, et cela, BBB le pressent, même si Liamine ne dit rien.

Il s'agit d' « agir » au plus vite, car toute pensée est une action. Liamine et lui-même doivent trouver la clef, tout de suite, il en va du destin de l'univers. En dévoilant en puissance la loi du temps pur, via l'application d'une mathématique qualitative de l'amour, ils ont déclenché un mouvement irréversible dans l'univers de ré-unification matérielle potentielle. Si ce mouvement ne s'achève pas, les contradictions irréductibles entre une conscience pré-rationnelle ouverte au tout-un et un logos régressif-clivé donneront lieu à une destruction de tout ce qui est.

La mathématique qualitative de l'amour n'est pas suffisante. Il faut achever le geste.

La résistance provient de BBB. Il a identifié trois problèmes logiques majeurs dans le fait de postuler l'éternel retour. Ce sont trois problèmes logiques qui concernent la notion d'infini. Puisqu'il n'a pas « résolu » ces problèmes, le logos demeure clivé, et l'univers pourrait bien s'effondrer.

Le premier problème logique est le suivant : dans le présent, il y a derrière lui une infinité de vies identiques antérieures, mais aussi une infinité de vies identiques futures. L'infini se divise donc en « deux parties ». Or, seul le fini est divisible, l'infini ne se divise pas. Donc notre position, dans un entre-deux, au sein de l'éternel retour, renvoie à la nécessité de poser un infini qui se contredit lui-même.

Voici le deuxième problème logique : chaque « nouvelle vie » identique, dans l'éternel retour, est une vie « supplémentaire ». Donc il y a, à chaque « nouvelle vie », une « augmentation » du nombre de vies vécues. Pourtant, l'infini ne peut « augmenter », varier. Donc, ici encore, dans l'éternel retour, l'infini est posé contradictoirement.

Enfin, voici le troisième problème logique : s'il y a une infinité de vies identiques passées, alors il semble qu'il n'y a pas de « première vie » qui enclenche le processus. Or, au sein d'une éternité courbe, il semble bien qu'il y a une infinité de vies identiques passées. Donc le processus n'a pas de support, de maintien, il semble être purement et simplement sans consistance.

Liamine, pour « sauver » l'univers, quoi qu'il ne le sache pas lui-même, annonce à BBB que ces trois problèmes logiques peuvent se résoudre : « à dire vrai, cher ami, on peut poser l'éternité de la nature physique tout en affirmant qu'il y a une *première vie* qui se manifeste dans l'univers, et qui enclenche un processus infini de répétition éternelle de vies identiques. Sur la base d'une nature éternelle, soudainement une première vie surgit. Puis cela déclenche, selon une loi statistique, un cycle par lequel re-surgissent régulièrement certaines conditions initiales donnant lieu à l'éternel retour d'un même élan vital. La notion d'infini, à la lumière de cette élucidation, n'est plus contradictoire ».

Liamine a provoqué l'intersubjectivité par laquelle le logos peut saisir, sans contradiction, ce que la conscience vivante pré-rationnelle saisit a priori : l'unité du tout-un. Le « troisième big bang » a lieu. Le big crunch est évité. Ils ont sauvé l'univers.

Les services secrets internationaux apprécient sûrement le geste.

Chapitre 40 : Retour à l'hôpital psychiatrique

Septembre 2013. Il était allé trop loin. Ses pensées n'avaient pas d'impact sur l'univers. Mais elles avaient un impact sur son métabolisme propre, à présent fragilisé.

A l'hôpital psychiatrique de Lyon, il écoute du (mauvais) rap français, toute la journée : *Quand je partirai*, de La Fouine, *One Shot* et *J'me tire*, de Maître Gims. Il apprécie cette musique. Durant ses phases de folie, il perd tout sens esthétique : ce qui compte, c'est que le son « tape ». Il y réfléchira plus tard : ce genre de « tubes » aseptisés s'adressent à des individus en détresse, des fous, des analphabètes, des incultes, qui attendent de l'« art » non plus une élévation mais une pure édification acritique. Casey critique très bien ces rappeurs médiocres dans *Apprends à te taire*. Plus tard, il comprendra à quel point elle a raison.

Le soir, il écoute Difoof sur Skyrock. « La Marie » et Romano sont toujours là. Il repense à ses années de collégien, où ses potes et lui commentaient chaque matin l'émission de la veille. Il est à présent mort de rire en entendant ces trois-là, qui furent un peu ses premiers « copains imaginaires », qu'il admirait un peu. Skyrock est une mauvaise radio, qui passe du rap commercial. Mais on ne peut pas cracher sur ses souvenirs d'enfance (un trésor). En écoutant Difoof, avec cette voix qui ne change pas malgré le passage du temps, déblatérer toujours les mêmes conneries cocasses, une certaine continuité se réaffirme : il se re-connecte à l'enfant qu'il a été, et ainsi oublie quelque peu ses identifications mégalomaniaques à certaines figures romanesques, cinématographiques, ou mythologiques. En Ardèche déjà, pour que la dépression ne l'éloigne pas trop de cette enfance, il écoutait tous les soirs la radio libre sur Skyrock.

En septembre 2013, aux Vinatiers, il fume, réellement, 50 clopes par jour.

En septembre 2013, aux Vinatiers, il y eut aussi cette céleste apparition, ou ré-apparition : l'une des 12 perles. « Elle » « chantait » la chanson *Aficionado*, la femme-poisson, sur le clip des BB

Brunes. De fait, ce n'était pas sa voix. Sa voix resterait un mystère encore longtemps. La petite sirène. Noémie. Elle était l'une des perles, cela ne faisait aucun doute.

Pour ne pas réaliser qu'il avait mal à l'âme, il chantait intérieurement, continuellement, cette chanson si jolie (il se moquait bien de savoir que les BB Brunes n'étaient qu'un piteux groupe de rock commercial à pimbêches bourgeoises spectaculaires : ce qui comptait était bien l'adresse à BBB) :

« J'aime tes cheveux qui volent
Sous l'*Acropole*
Le vent nous souffle des sensations
Qui viennent et s'en vont.

Viens, t'as la *couleur de la nuit*
Ca se fait rare par ici
Tu dois savoir de tout te défendre
Comment plonger pour de bon ?

Vois, comme se dessine
Ton horizon d'échines
Prends l'altitude
Je ferai les Bermudes.

Aficionado
Ouvre les yeux
Ouvre les yeux
Aficionado
Tout de tes yeux
Tout de tes yeux.

J'erre, écume tout s'étirole
Adieu métropole
Les vents s'essoufflent dans tes *cheveux blonds*
Divaguent et s'en vont

Elle, sans cesse senssas' elle scintille

Amoureux transis

Le vent nous souffle quoi se répondre

On se mouillera jusqu'au front.

Vois, comme se destinent

Le grand ciel et la cime

T'as l'attitude

Sur ton 31 sud

Aficionado

Ouvre les yeux

Ouvre les yeux

Aficionado

Tout de tes yeux

Tout de tes yeux.

Je me lave de tes « je sais »

Je me fous de tes « j't'lavais dit »

« J't'avais prévenu ».

Aussi vaste, aussi léger

Que ces nuées argentées

Tendre beauté qui convole

Félicité, tu m'embrases

Et je fonds.

Aficionado

Ouvre les yeux

Ouvre les yeux

Aficionado

Tout de tes yeux

Tout de tes yeux. »

Cette chanson évoquait bien sûr le moment où il plongerait dans le grand bain spectaculaire, moment qui correspondrait à sa réunion avec les 12 femmes de son cœur, mais aussi à la possibilité d'entrer en lutte pour promouvoir sur terre la paix perpétuelle. Il était lui-même un poisson, astrologiquement parlant, il voulait rejoindre l'eau bénie, avec elles, à l'île d'Yeu. Les images du clip montraient d'ailleurs un endroit paradisiaque, près de la mer, qui faisait penser à l'île d'Yeu. Il fallait qu'il « ouvre enfin les yeux », cet aficionado qu'il était : qu'il cesse de divaguer, et prenne enfin conscience de sa responsabilité... et de sa chance. Il était lui-même noir « comme la nuit », puisqu'anarchiste et brun. Il était « le ciel », elles étaient « la cime » : elles étaient son « horizon d'échines ». « Elle », « sensass' », elle « scintillerait » : il s'agissait de N., très explicitement. Les « cheveux blonds » étaient ceux de D. Le « 31 » était un chiffre magique : la perle était d'abord une, puis 2, puis 4 : N. étreindrait sa jumelle, la brune patiente du docteur Jung, et D. étreindrait Marie-Madeleine, la brune chef de chœur pour le troisième âge. Le 1 du 31 désignait N., et le 3 désignait les trois autres. Elle, la femme-poisson, la petite sirène, Noémie, elle se moquerait plus tard de sa façon à lui de dire « j'te l'avais dit ». Son côté « monsieur je-sais-tout », son côté « je prévois l'avenir », l'amuserait, mais aussi n'était pas ce pour quoi elle l'aimerait.

Il était un « aficionado », un grand connaisseur de cette corrida qu'est la vie.

Tout se passait comme si le parolier des BB Brunnes connaissait son « futur » à lui. Après tout, il ne l'avait pas rêvé : un employé de WWF connaissait déjà bien son « futur » (cela, il le reconnaîtrait même plus tard, après avoir retrouvé ses esprits : il avait bien vécu cette expérience, cette rencontre, sur la place Bellecour, à Lyon). En outre, il s'était bien vu, dans un « futur », sur Youtube, sur les marches de Cannes. Ainsi, il se pouvait que d'autres individus, issus des sphères du pouvoir (showbiz, musiques de masse, etc.), le « connaissent » déjà, et connaissent déjà la nature de ce qu'il s'apprêtait à accomplir dans le monde. Dès lors, cette chanson fortement synchronique pouvait bien être un clin d'œil, un message crypté lui étant destiné, une façon de l'encourager dans sa quête, une façon de lui dire : « ne baisse pas les bras, ton combat est juste, et tu vaincras ! »

Mais une autre hypothèse était envisageable : il se pouvait aussi très bien que tout cela, le BBB des BB Brunnes, la beauté de Noémie, la précision des paroles de la chanson, ne soient en fait qu'une synchronicité non pas intentionnelle mais fortuite, que seul(e) Dieu(e) avait disposée pour s'adresser à lui directement. Cette deuxième hypothèse était peut-être plus belle encore, mais plus triste aussi : car il se trouverait alors seul face à Dieu(e), et non pas soutenu par des hommes bien réels, susceptibles de l'épauler dans son combat.

Ce qu'il ne savait pas encore, c'est qu'en 2015 il occuperait un petit appartement, au 84 avenue du Pont-Juvenal. Tous les jours, il prendrait la rue de l'*Acropole*, à deux pas de chez lui, qui menait, entre autres choses, à la piscine municipale, pour rejoindre le centre-ville. Il ferait du piano-bar et proposerait un café-philo dans un bar de la ville : le « *Latitude* ». Le patron lui préciserait : « ici, c'est 82

pas « *l'attitude* », le comportement ! C'est « *Latitude* », comme longitude et latitude ! » Dans ce bar, il jouerait le morceau qu'il avait composé pour elle... pour Noémie.

Lucile vient le voir à l'hôpital. Elle le quitte, car elle veut avancer dans la vie. Il comprend, et ne pleure pas. De toute façon, il a déjà rejoint les sirènes.

Dans le jardin de Pierre Janet, il fait part de ses découvertes à un obscur informaticien, une sorte de travailleur stressé ayant fait un burn out. Il partage avec lui toutes les merveilles qu'il a su dévoiler. Il a besoin de se confier. Il annonce à cet homme qu'il a prouvé l'éternité de la vie, et lui fait le plus grand des cadeaux : il lui annonce qu'il ne va pas « mourir », qu'il ne va pas rejoindre le « néant ». L'informaticien, avant de quitter l'hôpital, fera preuve d'une franchise stupide, en lui disant : « je n'ai pas osé te le dire avant, mais tu dis n'importe quoi depuis le début ; t'es pas un philosophe, ôte-toi cette idée de la tête ; tu divagues et tu me fatigues ». Douche froide : il arrivait avec un splendide bouquet de fleurs dans les mains, et on lui crachait au visage. Cet abruti cocaïné l'avait lui aussi étiqueté : il n'était jamais qu'un « fou » qui divague. Platon nous avait pourtant déjà prévenus dans le *Phèdre* : ne nous préoccupons pas de *qui* dit telle ou telle chose, ou du *contexte* dans lequel cela est dit ; préoccupons-nous seulement de *ce qui* est dit. *Ce qui* avait été dit à cet informaticien n'était plus délirant (il gardait son délire érotomane pour lui) : cela était déjà très raisonnable. Mais cela était inaudible pour qui ne savait *écouter* le dire, indépendamment du contexte d'énonciation. De toute façon, cet informaticien, assez peu malade de la tête à vrai dire, n'était-il pas pourtant lui-même un piteux mouton inculte qui ne méritait pas qu'on lui transmette les secrets de l'univers ? A l'avenir, il devrait apprendre à *sélectionner* ses interlocuteurs. Plus jamais un individu n'oserait lui dire à nouveau : « tu n'es pas un philosophe », il voulait s'en assurer. Il se trompait.

Son docteur à Pierre Janet était le docteur B. Le docteur B. était d'un comique qui s'ignore. Sa blouse blanche dissimulait mal sa totale absence de culture et de sensibilité. Certes, il était peut-être moins comique que le docteur M., lequel paraissait stupidement toute la journée pour proférer, dans son cabinet, des conneries sans nom, infantilisantes et pontifiantes, face aux patients (Lucile avait confirmé cela). Le docteur B. était moins comique que le docteur M., car à vrai dire il suscitait aussi la compassion : ses défauts d'élocution, son manque palpable d'assurance, sa démarche empruntée, trahissaient une enfance difficile, une façon d'avoir été traumatisé par le système scolaire normatif. Mais la situation était critique : son destin était entre les mains de cet incompetent.

Les docteurs, dans les hôpitaux psychiatriques, à vrai dire sont débordés : les patients ne sont pour eux que des « chiffres », ou des noms de maladie, auxquels correspondent, dans le DSM, certains traitements chimiques « adaptés ». Le respect de l'intégrité morale du patient, la prise en charge de sa créativité, de ses projets et de ses rêves, la prise en charge de sa parole souffrante, ne sont absolument pas des préoccupations pour ces « petits chefs » qui pourraient tout aussi bien travailler en entreprise pour vérifier leur propre « efficacité professionnelle » sur des graphiques. Pire, à l'hôpital

psychiatrique, chaque patient était un cobaye : lui-même avait la « chance » d'avoir une maladie, la bipolarité, bien « répertoriée », si bien qu'il n'avait pas été difficile au docteur B. de trouver le traitement adéquat (Téralithe et Xeplion). Mais pour les patients souffrant d'un trouble inconnu, les médecins faisaient des « essais » : ainsi, certains patients pouvaient, en quelques années, « essayer » des dizaines de traitement, sans qu'aucun ne fonctionne. Une nouvelle souffrance s'ajoutait alors à leur trouble initial : celle qui était provoquée par les effets secondaires des traitements. Les traitements « inadaptés », pour les « malchanceux » (« dommages collatéraux », auraient dit les médecins), pouvaient alors créer de nouvelles pathologies. Ainsi, lui-même avait une amie qui avait fini par développer un trouble schizophrène à cause de traitements « inadaptés » censés soigner initialement un trouble beaucoup moins handicapant que la schizophrénie. Certes, « grâce » à ces « sacrifiés », la « recherche » progressait. Mais qu'est-ce à dire ? A-t-on le droit de *sacrifier* des individus qui n'ont rien demandé, et qui connaîtront toute leur vie une détresse horrible, au nom de quelque abstraction nommée « recherche » ? Dans le contexte de l'éternel retour, dans le contexte où toute vie vécue se répétait à l'infini dans l'éternité, ces médecins n'étaient pas seulement des irresponsables : ils commettaient un crime contre l'humanité, éternellement répété. En outre, les traitements qu'ils préconisaient étaient souvent issus de laboratoires pharmaceutiques qui les rétribuaient généreusement : de fait, ce n'était même pas quelque désintéressement de « chercheur » qui les incitait à faire des patients des cobayes inessentiels, c'était bien plutôt, le plus souvent, l'appât du gain.

Face au docteur B., il évoquait sa philosophie. Et dans ce contexte, il savait cloisonner : il évitait de trop évoquer les thèmes délirants, et se focalisait sur les éléments plus « rationnels ». Il lui faisait part alors du schème spinozien-bergsonien-heideggerien, susceptible de permettre la réfutation du solipsisme, de l'idéalisme radical. Le docteur B., un inculte comme on l'a dit, ne voyait à ce moment-là qu'un pauvre fou qui divague. Il était incapable de voir qu'une philosophie précieuse et précise était là en germe. Il avait étiqueté ce patient, et l'avait rangé dans la case des inadaptés et des maniaques. Le docteur B. n'avait besoin que d'une seule information : il la trouvait dans le DSM. Tout le reste qui concernait ce patient, sa créativité, son activité de penseur, ne l'intéressait pas vraiment. Face au travailleur stressé du monde moderne, travailleur qui accomplit son « job » de façon inconsciente et mécanique, hébétée, ne vous attendez pas à trouver une once d'humanité : un barman parisien qui ne reçoit pas sa monnaie vous casse la gueule, même si vous êtes dans la plus pure détresse ; de même, un médecin psychiatre vous déposera, comme un meuble, dans un endroit où vous ne le dérangerez plus, en vous faisant une ultime violence, sans savoir ce que signifie intrinsèquement le « soin » authentique.

Le docteur B. propose une curatelle renforcée pour le patient BBB. Sa mère refuse. Ce que ne sait pas ce docteur, c'est que dès 2014, BBB sera devenu professeur de philosophie, et sera devenu

autonome financièrement. Le docteur B. est formel : il faut absolument que ce patient arrête la philosophie : c'est la philosophie qui l'aurait entraîné dans la folie. Sa mère, cette fois, est attentive aux mots du docteur, et pense qu'il a peut-être raison. Son père et sa grand-mère, qui s'occupent aussi de lui, seront également plutôt hostiles à une reprise d'études. Ce que ne sait pas ce docteur, c'est que la philosophie est l'école de la santé mentale, et que c'est elle qui le sauvera : par la philosophie, en 2014 et en 2015, il retrouvera une dignité, un travail, une reconnaissance sociale, un équilibre psychique. En 2016, il aura achevé 8 livres philosophiques brillants, publiables, qui le feront entrer directement dans la « cour des grands », et il entamera une thèse d'économie politique. Ce docteur abruti est en train de potentiellement détruire la vie de ce patient, et il s'en moque pas mal : si sa mère avait été influençable, il aurait vécu une vie perdue, entre deux dépressions, dans des appartements thérapeutiques, dans des groupes d'écriture « thérapeutiques », ou à fabriquer des cocottes en papier (c'est ce qui était arrivé à son amie Fleur, elle aussi bipolaire, Fleur qui avait pourtant un grand talent, Fleur l'américaine qui écrivait les plus belles chansons en anglais : elle végétait maintenant quelque part, dans une zone de « soin », car personne n'avait cru en elle).

BBB se le promet à lui-même : un jour, le docteur B. écoutera la chanson de Keny Arkana, *Eh connard !*, et il pensera à ce patient dont il a failli gâcher l'existence. Keny Arkana avait passé son enfance dans des foyers, et elle se plaignait dans cette chanson de l'irresponsabilité d'un éducateur. Ce qu'il vivait à l'hôpital psychiatrique était tout à fait comparable à ce qu'avait vécu Keny Arkana. Keny était sa sœur spirituelle, depuis bien longtemps déjà, depuis que Marianne, elle aussi malade, mais digne dans la révolte, lui avait fait découvrir cette si grande artiste.

Eh connard !

Tu t'appelles quand tu disais que je faisais partie de ces gosses
Qui ne s'en sortiront jamais, intenables et bien trop féroces,
Qui salissaient ton centre, loin d'obéir au doigt et à l'œil,
Qui n'avaient que des cendres et un besoin de vivre à 100 à l'heure ?
Tu t'appelles quand tu disais que j'atteindrais pas les 16 piges,
Et que j'finirais morte dans un coin de rue où giserait l'âme,
Une gosse perdue qui en avait plus rien à carer,
Ou un avenir en cellule derrière les barreaux ou chez les tarés ?

Eh connard, tu t'appelles, quand tu pensais
Que j'étais bonne qu'à fuguer, qu'à faire la conne ou à m'défoncer ?
L'exemple à ne pas suivre, celle que les lois haïssaient, pointaient du doigt
Et qui plus est à 12 piges n'est plus scolarisée ?
Bref la totale, tu t'appelles que quand tu parlais de moi,
Tu parlais jamais au futur, putain, j'en avais marre des fois ?
Toutes ces conneries, mais regarde, eh, sois pas dégoûté,
Mais j'suis en vie, et j'regrette pas de ne t'avoir jamais écouté !

Eh connard, c'est à toi que j'parle dis-moi tu t'reconnais?
Directeur de centre et d'maison d'enfants, eh laisse-moi rigoler !
M'sieur qui sait tout, et c'est surtout, pour détruire les gamins,
Ou l'espoir des parents connard, personne ne peut prétendre « demain » !

Eh connard, c'est à toi que j'parle, et j'ai pas oublié t'inquiète,
Tes belles paroles qui finalement rackettent le peu d'espoir
Qui reste quand toi tu dis qu'y en a plus,
Moi j'm'en fous j't'ai jamais écouté, mais *ma mère elle t'a cru !*

Tu t'appelles quand tu lui disais que mon cas était irrattrapable,
Et que rejoindre le droit chemin j'en étais bien incapable ?
C'était : "on ne peut plus sauver cette sauvage Madame faut s'y faire",
Mais qu'est-ce tu as cru, qu't'allais m'sauver toi ou ton Lucifer ?
Qu'est-ce tu croyais, qu'on aide les mômes à base de dressage ?
Mais toutes vos institutions mènent à la perte, tu captes le message ?
Alors si tu crois toujours que pour gagner l'obéissance,
C'est par la force qu' ça s'passe, c'est qu't'es toujours aussi insensé !

Eh connard pour nous assagir, c'était quoi tes méthodes ?
Ah ouais droguer les mômes en gonflant leur tête de médocs,
Eh connard trop facile de faire gober des neuroleptiques
A des petits teigneux devenus légumes par ta camisole chimique !

Eh connard à tes yeux on était quoi tous ?
Juste de la mauvaise graine hein ?

Que tu écrasais histoire que rien ne pousse !
Avec fourberie, à charge de revanche,
Tu peux toujours prier ton diable, pour qu'aucun d'entre nous se venge !

Tu t'rappelles lorsque tu ordonnais avec ta malveillance,
Qu'aucun éduc' ne devait m'laisser une seconde sans surveillance,
De peur que j'parte, qu'est-ce t'as ?
Tu croyais qu'j'allais m'laisser mourir, dans ton enclos,
Ou attendre que quelqu'un vienne me secourir ?
Non mais qu'est-ce tu croyais ?
Qu'on soigne le feu avec de l'alcool ?
Marcher à la baguette,
Moi j't'en foutrai des piqûres d'alcool !
Car t'avais pas le droit !
Et ça tu le sais très bien d'ailleurs, j'pourrais te traîner
Devant des tribunaux avec tes pratiques de tirailleur !

Mais bon c'est pas dans mes principes, là,
« Ca retournera » pour toi aussi,
Et tu t'rappelleras ce jour-là de moi et des autres petits indociles,
*Car y'a une justice là-haut, plus juste que votre système,
Et on finit toujours par payer les effets des causes qu'on sème !*

*Eh connard, eh connard, c'est à toi que j'parle !
Tu t'reconnais ?*

*Eh connard, eh connard, c'est à toi que j'parle !
Tu t'reconnais ?*

*J'regrette pas de n't'avoir jamais écouté !
J'regrette pas de n't'avoir jamais écouté !*

La roue tourne, connard !

AK

Deuxième partie : La guérison

Chapitre 41 : Installation à Montpellier

Octobre 2013. Il s'est finalement installé à Montpellier, chez sa mère Emmanuelle, et son beau-père, Emmanuel.

L'appartement est joliment décoré, et apaisant. Un piano droit, son piano, trône dans la pièce principale. Cette année, il accompagnera sa mère, une chanteuse : *Rêve orange*, *Heureux qui comme Ulysse*, *Le mistral gagnant*, *Arrête de dormir*, *Que sera, sera*.

Il est encore hébété, et il s'apprête à vivre une année de douce dépression. Mais il est heureux d'avoir pu trouver un refuge.

Officiellement, pour contenter les médecins, il doit rejoindre pendant quelques mois un hôpital de jour. Mais cela ne se passera pas comme ça. Sa mère, sa complice, lui évitera ce baignoire.

En octobre 2013, les services secrets, les 12 perles de la Cité Céleste, Abraham, le Messie, et toutes ces lubies stupides, ne sont plus du tout sa préoccupation. Il en a assez de délirer, et d'être la honte de la famille. Son projet désormais est clair : il devra entrer dans le rang, et se contenter d'une vie modeste et simple, avec une femme, éventuellement, qui saura tolérer sa pathologie, et un boulot honnête et relativement épanouissant.

La dépression des bipolaires, la dépression qui succède à la manie, a pour cause majeure la honte : le malade a profondément honte des pensées mégalomaniaques et délirantes qu'il a eues durant sa bouffée, et des actes souvent absurdes qu'il a commis. Il n'a plus été fidèle à son rôle social et familial, il a violé les normes, la politesse, la bienséance, et il s'en veut terriblement. Il se hait lui-même de toutes ses forces, et n'aura plus qu'un seul projet : ressembler de nouveau à quelqu'un de *normal*, rentrer dans le troupeau, ne plus faire de vagues.

Il a mis de côté, en ce mois d'octobre 2013, sa conscience politique : il ne souhaite plus lutter pour « abolir » le salariat, mais aimerait lui-même être un jour un salarié normalisé. Son idéal de vie, en ce mois d'octobre : le métro, le boulot, le dodo, le chien, la voiture, la femme, la propriété, les deux enfants. Cet idéal assez pauvre lui paraît même inaccessible : n'est-il pas lui-même un marginal pour l'instant, que nulle femme ne saurait approcher sans répugnance ? Il était au sommet : il tombe aussi bas qu'il était monté haut.

Peu importe. Cette « détresse originaire » qu'est la dépression, pour reprendre les mots de Pascal Quignard, est nécessaire et salvatrice. Pour le bipolaire, elle est une façon de se retrouver soi-même, de se reconnecter à soi-même, après des instants dangereux passés au contact d'un soleil noir menaçant.

Sa mère est toujours prévenante et attentive.

Depuis ce fatal mois d'octobre 2008, elle avait vu son fils perdre pied : il avait enchaîné cinq bouffées délirantes, et autant de graves dépressions. Il s'était pris plusieurs fois pour le Messie, elle ne le reconnaissait plus. Sa mère, sa sœur, Marion, et lui-même, formaient une famille tout à fait normale durant son enfance : ils jouaient, riaient, chantaient, comme tout un chacun, et souffraient aussi de la violence de cette société, parfois. Marion et lui étaient brillants scolairement, et leur mère espérait qu'un jour ils pratiqueraient une activité intellectuelle prestigieuse. Lui-même avait fait sa « prépa » littéraire, et son avenir de professeur était tout tracé : il n'avait pas déçu. Mais en octobre 2008, un mal avait frappé cette famille simple : ce mal était sa bipolarité à lui. Il s'agissait d'un mal familial : son grand-oncle maternel, Claude, souffrait lui aussi de cette maladie, tout comme son grand-père paternel, François, son père, Antoine, et sa tante paternelle, Anne. Cet héritage, ou cette « tare », était un secret bien gardé : il aurait aimé connaître plus tôt ce secret. Ainsi, il aurait peut-être évité, dans sa jeunesse inconsciente, de fumer compulsivement du shit... S'il avait un jour des enfants, il ne manquerait pas de les informer de sa maladie.

Sa mère, tout comme son père et ses grands-mères, tout comme sa sœur, combattait donc avec lui depuis 2008 ce mal qui l'habitait. Il était un mal profond, que très certainement, l'épisode avec le pédophile, lorsqu'il avait 5 ans, avait provoqué, outre la consommation des stupéfiants.

Il se souvenait parfois, ayant l'esprit clair, avec émotion, de cet hiver 2009, passé avec sa mère et Alexis, à Arles. Alexis l'avait protégé. Sa mère lui faisait faire du yoga, de l'exercice, de l'aérobic, dans le square de la ville. Il était alors dans un état de profonde mélancolie aiguë. Prenez le personnage de Justine dans *Melancholia*, de Lars Van Trier, dans la deuxième partie du film : elle n'est même plus capable de rentrer seule dans son bain, et sa sœur doit l'aider, tant elle est épuisée par la dépression. Il était lui-même encore plus entamé que cette Justine, en janvier 2009, à Arles. Il dormait 20 heures sur 24. Sa mère, elle le lui dira, se sentait alors totalement impuissante, mais elle combattait aussi avec lui ces démons qui l'avaient entraîné en enfer. Ils faisaient du sport, tous les deux, dans ce petit square arlésien, où il déposerait bientôt deux paquets de bonbons, et il comprenait à ce moment-là que cette mère l'aimait désespérément. Ses gestes à lui étaient touchants de mollesse et de tristesse, ils étaient les gestes d'un honteux qui ne croit plus en la guérison, mais sa mère, qui devait, en son for intérieur, recevoir une telle détresse qui la minait, faisait comme si un avenir était encore possible, elle était sa mère égale à elle-même, dynamique et mordante.

A Montpellier, en octobre 2013, un nouveau combat, éternel combat, devait être mené. Sa mère recevait tout le désespoir de ce fils déraciné, sans repères et sans perspective, mais elle continuait de lui sourire, et de lui répéter ces mots magiques, qu'elle n'avait jamais cessés de lui dire : « patience et confiance ! »

Sa mère, elle l'avouait constamment, était une personne profondément pessimiste : elle voyait la misère du monde, subissait les difficultés de sa vie d'artiste, le manque de reconnaissance familial, intervenait professionnellement, lors de « stages corps et voix », dans des zones sinistrées, auprès de SDF,

traumatisés crâniens, personnes âgées, malades mentaux, chômeurs, et n'ignorait pas la laideur du réel. Mais elle avait aussi en elle cette indéfinissable force, cette indéfinissable joie de vivre, qu'elle savait aussi transmettre, qui lui permettait de sublimer son pessimisme, et d'entrer dans la lutte, pour et avec les autres, contre la morosité et l'abandon.

Il était entre de bonnes mains. L'avenir était une forme de guérison inespérée qui le réjouirait plus tard.

Chapitre 42 : Son père

Son père, Antoine, avait lui aussi été bipolaire, dans sa jeunesse, mais il était guéri. Cet intellectuel à la mémoire prodigieuse avait vu que son fils suivait les mêmes chemins que lui, et il devait en être fier. Mais en octobre 2008, une inquiétude terrible avait dû le gagner : la « malédiction » de la famille poursuivait aussi le fils.

Antoine avait cru identifier, à l'âge de 18 ans, une forme d'« élection » touchant la famille Bohy, en étudiant la psychanalyse et la généalogie. Cela avait provoqué une première bouffée délirante.

François, son grand-père paternel, lui-même était hanté par la figure d'Abraham, et ses phases maniaques étaient, entre autres chose, une façon d'invoquer le patriarcat.

Le fils d'Antoine avait acquis un héritage funeste : crise mystique, mégalomanie, intellectualisme à outrance. Un cocktail explosif.

Antoine était aimant et terriblement doux : il était l'homme qu'il chérissait le plus au monde, et il voulait qu'un jour il n'ait plus honte de lui.

En ce mois d'octobre 2013, le père et le fils étaient un peu brouillés, et cela minait le fils : Antoine avait été très vivement affecté en voyant son fils délirer, dans le train Paris-Lyon, en juin 2013. Il y avait là pour lui un miroir déformant fort désagréable à affronter. Il s'en était suivi un malentendu.

Le fils voulait poursuivre ses études de philosophie, et il avait l'impression que son père ne l'encourageait pas assez dans ce projet.

Toutefois Antoine serait toujours là pour lui : s'ils ne se voyaient pas souvent, les moments qu'ils vivaient étaient précieux. Laurence, sa belle-mère, et Pierre et Louise, ses deux petits frères et sœur, savaient toujours l'accueillir de façon gentiment festive. Ils mangeaient du Mont d'Or fondu, et Louise n'avait pas cessé d'être fière de son grand frère, en 2012, alors qu'il traversait une grosse dépression, ne faisait rien de bien, et se trouvait lamentable et nul.

Une inquiétude, en octobre 2013 : son père allait-il être fâché longtemps ? Avait-il cessé de l'aimer ?

Il y a un délire du maniaque, mais il y a aussi un délire du dépressif : le dépressif s'imagine qu'il est coupable d'être malade, que, s'il est malade, c'est de sa faute, et que les gens de sa famille lui reprochent cette faute. Il s'excuse constamment d'exister, et pense qu'il est une honte pour son entourage, qu'il s'agirait d'éradiquer.

En lisant certaines lettres assez sèches de sa grand-mère maternelle, Millie, Thérèse, il avait parfois l'impression d'être coupable d'être ce qu'il était : une tare, un taré.

Chapitre 43 : Le docteur Gelis

Enfin, à Montpellier, il rencontra son maître : quand le disciple est prêt, le maître arrive.

Le psychiatre Yvon Gelis, un vieux grand-père à la longue barbe blanche, issu de l'anti-psychiatrie, ayant soigné des autistes de façon douce et soigneuse, l'accueillit, en ce mois d'octobre 2013, dans son cabinet.

Il osa lui parler, enfin : ce docteur n'était pas simplement un distributeur de médicaments, il était une oreille attentive et bienveillante. Il évoqua ces 12 héroïnes, qui étaient enveloppées dans un réseau effrayant de synchronicités, sans les nommer, bien sûr.

Ce docteur était si sage et si doux qu'il n'eut pas honte en communiquant ce délire érotomane et mégalomane. Grâce à cet homme, il pourrait se réconcilier avec cette partie dionysiaque de lui-même.

Le transfert, dès la première séance, avait eu lieu.

Le docteur Gelis critiquait fortement la psychiatrie pratiquée dans les hôpitaux : la façon dont on enfermait les patients, dans des camisoles chimiques, dans un mutisme dangereux, dans une absence de mémoire provoquée par les électrochocs, ou, très concrètement, dans des pièces vides enfermées à double tour. En l'écoutant, il se souvenait de l'enfer des Vinatiers : il entendait régulièrement, dans les couloirs de l'hôpital, ces patients qu'on avait attachés à leur lit, dans une pièce cloisonnée, hurler de façon animale, inhumaine, et horrifiée.

Le docteur Gelis affirmait que les patients délirants avaient une créativité qui n'était pas simplement un handicap, mais aussi un « plus » : leur imagination débordante était digne d'être valorisée. Il avait bien compris qu'un bipolaire, lorsqu'il est en dépression, a « honte » de ses délires, et que c'est en grande partie cela qui cause sa tristesse. Réconcilier le bipolaire avec la beauté de ses imaginations était une entreprise très risquée, mais salvatrice, du moins pour BBB.

Le docteur Gelis remporta donc, avec lui et sa famille, une grande victoire, discrète victoire mais émouvante aussi : en 2015, BBB obtenait le CAPES de philosophie (il était reçu 15^{ème}, sur 1700). Il était hors de danger.

Il obtiendrait plus tard le statut quelque peu humiliant de « travailleur handicapé ». Mais c'était un moindre mal.

Il aimerait alors lui aussi devenir un jour un Alexandre Jollien : un philosophe abîmé par la vie, mais non pas vaincu par elle.

Chapitre 44 : Emmanuel

Emmanuel, son beau-père, qui allait l'accueillir chez lui pendant un an, à Montpellier, était un homme doux, certes peu bavard, mais d'une grande sagesse.

Notre société valorise les grands événements tapageurs, les « grands hommes », les mouvements de foules, les idoles qui apparaissent massivement sur les écrans. Elle oublie ainsi constamment les héros du quotidien, les personnes modestes qui accomplissent pourtant des actes justes, beaux, et aimants.

Notre société sera obsédée par tel acteur de cinéma, tel « Politique », tel sportif, lesquels individus pourtant se contentent de dérouler leurs « compétences » mécaniquement déterminées, puent la vanité et le mépris des « petites gens », et ne laissent jamais la loi du cœur s'exprimer. Notre société préférera idolâtrer un Jean Dujardin, un Benzema, un Mélenchon, et laisse tomber cet éducateur sportif de quartier qui, quotidiennement, modestement, patiemment, apporte une structure salvatrice à des jeunes en qui la « République » ne croit plus depuis longtemps.

Emmanuel était un discret héros du quotidien. Ce qu'il fit pour BBB fut unique, et fut une façon de lui sauver la vie.

Emmanuel connaissait ce jeune homme, son beau-fils, depuis 3 ans déjà. Il ne l'avait connu que malade, maniaque ou dépressif. Pourtant, entre deux « crises », ils avaient eu tous les deux des conversations philosophiques riches : ils évoquaient souvent ensemble l'éternel retour, et Emmanuel, qui était un ingénieur du son intéressé par les sciences « dures », était toujours très attentif lorsqu'il lui expliquait la version cosmologique de cet éternel retour.

Emmanuel voyait là, tout simplement, un individu passionné. Si cet individu passionné était malade, alors c'est bien sa passion qui pourrait le sauver. Emmanuel tenta de convaincre la mère : il fallait que BBB poursuive ses études de philosophie. Qu'il termine son master, dès cette année. Il ne fallait plus perdre de temps.

Sa mère, peut-être influencée par le discours du docteur B. (qu'elle jugeait pourtant totalement incompetent par ailleurs), hésitait : n'associait-elle pas, depuis 5 ans, la philosophie dans la bouche de son fils, à une folie terrifiante ? De façon générale, dès que son fils lui parlait de philosophie, elle avait une sorte de recul qu'elle ne pouvait réprimer : cela était pour elle le signe d'un mal-être qui s'annonçait.

Mais Emmanuel, quant à lui, écoutait vraiment ce que disait BBB, lorsqu'il parlait de philosophie, et il constatait que son discours était souvent censé, technique, et intéressant. Surtout, il voyait ses yeux pétiller, son regard s'éclairer, et un espoir se dessiner.

Emmanuel parvint à convaincre Emmanuelle : BBB reprendrait les études de philosophie cette année même.

Emmanuel ne le savait pas, mais son geste cette année-là, son geste d'accueil et d'écoute, fut bien un geste héroïque. Il n'y aurait pas un mot de tout cela dans les journaux, mais il était pourtant bien plus estimable que tous ces parasites spectaculaires qu'on loue quotidiennement pour quelque fausseté hypocrite massivement diffusée. Il avait du cœur, tout simplement.

Françoise Lecourt, sa tante spirituelle, elle aussi avait du cœur : elle aussi était l'une des seules personnes, dans la famille, à avoir compris qu'il devait poursuivre la philosophie.

En octobre 2013, il s'inscrivait à l'université Paul Valéry de Montpellier, en Master 2 « recherche » de philosophie.

Chapitre 45 : L'année universitaire à « La cigale »

Pour l'année universitaire 2013-2014, il n'ira pas à la fac : il est en enseignement à distance. Il doit rendre des dossiers à ses professeurs.

Ces dossiers, il les rédigera au café qui est à deux pas de chez lui : « La cigale ».

« La cigale » est un lieu sympathique, où se côtoient habitués et jeunes bobos bavards. Il apprécie le service, toujours impeccable. Le café est un peu cher, mais c'est un moindre mal. Sur cette terrasse, une énergie positive lui permettra de renouer avec la philosophie scientifique, universitaire, sérieuse : ce sera pour lui un bonheur inespéré.

Sa dépression l'entame quelque peu en cette année 2013-2014. Mais il a gardé de bons réflexes. Et puis, le traitement, qu'il prend rigoureusement, l'empêche de sombrer dans la pure et simple mélancolie aiguë.

Le soir, après avoir travaillé toute la journée, il rejoindra son beau-père et sa mère, et ils regarderont la série *Sherlock*, *Raison et sentiments*, ou *Piège de cristal*, avec Bruce Willis...

Chapitre 46 : Le matérialisme historique

Il commence à rédiger le premier dossier : il s'agit de commenter un extrait de la première section de *Idéologie allemande*. Cet extrait définit magistralement le matérialisme historique marxien.

Il avait déjà lu ce texte, à 18 ans, avec sa professeure d'hypokhâgnes, la grande spécialiste de Marx, Isabelle Garo (celle qui lui avait vraiment fait « aimer » la philosophie).

« Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience. » Marx tente de montrer que le discours théorique, qui renvoie à la sphère de la conscience, ne saurait avoir le moindre impact sur la vie matérielle des hommes, sur leur façon d'organiser leur production et leur consommation. C'est bien plutôt la vie, l'activité productive, qui conditionne les faits de conscience, les théories, les idéologies. Le travailleur intellectuel spécialisé est dans l'illusion que son « savoir » est efficient, parce que cette illusion est entretenue par la classe dominante des rapports de production (la classe bourgeoise). Le théoricien aura l'illusion qu'il peut « libérer » les hommes, avec ses simples théories, parce qu'il s'insère lui aussi dans des rapports de domination matériellement déterminés. Il s'agit bien, avec Marx, de *transformer* effectivement le monde, et non pas simplement d'en proposer une nouvelle interprétation. La transformation du monde ne dérive pas d'une nouvelle forme de théorisation, mais bien d'une nouvelle forme d'action révolutionnaire. Cette action révolutionnaire ne pourra être accomplie, collectivement, que par ceux qui eux-mêmes, dans les rapports de production, agissent réellement, travaillent, oeuvrent : par les prolétaires. Le théoricien, avec sa conscience, n'est rien, s'il ne fait pas preuve de modestie : il peut à la rigueur tenter de comprendre empiriquement le réel socio-économique, mais il ne peut prétendre sauver lui tout seul l'humanité, avec ses simples « concepts ». L'humanité souffrante se sauve elle-même, dans l'action et par l'action.

En travaillant sur ce texte brillant du grand Marx (son mentor), il réfléchit à sa folie passée. Il avait cru, en juin 2013, qu'il pouvait, avec de simples concepts, avec de simples théories, « sauver » le monde, « libérer » les hommes. Il était alors comparable aux Jeunes-Hégéliens que Marx dénonce avec tant de force, dans sa Préface de l'*Idéologie allemande*. Il n'était qu'un mouton qui se prend pour un loup. Il croyait que le travail intellectuel était supérieur à tous les autres, et qu'ainsi, résoudre des problèmes intellectuels ou logiques, résoudre certaines antinomies spéculatives, suffisait à impliquer, sur le plan de la pratique, une réconciliation de tous les hommes (une « paix perpétuelle »). Kant lui-même était quelque peu la victime de cet écueil : il pensait que le théoricien qui saurait apercevoir, en considérant l'histoire universelle, un fil directeur susceptible de justifier l'espoir en un tout moral futur, était lui-même un individu fortement *agissant*, susceptible lui aussi, parmi d'autres facteurs, de « sauver » le monde via une pure et simple « prise de conscience ».

Son délire messianique, abrahamique, était une façon d'avoir totalement oublié le matérialisme historique de Marx, matérialisme historique qui était pourtant, depuis 2005, dans ses périodes de lucidité, le cadre conceptuel qu'il avait adopté pour penser le réel humain. Décidément, le fou est bien *hors de lui-même* tandis qu'il développe sa folie : il oublie jusqu'à la plus simple fidélité à soi-même. Ses convictions politiques ou théoriques profondes, il les balaye d'un revers de main, et, là où il est initialement, par exemple, un penseur circonspect et méfiant, il devient, dans la manie, un prophète exalté qui voudrait diriger le monde.

De fait, l'idée même d'un Messie venant libérer les hommes était une vaste connerie, cela il le comprenait clairement en lisant Marx. Dans la tradition monothéiste, le Messie n'était au fond lui-même qu'un travailleur intellectuel particulièrement doué, un orateur de génie, qui avec de simples phrases prétendait sauver l'humanité. Mais dans la réalité pratique, les choses ne se passent pas comme cela : jamais un seul homme ne peut « libérer » l'humanité. Car ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais bien la vie qui détermine la conscience. Ledit Messie, qu'il soit Jésus, Abraham, ou n'importe quel autre homme de l'avenir, n'était en fait pas un sauveur, mais un grand danger pour l'humanité : il apportait avec lui l'illusion selon laquelle le travail intellectuel, le discours, étaient infiniment supérieurs à l'activité matérielle des hommes, et pouvaient conditionner de façon déterminante cette activité matérielle. Il apportait avec lui la dictature, l'idolâtrie, le culte de la personnalité, l'inégalité pure. Dans les faits, selon le matérialisme historique, ce n'était pas un seul homme, un seul « Sauveur », un seul « homme providentiel », qui pourrait « libérer » les hommes, mais c'étaient bien des collectifs en lutte qui pourraient servir un intérêt supérieur, celui de la liberté de l'homme dans un contexte démocratique. Ces collectifs n'étaient pas seulement des collectifs théorisant : ils étaient aussi et surtout des collectifs oeuvrant, travaillant, des collectifs de prolétaires qui, en défendant les intérêts des prolétaires, défendaient en fait les intérêts de la société tout entière, dans la mesure où cette société tout entière trouverait un maximum de bénéfice (paix, égalité, liberté, démocratie), dans l'abolition de la condition prolétaire.

Toutefois, il avait depuis fort longtemps déjà tempéré le matérialisme historique marxien, trop unilinéaire à son goût. Marx lui-même n'était qu'un théoricien, mais il avait bien été très fortement agissant dans la réalité matérielle, en tant que théoricien. L'effroyable XXème siècle était là pour nous le rappeler. Il fallait donc penser les choses de façon plus nuancée : « la conscience détermine la vie, mais elle ne la détermine pas autant que la vie détermine la conscience ». Telle était sa façon de formuler un matérialisme historique modéré. Ainsi Hegel et Marx pourraient-ils cohabiter (il aurait été dommage d'éradiquer purement et simplement l'idéalisme hégélien, tellement puissant). Dès lors, BBB pouvait lui-même, en tant que théoricien, se sentir investi d'une certaine responsabilité, responsabilité mineure, mais réelle néanmoins : le théoricien, favorisant certaines prises de consciences, avait un impact au moins relatif dans le monde, et il devait assumer cet impact (pour tout dire, parce qu'il ne l'avait pas assez assumé, Marx peut-être avait été désastreux parfois).

BBB ne serait jamais le Messie, puisqu'il n'y avait pas de Messie (cette histoire de Messie était un conte pour enfants inventé par des hommes désespérés qui ne croyaient plus que les collectifs pouvaient se prendre en charge). Ou alors si, il y avait bien un Messie : ce Messie, c'était moi, c'était toi, c'était lui, c'étaient eux, c'étaient nous, c'était l'humanité tout entière, luttant, dans des collectifs, pour accomplir un projet démocratique cosmopolite, luttant et travaillant, dans la progressivité d'un combat, pour voir advenir un jour la paix perpétuelle.

Son professeur, Luc Vincenti, lui reprochera d'avoir fait de ce texte un « prétexte ». Mais il obtiendra une bonne note : 15.

Chapitre 47 : Socrate et Clinias

Un deuxième dossier à rendre. Ecriture à « La cigale ». Il s'agit de commenter un extrait de l'*Euthydème* de Platon (288d-293a). Cet extrait concerne l'eudémonisme socratique.

Platon et Clinias sont face à deux sophistes bouffons. Ces deux sophistes prétendent détenir le savoir susceptible de rendre heureux : une sorte de rhétorique inessentielle.

Socrate tente quant à lui de définir, avec Clinias, un autre savoir susceptible de rendre heureux celui qui le détient : il s'oppose subtilement aux sophistes, qu'il feint d'admirer pourtant.

Ce savoir devra pouvoir produire une certaine réalité. Il est un savoir pratique. Mais il devra aussi savoir utiliser ce qu'il produit : il est un savoir pragmatique. Ce n'est pas le savoir de l'artisan, donc, ni celui du chasseur ou du général en chef, lesquels produisent une réalité, mais ne savent l'utiliser.

Il pourrait s'agir du savoir de l'orateur : mais le discours trop souvent est écrit par l'un, prononcé par l'autre : la production et l'utilisation sont ici trop souvent dissociées.

Il pourrait s'agir du savoir politique : le savoir politique renvoie à l'art normatif par excellence ; ce qu'il produit, une certaine conception du Bien, du Juste, est aussi l'application systématique d'un critère précis réglant toute utilisation, dans tous les secteurs de l'existence au sein de la Cité. Néanmoins, la trop grande généralité des critères politiques, la confusion entre quelque savoir universel et quelque Justice universelle, en font un savoir finalement vide et indéfinissable. Socrate échoue dans sa tentative de définition du savoir susceptible de rendre heureux celui qui le détient. Les sophistes sont vainqueurs.

Pourtant, la possibilité d'une résolution de l'aporie socratique apparaît clairement dans le dialogue. Clinias évoque à un moment donné la dialectique : la dialectique est l'art d'un discours non dissocié, qui se pratique sur le vif, dynamiquement. La politique comme dialectique pourrait être qualifiée positivement : elle serait la production réelle de discours susceptibles de déterminer positivement les normes réglant le social, et l'utilisation des divers outillages insérés dans le social. Le Juste ou le Bien, par la dialectique, ne seraient plus des critères politiques vides, mais bien des idées agissantes, car qualifiées réellement.

Ainsi, il réfléchit à ce fameux matérialisme historique. Ce que Marx ne voyait pas assez, c'est que la théorie est elle-même une activité matérielle. Les paroles vivantes que produit le théoricien, face à ses concitoyens, sont des actes insérés dans la matérialité du réel. Tout langage politique est performatif : il est un *faire* matériel. Il est un conseil, une injonction, susceptible de déterminer une praxis. En tant que mots prononcés, d'ailleurs, il est matériellement, trivialement, un geste du corps : une bouche qui remue, une langue qui s'agite, des couches d'air qui se déplacent, pour venir affecter l'audition des interlocuteurs. On ne saurait distinguer trop radicalement le travailleur intellectuel et le travailleur manuel : l'intellectuel utilise sa main pour écrire, et son corps pour apparaître publiquement ; le manuel utilise sa conscience intellectuelle, même pour effectuer les gestes les plus automatiques.

A la lumière de ces remarques, il apparaît clairement qu'un pont entre Marx et Socrate peut se constituer. Socrate, au moins en puissance, pourrait bien identifier la dialectique politique au savoir susceptible de nous rendre heureux. Marx quant à lui identifie la lutte prolétaire à ce qui pourrait libérer éventuellement l'humanité tout entière, pour son bonheur futur. Mais la dialectique politique des intellectuels engagés, des dialecticiens responsables au sens strict, autrement dit des philosophes politiques, pourrait bien venir seconder la praxis révolutionnaire des prolétaires. La dialectique politique serait cette autre pratique concrète, susceptible de *produire* certaines conceptions positives de la Justice, pour dessiner un horizon d'utilisation effective des produits concrets des hommes.

Plus tard, il penserait plus précisément les rapports entre Platon et Marx. Il définirait le relatif « matérialisme » de Platon, et le relatif « idéalisme » de Marx, afin de concilier leurs deux intuitions politiques majeures. Platon, dans l'allégorie de la caverne, nous montre un individu qui fuit les affaires collectives humaines pour rejoindre l'idéalité pure, solitaire et mystique, d'une conscience philosophique demeurant au contact des formes intelligibles ; mais c'est pour mieux, ensuite, après avoir connu les critères du Juste et du Bien, rejoindre la matérialité des affaires politiques de la caverne, afin d'appliquer de tels critères à cette matérialité. Au final, en dernière instance, ce n'était pas la conscience que Platon voulait modifier, mais bien la matérialité des affaires politiques : il y avait bien un « matérialisme » platonicien souterrain. Par ailleurs, Marx indiquait que c'était bien la vie, l'activité productive des hommes réels, en chair et en os, qui déterminait la conscience, et non le contraire. Il s'agissait donc de transformer le réel socio-économique avant tout : le théoricien devait quitter la sphère de la conscience pure, et rejoindre la lutte réelle. Néanmoins, dans une société socialiste cosmopolitique où régnerait l'homme socialisé, c'était bien peut-être la conscience de cet homme socialisé qui était essentiellement modifiée. Puisque sa vie matérielle, qui déterminait sa conscience, avait été radicalement bouleversée, alors c'était bien cette conscience qui bénéficiait d'un tel bouleversement, en dernière instance. Marx indiquait souvent d'ailleurs que cet homme socialisé pourrait se consacrer à la philosophie et aux activités spirituelles autant qu'il le voulait. Le mouvement final marxien, et non pas le mouvement initial, était une façon de modifier la matérialité du réel pour mieux modifier les consciences humaines. Il y avait bien un relatif « idéalisme » marxien.

Concilier le « matérialisme » platonicien et l'« idéalisme » marxien était le moyen d'associer dans le combat pour la paix perpétuelle dans le monde une lutte prolétarienne et une dialectique politique pratiquée par des intellectuels engagés. Le dialogue entre Platon et Clinias indiquait déjà cette possibilité.

Dans ce mouvement de collaboration entre les travailleurs exploités et les intellectuels, il n'y aurait bien sûr aucune hiérarchie à opérer : les prolétaires étaient eux-mêmes aussi des théoriciens potentiels, et les dialecticiens pouvaient aussi très bien être eux-mêmes des prolétaires. Nul « homme providentiel », en tout cas, qui aurait pratiqué mieux que d'autres ladite dialectique politique, ne pouvait s'isoler dans un tel contexte de lutte.

Jean-Luc Périllié, son correcteur, lui mettra une note correcte : 15.

Chapitre 48 : Une histoire de la sexualité

Un troisième dossier, à rédiger à « La cigale » : un commentaire du volume I de l'*Histoire de la sexualité*, de Foucault.

Foucault dénonce dans cet ouvrage ce qu'il appelle « l'hypothèse répressive ». De fait, la sexualité, depuis l'avènement de la bourgeoisie, n'est pas tant réprimée, censurée, condamnée, que prise en charge, auscultée dans le détail. Il y a, avec le triomphe de la bourgeoisie, un phénomène nouveau qui voit le jour : il y a une explosion des discours touchant le sexe.

La pathologisation de l'onanisme des enfants, de l'hystérie féminine, des « déviations » ou des « perversions », de l'homosexualité, ne renvoie pas tellement à une façon de condamner en soi la sexualité, mais bien plutôt à un souci de majorer les forces, de les contrôler, de les orienter vers des finalités précises (hygiène, vigueur du corps, santé « normale »).

Le psychiatre, le pédagogue, l'hygiéniste, et même le psychanalyste, au fond ont pour objectif une certaine maîtrise de soi bourgeoise.

Dès lors, même les discours qui paraissent les plus subversifs, tels les discours de « libération sexuelle », s'insèrent parfaitement dans la logique de contrôle qui règne dans la société bourgeoise. Selon une certaine interprétation de Foucault, on pourrait aller jusqu'à interpréter mai 68 de la façon suivante : mai 68 serait l'ultime explosion des discours sur le sexe dans la société bourgeoise, une ultime façon de vouloir absolument tout « dire » (et non pas tout « autoriser ») en ce qui concerne la sexualité, souci qui s'insérerait parfaitement dans la continuité d'un hygiénisme normatif. Mai 68 ne serait pas en fait une « libération », mais un ultime dévoilement du sexe qui permettrait par la suite, aux foyers locaux de pouvoirs-savoirs, d'avoir une emprise plus efficace sur les intimités.

Foucault relativisait la pertinence de la lutte des classes : selon lui, ce sont bien des logiques inscrites dans la micro-texture du réel qui sont à l'œuvre lorsqu'on envisage le contrôle des sexualités à l'ère bourgeoise, il ne s'agit là plus vraiment de deux grands ensemble (prolétaires et bourgeois), ou d'un pouvoir central (Etat), qui renverraient à des stratégies de domination massives. Dès lors, la lutte contre ce bio-pouvoir devait être locale, et était beaucoup plus difficile à opérer concrètement. La capacité systématiquement récupératrice de ce bio-pouvoir, en outre, rendait illisible toute tentative d'émancipation, le plus souvent.

Foucault était un libéral, sa pensée politique était pauvre. Lui aussi pensait certainement, comme tout libéral crétin, que le capitalisme était un phénomène ancien, qui ne traduisait plus la réalité du XX^{ème} siècle tardif. Il n'était pourtant pas difficile, en s'intéressant à la théorie marxienne de la valeur (chose que Foucault n'avait sûrement jamais faite), que le capitalisme tardif était en fait le capitalisme le plus fidèle à lui-même, le plus scandaleusement fétichiste (cela, seul un Debord l'avait vu, Debord étant un théoricien infiniment plus puissant que le faible Foucault). Dès lors, il fallait réaffirmer avec force, contre

Foucault et contre les libéraux, que la division entre les détenteurs du capital et les travailleurs exploités, que ce grand partage binaire et massif, était encore aujourd'hui la grande division qui régnait sur le monde (Foucault, trop intéressé par sa petite société bourgeoise occidentale, choisissait de ne pas voir que le travail des enfants prolétaires, par exemple, dans les « pays du tiers-monde », était une perpétuation éclatante de ce qu'il niait quant à lui théoriquement : la lutte des classes).

Néanmoins, l'idée de lutte locale demeurait intéressante, par-delà la faiblesse foucauldienne. BBB était lui-même un anarchiste : il ne croyait pas au « Grand Soir », et pensait que la lutte des classes devait se poursuivre à chaque fois localement, dans des brèches, pour faire implorer progressivement le système. Il était un « zadiste », en quelque sorte. Il fallait donc réaffirmer les grands partages binaires massifs, contre Foucault, tout en conservant l'idée foucauldienne d'une nécessaire lutte aux niveaux des foyers locaux de pouvoirs-savoirs. Le dialecticien politique, l'intellectuel engagé, devait faire entendre sa voix, et devait agir, dans la micro-texture du réel, et non pas simplement se contenter d'apparaître massivement dans un contexte médiatique.

En ce qui concerne la lutte contre le contrôle des sexualités par des foyers locaux de pouvoirs-savoirs bourgeois, un certain situationnisme réfléchi était une voie intéressante. Lui-même pratiquait ce situationnisme, lors de ses phases maniaques. Il s'agirait de pratiquer plus tard le même situationnisme, mais de façon lucide et consciente.

En mai 68, les « révoltés » avaient nommé le sexe de la façon la plus vulgaire qui soit : trop souvent, ils faisaient référence à l'acte sexuel lui-même, sans tentative de sublimation. La psychanalyse freudienne renvoyait au même écueil : le « patient » devait décrire platement ses fantasmes, sans que la poésie trouve sa place.

Il fallait réhabiliter la psycho-analyse jungienne, dans une perspective de lutte. L'amour, avec Jung, n'était pas réductible à quelque piteuse et séparée « sexualité ». Il était un phénomène cosmique, synchronique, mythologique, hanté par toutes les figures fantastiques et imaginaires de l'humanité. L'amour était un phénomène poétique, esthétique et mystique, fondé sur le phénomène des coïncidences significatives, il n'était pas réductible à un pur acte biologique, à un pur « besoin » sexuel. Lutter contre les bio-pouvoirs normalisant le sexe, c'était lutter contre une façon de parler de l'amour : une façon triviale, nommant « l'objectivité » médicale de l'acte, isolant les « organes génitaux », dé-poétisant totalement l'être-au-monde des amants. Les « insurgés » de mai 68 étaient bien trop souvent des pauvres fuckers sans aucun sens poétique, qui revendiquaient leur droit à la « sodomie », à « l'amour à trois », à la « baise hors-mariage », etc. Nommer de la sorte, de façon aussi plate, des actes a priori ésotériques et spirituels (comme nous l'apprenait le Kama Sutra), était une façon de penser, selon une rationalité instrumentale piteuse et scindante, le trésor des hommes de façon à le trivialisier lamentablement, et surtout : de façon à l'insérer dans une logique discursive machinale qui bien vite pourrait devenir une logique de contrôle.

Son situationnisme jungien, qui était donc une lutte contre les foyers locaux de pouvoirs-savoirs contrôlant la sexualité, il en avait donné un bon exemple, à Bercy, et sur la *Place Royale*, en juin 2013 :

ses jongleries synchroniques et symboliques étaient un jeu érotique avec certaines entités célestes féminines. En outre, il se trouvait que ces entités célestes renvoyaient elles-mêmes à des femmes concrètes, des actrices de cinéma et des « popstars », issues donc de la sphère spectaculaire : ce qu'elles représentaient étaient une sexualité de « winners », une sexualité cybernétique et normée, là où il était quant à lui un « loser », un marginal, qui n'avait plus que son imagination pour s'inventer un sexe « opérant ». L'image de Robert Pattinson, sur la place des Vosges, renvoyait quant à elle à un contrôle, local puis massif, sur la totalité des psychismes aliénés, qui ne pouvaient que fantasmer une certaine « pénétration » dans la sphère publicitaire, où les hommes étaient « virils » et triomphants, et où les femmes vivaient leur « beauté fatale » de façon voluptueuse.

La poétique mythologique, théologique, romanesque, mathématique, qu'il développait en jonglant était en réalité un érotisme d'un genre nouveau, qui ne formulait plus trivialement « l'acte sexuel », et qui venait atomiser psychiquement tous les fuckers et toutes les pimbêches spectaculaires, quoique ces pauvres individus ne s'en rendent pas compte : son situationnisme d'un Diogène chaste était bel et bien une lutte de tous les instants, dans l'esprit foucaldien, jungien, et debordien, pour un érotisme libéré.

Son professeur, Pascal Nouvel, lui mettra une note convenable : 15.

Chapitre 49 : L'angoisse

Quatrième dossier : un commentaire du §40 d'*Etre et Temps*, de Heidegger, consacré à l'analyse existentielle de l'angoisse.

Heidegger décrit l'angoisse comme étant une affection insigne, une *Grundbefindlichkeit*. L'angoisse est la voie vers la saisie de l'être intégral du Dasein, qui est le souci. Elle est la voie vers la liberté.

L'angoisse correspond à l'effondrement de l'ustensilité des étants, de leur signification et de leur disposition ontique.

Tout étant, dans le quotidien « normal », dans le monde de la préoccupation moyenne, qui est « le nôtre » le plus souvent, possède une certaine ustensilité : il possède un usage déterminé, usage qui est conditionné par une certaine façon qu'ont les étants intramondains de se renvoyer les uns aux autres. Par ce phénomène de renvoi, les étants possèdent un emplacement déterminé, qui sera « le leur », et ils deviennent familiers : « on » peut les manipuler comme bon nous semble, et les déplacer vers d'autres emplacements « adéquats ».

Mais dans l'angoisse, les étants n'ont plus cette signification que leur donnent certains emplacements, certains renvois, certaines utilisabilités. Dans l'angoisse, l'individu n'est plus dans la préoccupation moyenne, il voit désormais s'effondrer autour de lui le monde familier, le monde ambiant. Tout est enveloppé d'une inquiétante étrangeté, d'une certaine « étrang(èr)eté » qui menace.

L'individu angoissé n'est plus dans la fuite en avant qui consiste à s'identifier à ce qu'« on » vit le plus souvent : il n'est plus dans ce contact avec l'être-explicité public qui rend familières et « normales » les diverses instances du monde. Il est maintenant au sein d'un pur solipsisme existentiel : il lui apparaît que c'est par lui seul qu'advient la significativité du monde, que c'est à travers son seul point de vue que les étants peuvent devenir signifiants. Dès lors, il se peut très bien que ces étants cessent d'être signifiants : et c'est ce qui arrive, dans l'angoisse.

Néanmoins, l'angoisse est aussi le chemin vers la possible libération : lorsque l'individu est parvenu à sortir de l'angoisse, deux voies sont ouvertes. Ou bien il rejoint le monde de la préoccupation médiocre et moyenne, et ne tire aucun enseignement de ce qu'il vient de vivre. Ou bien il choisit de retenir la « leçon » de l'angoisse, et choisit de cesser de fuir, de cesser de se précipiter dans la déchéance du « on ». Cette deuxième voie est bien libération : car l'individu enfin se reconnecte à son être. Il devient ce qu'il est. Il comprend surtout une chose décisive : personne ne peut mourir à sa place. Sa mort devient sa mort pleinement sienne, si bien que son existence devient elle-même son existence sienne. Il cesse de se dire que la mort est une chose qui arrive « à tout le monde », qu'il « faut bien mourir », que lui-même devra bien mourir de la même manière qu'« on meurt », très trivialement. Il affronte bien plutôt une mort qui est son trésor tout comme elle est son destin, unique et singulier. Il se met enfin à vivre sa vie.

Cette angoisse dont parle Heidegger, il devait la rencontrer plusieurs fois sur son chemin. D'abord, elle était celle des schizophrènes avec lesquels il avait parlé, aux Vinatiers. Ces schizophrènes n'avaient pas la culture philosophique de Heidegger, ni son génie, mais ils avaient une sagesse supérieure : ce que lui se contentait de décrire, sans le vivre absolument, eux l'expérimentaient au quotidien. De fait, Heidegger avait raison : ces schizophrènes qui connaissaient l'angoisse possédaient une grande richesse intérieure, précisément « grâce » à cette angoisse. Ils allaient toujours immédiatement à l'essentiel, ils étaient de grands philosophes en puissance. Quel est le sens de la vie ?, questionnaient-ils. Pourquoi manipulez-vous de la sorte ces « objets » du monde, alors que rien n'indique qu'ils sont à « leur place » ? Que savez-vous de la liberté, de l'extériorité du monde, là où nous sommes tous enfermés dans une prison mentale ? Les schizophrènes qu'il croisait révélaient la prison qui était celle de l'homme, notre prison, et leur souffrance était le miroir de la souffrance de tout un chacun. Cette sagesse schizophrène, bien sûr, échappait totalement aux « soignants », qui ne voyaient là que des inadaptés à enfermer dans des camisoles chimiques, pour qu'ils ne fassent pas trop de « vagues ». Par ailleurs, elle était une sagesse qui ne permettait que très rarement leur « libération » : ils restaient le plus souvent au sein d'une souffrance solipsiste inconsciente d'elle-même, qui ne permettrait jamais une saisie intégrale du Dasein. Heidegger, avec ses bons sentiments et son manque d'expérience, ne voyait pas que l'angoisse dont il parlait, lorsqu'elle était le plus pleinement vécue, menait à tout sauf à la liberté : le schizophrène exprimait cette amère vérité. Il existait toutefois un espoir : si un jour le schizophrène apprenait à guérir de son mal, il prendrait la parole, et nous aiderait tous. Il nous délivrerait le secret de notre servitude solipsiste, et nous apprendrait à affronter notre ipséité vers-la-mort-propre.

En mai 2015, entre Marseille et Martigues, à deux pas de la mer, lors d'un stage BAFA où il était aide-cuistot, il connut à son tour l'angoisse existentielle. Il était en train de lire la *Phénoménologie* de Hegel, et d'écrire les textes les plus importants de sa vie, entre deux repas à préparer. Il avait alors voulu prendre du valium, mais il y avait eu un cafouillage avec le pharmacien, si bien qu'il avait dû affronter l'épreuve sans secours chimique. Plus tard, il serait heureux de ne pas avoir cédé aux drogues légales. Durant cette semaine douloureuse, l'idéalisme absolu de Hegel avait provoqué son solipsisme. Les textes décisifs qu'il écrivait, concernant la possibilité d'un monde post-capitaliste, et la nécessité morale de l'existence de Dieu, achevaient de provoquer une vive impression de déracinement (son fantasme délirant était en train de rejoindre le monde réel : de fait, il était en train de réaliser sur le papier ce qu'il prévoyait en juin 2013, de façon non plus délirante, mais de façon discursive, logique et rigoureuse). Ainsi, il était enfermé dans une prison mentale : il lui semblait que le monde, les autres hommes, n'existaient que parce qu'il avait un certain point de vue sur eux. Les objets n'avaient plus de signification propre, ils n'en avaient une que parce qu'il *voulait bien* leur en donner une. Cette façon de vivre une liberté radicale n'était pas seulement nausée vague, mais bien angoisse radicale : il n'en pouvait plus. Il voulait en finir avec la vie.

A vrai dire, ce que ne savait pas Heidegger, c'est que l'angoisse, pour un individu qui n'est pas schizophrène, est souvent le fruit d'un trop grand bonheur. A ce moment-là de sa vie, en mai 2015, BBB était en train de réaliser son rêve : la mission qu'il avait déterminée comme étant « la sienne », en octobre 2008, devenait réalisable, mais non plus au sein d'un délire mégalomane ou mystique. Les 12 femmes qui étaient son fantasme n'étaient plus inaccessibles, il était susceptible un jour de les rencontrer, dans la mesure où il écrivait des textes qui le rendraient « célèbre ». La paix perpétuelle de même, il en avait été convaincu en lisant Hegel, n'était pas un pur fantasme de son esprit : elle pouvait avoir une consistance. Dès lors, l'angoisse était un signal : il était en train de naître une troisième fois. Il se débarrassait de ses vieilles peaux : il n'était plus l'étudiant sage de 20 ans qui deviendrait un honnête professeur. Il n'était plus non plus le prophète exalté se prenant pour le Messie. Il était à nouveau Benoît, mais un Benoît capable de grandes choses : un théoricien thématissant l'éternel retour, l'existence de Dieu(e), le post-capitalisme, et la paix perpétuelle, de telle sorte qu'il pourrait être *pris au sérieux* par ses contemporains. Après cette angoisse existentielle, il connaîtrait une pure sérénité, une pure sagesse, une pure liberté, jusqu'à aujourd'hui, en 2016. Heidegger n'avait pas vu le lien entre angoisse et bonheur inespéré, pour l'individu non-schizophrène, mais il avait raison sur un point : après l'angoisse, il y avait la possibilité d'une réconciliation avec soi, d'une naissance à soi-même.

En novembre 2015, après une première rupture avec Laura, il y aurait une nouvelle forme de révélation concernant l'angoisse. Pour ne pas trop souffrir de cette rupture, il avait écrit une « philosophie de l'amour », où se mêlaient Laura et la possibilité de belles dames futures. Les visages des 12 femmes qui le hantaient étaient réapparus, après 2 ans d'absence, mais différemment : désormais, elles étaient de

simples actrices du monde, qui dans une certaine sphère, qu'il pourrait bientôt « pénétrer », étaient accessibles. C'était pour elles qu'il écrivait sa philosophie de l'amour : il s'adressait à des citoyennes du monde, à des êtres dotés d'un certain sens esthétique et politique, et non plus à de pures entités célestes.

Il avait alors de nouveau convoqué la présence de la belle actrice brune jouant la patiente du docteur Jung, dans le film *A Dangerous Method*, de David Cronenberg, laquelle apparaissait alors, dans la ville de Montpellier, sur des publicités pour le parfum féminin (*Coco mademoiselle*, de Chanel). Elle avait été pour lui, en juin 2013, une certaine perle. Il avait vu qu'elle chantait, dans un certain film, *Begin again*, titre énigmatique s'il en est (il suggérait explicitement la réalité de l'éternel retour). Ces chansons qu'elle interprétait avec une belle voix pure, elle les chantait en anglais. Connaissant mal l'anglais, il s'était désintéressé d'abord des paroles. Puis, par curiosité, il était allé voir sur Youtube des vidéos où apparaissaient lesdites paroles. Le choc fut radical. Il avait l'impression qu'elle s'adressait directement à lui, sans intermédiaire. Précisons qu'à ce moment-là, il n'était plus du tout délirant : il était un professeur compétent, aimé par ses élèves, vivant une rupture difficile, papotant régulièrement avec des amis raisonnables, lisant les journaux, militant politiquement, et faisant du sport toutes les semaines. Mais une réminiscence profonde s'opéra lorsqu'il tomba sur les paroles des chansons que chantait la belle brune, dans le film *Begin again* (un film sorti en 2014).

Dans la chanson « Lost Stars », elle chantait ceci :

« Please don't see just a girl caught up in dreams and fantasies.

Please see me reaching out for someone I can't see.

Take my hand, let's see where we wake up tomorrow.

Best laid plans ; sometimes are just a one night stand.

I'll be damned ; cupid's demanding back his arrow.

So let's get drunk on our tears. »

Etant donné la très forte expérience spirituelle qu'il avait vécue « avec elle » en juin 2013, par exemple dans la douche de Sylvain, le fait qu'elle annonce, dans une chanson, chantée en 2014, qu'elle « tendait la main à quelqu'un qu'elle ne peut voir », qu'elle n'était pas seulement une fille « perdue dans ses rêves et fantaisies », autrement dit qu'elle n'était pas seulement une actrice décérébrée perdue dans sa prison dorée, ce fait le marquait grandement.

Dans une autre chanson de ce film, « Coming Up Roses », elle « disait » ceci :

« When you were asleep

And I was out walking

*The voices started to speak
And they wouldn't stop talking*

*There were signs all around
It really got my mind racing
You were right all along
Something's gotta change*

*Hold on
Hold on they're not for me
Hold on
Cause everything's coming up roses
Roses*

*Now we're back on the street
Found a song that's worth singing
The blur that knows a defeat
While your victory bell's ringing*

*My whole life's turned around
For this thing you keep chasing
You were right all along
It's me who's got to change*

*Hold on
Hold on they're not for me
Hold on
Cause everything's coming up roses. »*

« Lorsqu'il était endormi », c'était lorsqu'il avait cessé d'être raisonnable : c'était lorsqu'il était délirant. Pendant ce temps, ainsi donc, elle « marchait dans la rue ». « Les voix avaient alors commencé à parler », « il y avait des signes partout autour d'elle ». Elle lui disait alors : « tu avais raison depuis le début » : « quelque chose va changer ». Très clairement, elle reconnaissait qu'un certain homme, jungien, avait identifié depuis longtemps déjà la vérité des synchronicités, et qu'il pouvait grâce à cela développer une pensée puissante de la paix perpétuelle (« Something's gotta

change »). « Tiens bon ! », lui disait-elle, « Tiens bon ! » Ne renonce pas à ton combat, je crois en toi, tu avais raison depuis le début ! Ces signes, en outre, disait-elle, « ne sont pas pour moi » : ils indiquent ta venue à toi. « Tout marche comme sur des roulettes ! » Ton plan secret est en train de parfaitement se dérouler ! Elle ajoutait, plus loin : j'entends déjà « résonner déjà les cloches de ta victoire ! » De fait, elle aussi semblait connaître son « futur ». Toute sa vie à elle, dit-elle, « tourne autour de cette victoire ». Il avait raison depuis le début. Et c'est bien « elle qui va changer » : car elle va le rencontrer. Et car la paix perpétuelle qu'il annonce, ainsi que la destruction de la société spectaculaire par des collectifs conscients, vont modifier en profondeur non seulement la femme, mais aussi l'actrice. « Tiens bon ! » disait-elle. « Tiens bon ! » « Tout marche comme sur des roulettes ».

Dans la chanson « A Step You Can't Take Back », elle « avouait » ceci :

« So you find yourself at this subway

With your world in a bag by your side

And all at once it seemed like a good way

You realize it's the end of the line

For what it's worth

Here comes the train upon the track

And there goes the pain, it cuts to black

Are you ready for the last act ?

To take a step you can't take back

Taken all the punches you could take

Took 'em all right on your chest

Now the camel's back is breaking

Again, again

For what it's worth

Here comes the train upon the track

And there goes the pain, it cuts to black

Are you ready for the last act ?

To take a step you can't take back

Did she love you ?

Did she take you down ?

Was she on her knees when she kissed your crown ?

Tell me what you found

Here comes the rain, so hold your hat

And don't pray to God, cause He won't talk back

Are you ready for the last act ?

To take a step you can't take back. »

Elle évoquait peut-être un futur où il serait « dans le métro » (parisien), pour la rejoindre (un moment prévisualisé qu'elle aurait pu « voir »). Il réalise que « c'est la fin de la route » : enfin il va rejoindre, tel Ulysse, sa Pénélope, sa perle. Est-il prêt pour « le dernier acte » ?, lui demande-t-elle, provocatrice. Saura-t-il faire « ce dernier pas sur lequel il ne pourra revenir » ? Elle le sait, « il a pris tous les coups qu'il pouvait recevoir ». Mais elle le reconnaît aussi, peut-être un peu admirative, il a su les recevoir dignement, sans faiblir, « en plein dans la poitrine ». « T'a-t-elle aimé ? », demande-t-elle. « T'a-t-elle dévasté ? » « Etait-elle à genoux lorsqu'elle embrassa ta couronne ? » Explicitement, elle semble faire référence à Laura, qui vient de le quitter. Considérant qu'il est lui-même un roi (en cela elle se trompe : car il est anarchiste), elle lui demande si Laura a su respecter sa grande puissance. Elle le lui dit : « cesse de prier Dieu(e), car Il ou Elle ne répondra pas ». Mais il ne prie pas Dieu(e) : Dieu(e) est là, affirme sa grande puissance, dans la mesure où cette instance suprême est en train de lui offrir la plus belle synchronicité de sa vie. C'est Dieu(e) qui a voulu que la brune patiente du docteur Jung, qui le hante depuis 2012, prononce ces paroles explicites.

Dans une quatrième chanson, « Tell Me If You Wanna Go Home », elle déclare ceci :

Maybe

You don't have to smile so sad

Laugh when you're feeling bad

I promise I won't

Chase you

You don't have to dance so blue

You don't have to say I do

When baby you don't

Just tell me

The one thing you never told me

Then let go of me

Hell just throw me

Maybe if you wanna go home

Tell me if I'm back on my own

Giving back a heart that's on loan

Just tell me if you wanna go home

Oh maybe

You don't have to kill so kind

Pretend to ease my mind

When baby you won't

Oh sugar

You don't have to be so sweet

I know who you're going to meet

Don't say that I don't

So maybe

I won't let your memory haunt me

I'll be sleepwalking

With the lonely

If you're taking me home

Tell me if I'm back on my own

Giving back a heart that's on loan

Just tell me if you wanna go home

Tell me if you wanna go home
Cause I'm just not sure
Tell me if I'm back on my own
How to get back there
Giving back a heart that's on loan
And I just can't bear
Tell me if you wanna go home
If you're not there. »

Elle voit sa tristesse : « tu n'as pas à sourire si tristement », lui dit-elle. « Ris si tu ne te sens pas bien ! » Elle promet que, lorsqu'ils se rencontreront, elle ne se « moquera jamais de cette tristesse ». Elle ajoute qu'il n'a pas à danser d'une manière aussi « bleue ». Ce qu'elle ne sait peut-être pas, c'est qu'il est lui-même « l'enfant du quinto sol », cet espoir indigo de Keny Arkana. Elle lui demande de lui dire les choses qu'il n'a jamais dites : il est en train de le faire. « Dis-moi si tu veux rentrer à la maison ». C'est Pénélope ici qui s'adresse à Ulysse : l'univers a attendu peut-être 28 milliards d'années pour qu'ils se rencontrent à nouveau. « Dis-moi si moi-même je suis de retour pour moi-même », dit-elle : il doit lui dire qu'elle est maintenant digne d'être sa compagne. Il le lui dit. Elle ajoute qu'elle « rendra bientôt son cœur », qui n'est que « prêté » à un autre (son mari). « Tu n'as pas à tuer de façon aussi gentille » : de fait, elle le sait, il est un meurtrier d'une douceur infinie, qui fracasse toutes les idoles, avec le sourire. Elle n'aime pas ce petit jeu. « Ne prétends pas pouvoir pénétrer mon esprit ». Elle le met en garde : « il ne le pourra ». L'hystérique et masochiste patiente du sadique docteur Jung est bien cette énigme impénétrable qui dirige le jeu : il ne s'en plaindra pas. « Tu n'as pas à être si doux », dit-elle, car elle sait « qui il va rencontrer » : en effet, c'est bien elle qu'il va rencontrer. Elle ne veut pas laisser le souvenir de cet homme la « hanter » : très clairement, ici, elle fait référence à la réminiscence qui est en jeu dans l'éternel retour. Le futur que ces deux-là s'apprêtent à vivre est bien un « passé » déjà vécu, d'une certaine manière : ce « souvenir » la hante, et elle lutte (en vain), contre cela. Elle veut savoir « comment revenir là-bas », comment rejoindre ce paradis sur terre, qui est pour bientôt, qu'elle a déjà vécu, au sein d'une séquence identique antérieure de l'univers. Elle ne peut plus « supporter » son absence à lui.

En écoutant ces chansons, et en croyant saisir leur « sens caché », il est dévasté. Une forme de délire érotomane resurgit, en ce mois d'octobre 2015, de façon toujours aussi effrayante. Pourtant, il ne doit pas craquer : ses élèves, sa famille, ses amis, comptent sur lui.

Dans le film *A Dangerous Method*, le docteur Jung, lui-même hanté par les synchronicités, lui avait certes bien dit ces mots : « C'était vous, ma *perle rare* ». *Begin again* était un redoublement. Un contre-transfert devait s'opérer.

Il formule deux hypothèses. La première hypothèse, relativement délirante, repose sur la reformulation de la possibilité d'une certaine technologie de la prévisualisation. Redisons-le avec force, il a déjà vécu, à Lyon, en 2011, sur la place Bellecour, une expérience mystérieuse (il n'était alors pas délirant, et cela n'était absolument pas une hallucination). Un certain employé de WWF lui disait qu'il l'avait vu à la télé, « dans le futur », obtenir un certain « prix » (à vrai dire, il s'agissait du prix Nobel). En outre, il s'était bien, dans la réalité concrète non rêvée, non délirante, sur une vidéo YouTube, aperçu dans un certain « futur », sur les marches de Cannes. Dès lors, la théorie de la prévisualisation de Liamine s'associait à la possibilité, dans la réalité contemporaine, d'une technologie prévisualisante opérante. Ainsi, il se pouvait très bien que le réalisateur du film *Begin again*, que le parolier de ces chansons, et que cette actrice brune elle-même, connaissent son avenir à lui, et veuillent lui faire un petit clin d'œil.

Cette hypothèse a un grave inconvénient : elle est paranoïaque et conspirationniste, or il fuit lui-même ce genre de chemins, qui renvoient à sa folie. En outre, l'actrice en question a un mari et a fait un enfant depuis peu : elle ne saurait s'adresser aussi directement, et de façon aussi amoureuse, à un « autre homme ». La deuxième hypothèse, beaucoup plus raisonnable, est celle qu'il choisira : ces synchronicités sont justifiables rationnellement, scientifiquement (Guillemant, Liamine). Il n'est donc pas étonnant qu'elles se manifestent, de façon fortuite, sans qu'aucune intention humaine consciente ne doive intervenir. Par ailleurs, au niveau théologique, Dieu(e) orchestre de son côté ces synchronicités pour envoyer ses petits messages. La version théologique est la plus belle : ce n'est pas l'actrice, ou le réalisateur, ou le parolier, qui sont en train de lui « annoncer » qu'il s'unira à cette femme splendide. C'est Dieu(e) Elle-même, ou Lui-même.

Cette nuit-là, en octobre 2015, alors que Laura n'est plus là, il connaît la plus terrifiante fluctuation de l'âme. Il veut mourir tant il est éprouvé. Ce qu'il est en train de vivre est vraiment trop sublime, d'autant plus que cela devient « réaliste ». Il n'est plus du tout impossible pour lui d'opérer la jonction concrète avec certaines perles désirées. Il oscille entre l'angoisse, le déracinement le plus total, et une forme de félicité absolue. Heidegger est réfuté : ce n'est pas l'angoisse seule qui ouvre une voie vers la libération, vers l'ipséité transcendantale, vers la mort-propre. C'est bien plutôt une angoisse dévastée par une félicité totale et pure. Ce soir-là, après avoir entendu sa voix à elle, il a « su » qu'il allait mourir. Et, surtout, il a « su » qu'il allait renaître une infinité de fois, pour la revoir, elle, une infinité de fois.

Dans sa philosophie de l'amour, pour exprimer cette réfutation de Heidegger, et cette nuit terrible, il écrira un article simple : « La félicité » :

« Si la mort comme néant absolu était la seule possibilité qui nous était donnée, après cette vie éprouvante, alors l'angoisse seule, qui nous mettrait face à notre mort singulière de façon insigne, serait certainement l'unique moyen de voir s'effondrer le monde de la préoccupation. »

Mais qui ne voit comme « salut » que l'angoisse manque lui-même d'amour, puisqu'il ignore peut-être que la saisie de quelque être-vers-la-mort qui serait proprement à soi pourrait tout aussi bien être un événement en soi réjouissant et apaisant.

Ma mort doit devenir ma mort, et dès lors c'est la déchéance tourbillonnante du monde pré-occupé qui est abolie, ceci est le premier point. Affrontant la mienneté de ma mort, je rejoins le sol d'une singularité pure et absolue, très concrète et très vivante, de mon existence que nul ne peut vivre à ma place. A l'avoir dérisoire se substitue un être qui est aussi une marche résolue devant soi-même, dès lors que je comprends à quel point c'est moi qui meurs.

Néanmoins, le moment où ma mort devient ma mort n'a pas nécessairement pour nom l'angoisse, et cela est le deuxième point. Ce moment peut être : félicité. Fabrice dans cette tour Farnèse apprend qu'il va mourir, car, précisément, il aime. Son absence d'amour passée déterminait pour lui une forme d'errance qui empêchait toute marche d'avance résolue vers la fin pleine de son être. Encore hanté par tout bavardage préoccupant, par quelque ambition vague et confuse, il ne se savait pas mortel avant la tour Farnèse, car il n'avait pas atteint le but. Or, face à Clélia il atteint le but, il sait qu'il y a but. Disons-le, un seul chaque fois atteint le but. Et cette singularisation extrême que connaît ce seul qui atteint le but est aussi un savoir relatif à l'être de la mort. Dans l'amour sincère et vrai je me sais mortel, mais cela est ma félicité. Car le sens de cette proposition, que la préoccupation avait déterminée comme justifiant une fuite désespérante, est modifié : « je n'ai jamais qu'une seule vie ». L'amour délivre le savoir selon lequel le « un » de cette « seule » vie est un plein d'être éternel et total, qui jamais ne disparaît, qui est la loi de la répétition à l'infini de tout ce qui est, puisque l'amour est un Don qui ne peut être que l'entièreté même.

Dans la félicité de l'amour qui me délivre le savoir de l'éternel retour, ma mort enfin est mienne, et je marche résolument au-devant de mon destin qui est ce seul destin possible. Ce devant quoi j'éprouve la félicité au sein de cet effondrement du monde préoccupé, n'est pas tel ou tel étant déterminé situé à l'intérieur du monde. Ce n'est pas une « chose » existante dans le monde qui me procure la joie de mourir (pour revivre), ce n'est pas tel objet ou tel être qui est présent là, « devant » moi, qui me délivre le mystère du mourir, mais c'est l'être-au-monde en tant que tel. Une région du monde, l'être aimé, procure un sentiment océanique de l'existence qui enveloppe tout, à la manière d'une musique détruisant tout principe d'individuation, et dès lors il n'y a même plus d'intérieur et d'extérieur, d'essence et d'apparence, de perception et d'être, mais bien une seule libre nécessité de voir le monde qui sera le monde sien se précipiter vers quelque redite inéluctable. De même, ce pour qui ou pour quoi je me réjouis n'est pas un étant intramondain. Il n'est pas là, « placé » devant soi. Je me réjouis de l'existence de l'aimée, qui est mon destin, et j'aime son amour, mais alors c'est son être-au-monde, à l'endroit où il fait la jonction avec le mien, c'est son être-au-monde comme condition de possibilité de toute apparition qui m'importe, qui sera ce pour quoi je me réjouirai. Découvrir

la mortalité de l'autre aimé est une félicité, de même que découvrir la sienne propre : la loi ésotérique du temps, la loi de la répétition, s'affirme partout à même ce qui rend possible le fait que notre monde soit ce monde.

Dans l'angoisse, sentiment solipsiste par excellence, je n'ai pas encore dépassé l'Amour abstrait et la haine abstraite, car l'être aimé est encore trop lointain, et son être-au-monde n'est pas subtilement imbriqué dans le mien de telle sorte qu'en surgisse la félicité attachée à une redite. L'angoissé trop souvent rejoindra le Dieu de la place publique, pour ne pas tant se sentir seul, et dès lors il délaissera son petit Dieu intime, ainsi que son destin, qui est d'aimer, conditions pourtant de toute abolition de la préoccupation et de tout devenir-concret d'une existence éprouvée en première personne. »

Le plus troublant dans toute cette histoire, c'est qu'une autre actrice, blonde, aurait dû jouer initialement le rôle de la brune patiente du docteur Jung, dans *Begin again*. Cette actrice était l'actrice qui jouait dans *La jeune fille à la perle*, et dans *Deux sœurs pour un roi*, avec Natalie Portman, celle qui murmurait dans l'oreille du cheval que Nietzsche aimait. Cette jolie blonde, depuis 2012, était pour lui une autre perle, l'une des 12 perles...

En ce qui concerne son dossier, Marlène Zarader, la grande spécialiste de Heidegger, lui mettra une note potable : 15.

Chapitre 50 : La religion et la science

Le cinquième dossier : un compte-rendu d'une conférence de Jacques Arnould, docteur en théologie et en histoire des sciences, et dominicain. Le nom de la conférence : « C'était demain. Lorsque la fin justifie l'origine. »

Jacques Arnould entend réconcilier la science et la religion.

Sa conférence serait presque un commentaire du 49^{ème} aphorisme d'*Aurore*, de Nietzsche :

« Autrefois on cherchait à se donner le sentiment de la majesté de l'homme en invoquant son *origine* divine : c'est devenu une voie interdite, car sur le seuil se dresse le singe, entouré d'un bestiaire à faire peur : compréhensif, il grince des dents comme pour dire : par là vous n'irez pas plus loin ! On fait donc maintenant des tentatives en direction opposée : le chemin où *s'engage* l'humanité doit servir à prouver sa majesté et sa filiation divine. Hélas, de nouveau l'effort est vain ! Au bout de cette route se dresse l'urne funéraire du *dernier* homme, du fossoyeur. Aussi haut que son évolution puisse porter l'humanité – et peut-être se retrouvera-t-elle à la fin plus bas qu'au commencement ! - elle ne peut accéder à un ordre supérieur, pas plus que la fourmi et le perce-oreille ne s'élèvent, au

terme de leur « carrière terrestre », à la filiation divine et à l'éternité. Le devenir traîne à sa suite l'avoir été : pourquoi ferait-il dans ce spectacle éternel une exception en faveur d'une vague planète, et ensuite de la vague espèce qui l'habite ! Assez de ce genre de sentimentalité ! »

Lors de la Pâque juive, un jeune homme questionne l'ancien : « Quand ces événements ont-ils eu lieu ? » L'ancien répond : « C'était demain ». Le passé, l'origine, renvoie à la fin, au projet. La mémoire convoque la projection messianique, elle est fidélité à une intuition originaire qui se déploie dans un avenir annoncé.

Jacques Arnould propose ce texte :

« Nuit de *Pessa'h*. Aucune porte ne lui résista, aucune cache ne lui échappa. Aucune supplication ne le toucha, aucun remord ne l'atteignit. Il sillonna la ville et la campagne sans omettre la moindre ruelle, le moindre quartier, le moindre enclos. Tel le vautour attiré de loin par l'odeur d'un cadavre, il sentait celle des premiers-nés, des humains comme du bétail. Plus rien alors ne pouvait l'empêcher de s'en approcher et de les frapper à mort. Des petits de la colombe, encore aveugles dans leur nid, à ceux des buffles d'eau déjà plein de vigueur, du futur roi né dans un berceau d'or à l'enfant du mendiant, langé de chiffons, aucun ne survécut à cette nuit de terreur, aucun ne vit l'astre du matin se lever sur le grand fleuve. Personne ne put arrêter le bras de l'Exterminateur. Nuit de *Pessa'h*, nuit de mort au pays des pharaons. « Tous les premiers-nés doivent mourir », lui avait enjoint son Maître, « tous, sauf... » La restriction avait été aussi claire que l'ordre : il ne pouvait forcer les portes dont le linteau et les deux montants étaient aspergés de sang ; il devait épargner les jeunes vivants qui s'y trouvaient. Ces seuils lui étaient interdits, frontières infranchissables, clôtures inviolables, tout comme le serait un jour celui du Saint des Saints, dans le Temple de Jérusalem. Sacrée. La vie de ces nouveaux-nés, protégée par le sang d'un agneau sacrifié et partagé entre les membres d'une même famille, d'une même maisonnée, cette vie donc était déclarée sacrée. L'Exterminateur restait à l'extérieur, tel un profane devant l'enceinte sacrée à laquelle seuls le sacrifié, le sacré, le divin ont accès. »

Le sacré, du latin *sacer*, est ce qui est mis à l'écart, séparé : le temple, la jeune accouchée.

Surtout, ce qui est sacré, ce qui doit demeurer inviolé, concerne deux sphères mystérieuses et sublimes : le ciel et la vie. Le rapport de Kant au ciel étoilé, et à la loi morale qui est en lui, rapport sublime s'il en est, confirme cela.

Galilée le premier « viole » le caractère sacré du ciel : il dévoile les mystères du ciel. En observant la lune au télescope, il constate qu'elle est soumise aux altérations. Surtout, il prouve l'héliocentrisme : la terre n'est plus fixe, au centre de l'univers. La traditionnelle preuve physico-théologique de l'existence de Dieu, héritée d'Aristote, est réfutée : plus rien dans l'univers ne semble « prouver » que l'humain est « élu » par Dieu. La causalité finale du monde, la destination divine de l'homme, paraissent anéanties par les physiciens modernes.

Neil Armstrong le confirmera : la Terre n'est qu'une minuscule clairière, dans l'immensité de l'univers.

Nietzsche, dans le *Gai savoir*, exprimera un certain désespoir :

« Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge, pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à désenchaîner cette terre de son soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? Vers quoi nous porte son mouvement ? Loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue ? Et cela en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ? Ne fait-il pas nuit sans cesse, et de plus en plus nuit ? Ne faut-il pas allumer les lanternes dès le matin ? »

Darwin achève le mouvement : il désacralise la sphère de la vie. Il était convaincu que nous descendions d'un être qui, s'il vivait encore aujourd'hui, serait classé parmi les grands singes : « l'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui probablement vivait sur les arbres, et habitait l'ancien monde. » Darwin ne s'arrête pas aux singes : « Si nous prenons le parti de laisser aller notre hypothèse jusqu'au bout, alors les animaux, nos frères et compagnons au point de vue de la maladie, la mort, la souffrance et la famine, nos esclaves dans nos plus grands labeurs, les compagnons de nos amusements, peuvent participer à notre origine en un *ancêtre commun*. Nous serions ainsi tous fondus ensemble. » L'origine divine de l'homme est plus que problématique, à la lumière de ces éclairages. Une certaine preuve physico-théologique de l'existence de Dieu est encore une fois réfutée.

Dans ce contexte, que faire de cette prophétie, de cette mémoire fidèle à une intuition originale, et qui est tournée vers l'avenir messianique du Peuple juif : « C'était demain » ? Que faire du caractère sacré des éléments inviolables qu'avait dû respecter l'Exterminateur lui-même ?

A vrai dire, Darwin était agnostique, et non pas athée. Galilée était un croyant fervent. Galilée et Darwin le reconnaissent eux-mêmes : après leurs découvertes, le mystère du ciel et de la vie demeure, en fait, inviolé. Galilée, ni Einstein après lui, ne peuvent révéler l'origine de l'univers, sa destination ultime, ils ne répondent pas à la question fondamentale. De même, Darwin ne répond pas non plus à la question de l'origine et de la destination des hommes. Le « pourquoi ? » insigne reste en suspens. Dieu lui-même demeure un postulat raisonnable, comme l'avait si bien montré Kant, pourtant fort rationaliste.

M. Blain, directeur de l'Agence Spatiale Française, affirme que demain, certainement, ne sera pas. Dès lors, nous n'aurions plus qu'à nous réfugier dans le rêve. Ce catastrophisme s'accompagne d'une faible conscience historique, mais il demeure intéressant : de fait, un jour, demain ou après-demain, il n'y aura plus d'hommes sur Terre, cela est une nécessité absolue, comme Nietzsche le

disait déjà dans son *Aurore*. Face à cette perspective d'une Terre désertée par les hommes, il faut savoir réinitialiser la parole juive originelle : « c'était demain. » Il faut savoir, pour le temps, court ou long, qui reste aux hommes, projeter l'intuition originaire du sacré vers ce que cette intuition annonce : une réconciliation de l'homme avec lui-même, et avec Dieu. Quand la fin justifie l'origine. Mémoire et fidélité.

Dire « c'était demain », c'est combattre la terreur, le désespoir, voire le nihilisme attachés au sentiment moderne d'une solitude accablante. C'est s'appuyer sur un passé qui nous a construits, et c'est rester ouvert à la nouveauté, pour tâcher de préserver la vie, infiniment fragile et précieuse, par-delà toute conscience de son caractère éphémère.

Il y a encore du mystère dans les sphères du ciel et de la vie : les sciences n'ont pas tout révélé, et ne pourront jamais tout révéler. Dès lors, un sentiment s'empare de l'humanité : l'espoir.

En écrivant ce compte-rendu, il réfléchit. Il propose lui-même, dans sa philosophie personnelle, avec Liamine, une hypothèse cosmologique originale : l'éternel retour. Cet éternel retour est la possibilité de « prouver » scientifiquement l'éternité de la vie. Dès lors, le divin, l'éternité, pourraient bien être saisissables par la science. Il demeure malgré tout un mystère, que la science ne peut saisir : cet éternel retour a pour source l'amour des hommes. Dès lors, seul l'espoir, en dernière instance, nous guide vers sa saisie pleine et entière. En outre, il est possible d'interpréter la totalité des textes sacrés de toutes les religions à la lumière de la réalité de l'éternel retour : dès lors, ce savoir intuitif et discursif serait la possibilité d'une réconciliation. Science et religion pourraient cohabiter harmonieusement : la première ne nuirait pas à la seconde, mais irait dans son sens ; elle penserait l'éternité ; la seconde verrait les mystères inviolés, l'amour préservé, mais serait aussi autorisée, dans son mouvement vers la transcendance, par la science elle-même, à achever son geste. En outre, les résultats de Galilée et de Darwin pourraient être conservés, sans que l'existence de Dieu(e) ne soit remise en cause.

Par ailleurs, il développe aussi une preuve physico-théologique de l'existence de Dieu(e). L'existence des synchronicités, en un sens jungien, est la façon dont Dieu(e) se manifeste concrètement face aux hommes. Or, les synchronicités elles-mêmes sont acceptables scientifiquement : Liamine et Philippe Guillemant, ainsi que Huw Price, le montrent très bien. Ainsi donc, la science pourrait venir consolider, sur son terrain, la preuve physico-théologique de l'existence de Dieu(e). Science et religion mèneraient un combat commun.

A travers cette pensée des synchronicités et de l'éternel retour, la parole juive initiale retentirait de façon triomphale : de fait, Dieu(e) est avec nous à présent, et Il ou Elle n'a jamais cessé de l'être. Dieu(e) désormais nous indique le chemin vers la paix perpétuelle cosmopolitique, vers la terre promise par les hébreux.

Il n'y a pas de Messie individualisé dans cette affaire, répétons-le avec force. Ou alors, ce Messie est aujourd'hui mort, et il a été mal compris, puisqu'il s'est mal exprimé, et puisqu'il pensait qu'un seul « libérateur », et non pas les collectifs organisés, pouvait « sauver » l'humanité : ce Messie contradictoire, c'est bien sûr Nietzsche. Son 49^{ème} aphorisme, dans *Aurore*, est bien sûr une provocation : il décrit une science moderne qui aurait détruit le divin sur terre. Ce qu'il n'ignorait peut-être pas, c'est que son « éternel retour » était la possibilité de cette même science moderne, telle qu'elle annoncerait triomphalement le retour de Dieu(e) sur terre, et la réinitialisation de la destination suprême du Peuple élu (du Peuple juif).

Pascal Nouvel lui mettra une note passable : 14.

Chapitre 51 : La critique de la valeur

A « La cigale », il finit par rédiger son mémoire. Son intitulé : « La critique de la valeur chez Marx, Lukàcs et Debord ».

Il s'agit d'abord de bien distinguer « deux » Marx : un Marx « ésotérique », théoricien de la valeur (1^{ère} section du *Capital*), et un Marx « exotérique », théoricien de la lutte des classes et du communisme traditionnel (*Manifeste du Parti communiste*). Le Marx ésotérique est radical et anarchisant : il est l'analyse et la critique radicale, vers leur abolition, des catégories fondamentales du capitalisme : la marchandise, l'argent, la valeur, le travail abstrait. Le Marx exotérique est moins radical, il est le Marx des « marxistes traditionnels » : il ne prône pas l'abolition des catégories capitalistes, mais seulement une distribution plus égalitaire de la valeur.

Il s'agit d'abord de laisser s'exprimer pleinement le Marx ésotérique : lui seul peut fournir une base réellement anticapitaliste. Pour ce faire, il s'agit de définir très précisément le fétichisme de la marchandise, soit la théorie marxienne de la valeur. Une marchandise est un fétiche, comparable aux totems, car elle paraît posséder une valeur par elle-même, dans la mesure où les hommes ne voient plus que c'est un certain rapport social qui est à la source de cette valeur. Les hommes ne voient pas que c'est un certain travail abstrait, un certain temps de travail socialement nécessaire pour produire les marchandises, qui est à la source de leur valeur, si bien que les produits du travail sont personnifiés, et que les travailleurs sont eux-mêmes réifiés.

Critiquer le fétichisme de la marchandise, c'est critiquer la racine du capitalisme : le capitalisme est originellement, et aujourd'hui triomphalement, un système profondément inconscient qui ne repose pas sur la façon dont les hommes contrôlent la production, mais bien sur l'automouvement inconscient des marchandises.

Dès lors, il n'y a plus de projet humain de domination qui subsiste dans cette affaire : ce ne sont pas les intentions « malveillantes » des capitalistes qui seraient « responsables » du malheur sur terre. Les capitalistes seraient eux-mêmes des esclaves inconscients soumis à une logique qu'ils ne contrôlent pas (la logique de la valorisation des objets). Il s'agirait donc de repenser la lutte des classes. La théorie du fétichisme permet de penser stratégiquement la lutte : il s'agirait de montrer aux capitalistes eux-mêmes qu'ils sont des esclaves pathétiques, qu'ils ne « contrôlent » rien, et que le mouvement anticapitaliste qui vient abattre leur système est en fait un mouvement qui va dans le sens de leurs intérêts les plus profonds. Ainsi, une révolution spirituelle, non-violente, pourrait permettre l'avènement d'une société post-capitaliste. La théorie marxienne de la valeur n'est pas seulement la théorie la plus radicalement anticapitaliste : elle est aussi la théorie susceptible de modifier en profondeur certaines intuitions dangereuses de Marx. Par cette théorie, une révolution non-violente devient possible, ceci étant dit contre Marx lui-même, qui parfois pensait que « la violence est la sage-femme de l'histoire ».

Lukàcs permet une réunification des Marx ésotérique et exotérique. Le Marx exotérique, d'abord, ne saurait être isolé : les marxistes traditionnels l'ont isolé, et cela a causé les pires désastres (Staline, Mao, Castro). Réaffirmer la force du Marx ésotérique, c'est réhabiliter Marx : Marx n'aurait jamais soutenu les révolutions « communistes » du XXème siècle, tout simplement parce que celles-ci s'appuyaient sur une partie non représentative de son œuvre (partie de son œuvre d'ailleurs déjà fortement mutilée et non comprise par elles). Affirmer la possibilité d'une union entre Marx ésotérique et Marx exotérique, c'est pouvoir associer une pratique communiste concrète à une théorisation anarchisante radicale ; stratégiquement, c'est pouvoir unifier les gauches anticapitalistes : anarchistes et communistes traditionnels ne s'opposent plus si les « deux Marx » sont réconciliés. Les aspects totalitaires des communismes traditionnels, en outre, seront totalement abolis grâce à ce geste, et la stérilité pratique des anarchistes sera dépassée.

Georg Lukàcs ne nous engage donc pas dans une « guerre des étoiles », mais bien dans une guerre contre la réification des hommes, et contre la domination. Son concept de « travail abstrait », concept original sous sa plume, est la réconciliation des deux Marx. Avec Lukàcs, le travail abstrait n'est pas seulement issu de la théorie marxienne de la valeur et du fétichisme. Il renvoie aussi à une certaine division rationnelle du travail dans la grande industrie, à une certaine « parcellisation des tâches ». Dès lors, les aspects transcendants de l'analyse, qui sont des aspects ésotériques, rejoignent les aspects empiriques, qui sont des aspects exotériques. La thématique de la lutte des classes peut rejoindre le sol de la critique radicale des catégories fondamentales du capitalisme. L'anarchiste, théoricien et critique de la valeur, peut tendre la main au communiste, qui pratique et décrit la lutte des classes, au niveau empirique.

Georg Lukàcs pense donc la révolution prolétarienne de façon originale : les prolétaires ne doivent pas s'opposer aux bourgeois en ce que ces derniers seraient conscients d'une domination qu'ils opèrent. Les prolétaires s'opposeraient aux bourgeois dans la mesure où ils seraient quant à eux beaucoup plus lucides en ce qui concerne la réalité de la réification (ils la subissent eux-mêmes). Les prolétaires seraient le dépassement, dans la praxis, des antinomies que la bourgeoisie se contente de formuler sur un plan seulement théorique (Kant). Ici encore se dessine peut-être une révolution spirituelle non-violente : c'est dans la dialectique politique, pratiquée par les prolétaires eux-mêmes, que pourrait se jouer le dépassement du système capitaliste, car précisément, c'est sur un plan philosophique, avant tout, que les bourgeois constatent leur propre impuissance.

Il analyse finalement Debord. Debord est interprété à la lumière des concepts marxistes et lukàcsiens. La théorie du spectacle est systématiquement insérée dans une théorie de la valeur. Ainsi le situationnisme, ce mode d'action spécifique qui pourrait être radicalement efficace, et ce sans violence, annonce qu'il est accolé à un discours critique radical qui le rendra extrêmement efficace.

En thématissant de la sorte Marx, Lukàcs et Debord, BBB a toujours sa petite idée en tête : penser de la façon la plus stratégique possible la possibilité de formuler la possibilité d'une paix perpétuelle à venir. Il ne le dit pas à son maître de mémoire, Luc Vincenti, mais Kant est bien l'arrière-fond de sa démarche théorique.

Cette critique marxienne de la valeur, il s'y intéressait depuis qu'il avait 19 ans. Il avait rencontré Frank, tandis qu'il distribuait des tracts, dans un supermarché, pour sensibiliser les clients à la lutte contre le CPE. Frank s'était moqué gentiment de sa façon de défendre le CDI, mais il lui avait présenté son pote, Jeremy. Jeremy deviendrait par la suite son grand ami, et, avec Mathilde, la peintre, sa compagne, ils referaient le monde plus d'une fois, dans leur appartement de Lille. Jeremy lui avait alors fait lire Anselm Jappe : *Les aventures de la marchandise*, une explication de la théorie marxienne de la valeur. Cet ouvrage devait le marquer durablement, il y revenait constamment. Il avait trouvé là la manière la plus efficace, sur le plan théorique, de dénoncer la folie du système capitaliste.

Il obtiendra une bonne note à ce mémoire : 17.

En septembre 2015, il obtient donc son master 2 de philosophie, avec une bonne moyenne : 16. Mention Très Bien. Sa mère et son père sont fiers de lui.

Il s'est réconcilié avec son père.

Chapitre 52 : Les premiers pas d'un jeune professeur de philosophie

En septembre 2014, il a quitté le foyer maternel, et partage une coloc, avec Maude, qui deviendra son amie, Alan, le breton, et Simone, l'allemande. Maude est une militante du NPA : les débats sont sans fin, et parfois houleux. Alan est dans la biologie évolutive : il lui apprendra des choses intéressantes. Avec Simone, il adore papoter en allemand, de tout et de rien. Simone est pétillante et adorable.

Enfin, il a trouvé un lieu où vivre sans tutelle. De 2010 à 2012, durant sa dépression, il vivait chez sa grand-mère, Millie. Entre 2012 et 2013, il vivait en Ardèche, dans une ferme autogérée, avec Nanou, mais il était encore quelque peu sous l'autorité bienveillante de son amie, qui prenait soin de lui. Durant l'année scolaire 2013-2014, il était resté chez sa mère. Arrivé à l'âge de 27 ans, il s'était senti trop souvent dans une situation infantilisante, où il ne pouvait s'épanouir en tant qu'adulte. Sa maladie avait provoqué cela. Durant l'année 2014-2015, il deviendrait enfin un adulte responsable.

Grâce aux contacts de son ami Eric, professeur de philosophie à Lunel, il obtient un poste de contractuel au lycée Albert Einstein de Bagnols-sur-Cèze, dans le Gard. Il passera, trois jours par semaine, 4 heures dans les transports en commun, mais cela en vaut grandement la peine : il va découvrir, dans ce lycée de province, sa vocation.

Le premier cours qu'il donne à ses élèves est très technique : définition philosophique du concept. Le concept est « l'unité intelligible d'une multiplicité sensible ». Platon et Kant sont en embuscade. Les élèves sont un peu désarçonnés, mais c'est le but : ne pas donner l'impression qu'on est là au café du commerce, où toutes les opinions se valent. La philosophie est un savoir technique et rigoureux. C'est une certaine discipline de la pensée qu'il doit leur transmettre, s'ils veulent vraiment développer un esprit critique digne de ce nom, et digne de citoyens habitant dans une démocratie. Les « envolées » dialectiques, la maïeutique socratique stimulante, ne peuvent se pratiquer, dans un deuxième temps, qu'une fois que des bases solides ont été posées.

Première leçon : une dissertation déployée sur 12 heures. Son intitulé : « Le désir est-il un obstacle au bonheur ? » Platon et Schopenhauer posent un désir-souffrance. Spinoza identifie le désir à une puissance. C'est en réalité une certaine détermination religieuse de la pensée, nihiliste (bouddhiste ou chrétienne), qui nous incite à penser que le désir est souffrance. Avec Nietzsche, il faut réaffirmer le point de vue de Spinoza, et lui ajouter une notion, contre Platon et Schopenhauer : l'amor fati, dans le contexte d'un éternel retour. Dans cette leçon, il reviendra sur la figure du poète courtois, qui souffre horriblement de ne pas pouvoir approcher la femme de son désir. Mais sa créativité poétique, cette puissance, est une façon de sublimer son désir souffrant pour en faire une joie pure. S'il ne prend pas conscience de cette puissance, un grave danger le menace : désenchanté, il deviendra un

Don Juan prédateur, lequel, parce qu'il a été constamment déçu par les femmes réelles, se réfugie dans l'idéal abstrait de la Femme absolue (un arrière-monde).

Deuxième leçon : une dissertation déployée sur 10 heures. Son intitulé : « La conscience est-elle synonyme de liberté ? » Bergson ouvre le bal : qui dit conscience dit mouvement spontané, et qui dit mouvement spontané dit choix libre. Kant : la prise de conscience est la possibilité de penser par soi-même, et d'accéder à la majorité. Un débat avec les élèves s'ensuit : ils constatent que leurs parents, leurs professeurs, les maintiennent sous une certaine tutelle, mais c'est aussi peut-être pour leur bien. Des « mineurs » selon l'âge ont besoin peut-être de tels tuteurs. Toutefois, ils constatent que les adultes eux-mêmes, pourtant « majeurs » selon l'âge, sont encore bien souvent « mineurs » selon les critères de Kant : les médias, les Politiques, les experts, les prêtres, les imams, les rabbins, renvoient à un système où des pensées déjà disponibles sont imposées aux adultes, sans qu'ils aient leur mot à dire. Pourtant, nous sommes en démocratie, les opinions et pensées devraient être autonomes. Est-ce à dire que cette démocratie française n'en serait pas une ? Les élèves s'interrogent. Spinoza vient finalement tempérer l'optimisme de Bergson et de Kant : une prise de conscience ne supprime pas les déterminismes qui pèsent sur notre action ; elle sera une illusion de liberté, mais non pas la liberté elle-même. Le matérialisme historique marxien achève de confirmer Spinoza. Mais une voie est possible vers la liberté consciente : « prends conscience de ce qui te détermine, et alors tu seras relativement libéré à l'égard de ce qui te détermine ». Il s'agit là non plus du libre-arbitre, ou d'une liberté absolue, mais bien d'une liberté relative : car nulle prise de conscience ne peut abolir absolument tout déterminisme. Spinoza et Freud formulent cette ultime voie constructive.

Troisième leçon : une dissertation déployée sur 14 heures. Son intitulé : « La recherche du bonheur est-elle contraire à la morale ? » L'eudémonisme antique ouvre le bal : stoïciens et épicuriens s'accordent pour dire que vertu et bonheur sont analytiquement connectés. Le stoïcien fait de sa vertu, de sa liberté intérieure, de sa façon de se restreindre à ce qui dépend de soi, son bonheur. L'épicurien fait de son plaisir, acquis via une certaine classification des désirs, et un certain calcul des plaisirs et des peines, acquis en se restreignant aux désirs naturels nécessaires, sa vertu propre. Avec les stoïciens et les épicuriens, il semble que la recherche du bonheur n'est pas contraire à la vertu morale. Mais Kant les réfute : la loi morale vient humilier l'égoïsme sensible de l'homme. L'homme doit souvent choisir : l'action morale désintéressée ou le bonheur égoïste. Bonheur et moralité sont maintenant déconnectés. Leur lien analytique n'est plus. Mais un espoir existe toutefois : un certain lien synthétique, avec Kant, peut être posé. Si l'on postule un Dieu juste garantissant, pour une âme immortelle progressant à l'infini sur le chemin de la vertu, dans un monde intelligible, un bonheur proportionné à sa vertu pour l'être moral raisonnable, alors une certaine connexion synthétique entre bonheur et vertu peut être envisagée. Seulement, Nietzsche vient détruire cette belle perspective kantienne : Kant postule ici un arrière-monde. Or, l'arrière-monde est nihilisme, négation de la vie, de sa

joie, de sa puissance, de cette seule vie qui nous est donnée. Dès lors, avec Nietzsche, la situation est critique : nous continuons de réfuter le lien analytique entre bonheur et vertu morale (eudémonisme antique), mais nous n'admettons pas le dépassement synthétique kantien (postulats de Dieu et de l'immortalité de l'âme). Nietzsche nous entraîne vers un désespoir complet, et même peut-être vers le nihilisme, si nous ne réagissons pas au plus vite. Spinoza est la voie constructive : nous poserons une vertu non plus morale, mais éthique, qui est une vertu attentive aux circonstances, non plus absolue et inconditionnée, à la manière de la vertu morale traditionnelle, mais bien relative et conditionnée. Cette vertu dira non pas : « Ne mens pas ! », mais bien plutôt, par exemple, stipulant les conditions de son opération : « Dans la mesure où le mensonge diminue ta puissance d'agir, abstiens-toi de mentir. » La vertu et le bonheur sont sauvés. La vertu devient enfin compatible avec le bonheur. Le souverain Bien est possible, sur cette terre.

Avec sa classe « technique », les TSTI2D2, ils discuteront longuement autour de l'allégorie de la caverne. Trois films sont montrés pour filer la métaphore platonicienne : *Matrix*, *Fight club*, et *The Truman Show*. Ces 36 garçons, des durs à cuir, sont en fait d'une grande sensibilité, et d'une intelligence très vive. Leurs remarques, souvent d'une grande pertinence, l'ébahissent parfois. Ainsi, l'un d'entre eux imaginera une caverne platonicienne assez spéciale : en réalité, il se pourrait que le monde hors de la caverne soit une nouvelle caverne, etc. à l'infini. Il avait eu lui-même déjà cette idée, mais il avait 18 ans, et était en prépa ; il n'était pas en terminale, dans une série technologique. Ces jeunes, il en était convaincu, auraient un bel avenir.

Au contact de ses élèves, il revit. Leur dynamisme, leur enthousiasme, leur verve, leurs chamailleries, même, le réjouissent. Il est à sa place. Il repense parfois à ce concert de rap, dans la maison des jeunes d'une mystérieuse banlieue parisienne, auquel il avait assisté en juin 2013 : à cet instant-là, un très grand désir d'encadrer lui-même des jeunes un jour s'était manifesté en lui, mais ce rêve lui paraissait peut-être trop beau pour qu'il soit un jour réalisé. De fait, en 2014, il réalisait ce rêve. Il reçut alors, en février 2015, la plus touchante preuve de reconnaissance qu'il ait jamais reçue de sa vie, de ses élèves de la Terminale ES : chacun avait écrit un petit mot de remerciement, ou d'encouragement, sur une feuille de format A4. Il ne pleura pas, mais il aurait tout aussi bien pu.

Le midi, il rejoignait Christophe et Damien, ses collègues, qui deviendraient ses amis. Les conversations étaient détendues et drôles.

Il n'était plus alors ce mégalomane qui voulait diriger le monde, plus du tout. Il était enfin « entré dans le rang », mais de la meilleure des façons. Il était lui-même comparable à cet éducateur sportif, qui accomplit chaque jour une tâche modeste, mais nécessaire. Il sensibilisait ces jeunes à la politique, aux enjeux moraux et existentiels de la vie, et cela n'était pas rien. Ces jeunes oublieraient peut-être bien vite ces leçons, après le bac, mais ils auraient au moins vécu, quelques heures avec lui, l'expérience si riche de la si belle pensée.

Dans sa leçon sur la morale, il leur proposa un texte de rap. Un rap de Keny Arkana. « Cinquième soleil ». Innocemment, il leur dit qu'il y avait dans ce texte des exemples frappants concernant l'immoralité de notre monde, et qu'ils pourraient réutiliser ces exemples dans leurs copies. Mais ce qu'il voulait alors faire, c'était opérer une sorte de jonction : les jeunes de 17 ans, en France, écoutent très souvent du rap français. Leur faire découvrir un rap français original, d'une rappeuse qu'ils ne connaissaient pas, était une façon de faire entrer une certaine culture, leur culture, dans l'institution scolaire, laquelle était trop souvent élitiste, et imprimait trop souvent une certaine violence symbolique dans le psychisme de certains élèves.

Il avait trouvé sa place dans ce monde.

Cinquième soleil

Mon espèce s'égare, l'esprit qui surchauffe
Les gens se détestent, la guerre des égos
XXIème siècle, cynisme et mépris
Non-respect de la Terre, folie plein les tripes
Frontières, barricades, émeutes et matraques
Cris et bains de sang, bombes qui éclatent
Politique de la peur, science immorale
Insurrection d'un peuple, marché des armes
Nouvel Ordre Mondial, fusion de terreur
L'homme, l'animal le plus prédateur
Le système pue la mort, assassin de la vie
A tué la mémoire pour mieux tuer l'avenir
Des disquettes plein la tête, les sens nous trompent
3e œil ouvert car le cerveau nous ment
L'être humain s'est perdu, a oublié sa force
A oublié la lune, le soleil et l'atome
Inversion des pôles vers la haine se dirige
A perdu la raison pour une excuse qui divise
L'égoïsme en devise, époque misérable
Haine collective contre rage viscérale
Une lueur dans le cœur, une larme dans l'œil

Une prière dans la tête, une vieille douleur
Une vive rancœur, là où meurt le pardon
Où même la voix prend peur, allez viens nous partons
Des lois faites pour le peuple et les rois tyrannisent
Confréries et business en haut de la pyramide
Ca sponsorise le sang, entre chars et uzis
Innocents dans un ciel aux couleurs des usines
Un silence de deuil, une balle perdue
Toute une famille en pleurs, un enfant abattu
Des milices de l'état, des paramilitaires
Des folies cérébrales, des peuples entiers à terre
Bidonvilles de misère à l'entrée des palaces
Liberté volée, synonyme de paperasse
Humanité troquée contre une vie illusoire
Entre stress du matin et angoisses du soir
Des névroses plein la tête les nerfs rompus
Caractérisent l'homme moderne, bien souvent corrompu
Et quand la ville s'endort, arrive tant de fois
Une mort silencieuse, un SDF dans le froid
Prison de ciment, derrière les œillères
Le combat est si long, pour un peu de lumière
Les familles se déchirent et les pères se font rares
Les enfants ne rient plus, se battissent des remparts
Les mères prennent sur elles, un jeune sur trois en taule
Toute cette merde est réelle, donc on se battra encore
C'est la "malatripa" qui nous bouffe les tripes
Une bouteille de vodka, quelques grammes de weed
Certains ne reviennent pas, le sevrage est violent
Subutex injecté dans une flaque de sang
Des enfants qui se battent, un coup de couteau en trop
Ce n'est plus à la baraque que les mômes rentrent tôt
Ils apprennent la ruse dans un verre de colère
Formatage de la rue, formatage scolaire
C'est chacun sa disquette, quand les mondes se rencontrent
C'est le choc des cultures, voir la haine de la honte
Les barrières sont là, dans nos têtes bien au chaud

Les plus durs craquent vite, c'est la loi du roseau
Non rien n'est rose ici, la grisaille demeure
Dans les cœurs meurtris qui à petit feu meurent
Ne pleure pas ma sœur car tu portes le monde
Noble est ton cœur, crois en toi et remonte
N'écoute pas les bâtards qui voudraient te voir triste
Même Terre-mère est malade, mais Terre-mère résiste
L'homme s'est construit son monde, apprenti créateur
Qui a tout déréglé, sanguinaire prédateur
Babylone est bien grande mais n'est rien dans le fond
Qu'une vulgaire mascarade au parfum d'illusion
Maîtresse de nos esprits, crédules et naïfs
Conditionnement massif, là où les nerfs sont à vifs
Dans la marche et la rage, bastion des galériens
Ensemble nous sommes le monde et le système n'est rien
Prends conscience mon frère, reste près de ton cœur
Méfie-toi du système, assassin et menteur
Eloigne-toi de la haine qui nous saute tous aux bras
Humanité humaine, seul l'Amour nous sauvera
Ecoute le silence quand ton âme est en paix
La lumière s'y trouve, la lumière est rentrée
Vérité en nous-même, fruits de la création
N'oublie pas ton histoire, n'oublie pas ta mission
Dernière génération à pouvoir tout changer
La vie est avec nous n'aie pas peur du danger
Alors levons nos voix, pour ne plus oublier
Bout de poussière d'étoile, qu'attends-tu pour briller ?
Tous frères et sœurs, reformons la chaîne
Car nous ne sommes qu'un divisés dans la chair
Retrouvons la joie, l'entraide qu'on s'élève
Une lueur suffit à faire fondre les ténèbres
S'essouffle ce temps, une odeur de soufre
La fin se ressent, la bête envoute la foule
Les symboles s'inversent se confondent les obsèques
L'étoile qui fait tourner la roue se rapproche de notre ciel
Terre à l'agonie, mal-être à l'honneur

Folie, calomnie peu de cœur à la bonne heure
Ignorance du bonheur, de la magie de la vie
Choqués par l'horreur, formés à la survie
L'époque, le pire, une part des conséquences
Le bien, le mal, aujourd'hui choisis ton camp
L'être humain s'est perdu trop centré sur l'avoir
Les étoiles se concertent pour nous ramener sur la voie
Quadrillage ficelé, mais passe la lumière
Aie confiance en la vie, en la force de tes rêves
Tous un ange à l'épaule, présent si tu le cherches
Quand le cœur ne fait qu'un, avec l'esprit et le geste
Le grand jour se prépare, ne vois-tu pas les signes ?
La mort n'existe pas, c'est juste la fin des cycles
Cette fin se dessine, l'humain se décime
Espoir indigo, les pléiades nous désignent
Lève ta tête et comprends, ressens la force en ton être
Dépasse Babylone, élucide le mystère
Rien ne se tire au sort, que le ciel te bénisse
Enfant du quinto sol, comprend entre les lignes

Comprends entre les lignes
Enfant du quinto sol
Le soleil est en toi
Fait briller ta lumière intérieure
Pour éclairer le chaos de leur monde
On est pas là par hasard
Les pléiades nous désignent
Lève ta tête, comprends entre les lignes (la vie est grande)
Ecoute ton cœur
Désobéissance
Car la vérité est nous
Car la solution est en nous
Parce que la vie est en nous.

Keny Arkana

Chapitre 53 : Entre Martigues et Marseille

En avril 2015, il a passé les écrits du CAPES de philosophie. En mai 2015, en attendant les résultats, il doit rejoindre un village près de la mer, entre Martigues et Marseille, pour être aide-cuistot lors d'un stage BAFA. C'est son oncle, Mathieu, qui bosse aux Céméa PACA, qui lui a refilé le plan.

Sur place, il rencontre Michel, un comorien jovial et hyper sympa, issu des quartiers de Marseille, et Haciba, une mère de famille algérienne, marseillaise également. Ils prépareront tous les trois les repas pour les jeunes, trois fois par jour. Il songe à ses expériences de vie en communauté, qu'il a toujours appréciées : le centre d'hébergement à l'Armée du Salut de Villeurbanne, où il intervenait à l'accueil, lors de son Service civique ; les Compagnons Blancs, où il intervenait en tant qu'animateur, dans des camps de vacances pour personnes handicapées ; la ferme autogérée, en Ardèche, chez Nanou, Seb, Vincent, Barbara et Luz, qui l'avaient si gentiment accueilli ; le Ménial ou l'île d'Yeu, microcosmes familiaux où il faisait bon vivre. La lutte pour une société plus solidaire, plus fraternelle, se faisait aussi à ces niveaux très locaux. Des tout petits gestes, une conversation, un sourire, suffisaient parfois à désamorcer, pour un temps, la violence psychique, voire physique, brutale, que recevaient les individus dans cette société de masse abrutissante.

Haciba et Michel vont grandement l'aider, de fait : durant ces deux semaines, il connaît de fortes crises d'angoisse, et ne parvient pas à obtenir un traitement chimique adéquat. Ces deux musulmans de 40 ans, qui seront un peu ses parents d'adoption pendant ces quelques jours, ont bien le sens pragmatique des musulmans qu'il connaît déjà : ils lui parlent de façon franche et directe, du monde concret et des petites choses nécessaires de la vie (bien dormir, prendre soin de ses affaires, ne pas trop fumer).

Il apprend la rigueur des cuisines. Il fait parfois des conneries, et Michel le rappelle gentiment à l'ordre. Il est peut-être un bon professeur, mais il est peu compétent dans les cuisines : il rêve trop souvent.

Il rencontrera les deux filles d'Haciba : la plus grande écrit, très bien d'ailleurs, des romans d'aventure, qu'elle diffuse sur le net. Elle a seulement 15 ans, elle est déjà très brillante. La petite sœur est rayonnante. Il adore papoter avec elles, de tout et de rien : leur avenir, grâce à cette mère aimante et rigoureuse, une ancienne officière de l'armée algérienne, sera sûrement radieux. Il jongle un peu pour les divertir.

Haciba est agente d'entretien. Elle aimerait entrer dans la police. Sa sagesse est immense : elle pratique un islam tolérant et incarné.

Michel est un homme bon. Il est cuisinier. Dites-lui que sa nourriture est délicieuse (et elle l'est), et il aura presque la larme à l'œil. Il intervient dans les cantines scolaires, dans les prisons, et dans les maisons de retraite. Dans ces lieux où la nourriture est souvent mauvaise, tout le monde l'adore : c'est qu'il met de l'amour dans sa cuisine. Il *respecte* les gens en cuisinant les meilleures choses pour eux, quand bien même il ne se trouverait pas dans un restaurant « chic ». Même les Mamies, les prisonniers, et les élèves agités, ont le droit à une cuisine raffinée : ce combat, modeste mais nécessaire combat, Michel le mène quotidiennement.

Michel a arrêté l'école plus tôt que prévu. Mais il a plus de cœur et d'instinct que tout expert, ou que tout « philosophâtre » médiatique. Ils discutent des heures ensemble, et ce sont pour BBB, très certainement, les discussions les plus captivantes qu'il ait eues. Il avait souvent discuté avec des normaliens, certes : des érudits arrogants qui « gouverneraient » bien vite le monde. Mais ces individus normalisés, qui avaient un vécu souvent bien pauvre, n'avaient pas la richesse que Michel, lui, avait à partager. Par pudeur, ne délivrons pas le contenu de ces conversations. Rappelons simplement que Michel était un père profondément aimant, qui pouvait développer des réflexions pédagogiques profondes. Rappelons aussi qu'il comprit mieux que n'importe quel normalien, puisqu'il la vivait, la notion bourdieusienne de « violence symbolique » imprimée par le système scolaire, lorsqu'ils en parlèrent. BBB lui fit un petit schéma, et Michel promit de ne jamais le perdre.

L'angoisse était forte, en ce mois de mai 2015, car BBB s'était mis à écrire des choses importantes, outre le fait qu'il lisait l'édifiante *Phénoménologie* de Hegel, et préparait l'oral du CAPES.

Un premier article : « Les contradictions inconscientes du capitalisme. Une psychanalyse du système. » Il s'agissait de confronter une certaine « destruction extrinsèque » du capitalisme à son auto-destruction. La destruction extrinsèque concernait une contradiction entre le fini et l'infini : le capitalisme voulait être une logique d'accumulation de la valeur progressant à l'infini, mais il se confrontait au caractère fini, limité, du monde réel (ressources naturelles, travail vivant). L'autodestruction concernait une contradiction entre travail mort et travail vivant : le capitalisme, pour permettre le profit, l'accumulation de la valeur, avait besoin que soient exploités des travailleurs, mais dans un même temps il se passait toujours plus du travail vivant, dans la mesure où il recourait toujours plus au travail mort, aux machines, à la production automatisée. Le capitalisme était un système doublement morbide : il fonçait droit dans le mur (destruction extrinsèque) ; et il s'abolissait lui-même de façon toujours plus précise (autodestruction). Dans ce mouvement morbide, toutes les crises se déroulaient implacablement : double think au niveau politique, crise psycho-sociologique (épuisement psychique du travailleur stressé), fracture sociale, crises économiques, crise écologique. Mais un espoir était permis, si l'on confrontait une attitude suicidaire et une façon de foncer inconsciemment dans le mur, selon une certaine psychanalyse du système : le capitalisme, peut-être, s'auto-détruisait, pour éviter précisément sa destruction extrinsèque. Son autodestruction était peut-être une

saine envie de dépassement, pour éviter la pénurie, la crise écologique et socio-économique. Le capitalisme, à vrai dire, l'affirmait constamment, cela était prouvé par la baisse tendancielle du taux de profit : il se voulait en tant que socialisme. Ce point de vue était stratégiquement intéressant : il permettait de montrer que le vœu le plus cher des capitalistes, qui provoquaient l'autodestruction du système, était en fait l'abolition du capitalisme, vers le socialisme. Toutes leurs aspirations inconscientes (classe moyenne universelle, démocratie) seraient réalisées dans une société post-capitaliste. Ainsi, une révolution spirituelle, non-violente, que certains dialecticiens engagés auraient provoquée, avec certains prolétaires conscients, mais s'adressant autant aux prolétaires qu'aux capitalistes, ces pauvres esclaves soumis au fétiche marchand, serait envisageable.

Le texte proposait à la fin une perspective (marginale) pour la lutte. Les « stars » étaient des agents d'entretien du système. Les dé-fétichiser était une nécessité pour promouvoir une société consciente. Bien sûr, en écrivant cet appendice, il songeait lui-même à cette fascination pour certaines actrices dont il avait été la victime, lors de ses périodes de folie. Il pouvait enfin faire de son expérience douloureuse une « force ». Ce qu'il ne disait pas c'est qu'il avait une idée derrière la tête. En écrivant cet appendice, il était peut-être un peu malhonnête. A vrai dire, il espérait secrètement devenir célèbre, avec ce genre d'articles, et qu'« elles » le liraient, ces 12 qui le hantaient parfois : elles liraient cet appendice, et voudraient quitter leur condition d'esclave. Mais surtout : elles seraient peut-être... touchées en plein coeur. Il n'était pas totalement « guéri ».

Voici donc l'appendice en question :

Appendice : Suggestion d'un mode d'expression particulier (et marginal) pour la lutte

Soit une vedette de la consommation : une star de cinéma. De deux choses l'une : ou bien vous choisissez, exclusivement, de vous indigner de son salaire exorbitant, du luxe qui récompense son activité inutile (ou « improductive »), de l'aliénation crétine des fans, etc. Ou bien vous conservez et dépassez en même temps cette indignation, en considérant maintenant à quel point cet individu possède une vie médiocre, réifiée, représentant pour tous les individus un « bonheur » possible au sein d'une société suicidaire et morbide, c'est-à-dire représentant un effrayant « épanouissement » dans le lieu le plus lamentable qui soit, car condamnant l'humanité à sa perte. Cet individu est plus à plaindre qu'à blâmer, par-delà l'indignation initiale qu'il suscite : il est zombifié, pure extériorité bavante (car recouverte de bave) sans intérieur, fétichisé et fétichisant, n'existant que par les autres et non par lui-même. Il « sait », inconsciemment, si du moins il lui reste une « âme », qu'implicitement, il défend un système qui voue l'humanité à disparaître au plus tôt, dans la tourmente, et ce dans un contexte où pourtant, un renversement bienvenu serait possible, si du moins des êtres de son espèce, heureux dans la laideur mortelle, voulaient bien disparaître : son sentiment de culpabilité, qui s'exprime dans ses crispations faciales surjouées, extatiques (lorsqu'il prétend s'adresser aux fans en toute « sincérité »), est bien sûr écrasant, quoiqu'il ne s'en rende pas compte...

Expliquez aux « fans » cette détresse lamentable de leurs idoles. Expliquez aux vedettes elles-mêmes leur propre détresse. Expliquez aux révolutionnaires enragés cette compassion condescendante et méprisante qu'ils pourraient adopter stratégiquement face aux agents d'entretien du système (ces derniers sont trop médiocres pour mériter la haine et la soif de destruction ; tout au plus méritent-ils le soin psychanalytique, voire psychiatrique pour les plus atteints). Expliquez à vous-mêmes que votre vécu ne vaut pas mieux que toute cette fange, dans les conditions modernes de production.

« De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ». Cela n'est pas juste un slogan publicitaire parmi d'autres. Cela peut et doit devenir, si du moins le capitalisme, que nous incarnons tous, hélas, en tant que désincarnés par lui, « comprend » qu'il souhaite sa propre abolition pour y parvenir.

Advienne que pourra.

Un deuxième article : « L'idée de Dieu en moi ». Il s'agissait d'affirmer l'existence de Dieu, selon une nécessité morale. Dieu se suicidait d'abord en notre conscience, pour permettre l'acte moral réellement désintéressé. Mais alors nous pouvions enfin vivre une vertu éthique et joyeuse, réconciliée avec le bonheur. Dieu s'étant suicidé permettait le souverain Bien, sur cette terre. Dès lors, Dieu ne devait pas être totalement « mort » : ce souverain Bien était la preuve que, depuis le départ, il existait bien. La paix perpétuelle, sa possibilité proche, était l'annonce que Dieu bientôt serait de retour parmi les hommes. Il lisait alors ce texte à la grande fille d'Haciba, et elle le comprit très bien. Une conversation sur le prophète Mahomet s'ensuivit. Il était satisfait : il était clair, même pour une jeune fille de 15 ans.

Un troisième article : « Les écueils de la décroissance ». Il s'agissait là de son écologie politique. La « destruction extrinsèque » du capitalisme, telle que Marx l'avait très bien décrite, cette contradiction entre le fini et l'infini, posait de la façon la plus rigoureuse et la plus radicale les bases d'une écologie authentiquement anticapitaliste. Heidegger permettait de renforcer Marx : le capitalisme était bien cette « ère de la technique », logistique et logique, où la prédication déterminante, au niveau apophantique, se substituait au dévoilement « laissant-être » l'être. Il s'agissait de synthétiser Marx et Heidegger : le laisser-être heideggerien pouvait renvoyer, paradoxalement, à l'idée marxienne de production *contrôlée*. En effet, laisser l'être demeurer en son être, c'était peut-être pouvoir enfin, non plus le dominer, ou le soumettre, mais au moins le *contrôler*, l'orienter, consciemment et intentionnellement. Or, la production contrôlée, dans un cadre marxien, n'abolissait pas les technologies : il existait, chez Marx, un « bon » usage des technologies, qui dès lors nous libéraient à l'égard de tout travail aliénant ou abrutissant. Si le travail cessait d'être à la source de la valeur, si la notion

de profit était abolie, et si les oeuvrants possédaient eux-mêmes les moyens de production, la technologie ne serait plus réifiante, mais libératrice, elle serait en outre *contrôlée*, et dès lors ses dangers seraient évités (pollution, destruction des éco-systèmes, etc.). Ainsi donc, une certaine technologie était réhabilitée, et pouvait même cohabiter avec l'écologie radicale heideggerienne.

Les décroissants, trop souvent technophobes, ne lisant pas Marx ni Heidegger, connaissant très mal l'économie politique, étaient fortement dénoncés. Mais une idée décroissante devait être conservée : l'idée d'une requalification de la production. Celle-ci néanmoins ne s'opérait pas via l'abolition de la technologie, mais bien via la réorientation consciente de ses finalités.

Il était un progressiste : il voulait qu'avec un minimum d'ajustements, quoiqu'avec un bouleversement juridique et technique considérable, révolutionnaire, le monde post-capitaliste voie bientôt le jour.

L'angoisse se dissipa finalement, car Haciba et Michel avaient su trouver les mots.

Il pouvait rentrer chez lui, à Montpellier, pour apprendre qu'il avait réussi les écrits du CAPES. Sa mère exultait alors.

Chapitre 54 : Stephanie Sadorra

En cette fin de mois de mai 2015, il resongea à cette femme, Stephanie Sadorra, alias Jenni Lee.

Entre 2010 et 2012, lors de sa dépression lyonnaise, il avait été le plus souvent célibataire. Sa misère sexuelle était alors grande. Il consultait les sites pornographiques.

Il vivait son érotisme mutilé en contemplant des femmes exploitées, dont le corps était devenu une marchandise, et dont la détresse psychique était souvent palpable, à l'intérieur d'un regard vide d'où toute joie et toute flamme s'étaient absentes. Il était devenu un être qu'il méprisait profondément.

Il était ce mari qui ne désire plus sa femme, pris dans son quotidien abrutissant, qui le soir de façon piteusement discrète « se mate » un « bon porno » pour oublier qu'il a mal à l'âme. Il était ce « jeune de banlieue », qu'aucune jeune femme ne veut approcher, tant il « pue la lose », et tant il est loin du monde valorisé des vedettes clinquantes. Il était cet adolescent prépubère, qui découvre la sexualité sur les écrans, et qui dès lors aura délaissé un trésor précieux : sa poésie dans l'érotisme.

Il ne regardait que quatre actrices, les autres ne l'intéressaient pas : Angel Dark, Lanny Barbie, Sasha Grey, et surtout... Jenni Lee (Stephanie Sadorra).

Stephanie Sadorra était une adorable créature. Avec elle, de façon certes factice, il se sentait réconcilié avec ce qu'il vivait (une sexualité clivée). Elle apparaissait, sur l'écran, de façon rayonnante, le sourire aux lèvres, mutine et provocatrice, humoristique, en pratiquant un amour qui semblait pour elle être une fête. De fait, cela apparaissait clairement, Stephanie Sadorra était un miracle dans ce milieu si morne du porno : il semblait qu'elle voulait donner de l'amour à ces mâles piteux, désolés et désertés, qui la regarderaient sur l'écran. Dans la sphère de la vie où l'espoir s'était le plus absenté, elle resplendissait de légèreté, et inspirait même des pensées amoureuses et poétiques.

En 2013, lorsqu'il se permettait une contemplation pornographique, rarement, c'était simplement pour voir une seule vidéo : cette Jenni Lee fabriquant l'amour, dans une ocre salle de bain, avec des boucles de gitane, et un collier mystérieux de perles sombres africaines.

En juin 2013, elle avait été l'une des 12 perles de la Cité Céleste.

En cette fin de mois de mai 2015, donc, il s'intéressait à cette personne énigmatique. Il s'abonna à sa chaîne Youtube, et put voir ses interviews, ses vidéos personnelles. Ici, elle coupait les cheveux d'un homme, peut-être son mari. Là, elle tentait de désembourber une camionnette. Ailleurs, elle disait des trucs rigolos en portant la moustache de D'Artagnan. Une joliesse éclairait son visage.

En mai 2015, disons-le, il ne pouvait avoir des pensées concupiscentes en pensant à d'autres femmes. Car il aimait Laura, d'un amour profond et pur. Il ne regarderait plus jamais de porno. Mais toutefois, il était intrigué. Après 2 ans d'absence, l'image d'une perle revenait, sans être nommée comme telle. Une simple curiosité justifiait son geste. Il avait cessé d'être érotomane, et de fantasmer, mais il entamait un nouveau mouvement : ces 12 personnes qui l'avaient hanté, en 2013, n'avait-il pas le droit de s'intéresser à elles enfin réellement, de s'informer sur elles ? Même s'il n'était plus fou, il ne pouvait nier le fait qu'il était, au moins relativement, « connecté » à ces femmes.

Le docteur Gelis lui avait permis de formuler ses délires de façon raisonnable et réaliste. Dès lors il pouvait maintenant, sans danger pour sa santé mentale, revenir sur l'une de ces femmes, en bon spectateur qui se respecte, de façon sereine et distanciée.

Les 12 perles de la Cité Céleste n'étaient donc pas « de retour », loin s'en faut. Mais une toute petite brèche s'était ouverte, vers un nouveau cheminement spirituel. La suite ne serait pas la folie retrouvée, mais bien une nouvelle forme de quiétude.

Chapitre 55 : Coralie C.

En mai 2015, il y avait eu cette « rencontre » avec Coralie C. Ils avaient échangé quelques mails.

Antoine, un pote de son ami Bobby, un minable qui se prenait pour un philosophe, un pseudo-nietzschéen, lui avait parlé d'une certaine philosophe française assez connue, ladite Coralie C. Antoine, qui ne connaissait pas grand-chose à la philosophie, ne s'intéressait à cette femme que parce qu'il jugeait qu'elle était belle. Ce machiste piteux réduisait une intellectuelle à un pur physique avantageux. Les femmes subissent bien trop souvent ce genre de réductions, dans notre société patriarcale, et il réprimait difficilement un certain dégoût en écoutant cet Antoine proférer ses hommages subtilement insultants.

Mais Coralie la philosophe l'avait subitement intéressé. Elle travaillait en outre sur la pensée juive, sur le messianisme, il ne pouvait qu'être intrigué. Il se mit donc à lire un extrait de son ouvrage, *Le temps et la loi*.

Son pote Rémi, passionné par Benjamin, comme lui, connaissait Coralie C., et lui avait conseillé de lui envoyer un mail.

Il lui envoya plutôt un message sur Facebook, pour lui faire part de ses impressions concernant cette notion de « messianique éphémère » qu'elle développait.

« Mme C.,

Je me permets de vous écrire, car un ami, connaissant mon intérêt pour Benjamin, m'a conseillé la lecture de l'un de vos textes disponibles sur internet, que j'ai lu et qui m'a interpellé (extrait de votre ouvrage Le temps et la loi, intitulé « temporalité interruptive et temps suspendu »). J'aimerais vous faire part de mes remarques, et je note d'ailleurs en passant qu'il est tout à fait agréable, grâce à ces réseaux sociaux qui n'ont donc pas que des aspects négatifs, de pouvoir partager ses impressions, en tant que lecteur, aux auteurs désormais plus « accessibles ». D'abord, votre thématique m'a immédiatement fait penser à l'ouvrage remarquable de Marc Goldschmidt, que vous devez connaître, j'imagine : L'écriture du messianique. La philosophie secrète de W. Benjamin. Son projet, très brièvement, est de libérer la politique (dans son immanence) de la théologie politique (téléologique, transcendante), dans le contexte d'un questionnement du rapport entre l'écriture et l'action. Il distingue de ce fait le messianisme, qu'il combat (doctrines théologico-politiques du salut) du messianique, c'est-à-dire d'une attente sans atteinte. Vous ne réutilisez pas quant à vous strictement les mêmes distinctions à ce qu'il m'a semblé (j'ai cru comprendre que « messianisme » et « messianique » étaient plus ou moins confondus chez vous), mais j'ai cru reconnaître néanmoins une parenté possible entre vos démarches : Goldschmidt affirme qu'il repose la question de l'écriture et de l'action non seulement sous l'autorité de Benjamin, mais aussi et surtout, fondamentalement, sous celle d'Hannah Arendt, dénonçant l'abandon de l'action politique par les philosophies de l'histoire (téléologie, achèvement dialectique). Or je retrouve dans votre pensée de l'éphémère des concordances

très strictes avec cette pensée arendtienne. Peut-être évoquez-vous Arendt dans le reste de votre ouvrage, mais je me permettrai d'en dire deux mots (je récapitulerai quelques éléments de sa pensée, non pas pour vous apprendre ce que vous savez déjà, mais pour clarifier mon propos)

J'évoquerai rapidement sa pensée du miracle d'abord : l'action humaine au sens strict, au sens politique, est un événement infiniment improbable, miraculeux (en un sens non surnaturel toutefois)... et il faut s'attendre à ce que ce genre de miracles advienne, car l'homme, en tant que nouveauté absolue, peut déclencher l'action politique à tout moment, il est précisément doté de la faculté de briser la circularité continue des processus naturels, ainsi que la linéarité continue des processus historiques, pour faire surgir une brèche dans le temps (un parallélogramme de forces dit-elle dans la préface de La crise de la culture, pour employer un terme physique ; sur la diagonale duquel nous tâchons de nous ménager un espace vivable, un lieu d'habitation, tandis que nous brisons le temps). Mais alors ces « actions » en un sens éminent (politique) sont des commencements, ils déclenchent des nouveaux processus continus : et c'est là que vous n'êtes plus – ou pas - arendtienne, il me semble, car vous dites très clairement que le surgissement messianique éphémère s'efface complètement après son évanouissement, ne laisse pas de traces (en attendant de revenir : « Je reviens bientôt »). C'est ici qu'il y a une dialectique possible qui m'intéresse, et que vous n'avez peut-être pas voulu expliciter (en tout cas dans cet extrait). Il y a le présent présentifié éphémère du messianique advenu d'une part, ou du miracle. Puis il y a sa disparition (comme une comète). Il y a un retour au déroulement historique, continu, processuel, prévisible d'autre part. Mais peut-on dire que l'événement miraculeux en question, éphémère, n'imprime absolument pas sa marque dans ce déroulement continu qui lui succède ? Il y a là une violation du principe de causalité qui est étrange. Je comprends cette violation : tout ce qui peut suivre, dans sa fadeur, dans son aspect routinier et décevant, est infiniment éloigné du moment messianique extatique. Mais ce moment est-il à ce point surnaturel, supraterrrestre, pour n'avoir aucune conséquence durable ? Je pense à votre exemple des révolutions arabes : il y a le moment presque festif, joyeux, d'une citoyenneté active qui éprouve et vit sa liberté de changer politiquement le monde. Puis il y a la retombée : révision des idéaux, « goût amer », retour à l'ordre, etc. Mais est-ce à dire que l'on n'a pas avancé d'un pouce ? Que la révolution ne vaut que parce qu'elle est vécue quand elle est vécue, mais non pour le monde lui succédant qu'elle projette de transformer ? Je pense qu'on peut combiner votre idée d'éphémère et de commencement, de déclenchement relativement durable (combinaison de l'idée de brèche et de continuité). Par exemple, la philosophie marxienne aujourd'hui a renoncé au grand soir : elle promet une politique de brèches (modèle-type : la commune) ; des micro-révolutions accumulées, conformes aux principes socialistes, entraîneraient, par effet de saturation, une implosion progressive du système global...alors oui, certes, chaque insurrection, prise isolément, n'est qu'un moment éphémère, une faille temporelle bien vite ramenée dans le processus historique réglé sur l'accumulation abstraite de la valeur ; mais une étincelle a émergé,

elle ne s'éteint pas sitôt l'insurrection dissipée : elle perdure, par un effet de composition avec d'autres étincelles. Votre schème politique me fait presque penser aux zones d'autonomie temporaire (Hakim Bey) : un tel discontinuisme est pernicieux il me semble (c'est réduire l'action révolutionnaire à une fête, ce qu'elle n'est pas seulement).

Mais je vais tâcher d'aller dans votre sens. Pour en revenir à Arendt, dans la préface de La crise de la culture, elle évoque René Char en tant que résistant, et affirmant, en pleine guerre : « si j'en réchappe, je sais que je devrai rompre avec l'arôme de ces années essentielles, rejeter (non refouler) silencieusement loin de moi mon trésor ». Le résistant accédait à la nudité, il ne portait plus de masques (de ces masques que l'on porte en société, ou pour se protéger de la société) ; il vivait lui aussi, sur un mode tragique, son messianique éphémère. Puis quand ce fut fini, il retourna aux vieilles querelles des idéologies, et vit ses compagnons divisés en d'innombrables cliques. Char put dire alors : « notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Car ce trésor qu'il avait tenu, il n'avait su le dire, il ne pouvait que l'oublier, il ne pouvait en faire un héritage transmissible. Il me semble que cette expérience de Char renvoie tout à fait à ce que vous écrivez. Il y a là clairement une rupture dans le temps. Mais je me permets de rappeler que par ailleurs Arendt thématise (dans le chapitre sur la liberté) ce genre d'infinie improbabilité que peut être la résistance (ce genre de miracle) comme déclenchant néanmoins un processus, comme s'installant durablement dans le monde. Voici donc comment je résoudrais cette dialectique : il y a le moment messianique éphémère d'une part, le temps indicible où l'imprévisible, l'action advient, pour l'individu qui l'accomplit. Une fois ce temps disparu, c'est pour toujours, et il faut attendre un nouveau miracle de ce genre (et l'on est en droit de s'y attendre : car chaque homme est naissance, nouveauté absolue). Mais il y a le retour d'une continuité routinière d'autre part qui aura néanmoins été modifiée en profondeur, à son insu, par un héritage sans testament (vous insistez sur le « sans testament », mais pas assez je trouve sur le fait, malgré tout, de l'héritage). Personnellement, le fait de savoir que des résistants comme Char ont vécu ce qu'ils ont vécu m'affecte d'une manière que je ne saurais nommer, par-delà ma routine morne. Nous sommes tous encore affectés il me semble, même si cela ne saurait se dire (c'est sur la base de tels affects que se précise toujours davantage, et de façon continue, une révolte que suggèrent de telles brèches éphémères).

Dire que le miracle éphémère s'installe de façon durable, quoique paradoxalement, n'est pas pour autant dire qu'il y aurait un achèvement de l'histoire, idée à laquelle vous vous opposez avec beaucoup de force. Arendt elle-même, pour garder mon fil directeur, s'oppose à toute conception téléologique de l'histoire (critique des idéologies totalitaires, critique de Hegel et de Marx, Marx qu'elle caricature néanmoins je trouve). Je prendrai Marx comme exemple. Concernant Marx spécifiquement, elle dit qu'il s'intéresse au mouvement historique comme l'artisan s'intéresserait à l'idée de table : Marx veut fabriquer l'histoire, et ainsi achever la philosophie elle-même. Cet achèvement

comporte : l'abolition du travail, de l'Etat, des classes, la disparition de la politique au profit d'une administration simplifiée des affaires publiques, l'avènement des loisirs ; l'individu est libéré des activités liées à la survie et des activités politiques, pour se consacrer à des activités plus élevées. Ceci suppose un développement des forces productives (mécanisation) et surtout une transformation des structures juridico-économiques (fin du système de valorisation par le travail abstrait, requalification de la production en vue de l'utilité concrète des biens). Ceci ressemble fort à la polis athénienne, les esclaves en moins. Là où se trouve le problème, comme le dit Arendt, c'est que cet achèvement marxiste de l'histoire implique une absence totale de dynamique, de mouvement : l'histoire elle-même est abolie. Si la violence produit l'histoire, comment se fera l'histoire dans une société sans classe, pacifiée pour l'éternité ? Si le travail fait l'homme, qu'en sera-t-il de son humanité dans une société sans travail ? Si la philosophie est réalisée dans l'histoire, y aura-t-il encore une philosophie après l'achèvement ? Ce qu'un certain Marx (le Marx métaphysicien de l'histoire) nous propose, c'est une humanité vidée de sa substance, de son désir, de sa dynamique. Votre pensée d'un messianisme éphémère, à ce titre, est extrêmement pertinente il me semble : pour éviter cet écueil (écueil de toute politique théologique ou de toute conception téléologique de l'histoire, écueil de tout "messianisme"), vous convoquez une joie de recevoir l'inouï dans un présent qui se présente temporairement. Plus profondément, ces philosophies de l'histoire abolissent l'action politique immanente : les actions ou luttes du passé ne sont que des moyens dérisoires, destinés à servir un achèvement transcendant qu'elles ignorent (Kant avait déjà soulevé ce problème dans son Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique); l'achèvement lui-même est dépourvu d'action : il est l'éternel retour d'un même extatique et narcissique.

Je suis quant à moi très sensible à cette pensée nietzschéenne tout à fait évidente, mais qu'on occulte trop souvent : nous avons acquis, nous modernes, le sentiment que nous sommes éphémères (Aurore). Derrière nous : le singe grimaçant ; devant nous, le dernier homme, et son épitaphe : « rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Cette seule pensée doit nous rappeler à quel point l'idée d'un achèvement de l'histoire est dérisoire : c'est vouloir mourir avant que l'espèce humaine ne s'éteigne effectivement. Dans cette mesure, chaque nouveau surgissement messianique est à recevoir comme n'indiquant rien d'autre que lui-même, à éprouver pour lui-même, comme une fin en soi... vouloir son éternité, c'est vouloir ne plus devenir. Toutefois, vouloir aussi s'installer, d'une façon relativement durable, dans le surgissement qui est advenu, en attendant un nouveau surgissement, c'est aussi une belle chose ; c'est ce qui justifie aussi les luttes, qui ne sont pas que des fêtes... que cela s'adresse à nous d'ailleurs, ou à ceux qui nous survivrons, ou au monde dans sa permanence, quand bien même tout ceci s'achemine vers le néant (mais alors cette installation est l'éphémère également me direz-vous ; elle est précaire ; installation et éphémère ne s'opposent de façon exclusive, mais ils peuvent se combiner ; ils s'opposent toutefois à l'infinité de la durée). C'est ainsi que

j'entends du moins une forme spécifique de la mémoire (une mémoire mondaine, un héritage sans testament), ou encore ce que Heidegger appellerait un « laisser-être ».

Merci pour ce beau texte qui m'a fait réfléchir.

Cordialement,

Benoît Bohy-Bunel »

Elle lui répondra par ce gentil mail :

« Cher Benoît Bohy Bunel,

Pardon de vous écrire à une heure aussi tardive, mes nuits sont presque aussi longues que mes journées en ce moment.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos questions et remarques, et pardon d'avance si je ne réponds pas à tout : l'ouvrage auquel vous faites référence (le Temps et la loi) a été publié il y a deux ans, mais je l'avais écrit bien avant. Depuis, j'ai bien sûr conservé un fil directeur dans mes recherches, mais ces derniers temps ont été consacrés à des thématiques connexes (guerre et violence). Aussi, il faudrait, pour vous répondre sérieusement, que je puisse me replonger davantage dans les textes de Benjamin et Arendt. Mais pour l'heure les quelques éléments que je peux vous apporter sont les suivants:

- Sur votre première interrogation, qui consistait, si j'ai compris, à se demander si l'éphémère ne laissait pas quelques traces derrière lui, ou s'il emportait tout ce qu'il avait apporté (exemple des révolutions), je dois dire que mon intention première était quasi stratégique concernant ce point : il s'agissait avant tout de rompre avec ce que l'on entendait par messianisme, à savoir une ligne historique réalisable par un chemin droit, avec un commencement (création), un développement (révélation), une chute (passion), et enfin le messianisme (rédemption). Il devait donc arriver nécessairement au terme d'un processus bien établi. La rédemption arrivait après avoir compris (au sens hégélien), fait siens, les acquis d'une histoire bien rodée. Je souhaitais, par ce caractère "d'éphémérité", ôter au messianisme toute nécessité, tout aspect processuel, linéaire, il ne serait la conséquence de rien, bref lui rendre sa liberté. Si j'avais soutenu, après cela, qu'une fois réalisé, il instaurait de manière fixée, nécessaire, etc. des "acquis", je n'aurais fait que reproduire ce dont je

voulais m'éloigner. Penser le messianisme en dehors de toute "conséquence" (implication nécessaire, logique, A implique B, la chute implique la rédemption) devait donc signifier deux choses: il ne résulte d'aucune conséquence, et aussi : il n'en n'implique aucune.

Du reste, je suis d'accord avec l'idée benjaminienne de "trace", il peut laisser des bribes, des marques, des creux, des traces, ce genre de choses. Le tout pour moi était de montrer qu'un messianisme peut se réaliser aussi sans rien laisser derrière lui. Que ce n'était pas contradictoire avec l'idée de "réalisation". Réaliser une chose ne signifie donc pas, pour moi, laisser nécessairement un acquis de cette réalisation (Pour illustrer cela, je pense aux réalisations artistiques éphémères, ces tas de petits grains de sable colorés que les moines bouddhistes agencent en magnifiques dessins, et ils finissent par souffler dessus, et alors il ne reste plus rien. Ou encore, quelque chose que je connais mieux : en aikido, la réalisation d'un geste parfait n'implique rien, et elle ne laisse rien derrière elle, une fois le geste accompli, l'espace est à nouveau vide et il ne reste rien. A mon avis le geste, et le mouvement, sont deux choses qui permettraient mieux de penser le messianisme).

- Sur Nietzsche, je me permets de vous renvoyer au 2ème chapitre de mon livre, où il est question de l'éternel retour. Je ne saurais pas mieux dire ce que j'en pense aujourd'hui, c'est donc pour cela que je me permets de vous inviter à le lire. Aussi, je vous mets en pièce jointe le livre entier, ainsi vous pourrez y piocher ce qui vous intéresse.

- Sur Arendt, je réfléchis à des références, et je vous dis.

A bientôt, bien à vous,

C. C »

Il lui répondra en deux fois :

« Bonjour Coralie C.,

Deux questions d'abord : le dessin dans le sable et le souffle qui suit n'ont-ils pas modifié en profondeur, de façon indicible, l'artiste de l'éphémère ? Et lui-même, ainsi modifié, ne transformera-t-il

pas d'une façon inédite, complexifiée, son entourage ?

On peut penser il me semble une trace non visible, non objective, qui perdure, si l'on ne succombe pas, du moins, à ce que Heidegger appelait une certaine "réverbération ontologique" (SZ, §2) : autrement dit, si l'on ne part pas de l'étant intramondain, là-devant ou sous-la-main, pour ensuite seulement se "définir" catégorialement soi-même, mais si l'on part bien plutôt de ce qui est ontologiquement invisible en soi et qui nous est propre, pour alors seulement ensuite tenter d'élucider quelque mondanité du monde.

A dire vrai, il y avait cette critique de ma part, dans mes premières remarques, d'une certaine réverbération ontologique, ou d'un certain "objectivisme" pernicieux, à l'oeuvre apparemment, dans votre proposition d'un messianisme éphémère absolument contracté, ou replié sur lui-même. La notion de "miracle" au sens arendtien ne faisait que politiser cette dimension ontico-ontologique, à mon avis impensée, quoique problématique, de votre texte.

Ainsi de Char (heideggerien lui-même) : "notre héritage n'est précédé d'aucun testament" ; l'héritage est une tonalité affective du Dasein, une Stimmung indicible. Le testament est la trace visible et dicible au sein de l'étant intramondain. Et dès lors R.Char lui aussi dénonce en un sens original la-dite réverbération ontologique, et ce pour affirmer la possibilité d'une durabilité du messianisme ou du miracle éphémère au sein d'une intimité vécue à chaque fois en première personne.

Le sable dessiné a disparu, mais ce n'est pas un argument pour dire que rien ne reste. Reste la transformation en profondeur du dessinateur, ou du spectateur, quoique indicible, transformation opérée au contact d'une beauté mondainement fugitive, mais non existentiellement, ou ontologiquement.

BBB »

« Bonjour,

Décidément ce thème d'un messianisme éphémère est une source inépuisable de réflexion. Une dernière idée m'est venue, donc, et je vous l'expose brièvement.

Que penseriez-vous de l'idée d'un messianisme, d'un achèvement de l'histoire, indéfiniment posé et, simultanément, indéfiniment ajourné, qui serait propre au totalitarisme "soft" de nos sociétés basées sur le travail et la marchandise, de nos sociétés basées sur un procès d'accumulation en droit infini de la valeur (quoique de fait limité dans la réalité) ? J'ai cru trouver l'ébauche de cette idée en commentant une énième fois la première partie de La Société du Spectacle (Debord) : "le spectacle est le soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité moderne".

Or, je pense qu'une certaine notion d'un messianisme éphémère contracté, replié sur lui-même, ne laissant pas de trace sur le plan ontique (ou sur un plan spectaculaire, apparent, en langage debordien), s'insérerait parfaitement dans ce cadre totalitaire "soft" (cette notion pourrait renvoyer à ce que Vaneigem, situationniste également, décrit quant à lui : une sacralisation fugitive du trivial liée à une trivialisation durable du sacré).

Bien sûr vous êtes à mille lieux j'imagine de promouvoir quelque magie publicitaire de l'instant (moment Nutella, pause expresso, etc.). Mais néanmoins, je pense qu'inconsciemment, votre texte m'a mis mal à l'aise (quoiqu'il m'ait fasciné également, pour ne rien vous cacher), dans la mesure où il renvoyait à cet immense danger que je viens de vous exposer (danger auquel je suis très sensible, et auquel j'ai consacré maintenant près de 9 ans de réflexion, pas forcément universitaire d'ailleurs).

Je vous écrirai dans un peu plus de deux semaines, pour vous livrer ma lecture de vos travaux (je suis impatient de m'y mettre).

Bonne journée à vous

BBB

PS : je me permets de parler de totalitarisme ("soft", pour être politiquement correct) en ce qui concerne la société capitaliste, dans la mesure où son principe de synthèse est le travail, et dans la mesure où, sur cette base, on peut voir chez la spécialiste du sujet, Arendt elle-même (pas si "libérale", peut-être, donc) une détermination implicite de notre monde contemporain comme totalitarisme.

*Je cite : "L'homme isolé qui a perdu sa place dans le domaine politique de l'action est tout autant exclu du monde des choses, s'il n'est plus reconnu comme homo faber, mais traité comme un animal laborans dont le nécessaire "métabolisme naturel" n'est un sujet de préoccupation pour personne."
(Le système totalitaire, chapitre 4)*

Cet homme sera donc dans la désolation (aliénation destinale au monde).

Un système politico-économique fondé sur les "travailleurs", comme le système de la valeur accumulée, pourrait être, dès lors, automatiquement, un pouvoir sur des hommes désolés et non simplement isolés, et tendrait à devenir totalitaire.

Au plaisir d'échanger avec vous. »

Il lira finalement les analyses de Coralie C. consacrées à l'éternel retour nietzschéen. Après plusieurs mois d'absence, ce concept sublime resurgissait dans sa vie.

Après une lecture attentive du texte de la jeune philosophe, il lui envoie ce mail :

« Bonjour Coralie C.,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre chapitre consacré à l'éternel retour nietzschéen (Le temps et la loi). M'étant beaucoup intéressé à ce sujet, je me permettrai de vous faire part de ma lecture.

Votre thèse est donc la suivante, je vous cite : « L'éternel retour de l'identique dit la même chose au sujet du temps que la linéarité progressive telle qu'on la trouve chez Hegel : le temps est une ligne, droite ou recourbée. Le « encore une fois » est bien un « pour toujours » sous une autre forme. Aussi, si le retour du même et la linéarité progressiste semblent opposés – ils sont en réalité les deux faces d'une même pièce : la pièce du messianisme sécularisé, qui l'est soit de manière interne, soit de manière externe. »

D'abord, je suis toujours un peu méfiant lorsque je vois ainsi rapprochés Nietzsche et Hegel. L'ennemi numéro 1 de Nietzsche, me semble-t-il, est Hegel, quoiqu'il ne le cite presque jamais, et là-dessus je suis d'accord avec Deleuze (cherchez H.). L'éternel retour, précisément, m'est toujours apparu comme une attaque violente contre la téléologie hégélienne. Votre thèse paradoxale est intéressante pour cette raison.

Nietzsche s'oppose avant tout à la dialectique hégélienne : à la sursomption (Aufhebung) de la contradiction, il substitue une affirmation auto-référentielle (celle du noble) qui ne thématise pas son autre (qui n'est donc pas son opposé) ; seul l'esclave, le vil (métaphysiquement parlant, le judéo-

chrétien que nous sommes tous), pose la contradiction et la dialectique : car il se détermine seulement par rapport à l'Autre (le noble, le maître, le seigneur) qui lui fait violence. Seul le vil pose la négativité, le grand « non » à ce qui n'est pas lui, pour seulement ensuite s'affirmer soi. Le messianisme téléologique hégélien (sécularisé) renvoie à une conscience qui s'extériorise de façon désespérée pour accéder, entre autres choses, à la reconnaissance par une autre conscience de sa propre existence (l'Etat est alors la fixation des rapports de reconnaissance). Un Zarathoustra n'a que faire de la reconnaissance, ou de quelque reconnaissance secondaire et surajoutée, contingente. Son extériorisation demeure le solipsisme d'une noblesse absolument affirmative.

Cela change la donne en ce qui concerne l'interprétation de l'éternel retour, il me semble. L'éternel retour opère une sélection différentielle : en tant qu'il est éternel retour du même, il ne se dévoile néanmoins à l'être qui le saisit que de façon fugitive, transitoire, et temporaire. C'est dans les moments de grande affirmation, de grande joie (grands midis) que l'éternel retour s'impose comme une évidence. C'est lorsque l'âme noble se sait noble, se pose sans référence à quelque altérité extérieure (ressentiment ou compassion), qu'elle demeure auprès de cette pensée affirmative qu'est l'éternel retour. Durant les moments de grande détresse, durant les souffrances par lesquelles le noble doit bien passer pour seulement éprouver parfois l'instant extatique, la pensée de l'éternel retour n'est pas présente : et donc l'éternel retour n'est pas, de fait (sans sa pensée, il n'a aucune consistance). Dans les faits, il se pourrait bien que les souffrances malgré tout soient éternellement vécues à l'identique. Mais ces vécus souffrants se répétant à l'identique, n'étant pas voulus, posés, pensés, ne sont pas non plus. Dès lors, pour l'âme noble, qui se moque bien d'une reconnaissance finale éternelle, mais qui n'est jamais qu'une noblesse transitoire de l'instant qui n'a qu'à s'affirmer elle-même pour s'attester dans son désir de resurgir éternellement, l'éternité n'est qu'une éternité qui parfois existe, parfois n'existe plus. Seule la joie demeure, éternellement, au final : mais cette joie est rare. L'éternel retour est une série d'instantanés très rares.

Là où je vois une différence essentielle avec Hegel, c'est sur la question de la continuité : la fin de l'histoire chez Hegel, qui coïncide en somme avec la victoire des esclaves (Etat), est une continuité éternelle, sans interruption. Le divin inonde quotidiennement de sa lumière immanente les individus accomplis. Mais chez Nietzsche, l'éternité n'est pas éternellement contemplée ou saisie : l'éternité est un moment rare, intime, incommunicable, qui est la victoire solipsiste du noble, par-delà le vacarme bruyant des affaires humaines (= révolte des esclaves dans son « efficacité »). Le tout chez Nietzsche est une spiritualité sans Dieu, une ontologie politique et esthétique, mais en aucun cas, il me semble, quelque sécularisation (j'associe l'idée de sécularisation à celle de faire passer dans le domaine public, ou dans le domaine de l'essence-commune attachée à l'Esprit d'un peuple, pour reprendre des termes hégéliens : ce genre de projet ne me paraît en rien nietzschéen ; Nietzsche a le

plus grand mépris pour tout bavardage, tout être-explicité public, toute extériorisation de quelque message en vue de telle ou telle institutionnalisation, il me semble.. Mais peut-être avez-vous une autre définition du terme de sécularisation ; de toute façon, il y a sécularisation s'il y a désir de faire reconnaître ; mais toute reconnaissance est pensée dialectique, pensée de la négation sursursumée, donc pensée vile ; votre parti-pris me paraît difficile à tenir).

La pensée de l'éternel retour, selon moi, est une vision poétique du monde presque indicible (j'ai vécu cette extase personnellement, ce pourquoi je me permets ici d'affirmer mon avis en toute franchise), qui disparaît aussi vite qu'elle est réapparue, qui ne se communique pas ni ne se sécularise. Elle est ésotérique, là où la téléologie hégélienne exhibe constamment son exotérisme. Vous entendiez peut-être cela en parlant d'une face « interne » du messianisme « sécularisé » comme étant l'éternel retour nietzschéen. Mais peut-on alors parler d'une « sécularisation » dans de telles conditions « internes » ? Je parlerais pour ma part plutôt d'un messianisme spiritualisé à l'extrême, quoique sans Dieu.

Merci pour ce texte. Je ne vous ai parlé que des points sur lesquels je ne suis pas d'accord, mais il y en a d'autres sur lesquels je suis tout à fait d'accord (mais vous en parler ne serait pas très intéressant ; c'est le débat qui est intéressant en philosophie, il me semble, et non les éloges qui entretiennent une vanité néfaste pour le penser réfléchi).

Je lirai votre texte sur Kafka lorsque j'aurai le temps.

Très bonne journée à vous,

Benoît Bohy-Bunel »

Elle ne répondit pas, mais il était lancé. De fait, il était sur le point de l'exotériser, ce mystère de l'éternel retour, il était sur le point de le rendre communicable. Au fond, elle avait peut-être raison : l'éternel retour pouvait bien renvoyer à un messianisme sécularisé, non pas sous la plume de Nietzsche, mais bien sous sa plume à lui. Elle l'avait fécondé, ô miracle. Il formulait de la façon la plus claire possible la version cosmologique de l'éternel retour. Plus tard, à l'automne 2015, ils reviendraient en détail, lui et Liamine, sur une formulation rigoureusement scientifique de l'éternel retour. Le train était lancé, plus rien ne pouvait l'arrêter. Il envoyait donc par mail, à Coralie C., ce texte décisif qu'elle avait provoqué, et qui ouvrirait son ouvrage métaphysique, *Perspectives ontologiques*.

Voici donc le fameux texte, dans son intégralité :

L'éternel retour

La physique moderne ne retient pas l'hypothèse d'un éternel retour, en un sens nietzschéen (ou encore : leibnizien). En effet, la version « physique » de l'éternel retour suppose deux choses : une durée éternelle de l'univers, et une quantité de forces finie. Dans un univers éternel possédant une quantité finie de forces, selon une loi (méta)statistique rigoureuse, nécessairement les mêmes séquences resurgissent, et ce éternellement, de la même manière qu'une machine à écrire fonctionnant en mode aléatoire éternellement produira nécessairement une infinité de séquences de lettres totales identiques. Or, la physique contemporaine admet la finitude des quantités de forces, mais non l'éternité de la durée : de ce fait elle invaliderait l'idée d'éternel retour. Mais qu'est-ce à dire ? Ce « big bang » et ce « big crunch », qui font que la durée de l'univers serait finie et non éternelle, ne sont-ce pas des hypothèses ? Certes si : et donc ils pourraient bien n'être que des fictions, des irréalités. En outre, quand bien même ils seraient « réels », rien n'indique qu'il n'y a que le néant qui délimite leurs contours. D'ailleurs, l'idée d'une durée éternelle de l'univers est beaucoup plus intuitive que l'idée d'une durée finie : tout temps étant empiriquement continu, ouvert, non surgissant et non disparaissant, nous sommes portés à penser qu'il en va de même de... toute éternité (cette « tautologie » ici dévoilée est en fait une découverte synthétique). Ainsi donc nous nous retrouvons, en toute vraisemblance, face à quelque révélation : quantité de forces finie (admise aujourd'hui) + durée éternelle (intuitive, fort probable, et non absolument invalidée par la science) = éternel retour du même attesté, d'un point de vue physique.

A vrai dire, les physiciens reculent devant le probable, l'intuitivement clair, pour une raison morale : que l'éternel retour du même soit, que nous devions vivre éternellement la même vie, à l'identique, demeure le « poids le plus lourd ». Aujourd'hui cela est très vrai : comment accepter que les victimes souvent innocentes, justes, morales, du XXème siècle en particulier, et des autres siècles en général, aient à revivre la même vie, éternellement ? Souhaite-t-on, par exemple, qu'un déporté à Auschwitz, mort dans des conditions atroces, revive éternellement sa vie, à l'identique ? Parce que de telles pensées sont proprement ignobles, le physicien, imprégné malgré lui d'une morale issue de l'expérience qu'a faite l'humanité auprès des totalitarismes immondes du siècle dernier, « bloque » sa découverte potentielle en posant la finitude temporelle du tout (nihilisme, volonté d'en finir, désespoir).

Si de fait l'éternel retour est, nous devons bien vivre avec, et supporter cette idée. Autrement dit : vivre avec cette vie du déporté à Auschwitz qui se répète, de toute éternité. Première question : cette vie atrocement souffrante, ne vaut-elle pas la peine d'être vécue ? Aurait-il fallu qu'elle ne soit

pas, qu'elle n'ait pas eu lieu ? Dire cela, ce serait vouloir pire que les souffrances atroces de cet individu : ce serait vouloir qu'il n'ait pas existé du tout, ce serait vouloir son néant absolu, de toute éternité. Mais cette vie se répète éternellement, dira-t-on : c'est ignoble. Seulement déplorer ce fait, dans le contexte où précisément cette vie a toujours déjà été et sera toujours, répétée à l'identique pour l'éternité, cela revient à précisément vouloir le néant absolu de l'individu. La pensée de l'éternel retour, de façon plus ou moins consciente, surgit dans les moments de grande joie (une sélection différentielle est opérée là, pour suivre l'idée de Deleuze). Même si dans les faits l'individu revit éternellement ses tourments, selon sa conscience, plus ou moins lucide sur ce point, il ne vit jamais la répétition éternelle de son être que lorsqu'il est dans la béatitude. La réalité de l'éternel retour est la plus généreuse qui soit : seule la joie demeure. Selon la conscience, c'est-à-dire en soi, un déporté d'Auschwitz vit éternellement seulement ses moments de joie (« factuellement », c'est l'intégralité de son vécu, souvent souffrant, qui se répète à l'identique, certes ; mais ce « factuellement » n'est qu'un mot, non une réalité consciente pour lui).

Une autre idée insupportable : Hitler revit éternellement. Mais pourquoi insupportable ? Est-ce à dire que ce déchet aurait été heureux ? Sa haine, son ressentiment, son absolue bêtise, sa capacité surhumaine à s'autodétruire, cela constitue le pire des enfers. Pour le juste, l'éternel retour est la pensée la plus réjouissante : l'immondice n'a plus à descendre sous la terre. Son éternité terrestre est le pire des supplices. Mais qu'en sera-t-il pour l'immoral parfaitement heureux ? En fait, il n'existe pas : la mauvaise conscience, de fait est réhabilitée, par-delà toutes les attaques faites à la morale kantienne. En effet, l'éternel retour est une vraisemblance (quasi-certaine) qui hante chaque inconscient : un immoral tend à savoir, de façon latente, qu'il est en train de gâcher la répétition éternelle de la vie d'un autre ; cette pensée ne peut être pour lui qu'insupportable, quoiqu'il occulte souvent cette pensée. Sans qu'il s'en rende compte, la haine de lui-même le ronge comme un cancer : lui aussi donc sera en enfer éternellement, sur cette terre et dans cette vie en laquelle il est si malheureux, inconsciemment, de détruire l'éternité de l'autre qu'il espère, en vain sûrement, mortel.

Ces remarques tendent à faire accepter l'éternel retour comme réalité peut-être physique. Avec ce genre de remarques, les physiciens peut-être ouvriront la temporalité qu'ils ont fermé par crainte, désespoir, horreur... Mais ils manquent de philosophie, et connaissent bien mal une manière rigoureuse de poser les termes éthiques clairement.

Appendice :

Aujourd'hui la possibilité de l'éternel retour est au moins reconnue, sous une forme fictive ou mythologique, par l'art de masse cinématographique. Le film Mr Nobody, éminemment philoso-

phique, en atteste. La subtile Diane Kruger joue dans ce film le rôle que joue Clélia dans La Chartreuse de Parme. Clélia ou l'éternel retour. Cela sonne comme une intuition révélatrice. Stendhal, l'écrivain français que Nietzsche admirait, n'a pas pu ignorer cela.

Elle ne répondit jamais, alors qu'elle avait promis de le faire. Il était un peu déçu, et ne comprendra jamais cette étrange impolitesse. Il avait confié ses plus beaux secrets, et il se trouvait maintenant face à un mutisme inexplicable.

Mais il regardait parfois la photographie de cette belle femme blonde, Coralie. Il songeait à la façon dont elle avait signé le premier mail qu'elle avait envoyé : C.C. Il s'agissait des initiales de Clélia Conti, l'amante de Fabrice del Dongo. Avec Coralie, un lointain souvenir remontait à la surface : le souvenir d'une perle, de 2 perles, de 4 perles, de 12 perles, de Clélia, de la tour Farnèse. Elle avait déclenché, certes innocemment, un processus irréversible.

Aujourd'hui, il est en train d'écrire son roman. Il a écrit rapidement le chapitre consacré à sa rencontre avec Coralie C. Pour se délasser, il est allé sur Facebook. Nous sommes le 3 janvier. Une notification : en ce 3 janvier 2016, c'est l'anniversaire de Coralie C. Elle est née le 3 janvier 1988. Elle vient d'avoir 28 ans. Il espère que ce texte qu'il vient d'écrire est une sorte de « cadeau », qui peut-être sera digne de sa finesse... et de sa beauté.

Chapitre 56 : Laura

En ce début de mois de juin 2015, il connaissait Laura depuis huit mois déjà.

Laura avait été la simplicité et la confiance retrouvées.

Ils s'étaient rencontrés, en octobre 2014, au *Ranch*, le café des étudiants de Paul Valéry, elle y prenait un verre avec son ancien amant, Lucas. Lucas et lui avaient évoqué *Melancholia*, de Lars Van Trier. Laura était pétillante et drôle. Cette grande brune de 1m80, que l'on prenait souvent pour un mannequin, était d'une classe et d'une subtilité qui l'avaient alors impressionné. L'été, lors du mariage de ses amis Pierre et Gizem, il avait déjà tenté de séduire une belle turque, Müge, mais il avait lamentablement échoué : il était encore trop fragile. Laura, s'il tentait de la séduire, cette femme fatale impressionnante, il échouerait à nouveau, très certainement.

Pourtant, en octobre, elle accepta de boire un verre avec lui. L'idée qu'il monte chez elle pour un dernier verre ne déplut pas. Un chaste baiser sur sa joue l'étonna, mais ne la choqua pas. Une nuit

d'amour, elle put l'offrir. Une journée entière, à évoquer leurs vies et leurs amours vécues, fut ce qu'ils expérimentèrent, ensuite, et très vite ils s'aimèrent.

Laura depuis huit mois était le sain amour retrouvé. Elle aura été la femme qu'il aima le plus. Et cela ne changera pas. Car dans son regard se manifestaient le plus clairement ces si beaux enfants qu'ils auraient, ce mariage, et cette douceur d'un foyer qui n'était plus l'ennui mais la félicité.

Laura était la conciliation de puissantes forces auparavant antithétiques. Anonyme, elle n'était pas une « perle » de la Cité Céleste. Mais elle avait *l'aura* des grandes stars, et vivre une passion avec elle, cela était vivre dangereusement. Cette inconstante le quittera deux fois. Ou plus encore, dans l'avenir. Rien n'était fixé avec elle, c'était enivrant : il voulait vivre cette infixation dans la fidélité d'un amour qui s'installe.

Laura était sa touchante amoureuse. En elle, une blessure douloureuse s'annonçait, et même ses rires étaient imprégnés d'une fragilité qui le peinait parfois. Dans son regard doux, une insondable tristesse passait, et cela arrivait surtout lorsqu'elle paraissait joyeuse. Cette jeune femme si belle qui ne tombait jamais amoureuse, si par malheur elle s'attachait à vous, devenait la plus tendre créature, dont soudainement les failles surgissaient, et lui-même le supportait difficilement.

En ce début de mois de juin 2015, il aimait pleinement, une femme réelle qui le prenait réellement dans ses bras, et lui disait réellement des mots doux. Les 12 perles n'étaient plus qu'un vague souvenir qui revenait parfois, pour enjoliver la poésie peut-être, sans fantasme et sans menace. Ils partent une semaine chez la mère de Laura, pour qu'elle prenne du bon temps, et pour qu'il révise l'oral du CAPES. La mère de Laura est une belle dame simple et généreuse qui sait s'y prendre pour vivre bien. Chez elle, un jacuzzi, des huiles de massage, un sauna, une petite piscine. L'atmosphère est comparable à celle des jardins japonais, délibérément. Le portrait d'un sublime Bouddha orne le salon. Dans cette maison, il connaîtra les plus beaux jours de sa vie.

De 5 heures du matin à midi, il relit la *Phénoménologie* de Hegel. Puis l'après-midi, Laura et lui font l'amour, de toutes les manières possibles. Ils s'enlacent et s'embrassent, rient, se baignent, se plongent dans une éternité qui est la leur.

Il revivra éternellement ces instants bénis, chez la mère de Laura, il en est maintenant convaincu. Il revivra éternellement, aussi, cet été 2015, où ils allèrent au Ménial, dans cette campagne accueillante, et où ils jouèrent à être *Loin de la foule déchaînée*. De la même manière qu'il revivra éternellement, une infinité de fois, à l'identique, cette marche en Ardèche avec la blonde Zoé, la folle amoureuse de ses 20 ans. Il est « sauvé » pour ainsi dire : il peut mourir, et tout peut recommencer. Il ne demande pas plus.

Avec Laura, ils ne font pas grand-chose, et c'est bien là toute la beauté du geste : être à deux leur suffit. Ils rient tout le temps. Ils passeront leur temps à regarder des séries sur Internet. Chaque

seconde passée avec elle est une fête. *Game of Thrones, New Girl, How I met your mother, Walking Dead, Friends, Twin Peaks.*

Il n'évoque pas la philosophie avec Laura, ce n'est pas pour cela qu'elle l'aime. Leur amour est totalement gratuit et désintéressé. Inutile, de la façon la plus belle.

Chapitre 57 : L'oral du Capes

Deux sujets.

Leçon. « Autrui est-il un autre moi-même ? » Réponse : non, autrui est un « soi », il s'appartient. Note : 15.

Commentaire. Aphorisme 333 du *Gai Savoir*. Il brille encore plus que durant la leçon. Note : 10 (note scandaleusement basse ; un minable examinateur, un petit conservateur à deux sous, ne supportera pas qu'il évoque la pédagogie nouvelle).

A Paris, Johanna l'a accueilli chez ses parents, à bras ouverts. Les retrouvailles sont touchantes, comme toujours avec Johanna. Sa présence chaleureuse l'a soutenu dans cette épreuve.

Il est reçu. 15^{ème}. Au téléphone, sa mère, une mère juive, pleure.

Chapitre 58 : L'achèvement d'un long projet d'écriture

Durant l'été 2015, il finit d'écrire un projet philosophique ambitieux : 500 pages d'articles divers.

Il divisera ces 500 pages en trois essais distincts. Le premier essai, intitulé *Actualités inactuelles*, est un ensemble de points de vue sur la détermination spectaculaire de la société marchande : le cinéma, la photographie, la faiblesse de la pensée contemporaine, la publicité, la cybernétique, la politique clivée, la religion, l'amour, les séries TV, sont les phénomènes qu'il a choisi de thématiser. Le deuxième essai, intitulé *Vers le post-capitalisme*, est une critique radicale du capitalisme, une analyse des notions de valeur et de norme, et la tentative de formuler des alternatives formelles concrètes au système. Le troisième essai, *Perspectives ontologiques*, est une formulation métaphysique et cosmologique de l'éternel retour, et de toutes ses implications théoriques.

Ce projet d'écriture s'étale sur 7 ans de travail acharné. Il n'a pas lâché l'affaire. Il la tient entre ses mains, son œuvre ! Ces essais, ce sont ses bébés.

Lectrice, lecteur, si tu tombes un jour sur l'un de ces livres, prends-en soin, je t'en prie. Et n'oublie pas que, derrière ce style académique et froid, se dissimule le plus souvent une rage qui bouillonne, une passion folle, qui veut tout détruire et tout reconstruire, pour mieux pouvoir aimer, ensuite.

Chapitre 59 : Michel Houellebecq

A la rentrée, en septembre 2015, il enseignera, en tant que stagiaire, au lycée Joffre de Montpellier. Ces élèves lui offriront de grands moments de bonheur. Ils sont attentifs, souvent intéressés, et vifs. Dans sa classe, il est chez lui. En décembre, pour Noël, il leur chantera son rap philosophique : « solipsisme ».

Il envoie à l'automne l'un de ses articles, intitulé « le sort du fucker est-il enviable ? », à Michel Houellebecq.

Dans cet article, il évoque le héros typique des romans de Houellebecq : un loser vieux et moche qui fantasme sur une sexualité qu'il ne vivra jamais, celle des « winners », des Don Juan prédateurs et carnassiers. Il montre alors que ce héros envie en fait un piteux personnage : le fucker possède un sexe clivé, impensé, dé-poétisé. Sa sexualité a la valeur intensive de celles des huîtres, par-delà son efficacité extensive. Le héros des romans de Michel Houellebecq, décidément, a une mauvaise vue. Le masturbateur timide, peut-être, pourrait comprendre la faiblesse de ses ennemis, qu'il idolâtre aussi, et faire de sa poésie sincère, de sa touchante fascination pour les femmes, un avantage dialectique.

Par cet article, il entend dessiner les contours d'une émancipation à l'égard de la lutte dont le domaine a été étendu, dans l'œuvre de Houellebecq, au « marché du sexe ».

Houellebecq ne répondra pas, bien sûr, mais là n'est pas le principal. Après avoir envoyé l'article au sinistre bonhomme, il a un peu honte de lui. Il se sent sale. Il vient de trahir le stendhalien qui est en lui.

Pendant 3 mois, il ne peut l'expliquer, mais il connaîtra un dégoût profond en songeant, parfois, à cet écrivain répugnant, à ce mauvais disciple de Schopenhauer, à cet « auteur reconnu » dont le style est celui d'un mauvais journaliste, et dont les « idées » se comptent sur les doigts d'une seule main.

Pourquoi dégoût ? Car cet individu ne sait pas sublimer sa détresse. Cela est obscène, et impudique. Il confirme la laideur contemporaine, et semble s'en repaître.

Qu'est-ce à dire ? BBB a vécu les choses les plus glauques, les plus ignobles qui soient. L'érotomanie lamentable, la misère sexuelle sous neuroleptiques, la détresse familiale et amoureuse, la destruction du sens poétique. Il connaît mieux que quiconque l'horreur du monde capitaliste et de la société spectaculaire : il a été malade pendant 6 ans à cause de cette horreur. Le tourisme sexuel pratiqué par des gros porcs de capitalistes haineux, la tristesse insondable des prostituées, des actrices porno, des femmes exploitées et ravagées par le patriarcat, des enfants et des prolétaires qui travaillent dans des conditions lamentables, tous ces phénomènes ignobles, il ne peut les ignorer, puisque c'est leur laideur qui a provoqué sa folie à lui, précisément. Surtout, la figure de ces « fuckers » triomphants, qui s'emparent des cœurs de jeunes femmes soumises ou délicates, il a dû la supporter pendant des années de célibat désespéré, lui qui était une personne fragile que ne valorisait pas cette société basée sur la concurrence et la subjugation. Mais le pire qu'il a dû supporter est bien l'atroce vérité qu'il apportait avec lui : dans l'éternel retour, nécessairement, il y a la répétition à l'identique, une infinité de fois, sans que nous puissions éviter cela, de l'horreur qui a pour nom Auschwitz. Cette vérité terrible, elle causa les plus terribles dépressions, la plus atroce haine de soi, la plus conséquente envie d'en finir avec la vie. Il avait finalement trouvé la voie : Dieu(e) dispose dans chaque vie assez de joie pour que son éternel retour soit justifié ; cela concerne même les vies innocentes très souffrantes ; en outre, selon une logique intuitionniste, on pouvait toujours imaginer qu'il y avait, dans l'entre-deux, l'infime possibilité que subsiste un paradis supraterrrestre. Néanmoins, il avait regardé dans les profondeurs du regard de Satan, et il resterait longtemps traumatisé.

Autrement dit, Houellebecq, avec son vécu d'une pauvreté abyssale, avec ses médiocres petites expériences d'adolescent en rut qui a deux-trois complexes concernant la taille de son sexe ou la laideur de sa gueule, était de son point de vue un pur Bisounours : sa vie, comparée à la vie de BBB, c'était Candyland. Houellebecq aurait pu chanter, dans sa littérature, son bonheur d'avoir été ainsi préservé : de vivre dans une société française relativement stable, d'avoir *au moins* une sexualité, de ne pas être enfermé quelque part, d'être blanc et d'être un homme. Mais au lieu de cela, il écrivait pour diffuser une impression de désespoir et de laideur mortelle. Il voulait encourager le désir suicidaire de ses contemporains. Cet homme n'était pas simplement fort pauvre en expériences : il était aussi coupable de tuer l'espoir.

BBB quant à lui aurait eu mille romans d'une horreur sans nom à écrire. Il aurait pu écrire, en 1000 pages, les ignominies qui se déroulaient dans les hôpitaux psychiatriques ; l'histoire de la misère sexuelle des schizophrènes et des bipolaires ; la laideur du monde spectaculaire. Mais il préférait raconter l'espoir, la poésie, la beauté, le désir, malgré toutes les horreurs qu'il avait subies.

Houellebecq était l'homme du ressentiment, l'esprit de la vengeance. Il était aussi fort médiocre. Qu'il soit jugé comme étant l'un des « grands écrivains » de notre temps était désolant : notre époque se jugeait elle-même de façon très sévère.

Toute époque a besoin de ses Stendhal. Elle n'a aucun besoin des Houellebecq. Par chance, la mémoire opérera le tri nécessaire, et les parasites auront bientôt disparu des consciences humaines, consciences confiantes et patientes, et non plus désespérées.

Chapitre 60 : Noé Soulier

A l'automne 2015, il a repensé, sans pouvoir l'expliquer, à son ami d'enfance, Noé Soulier.

Ces deux-là s'étaient bien trouvés. Tandis qu'ils étaient en CM1, lui faisait du chant, au conservatoire, et Noé faisait de la danse. Ils refaisaient déjà le monde, se prenant pour des grands savants, du haut de leurs 9 années. Ils regardaient les films d'Hitchcock. Ils avaient un rêve : demeurer tous les deux, avec d'autres amis, dans une salle remplie de plumes blanches, en regardant du Hitchcock toute la journée, pour l'éternité. Ils se battaient, dans l'herbe, dans le jardin du musée gallo-romain de Lyon.

Noé était devenu un brillant danseur institutionnel. Il créait des spectacles de danse contemporaine. Curieux de voir ce qu'il était devenu, il alla donc voir, sur Youtube, une vidéo de l'un de ses spectacles : « Hand catching signs ». Il fut déçu.

Noé proposait là un spectacle assez peu original, et assez élitiste à vrai dire. Il énonçait des propos théoriques, concernant l'outil, le corps propre, la situation, les techniques de la danse, en « illustrant » platement les choses, via une gestuelle froide et technicienne.

Noé avait dû fort peu lire Heidegger : il ignorait ce que pouvait bien signifier le fait d'habiter le monde en poète. Il était la victime d'une cybernétique clivée, et d'une philosophie analytique logicienne et scolaire. Nulle incarnation, nulle poésie dans le geste. Il songeait alors au transhumanisme, que Noé hélas annonçait, d'une certaine manière. Il songeait au phénomène du « fucker ».

Un danseur institutionnel brillant, « compétent », tel Noé Soulier, ne transmet plus les secrets de son âme à son public. Il se contente d'*exécuter*, en bon professionnel.

Il voyait là son ancien ami « faire son job », mais la chose avait une indéfinissable tristesse. L'essence de la danse, qui est la liberté et le jeu, était bien subvertie, pour donner lieu à un babil théorique « illustré ».

Outre cet aspect mécanique, il y avait un plus grave écueil : l'élitisme. Noé, ce bourgeois qui ignorait certainement tout du monde non-bourgeois, s'adressait ici à un public au capital culturel conséquent, qui venait de façon narcissique constater qu'il avait les mêmes « références » que ce si jeune érudit dansant. La démarche de son ancien ami, politiquement, le navrait ; que devenait la danse

si elle n'était plus qu'un critère de distinction impudiquement exhibé, à travers des discours abscons et une gestuelle géométrique que seuls pouvaient apprécier les « avertis » ?

Face à cette vidéo de Noé, il repense à son rapport à la danse. Lui-même n'est qu'un jongleur aux pieds nus, il ne danse pas. Mais toutefois, son quotidien, n'est-ce pas ce que Noé tente confusément d'appréhender, dans son spectacle ? Une main qui « attrape » des signes ? Noé annonce la figure du jongleur, quoiqu'il l'ignore. Ces « signes » qu'il ne peut « définir » théoriquement, et donc qui lui échappent nécessairement, ils sont la réalité du jongleur BBB. Ils sont ses balles, blanches, bientôt rouges.

Une séparation s'opère. Il admirait grandement Noé dans son enfance. Cette admiration a disparu. Il comprend maintenant que certains amis passés se sont arrêtés bien vite sur le chemin de la vie, pour s'installer dans un confort rassurant. Lui-même n'a cessé de muer, et n'a jamais renoncé à la lutte. Il est trop loin maintenant, et « trop haut » même peut-être. Noé ne le rejoindra plus jamais, et c'est une belle amitié qui prend fin, 20 ans plus tard.

Son autre amie d'enfance Lise Bois, en revanche, qui restera toujours sa vieille amie, quant à elle est une danseuse qui n'a pas mal tourné. Avec sa compagne, « Rose piment », elle propose parfois un situationnisme humoristique et dansé bien senti : elle aboie, grogne, se fait chienne, provoque, et incarne un devenir-animal bienvenu dans une ville trop souvent aseptisée...

Chapitre 61 : Jean-Luc Nancy

A l'automne 2015, il envoie également deux de ses articles au philosophe Jean-Luc Nancy, dans lesquels il évoque la pensée de cet homme, qu'il admire un peu.

Nancy reconnaîtra leur « qualité », mais refusera de lire la suite, et d'entamer un échange qui, pourtant, tenait BBB à cœur.

Ces textes, ainsi donc, sont de « qualité ». Mais BBB ne voulait pas être simplement un penseur « intéressant », écrivant des textes de « qualité ». Il n'écrivait pas pour faire joli. Ses mots étaient des cris, ses phrases devaient être des marteaux qui venaient fracasser l'ancien monde. Il pensait qu'un lecteur averti comme Jean-Luc Nancy pourrait apercevoir cette rage qui s'affirmait à travers ses textes.

Par exemple, dans ce texte qu'il lui avait envoyé, consacré à une analyse des attentats de janvier 2015, il écrivait ceci :

« Celui qui défend la liberté d'expression qui se serait manifestée chez ces « héros » de Charlie Hebdo, celui-là considère implicitement qu'un job, élevé au rang de liberté, et peu importe la

manière, lamentable ou cynique, sérieuse ou comique, dont il est effectué, qu'un job donc résume l'entière de la personne : il pose un essentialisme, analogue au racialisme, de la profession, il considère implicitement que, de fait, certains individus, de par leur job, incarnant davantage que d'autres les valeurs « républicaines », seraient en un sens « supérieurs » intrinsèquement à d'autres « petites gens » effectuant des tâches « plus basses ».

Qui a écrit : « Je suis un agent d'entretien ? » Personne quasiment, cela va sans dire. La « liberté de nettoyer » n'est pas vraiment récupérable par les « politiques » qui survalorisent le travail intellectuel, par-delà leur démagogie populiste (double think ici exhibé). Et pourtant ce sont ces « petites gens » qui font fonctionner l'économie « réelle » avec laquelle ils nous bassinent à longueur de journée, et ce de façon beaucoup plus concrète que quelques dessins un peu vulgaires et pas vraiment drôles griffonnés par des journalistes un peu dépassés, un peu anachroniques, et pas très pertinents.

Dans la continuité donc des analyses de Nancy et Lacoue-Labarthe, analyses que l'on appliquerait aux événements médiatiques et aux manifestations de janvier 2015, une forme de totalitarisme « soft », insidieux, s'annonce là : esthétisation d'un politique abstrait. »

Dans cet autre article que Nancy avait « lu », consacré à la dénonciation de l'esthétisation sublimante de la sphère pratique dans la société spectaculaire, il écrivait ceci :

« Une façon d'éprouver moralement le monde aujourd'hui devrait paraître éminemment choquante : Auschwitz choque par sa « laideur » ; les « images » que les professeurs d'histoire montrent à leurs élèves pour les « édifier » (bêtise consternante), sont censées mobiliser un certain sens esthétique (le sublime négatif : l'horreur). Les images des corps abîmés des individus africains souffrant de la faim sont des « publicités » qui nous « choquent » par leur « laideur », et nous « incitent » à donner de notre... argent, durement « gagné » en « travaillant » ; etc. »

Ces propos ne voulaient pas être simplement d'une honnête « qualité » philosophique ou universitaire. Ils étaient l'indignation, le dégoût face à la bêtise mortelle de ce monde, portés à leur suprême puissance. Ils étaient la dénonciation poignante du scandale en soi. Nancy, de fait, ne savait pas lire.

Ces universitaires sont des hommes « pressés », tout le temps « occupés ». La pensée, l'ouverture à la nouveauté, ne sauraient les traverser. Ils sont pris dans une « ère du temps » inessentielle, et ne songent pas à accueillir la jeunesse et l'inédit. De même, Horkheimer n'avait pas su apercevoir le génie de Benjamin.

Les potentialités subversives et critiques de la philosophie sont, le plus souvent, désamorçées par les « spécialistes de la pensée ». Ceux-ci restent extérieurs à leur dire, et ne savent ni tenir leurs

promesses, ni demeurer auprès d'un vécu susceptible de les féconder. Leur scientificité, leurs « références », les enferment dans un monde clos et nauséabond, poussiéreux, qui ne fait plus peur à personne.

Nancy était un penseur pénétrant, mais au fond il se contentait d'écrire des choses « jolies », qui flattaient l'esthétique bourgeoise de certains érudits se situant hors des contingences vulgaires de ce monde. Il était en outre souvent abscons, et n'était finalement pas un penseur généreux (BBB lui-même, qui était pourtant plutôt un connaisseur en matière de philosophie, ne comprenait pas toujours les livres de Nancy, assez peu clairs).

BBB n'était pas déçu, finalement, car il avait réfléchi. Les discussions philosophiques stimulantes, il les menait avec ses amis, non pas des spécialistes, mais au moins des individus empiriques s'ouvrant à la nouveauté du dire : Timothée, Daniel, Michel, Jeremy, Mathilde, Johanna, Simon, Liamine, Rémi.

Jean-Luc Nancy était un « assis », un « installé ». L'avenir de la pensée ne passait pas par ces gens-là, trop sûrs de leurs « acquis ».

Chapitre 62 : Rémi

A l'automne 2015, Rémi, son si cher ami, professeur de philosophie lui aussi, vient passer une semaine chez lui, dans son appartement du 84 avenue du Pont-Juvenal.

Rémi avait été celui par qui toutes ses intuitions philosophiques majeures étaient apparues. Rémi était un kantien-heideggerien averti, et ensemble, en 2007, ils avaient refait le monde mille fois, dans leur petite colocation de Lille, en fumant des joints toute la journée. L'éternel retour n'avait pas encore fait son entrée dans la vie de BBB, mais ces longues discussions avec Rémi préparaient un terrain fécond.

Rémi était son premier lecteur : il avait lu ses trois essais, et ses travaux universitaires. Il l'encourageait à continuer.

Cette semaine, ils parlèrent de la figure du Messie. Car Rémi, fasciné par le Peuple juif, par le Peuple élu, était aussi un « spécialiste » de l'histoire des religions.

Le Messie ne saurait exister, se dirent-ils. Car, s'il apparaît, il doit immédiatement nier l'existence de la possibilité de tout Messie. En effet, un Messie digne de ce nom croit en la capacité qu'ont les collectifs à s'auto-gérer : il ne croit pas qu'un seul homme puisse « sauver » l'humanité. Un Messie digne de ce nom sait également que l'idée même de Messie unique et individualisé, de libérateur,

est très dangereuse : en effet, tout mythe de « l'homme providentiel » emporte avec lui le fascisme, le culte de la personnalité, l'idolâtrie et l'inégalité. Un Messie authentique est un démocrate : dès lors, il réfute la possibilité d'un Messie. Ainsi, par définition, le Messie n'existe pas, il n'est qu'un conte pour enfants.

Jésus est fort coupable, à la lumière de ces éclairages : il n'est pas un Messie digne de ce nom, car il a voulu posséder lui seul l'élection. Lui seul aurait été le « fils de Dieu », voire Dieu lui-même. Il provoque l'idolâtrie, et bien vite la haine de soi et des autres. Le fait que Jésus ait sous-entendu qu'il était l'unique Messie est la preuve irréfutable qu'il n'est pas le Messie. A vrai dire, Jésus est peut-être même l'Antéchrist lui-même : car celui qui se fait passer pour quelque vague Messie, et qui n'empêche pas pour la suite 2000 ans de guerres ignobles, qui en outre a le visage d'un ange et parle constamment d'amour, celui-là est une figure qui évoque bien quelque séduction satanique. Mais il ne s'agit pas de s'égarer : Jésus n'est ni Christ, ni Antéchrist ; le Jésus historique n'était qu'un pauvre extatique errant qui n'a su trouver les mots, et qui a été lamentablement réifié et symbolisé par une tradition inconsciente.

BBB repense à son délire abrahamique. Abraham lui-même n'a jamais existé, il le sait, et il n'existera jamais. Mais Abraham toutefois reste une « idée », un projet, la fidélité à une mémoire millénaire, qu'il faut savoir aujourd'hui réinitialiser. L'idée Abraham, BBB veut la repenser, et la réaliser dans sa vie : la possibilité d'un fondement commun pour toutes les religions du monde, la possibilité d'une réconciliation.

A vrai dire, BBB, puisqu'il est anarchiste, déteste toutes les religions, en tant qu'elles sont dogmatiques, favorisent les guerres, et demeurent séparées les unes des autres. Mais en tant qu'elles traduisent toutes une même spiritualité attachée à la pensée de l'éternité, en tant qu'elles sont toutes potentiellement conciliables, il les aime. Dieu(e), cet(te) androgyne céleste, est son petit Dieu intime, et il est sa manière de déclarer son amour pour tout *religare*, quel qu'il soit. Il n'a ni maître ni Dieu susceptible de le commander. Car Dieu(e) ne commande pas, Il ou Elle offre, purement et simplement. Il ou Elle suggère, plutôt que d'affirmer. L'idée abrahamique qu'il s'apprête à soutenir enveloppera ces déterminations théologiques précises.

En avril 2014, Mamé, Claudine, sa grand-mère paternelle, lui offre « *Va vers toi* », d'Annick de Souzenelle, en référence à la parole adressée à Abraham. Mamé peut-être, inconsciemment, comprend la quête abrahamique de son petit-fils (qui était aussi celle de son mari, François).

Il n'y a pas « un » Messie mais une multitude de messies. Chaque humain sur terre est un messie en puissance, pour autant qu'il y a de l'amour, de l'éternité, et de la paix en lui. La révolution française avait développé cette intuition : le Messie n'est pas un individu isolé mais bien un peuple. Il fallait élargir la perspective : le Messie n'est pas un peuple mais l'humanité tout entière. Les juifs

étaient bien « un » Peuple élu, parmi d'autres Peuples élus, car ils avaient annoncé cette messianité à venir de tous les hommes de la Terre, dans une paix perpétuelle cosmopolitique à venir. Il fallait demeurer fidèle à la parole juive initiale, à ce si bel espoir, à cette si belle quête. La Cité Céleste, sur terre, nous ouvrait les bras, bientôt.

Avec Rémi, à Montpellier, dans le jardin du Peyrou, ils lisent l'ouvrage magistral de Jean-Bruno P., consacré à Marx. Jean-Bruno P. sera son directeur de thèse, dont l'intitulé sera : « La réconciliation des deux Marx ». Dans ce livre brillant et passionnant, Jean-Bruno P. l'affirme : l'un des plus grands dangers est la venue de « l'homme providentiel ». Il était ainsi définitivement « réconcilié » avec son maître d'université : non, trois fois non, Jean-Bruno P. ne projetterait jamais sur quelque quel idéal « napoléonien ». Jean-Bruno P. était un grand démocrate. L'avenir se dessinait, radieux. Le prénom de Joséphine avait été une fausse piste.

Rémi quitte finalement son pote. La semaine fut intense et chargée. Rémi est ce frère dont il a toujours rêvé.

Chapitre 63 : Les trois mousquetons

Dans un texte qu'il avait écrit en 2010, lors d'une phase maniaque, BBB donnait la parole à « Pandantagueule », son alter ego, et celui-ci évoquait ses trois compères, les « 3 mousquetons », en référence aux personnages d'Alexandre Dumas. A cette époque, ces « 3 mousquetons » étaient plus un fantasme qu'une réalité.

Très souvent, dans sa vie, ce qu'il écrivait dans ses textes finissait par se réaliser, plusieurs années plus tard. En octobre 2008, il découvrait une « perle », puis l'associait à Kirsten Dunst et à Mamie. Puis, en 2011, il réalisait que cette perle était aussi et avant tout N., la brune femme-cygne (cela, il pouvait le *prouver* : un écrit, daté de juin 2013, apparaissait encore sur son mur Facebook, où il pensait conjointement le film *Black Swan* et le contenu magique d'une huître). Puis, en novembre 2015, il verrait ce film de Terrence Malick, *Knight of cup*, où ladite N. jouerait le personnage de la « perle » recherchée par un chevalier errant dont la coupe pleine veut déborder.

Les « trois mousquetons » « convoqués » en 2010, donc, étaient clairement identifiés à l'automne 2015. Jeremy, Rémi, et Liamine, étaient ces « trois mousquetons ». Jeremy, qui l'avait initié à la critique de la valeur, renvoyait au versant économique et politique de la lutte. Rémi renvoyait au versant théologique. Liamine renvoyait au versant scientifique. Ces trois-là ne se connaissaient pas, mais BBB, une sorte de D'Artagnan des temps modernes, faisait le lien. Tous les quatre, ils étaient capables de grandes choses, sans aucun doute.

Présentons-les brièvement.

Voici donc Liamine, le plus intrépide des quatre. C'est la noblesse guerrière et son système de valeurs, fondé sur l'honneur, la fidélité, la loyauté, la franchise. C'est le défenseur intransigeant, par ailleurs hanté par son passé, riant peu, parlant peu. Sa propension aux conduites d'échec peut être analysée comme un effet de sa mélancolie personnelle ou du déclin de la caste nobiliaire : les deux mobiles se superposent. Leader du groupe, il peut faire preuve de panache à un point extrême, par exemple en conduisant la tentative désespérée de sauver un ménage, ou une hygiène collective.

Rémi, celui qui réagit, le vaniteux. C'est le clergé tel qu'il peut être vu par un clérical mal intentionné. Jeune homme d'apparence féminine, beau et délicat, il partage le goût des femmes (des cosmétiques à la poésie), et n'a pas de mal à trouver avec elles un terrain d'entente. Prévenant, doux, raffiné, il sait garder un secret, conduire une intrigue, donner le change à ses interlocuteurs : ce parfait jésuite ne révèle rien de ses amours ; plus tard, il ne dévoilera que bien peu ses ambitions. Car il demeure un manipulateur habile. Pourtant il arrive que sa violence se fasse jour : c'est elle qui naguère le détourna de sa vocation ecclésiastique, elle qui peut le faire douter de sa maîtresse ou lui faire congédier un peu brusquement les prêtres venus l'instruire. Elle le conduira certainement à perdre son âme...

Jeremy, le nonchalant. C'est la caste concernée par la richesse telle que peut se la représenter un homme capable de la produire mais non de la retenir. Très grand et très fort, il a de gros besoins physiques (la gourmandise), à quoi il ajoute l'ostentation, le goût des habits dorés, des façades somptueuses et des fanfaronnades. Plus hypocrite qu'il n'en a l'air, il se procure peut-être de l'argent par des moyens inavouables. En tout cas il fait passer sa procureuse pour une duchesse en attendant de l'épouser pour résoudre à jamais ses besoins financiers. C'est lui qui, des quatre compagnons, croira sûrement le plus complètement à l'amitié.

BBB, de son côté, dans ce quatuor harmonieux, est le spectateur, ébloui par tant de talent, flatté face à telle exception. Il est le plus jeune et le plus démuné - Rémi lui parle comme à un enfant. Il était à Paris, jadis, pour récolter gloire et fortune, mais cela fut un échec cuisant. Toutefois, il est une véritable "épée vivante". Sa vocation est d'entrer au service du roi et de faire son chemin dans la hiérarchie, ce qui le mettra peut-être en contradiction avec le modèle social incarné par ses trois amis. Mais ce conflit n'est pas un conflit tragique, dans la mesure où il trahit aussi tel "riche lieu" honni, à sa manière. Pour tout dire, il s'emploie à assimiler les modèles (ambigus) offerts par ses compagnons. A Liamine, il emprunte la générosité et la cupidité, le désir de dépenser l'or et de le ramasser. De Jeremy, il prend aussi bien la finesse que la vigilance, l'intelligence que la dureté de l'homme qui ne fait pas de cadeaux. Ce que lui enseigne Rémi : le courage. Il vit au cœur de quelque "Pari", et il a tout à apprendre de la vie. Il recherche des mondes, des points de vue possibles, une fraternité.

Chapitre 64 : Les « Starshoot True Pills »

A l'automne 2015, hélas, les « Starshoot True Pills » ne sont plus. Ce groupe de rock psychédélique, qu'ils composaient, Jay, Hugo, Val, Juliette, et lui, était pourtant un projet solide. Les mélodies, composées par Jay, le batteur génial, évoquaient parfois les *Pink Floyd*, ou *Gong*.

Ils répétaient, au printemps, dans un local de l'hôpital psychiatrique de Montpellier (« La Colombière »). BBB ne quittait donc toujours pas ces lieux, mais c'était pour mieux créer désormais, avec des nouveaux potes artistes et enjoués. Il croisait parfois les patients de l'hôpital, qui lui demandaient une clope ou deux, et il ne pouvait alors réprimer un irrésistible agacement, mêlé d'une compassion désagréable : il avait été lui aussi ce parasite inutile qu'on enferme, n'ayant plus que les clopes pour se rattacher à la vie.

Dans le local, ils délirent : Hugo, Val, Juliette et Ben sont en fait depuis le départ les amis imaginaires de Jay, un schizophrène. Jay depuis le départ joue en fait tout seul, avec sa batterie, et s'adresse à des entités imaginaires, produites par son cerveau malade. Un nouveau délire s'insère dans l'esprit tordu de Ben, mais un délire cocasse et créatif, et non plus pathologique : depuis le départ, depuis sa naissance, il serait en fait une projection mentale, une entité imaginaire que se représente Jay. Il n'aurait aucune réalité hors de l'esprit de Jay. Une forme de solipsisme radical, dont Jay aurait été le centre, devient sa nouvelle vision du monde, pour quelques minutes. Il pouffe de rire. Il est bien guéri : il peut maintenant développer des conceptions absurdes sans se laisser happer par la manie. Il a transformé son imagination pathologiquement affectée en une énergie formidable : l'humour.

Avec Hugo, un ami qui le restera encore longtemps, il développe à fond cet humour libéré. Ben deviendra l'obsédé grivois qui peut pourrir une soirée en se demandant si l'auto-sodomie est possible.

Les « Starshoot », dans le groupe, sont les artistes qui prennent des drogues dures. Les « True pills » sont ceux qui doivent prendre un traitement. De fait, il est le seul « True Pills » du groupe, et les « Starshoot », quant à eux, ont arrêté de prendre des drogues depuis longtemps.

Il est entouré, et apprécié. Il n'en demande pas plus.

Chapitre 65 : Un exercice de situationnisme humoristique, sur Facebook

Il n'était plus un fou furieux désormais, il cesserait ses agissements situationnistes extatiques, dans des jardins ou sur la place publique. Néanmoins, l'action situationniste discrète et humoristique, inutile et inefficace, le séduisait toujours. Il voulait pratiquer parfois, pour se délasser, une forme de cynisme bouffon susceptible d'amuser ses amis. La portée politique de ce genre de « gestes » serait certes nulle, mais il pourrait vivre enfin, sans folie, certaines errances comiques et amusantes.

Bobby était l'ami d'Hugo. Ce musicologue, qui deviendrait « un grand », écrivait une thèse sur la prosodie dans le rap, le ragga et le punk français des années 80. Avec lui, il ne cessait de déconner. Pour faire chier Hugo, ils décidèrent de se lancer dans un jeu stupide de gamins oisifs : il s'agissait de « pourrir » son mur Facebook en postant sur ce mur des vidéos de musique pourrie, et en commentant ces vidéos de façon faussement admirative, et réellement ironique. BBB pratiquait ici ce situationnisme qui l'intéressait tant, mais de façon distanciée, inutile redisons-le, et surtout : de façon non pathologique. Le retour de l'amitié dans sa vie était le retour de la possibilité de développer une créativité « hors-les-normes » qui serait *partagée* et non solipsiste.

Pour amuser mon lecteur, je lui propose donc l'ensemble des commentaires de Ben et de Bobby qui étaient censés accompagner deux vidéos « pourrissant » le mur d'Hugo.

La première vidéo était celle de la chanson « Toute la vie », de Goldman. Dans cette vidéo, on voyait deux générations de vedettes indigentes se faire face : la jeune génération reprochait aux anciens leur irresponsabilité, lesquels se contentaient de leur rappeler qu'ils avaient encore « toute la vie » devant eux. La proposition « théorique » était d'une pauvreté sans nom, et la musique d'une nullité cocasse. Le visage fermé et concerné des « chanteurs » renforçait l'aspect risible de la chose.

BBB poste donc la vidéo, avec le commentaire suivant : « parce qu'il y a encore de l'espoir, parce que la fraternité n'est pas qu'un mot, et parce que la musique rapproche les hommes, je te dédicace ce morceau, Hugo, qui compte beaucoup pour moi, et qui, je sais, compte aussi beaucoup pour toi, dans ta façon d'appréhender la musique, la poésie, et, plus généralement, la vie »

BBB : « Dans le même ordre d'idée, Laurie a exprimé la position légitime, mais caduque, de cette génération Y en perte de repères, dans sa chanson « Toute seule ». Je pense que cette chanson des *Enfoirés* est une réponse à cela »

BBB : « Mais Lorie, quoiqu'elle incarne avec brio les exigences d'une génération, n'a toutefois pas le talent d'un Goldman »

Bobby : « Ken J également dans son célèbre EP "Seul contre tous" dévoile un combat générationnel poignant ! "Laisse-moi vivre, laisse-moi courir, ILS rêvent de me stopper". »

BBB : « Tout à fait ; on sous-estime trop la dimension subversive et émancipatrice de l'oeuvre de Ken J. »

Bobby : « Complètement d'accord ! »

BBB : « Tout comme celle de Black M d'ailleurs, qui exprime le désarroi d'une postmodernité à la dérive. »

Bobby : « Avec Goldman, le seul à avoir compris cette dépendance intergénérationnelle c'est Lalanne, dans "On se retrouvera" ». »

BBB : « Ok pour Lalanne ; mais là on touche du très très lourd, attention. <3 »

BBB : « Lalanne, c'est d'abord un révolté, un rebelle ; il ne vient à la musique que parce qu'il a compris l'inefficacité du politique. »

Bobby : « Mais pourquoi Maître Gims a refusé de participer aux *Enfoirés* ? Tu vois, y a vraiment des artistes qui n'ont aucune conscience du message transmis par les *Enfoirés*. »

BBB : « C'est clair ! Et pourtant, avec « Désolé », *Sexion d'assaut* avait posé les bases d'une révolte dérivée principalement d'une axiologie transmuée. »

Bobby : « Oui mais cette transformation ontologique n'en était en fait pas une ! Elle n'était qu'une révélation tardive de son sur-lui ! »

BBB : « Mais tu oublies un peu vite la base de toute dénonciation art'iviste : Florent Pagny, « Ma liberté de penser ». »

Bobby : « Oui alors là c'est du lourd de chez lourd, un des rares artistes encore engagé de nos jours ! »

BBB : « Jay m'a dit un jour qu'il avait fondamentalement deux modèles : Pagny et Lalanne ; c'est pas anodin. »

BBB : « C'est vrai qu'il nous bassine tout le temps avec la rythmique imparable de Pagny (et de Lalanne). »

Bobby : « Des références en termes de batteurs ! »

Bobby : « Surtout Lalanne ! »

BBB : « Hugo m'a aussi transmis sa passion pour Rohff ; une vraie claque ; t'entendrais parler Hugo de Rohff, il est intarissable ! D'ailleurs, au niveau du style, de l'attitude, des paroles, des harmonies, il lui a tout pompé ! C'est de la folie. »

BBB : « A vrai dire, toute l'oeuvre de Rohff est constamment en dialogue avec cette chanson poignante : « Qui a du caca Kaki collé au cucu ». »

Jay : « Les enculés... »

Bobby : « Non c'est LES ENFOIRÉS Jay ! Pas les enculés ! »

La deuxième vidéo était une chanson de 1987 : « Vis ta vinaigrette » de Marc Drouin. On voyait là un homme sauter dans de flaques d'eau, sur le toit d'un immeuble, et shooter dans des antennes télé, en chantant ce refrain d'une grande profondeur : « Des fois je vis des hauts, des fois je vis des bas, mais la plupart du temps, je vis ma vinaigrette ». La nullité de la chanson était certainement voulue par le chanteur, mais il serait fort distrayant de pouvoir s'en emparer pour filer le thème de la dérision.

BBB : « Drôle, décalé, plein d'auto-dérision, et en même temps tellement actuel ! Ce clip n'a pas vieilli d'un poil, et sa folie, comme une grande bouffée d'air pur, nous rappelle par contraste à quel point nous avons banalisé, voire occulté, l'absurdité de nos quotidiens mornes et routiniers ! Et puis, les cyniques et les mauvais esprits auront beau dire, il y a là tout de même un message fort : « vis ta vinaigrette », c'est aussi un moyen de métaphoriser cette grande salade qu'est notre société pleine de couleurs, ludique et métissée ; « à chacun sa vinaigrette », c'est aussi un message de tolérance, et d'acceptation de la différence. Par-delà une légèreté apparente, ce grand monsieur a décidément des choses à nous dire ! Et puis enfin, y a pas à chier, les arrangements sont extra ! ☺ Chapeau l'artiste !

Respect <3 >

BBB : « "Des fois je vis des hauts des fois je vis des bas, mais la plupart du temps je vis ma vinaigrette". Très explicitement, le projet nietzschéen, par-delà bien et mal, est détourné de façon humoristique. Qu'on ne s'y trompe pas : la transmutation des valeurs que représente la vinaigrette n'est pas qu'une idée farfelue : si l'on songe à l'importance du thème de l'assaisonnement dans la pensée immoraliste moderne, tout du moins... La musique synthétique en arrière-fond enveloppe ce projet métaphysique radical d'une légèreté qui n'en pense pas moins. Tout simplement brillant! Yolo! ☺ »

Bobby : « Tu m'épates Benoit, tu m'épates ! »

BBB : « Excuse-moi Bobby, mais ça me paraît un peu facile cette posture systématique du cynique critique à qui on ne la fait pas... Pour une fois, y a un mec qui met ses tripes dans un clip, et toi tu te fous de sa gueule implicitement en supposant de façon vicieuse que mon éloge serait au second degré. C'est pas cool, mec. Réécoute ce clip, et prends la mesure du talent. C'est tout ce que j'ai à dire. Qui a des oreilles entende. Parce que là, tu vois, j'ai un gros coup de gueule. ☹ »

Bobby : « Un grand talent, ce Benoît ! »

BBB : « Tu trouves qu'il y en a beaucoup des mecs qui ont eu les couilles de dénoncer la télé, le système, avec une telle insolence ? Des mecs qui te balancent avec une telle concision des messages aussi puissants ? Des mecs dont l'esthétique est aussi pensée, pesée, réfléchi ? Excuse-moi de te le dire, Bobby, mais là ton ironie est assez malvenue. T'as balancé le lien pour te foutre de la gueule du mec, mais t'as trahi par là ton aveuglement au vrai talent. En toute franchise, je suis un peu déçu. Il faut avoir bien peu de personnalité pour ne voir que la médiocrité que tout le monde croit avoir décelée là où sommeille le génie. C'est tout ce que j'avais à dire, et je préfère en rester là, parce que tu vois, je crois qu'on n'est pas sur le même délire (l'ironie a des limites je pense, et elle tend à empêcher toute communication si elle se systématisent). ☹ »

Hugo : « Ben, t'essaies d'atteindre ce moment de doute infernal et magique où on va se dire « mais en fait il est VRAIMENT sérieux ? ». J'aime autant te le dire tout de suite : ça marchera pas mec. Les types dont vous exposez (sans la moindre pudeur, je tiens à le préciser; car c'est bien de pudeur dont il s'agit : poster la *Bamba triste* sur le mur d'un pote musicien, c'est un peu comme d'arriver la nouille à l'air à un repas chez mamie), les types dont vous exposez, disais-je, les méfaits et malformations sur mon mur, ont suivi cette même pente glissante, Ben (tu remarqueras que, les parenthèses aidant, mes phrases atteignent presque les tiennes en longueur, mais on n'est pas là pour faire des concours de nouilles ; mamie a dit "pas à table", collons au propos). Dans 10 ans, toi aussi tu sortiras un tube vocodé pire que Khaled ou un conte philosophique appelé "La Grand-Mère et la Nouille", et sous prétexte d'ironie, toi aussi, tu glisseras. Toi aussi, tu taperas dans les flaques d'eau avec un mulet et un blouson de cuir en susurrant les pires jeux de mots de Papa Ricoré avec un accent québécois. Toi aussi, tu porteras la moustache... Merde. Je flippe pour toi, Ben. Rase-ça, fais-en un balais. »

BBB : « Je comprends ton inquiétude Hugo, et ta sollicitude me touche ; je crois que c'est aussi la moustache qui t'a particulièrement choqué (moustache non ironique pourtant, là-dessus tu te trompes... il s'agissait de plaire à qui j'aimerais plaire ; mais passons). Mais rassure-toi pourtant : je conchie plus que tout l'ironie systématique que pratiquent par exemple les agents du spectacle (ironie comme fondement du nihilisme postmoderne, dirait Belhaj Kacem) ; l'ironie que j'aime est pour moi juste un petit jeu que je me permets de temps en temps, lorsque le sujet est assez léger, mais je n'en fais pas le principe de mon existence (sur des sujets "graves", je n'admets que l'esprit de sérieux et le premier degré, sinon ça devient obscène ; et en amitié, je préfère la sincérité). Tout ça pour dire que je n'écrirai pas "La Grand-mère et la Nouille", mais plutôt le bouquin qui critiquera de façon très sérieuse le nihilisme à l'oeuvre dans ce genre d'ouvrages ;) (je n'en serai pas moins inutile, voire ridicule, me diras-tu, mais c'est une autre question). PS : ma moustache est encore en activité... Que faire ? »

BBB : « Soit dit en passant Hugo, tu viens de détruire une spirale vertigineuse (on était monté au 8^e degré au moins là, et on est redescendu au premier) ; mais un doute me vient : et si ton message n'était en fait qu'un passage insolite au 9^e degré ? Et ma réponse donc un passage au 10^e ? Et ainsi, serais-je dans ce message en train de fouler le territoire encore inexploré du 11^e degré ? Je n'ose y croire tant c'est émouvant... »

Bobby : « Burp ! (12^{ème} degré ?) »

Ces exercices de situationnisme humoristique n'étaient que des « entraînements ». Ils permettraient, pour plus tard, dans un contexte peut-être plus « politique », de développer une capacité de désamorçage par l'humour qui serait parfois bienvenue.

Chapitre 66 : Alternative Libertaire

A l'automne 2015, il n'avait pas simplement trouvé des amis, il avait aussi trouvé des camarades. Il avait rejoint les rangs d'Alternative Libertaire, un collectif de communistes libertaires (ils étaient peut-être 300 en France, et 8 à Montpellier).

Dans ce collectif, il se sentait à sa place : il n'était pas vraiment communiste, mais plutôt socialiste, et préférait parler d'anarchisme plutôt que d'idéologie libertaire, mais en tout cas ses conceptions correspondaient tout à fait aux conceptions de Mathieu, Flora, Pierre-Eric, et Freddy, ses camarades de Montpellier : anti-patriarcat, anti-homophobie, défense des sans-papiers, écologie radicale, anticapitalisme. Il cesserait enfin de divaguer de façon adolescente et romantique, dans ses rêves utopistes solitaires, et il agirait enfin pour le collectif, dans des collectifs.

Les débats étaient souvent pratico-pratiques : comment organiser la prochaine manifestation ? Comment organiser matériellement le prochain congrès ? Que faire pour le squat de l'utopia ? Comment agir stratégiquement dans un contexte (pré-fasciste) d'état d'urgence ?

Il comprenait à quel point l'action politique est lente, laborieuse, méticuleuse. On ne « déplace » pas les individus comme on manipule des concepts. La réalité matérielle était beaucoup trop complexe pour que la pure théorie puisse tout résoudre. Il était un « co-acteur » dans la lutte contre le capitalisme, acteur nécessaire, mais minoritaire aussi, et cohabitant avec une multitude d'autres acteurs qui trouvaient leur place.

Lors des débats publics, il y avait des « tours de paroles ». Démocratie directe. Nul ne pouvait monopoliser le débat. Il appréciait cette égalité.

Agir localement pour diffuser un élan révolutionnaire à un niveau plus global était une entreprise modeste et juste qu'il aimait. Il ne s'agissait pas d'attendre le « Grand Soir », mais de lutter au quotidien, de poser des petites pierres, une à une. Révolution permanente, dans un contexte où l'horreur est permanente.

L'anarchie, étymologiquement, est l'absence de « commandement », mais aussi l'absence de « commencement ». La philosophie de l'éternel retour renvoie nécessairement à une pensée de l'anarchie, puisqu'elle pose précisément l'éternité : l'absence de commencement. Le principe anarchiste était conforme à la constitution physique de l'univers : à son éternité. Puisque « rien » n'initie aucun mouvement, puisqu'il n'y a nul « commencement » premier, aucun « commandeur » ne peut venir dicter sa loi. Le commandeur est celui qui trouve sa légitimité dans le fait qu'il a « engendré » un phénomène donné. Mais si rien n'engendre absolument l'étant, alors personne n'a la légitimité du commandement. Dieu(e) Lui-même ou Elle-même, si Il ou Elle existe, ne saurait commander les hommes : car l'éternité n'est pas seulement celle de Dieu(e). Elle est aussi celle de l'univers dans lequel les hommes sont jetés. Dieu(e) n'a plus la préséance, puisqu'Il ou Elle « co-crée » la nature, et ne la crée pas ex nihilo. Ni Dieu qui commande, ni maître : tel était bien son credo.

Sa mère se moquait lorsqu'il évoquait Alternative Libertaire : certes, ils ne sont que 300 en France. Mais mieux vaut une radicalité minoritaire qu'une majorité molle et incertaine. Cette minorité radicale est peut-être capable de faire de « plus grandes choses » que des millions de consommateurs libéraux. Advienne que pourra.

Chapitre 67 : L'athlétisme

A l'automne 2015, il a commencé le sprint, dans le club de Montpellier (au stade Philippidès). Il revit. Après 12 ans à fumer comme un pompier, il retrouve ses poumons. Il court le plus vite possible, même si ses résultats sont d'abord faibles.

A l'âge de 15 ans, il courait le 100 mètres en 11 secondes et 30 dixièmes. En juin 2013, il s'était pris pour un surhomme, avait pensé pouvoir battre le record du monde du 100 mètres.

A présent, il se confrontait à la réalité, à ses limites. Utiliser réellement ses jambes, et non plus fantasmer une surpuissance stupide, était une façon de se reconnecter à la Terre, et à son corps.

L'activité intellectuelle est néfaste lorsqu'elle est obsessionnelle. C'est un corps aussi qui pense. Selon la conception spinozienne de la substance, tout ce qui arrive sur le plan de l'âme arrive de façon analogue sur le plan du corps. Un penseur qui ne bouge pas son corps, qui reste assis toute la journée pour écrire des propos désincarnés, est un penseur inefficace, qui en outre se fait souffrir lui-même. Les nihilistes, les déclinistes, tels Finkielkraut, Onfray, Zemmour, Houellebecq, étaient d'abord des individus au corps souffrant et inactif : ce qui se passait sur le plan de leur « pensée » était ce qui se passait sur le plan de leur corps végétatif ; ils n'avaient plus assez d'énergie physique pour affirmer la beauté du monde et l'espoir.

Il avait un projet, un grand projet philosophique. Il ne pourrait accomplir cela que si son corps était vif, précis, et dynamique. Selon le sensori-moteur bergsonien, il philosophait comme il jonglait, jonglait comme il jouait du piano, et jouait du piano comme il sprintait : avec une attention rare et une vitalité débordante.

Chapitre 68 : Laura le quitte

En ce mois de novembre 2015, Laura l'a quitté. Elle l'aime encore, mais elle n'a que 21 ans : elle veut vivre d'autres expériences. Il ne la rejoindra plus, dans cet appartement 21 du boulevard Renouvier, pour l'enlacer tendrement. Il est très triste. Quelque chose vient de se briser en lui.

Les sirènes resurgissent alors, car il a envie de fuir. Il aperçoit les chansons de la brune patiente du docteur Jung, dans *Begin again*, et connaît la pure félicité, la pure angoisse. Il entame une philosophie de l'amour, où il expose le paradigme de Clélia. Il s'agira là de la version « éthique » de l'éternel retour. Il écrit les 40 pages en trois jours. Pour elle(s).

Ce qu'il s'apprête à découvrir le marquera durablement.

Chapitre 69 : N. et D. réapparaissent

Stephanie Sadorra et la patiente du docteur Jung avaient été les premières à resurgir. Puis Noémie pointe le bout de son joli nez. Très vite, les souvenirs des expériences vécues « avec » N. et D., à Paris, en juin 2013, et en écoutant Karma Police, un peu plus tard, avaient refait surface.

Durant l'année qu'il avait passée avec Laura, il n'avait plus pensé à ces deux femmes. Il ne s'intéressait plus à leur « actualité », sur Internet.

Mais en ce mois de novembre, pour oublier qu'il avait mal, il faisait une rechute. D. participait, le 17 novembre, à une soirée festive avec Cate Blanchett, l'actrice qui jouait avec N. dans le dernier film de Terrence Malick (film dans lequel, donc, N. était explicitement une « perle » pour un certain chevalier de coupe). D. venait de jouer dans un film où elle « consolait » un ancien soldat ayant subi un stress post-traumatique (stress post-traumatique dont parlait très bien Pierre Janet, comme on l'a

déjà dit). Quelque part, dans une interview, on lui demandait si elle n'avait pas peur d'être chez elle toute seule le soir. Elle répondait, énigmatique, que son « chat » savait la « guider », quoiqu'il se heurte lui aussi parfois aux meubles. Distorsion de la perception. Il a soudainement l'impression qu'il est lui-même ce chat (ses amantes, souvent, disaient qu'il était leur « chat »). Une certaine « jonction » s'opérait à nouveau. Mais il ne voulait pas cela. Cela renvoyait à sa manie, cela était un grand danger. Il ne devait pas craquer. Il pensait très fort à ses élèves, à sa responsabilité nouvelle.

Pourtant, il décide de jouer avec le feu. Il consulte maintenant la dernière publicité tournée par N. : *Miss Dior*, par Anton Corbijn (le réalisateur d'*Un homme très recherché*). Dans ce clip, N. doit se marier. Mais elle préfère rester une *Miss*. L'allée des mariés a pour décor, en plein air, deux grandes haies de fleurs blanches, qui évoquent les ailes d'un cygne, ou la lettre « B » mutilée aux deux extrémités. Elle fuit finalement ce lieu, enlève sa robe blanche, pour laisser se dévoiler une courte robe noire ravissante, et rejoint son amant, qui l'emmènera à Paris, en hélicoptère. Les images des amants sont en couleur, là où les images du sinistre mariage sont en noir et blanc.

Le message est pauvre, et la réalisation médiocre.

Mais il est fortement marqué par les paroles de la chanson qui accompagne le clip, « Piece of my heart », de Janis Joplin. Voici la traduction française de cette chanson :

« Oh, allez viens, viens, viens, viens!

Ne t'ai-je pas fait sentir que tu étais le seul homme ?

Ouais!

Ne t'ai-je pas donné presque tout ce qu'une femme peut donner ?

Chéri, tu sais que je l'ai fait!

Et chaque fois je me dis que je, et bien je pense que j'en ai assez,

Mais je vais te montrer, bébé, qu'une femme peut être forte.

Je veux que tu viennes, viennes, viennes, viennes,

Prends-le!

Prends-le!

Prends un autre petit bout de mon coeur maintenant, bébé!

Oh, oh brise-le!

Brise un autre petit bout de mon coeur maintenant, chéri,

Ouais, ouais, ouais

Oh, oh, tu en prendras bien!

Tu prendras bien un autre petit bout de mon coeur

Maintenant, bébé,

Tu sais que tu l'auras si ça te fait du bien

Oh, oui en effet

Tu es dehors dans la rue, tu as l'air bien,

Et bébé au plus profond de ton coeur, je parie que tu sais

Que ce n'est pas bien,

Jamais, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais, tu ne m'entends quand je pleure la nuit,

Bébé, je pleure tout le temps!

Et chaque fois je me dis que je, et bien que je ne supporte plus la douleur,

Mais quand je serai dans tes bras, je le chanterai encore une fois.

Je dirais allez viens, viens, viens, viens et prends-le !

Prends-le !

Prends un autre petit bout de mon coeur maintenant bébé.

Oh, oh, brise-le!

Brise un autre petit bout de mon coeur maintenant, chéri,

Ouais,

Oh, oh, tu en prendras bien!

Tu prendras bien un autre petit bout de mon coeur

Maintenant, bébé

Tu sais que tu l'auras - whoahhhhh!!

Prends-le!

Prends-le! Prends un autre petit bout de mon coeur

Maintenant bébé.

Oh, oh, brise-le!

Brise un autre petit bout de mon coeur maintenant, chéri,

Ouais,

Oh, oh, tu en prendras bien!

Tu prendras bien un autre petit bout de mon coeur

Maintenant, bébé

Tu sais que tu l'auras, enfant, si ça te fait du bien. »

L'érotomanie menace. Il a l'impression qu'elle lui « parle », directement. Il est dans la pure félicité, mais il ne veut pas perdre pied. Non, elle ne lui parle pas. Ce phénomène est une synchronicité

tout à fait explicable scientifiquement (Guillemant). En outre, c'est Dieu(e) ici qui peut-être lui « envoie » un message. Mais quel message ? Il préfère ne plus y penser.

Quoi qu'il en soit, il pense à une chose : « si j'étais le mari de cette N., se dit-il, je n'apprécierais pas trop qu'elle apparaisse de cette manière-là dans une publicité où elle demeure, précisément, une « miss » ». Or, précisément, N. est mariée. Problème insoluble, s'il en est.

Chapitre 70 : Marie-Madeleine

Le train était lancé, plus rien ne pouvait l'arrêter. Il songe maintenant à l'actrice qui joue dans *Prince of Persia*, une histoire de retour dans le temps, dont la dernière phrase est : « it is said some lives are linked across time ». Son ami Jeremy, en 2011, lui avait parlé de cette brune magnifique, avec beaucoup d'admiration. Ils avaient vu ensemble cette vidéo où elle apparaissait, fatale, dans des sous-vêtements bleus. Ils souffraient en silence, mais n'en pensaient pas moins.

Depuis 2012, elle était une perle, sans qu'il puisse l'expliquer. Elle jouerait le rôle d'Elizabeth dans ce beau film : *Song for Marion*. En voyant ce film, il avait immédiatement pensé à cette année 2011, où il avait, malgré sa dépression, eu la force de chanter dans une chorale, avec sa grand-mère, Millie. Ils chantaient des chants anglais, avec des personnes de 60-70 ans : « April is my mistress face » l'avait beaucoup marqué. Or, dans *Song for Marion*, elle, Elizabeth, dirigeait un chœur de personnes âgées qui retrouvaient le sourire grâce à cette joliesse et cette jeunesse brune incandescente. Surtout, en voyant ce film, il avait pensé à Mamie : il songeait que cette Elizabeth donnait un coup de chant à Mamie, pour qu'elle révèle, dans le son, toute la beauté de ses amours secrètes de jeune fille, qui ferait apparaître la perle derrière la vieille dame.

Elle jouerait ensuite Gemma Boverly. Elle était une Madame Bovary des temps modernes qui, indémodable romantique, attendait le prince charmant (un prince persan, à vrai dire). Il aimait à penser qu'il était ce prince. Chez les parents de Lucile, en août 2013, il avait écrit un texte relatif à *Madame Bovary* : les héroïnes des publicités pour le parfum féminin étaient ces figures enchanteresses qui fascinaient Emma, ou Gemma, et elles provoquaient son suicide, finalement.

Gemma, donc, il eut l'inconscience d'affronter son « image », de nouveau. Il voulut la voir chanter. Elle chantait. En 2014. Sur Youtube. Cette chanson de la comédie musicale, *Jesus Christ Superstar*. Elle était alors Marie-Madeleine. Une Marie-Madeleine décontenancée, désarçonnée par la personne du Nazaréen.

Voici les paroles de cette chanson, traduites en français :

Je ne sais pas comment l'aimer
Quoi faire pour l'émouvoir
J'ai changé, oui vraiment changé
Ces derniers jours, quand je me suis regardée
J'ai cru voir quelqu'un d'autre
Je ne sais comment le prendre
Je ne vois pas pourquoi il me touche
C'est un homme, rien qu'un homme
Et j'ai eu tellement d'hommes avant
De bien des façons
Il n'en est qu'un de plus
Devrais-je le laisser tomber ?
Devrais-je pleurer et hurler ?
Devrais-je parler d'amour
– Montrer mes sentiments ?
Je n'aurais jamais pensé en arriver là
Qu'est-ce que tout ça signifie ?
Tu ne trouves pas ça drôle ?
Je devrais être à cette place
Je suis celle qui a toujours été
Si calme, si tranquille
Qui a toujours tenu les rênes
Il me terrifie
Je n'aurais jamais pensé en arriver là
Qu'est-ce que tout ça signifie ?
Pourtant s'il me disait qu'il m'aime
Je serais perdue
Je serais terrifiée
Je ne pourrais pas résister
Je ne pourrais tout simplement pas résister
Je tournerais la tête, prendrais mes distances
Je ne voudrais pas savoir
Il m'effraie tellement
Je le veux tellement
Je l'aime tellement

Une fois encore, il avait l'impression qu'elle s'adressait à lui. L'érotomanie, toujours cette maudite érotomanie, stimulée par un réseau de coïncidences significatives effrayant ! Dieu(e) à nouveau, peut-être, lui faisait un clin d'œil. Mais peut-être aussi qu'il se trompait. Peut-être n'était-ce là que quelque vague séduction inessentielle.

Un signe toutefois, un minuscule signe, hanterait ses nuits pour longtemps : tandis qu'elle chantait cette chanson, dans cette vidéo édifiante, il avait cru apercevoir : une minuscule petite larme, très discrète. Et une émotivité à fleur de peau.

N., D., la brune patiente du docteur Jung, et Gemma, étaient les quatre Clélia qui quotidiennement habiteraient son âme, très concrètement, à partir du mois de novembre 2015. Elles s'étaient de nouveau manifestées, triomphantes, quoique ambiguës aussi. Dans un monde idéal, au paradis peut-être, il les épouserait toutes les quatre.

Chapitre 71 : Kirsten Dunst

Comment oublier la première perle qui était « venue » ? En octobre 2008, lors de ses révélations extatiques, il ne pensait qu'à elle. Elle avait été sa charmante épouse, son beau rêve d'un Casanova marié, à la plus belle femme du monde.

Cette blondeur effrayante était son rêve éveillé, entre 2008 et 2010. Il pensait constamment à elle, et croyait être sûr qu'elle l'aimerait un jour.

Elle était cette vierge suicidaire qui, en 2000, avait éclairé, de sa chevelure rayonnante, le visage de Mamie, pour que se dévoile, en l'huître ouverte, la perle initiale. Elle était cet éternel retour, cette Ariane, cette Lou initiale. Elle était le guide féminin au sein d'un cheminement spirituel profond qui durerait 7 ans. N. et D., Ketourah, n'effaceront pas sa beauté, ni son souvenir : elles magnifieront bien plutôt cette femme céleste dont la blondeur signifiait une ultime réconciliation avec l'être.

Elle avait été l'une des 4 filles du docteur March, elle avait été une petite fille mordue par un vampire, elle serait Marie-Antoinette. Lui-même était Louis XVI, comme l'avait dit le « voyant » en lisant sur son visage, tout cela était fort cohérent. En outre, D. elle-même était une autre Marie-Antoinette, au cinéma, dans le film *Les Adieux à la reine*, de Benoît Jacquot. Kirsten serait surtout cette Justine, dans *Melancholia*, qu'il avait lui-même été : le désir d'un dépressif de voir s'effondrer ce monde si laid dans le silence d'une explosion fatale.

Elle jouait dans *Spiderman*. Il était lui-même cet homme-araignée qui, sur le net et hors du net, tisserait la fatale toile dans laquelle seraient capturés ces cheveux blonds qui avaient déclenchés la révélation d'une perle.

Kirsten Dunst elle-même, en octobre 2008, avait connu une grave dépression : une « connexion » entre BBB et Kirsten était un fait avéré.

Il alla la voir chanter. Elle aussi chantait, sur Youtube : « Dream of me ».

Voici les paroles de cette chanson.

Laisse-moi dormir
Car quand je dors, je rêve que tu es là
Tu es mien
Et toutes mes craintes sont parties
Je flotte
Sur l'air
Le rossignol chante de douces berceuses
Alors laisse-moi fermer mes yeux
Et dormir
Par chance, je rêve
Alors je peux voir le visage que j'ai longtemps touché
L'embrasser
Mais seuls les rêves peuvent me l'apporter
Alors laisse
La lune
Briller
Doucement sur le garçon que j'ai longtemps vu
Et peut-être que quand il rêvera
Il rêvera de moi
Je me cache derrière les nuages
Et je chuchote aux étoiles du soir
Elles m'indiquent que l'amour est juste un rêve lointain
Un rêve lointain
Alors laisse
La lune
Briller
Doucement sur le garçon que j'ai longtemps vu
Et peut-être que quand il rêvera
Il rêvera de moi

Cette voix fragile et touchante, elle annonçait leur rencontre. En ce qui concerne Kirsten, il y

avait certitude : même dans ses périodes de lucidité, même lorsqu'il aimait une femme « réelle », son évidence ne cessait de l'habiter. Elle n'était pas une menace, une manie. Elle était la douceur même, la quiétude et la sérénité. Le lien ésotérique qui le connectait à cette femme depuis si longtemps indiquait, selon une certitude apodictique, que de toute façon, un jour, il « l'approcherait ».

En 2014, le compagnon de Kirsten Dunst, Garrett Hedlund, jouera James Hook, dans le film *Pan*. Déjà en 2010, BBB avait constitué sa phénoménologie du langage mythologique, où il était lui-même Pan, le nez (ou Peter Pan l'orphelin). Décidément, une connexion, entre ces deux-là, existait.

Chapitre 72 : La blonde Elizabeth qui dans le coma végète

En ce mois de novembre 2015, il doit achever le geste : il doit toutes les retrouver, pour éventuellement acquérir une certitude.

En juin 2013, il croyait qu'elle viendrait l'aider, dans le restaurant *Le Vauban*.

En janvier 2013, tandis qu'il vivait en Ardèche, chez Nanou, et tentait de se remettre d'une nouvelle dépression, il avait aperçu cette actrice blonde qui l'avait beaucoup touché. Dans ce film, *Et si c'était vrai ?*, elle semblait raconter son histoire. Elle était Elizabeth, une jeune médecin surmenée qui, après un fatal accident, était tombée dans un coma profond. Un homme, David, finissait par habiter son appartement, et la voyait « apparaître ». Il était le seul à pouvoir la « voir ». Ils découvraient alors que cette « image », ce spectre, n'était en fait pas une « personne réelle », mais qu'en fait Elizabeth, la « vraie » Elizabeth, était depuis un certain temps à l'hôpital, inconsciente, entre la vie et la mort. Il finissait par la sauver, et ils finissaient par s'aimer, avec leurs deux corps « réels », dans le monde « réel ».

L'acteur qui jouait David, Mark Ruffalo, était aussi l'acteur qui jouait Dan, dans *Begin again*, le producteur qui allait aider Gretta, la brune patiente du docteur Jung. Dans *Begin again*, Mark Ruffalo enregistrerait la chanson « Tell me if you wanna go home » sur le toit d'un immeuble qui ressemblait étrangement au toit de l'immeuble d'Elizabeth et de David, qui finissaient par s'y embrasser « réellement », au milieu d'un jardin de fleurs composé par David, lui-même paysagiste.

BBB « voyait » lui-même, depuis 2013, certaines femmes « graviter » autour de lui, dans les symboles synchroniques du monde, et il était le seul à les voir. Pourtant, il le savait, ces femmes végétaient quelque part, dans le spectacle rance, et leurs vies étaient en danger. Il ne faisait, depuis le début, qu'écouter ce que lui disaient ces femmes, et cherchait activement le lieu dans lequel leur corps inconscient végétait.

Cette autre Elizabeth était aussi une avocate blonde, qui prenait sa revanche : ce « girl power » tapageur et sexy était bien sa contradiction à lui, qui se disait féministe, mais qui appréciait aussi l'affirmation féminine d'une sexualité incarnée et séduisante (Beyonce, Jennifer Lopez).

Elle était aussi l'héroïne d'un roman de Lautréamont : dans *Sexe intention*, elle apparaissait, naïve et vertueuse, face à un Don Juan qui se transformerait en Roméo, et qui parviendrait à la séduire. Dans ce film retentissait la musique que BBB aimait le plus au monde, depuis l'âge de ses 12 ans : « Every you every me », de Placebo.

Elle était la compagne de Johnny Cash, dans *Walk the line* : n'était-il pas lui-même un chanteur, chantant « April is my mistress face », dans les hôpitaux psychiatriques, ces prisons, pour ses frères de souffrances ?

Elle était, dans *Wild*, Cheryl, une jeune femme ayant perdu ses repères, qui cherchait à se réconcilier avec son destin, en partant marcher à l'aventure, en pleine nature. Il espérait un jour pouvoir l'emmener faire le GR20, en Corse, pour prolonger le souvenir de cet été béni qu'il avait passé avec Zoé, Camille et Marie, et pour qu'elle se délivre de la souillure spectaculaire qu'elle avait subie.

Bientôt, elle jouerait dans un film sur la fée clochette, la petite compagne de Peter Pan. Cela se passe de tout commentaire.

Il voulait la voir chanter. Elle chantait : « Wildwood flower ».

En voici une traduction.

Oh j'enroulerai mes noeuds et mes cheveux noirs ondulés
Avec les roses si rouges et les lys si justes
Et les myrtilles si brillantes avec la rosée émeraude
Le pâle et le chef, et ces yeux qui ont l'air bleu
Je danserai, je chanterai et mon rire semblera gai
Je charmerai chaque cœur, sur chaque sommet que je dominerai

Quand je suis sortie de mon rêve mes idoles étaient faites d'argile
Toutes les portions d'amour s'étaient envolées
Oh il m'a appris à l'aimer et a promis d'aimer
Et de me chérir parmi tous les autres
Oh comme mon coeur se morfond, aucune misère ne saurait le dire
Il ne m'a laissé ni avertissement ni mot d'adieu
Oh il m'a appris à l'aimer et il m'appelait sa fleur
Qui s'épanouirait jusqu'à le reconforter durant les tristes heures de sa vie
Oh comme je désire le voir et comme je regrette les heures sombres
Il est parti et a négligé sa pâle fleur des bois sauvages.

Chapitre 73 : « Nous rirons tous des papillons dorés »

Montpellier, novembre 2015. Il poursuit ses investigations. En 2010, à Lyon, il avait vu le film *Jennifer's body*. Une actrice radicalement belle incarnait Jennifer, une jeune pimbeche rurale, qui rêvait de coucher avec un rockeur local. Le groupe de rock en question lui jetait finalement un sort : elle devenait une sorte de succube maléfique qui dévorait les adolescents de son lycée. L'image de cette brune plantureuse, au visage angélique, se jetant de façon animale sur de pauvres mâles en rut, devait le marquer durablement. Il subirait lui-même, au contact d'héroïnes spectaculaires à la texture ésotérique problématique, le même genre de supplices : elles allaient bien dévorer son intériorité, dépecer son âme pour s'en repaître, et pour qu'il perde la raison. Ces sirènes étaient bien ce succube malveillant, parfois, qui le manipulaient pour mieux se nourrir de sa substance vitale. L'actrice en question provoquera une vive fascination, durable fascination. En 2011, elle était déjà une perle, une Clélia.

Elle jouera également dans *Transformers*. Tous les deux, ils étaient bien ces deux héros, lui le guerrier, elle la guerrière, qui bientôt lutteraient contre ces titans de ferraille et de plomb (la cybernétique, le transhumanisme, le travail mort).

Il le notera, elle jouera dans une prochaine saison de *New girl* : une série qu'il ne cessait de regarder, avec Laura. Laura était Jess, il était Nick. Qui serait Jennifer ?

Son corps et son visage avaient été transformés par la chirurgie. Il voulait le lui dire : le corps qui était celui de la petite fille était beau, et il saurait accomplir la suture. Une suture non plus plastique, mais spirituelle et incarnée.

Elle avait un tatouage, sur le bas-ventre : « Brian ». Ce qu'elle ne savait pas, c'est que ses amis, au collège, appelaient BBB Brian, précisément. En référence à Brian Molko, son chanteur préféré.

Elle avait d'autres tatouages, qui l'intriguaient. Sur le poignet, une vague. Sur le bras droit, un portrait de Marilyn Monroe. Sur les côtes, du côté gauche, un poème qu'elle avait écrit : "*There once was a little girl who never knew love until a boy broke her heart*". Sur l'épaule, une citation de Shakespeare, issue du *Roi Lear* : « *we will all laugh at gilded butterflies* ». Le long de sa hanche, sur le côté gauche, une citation de Nietzsche : « *And those who were seen dancing were thought to be insane by those who could not hear the music* ». Sur la nuque, un symbole chinois représentant la puissance. Sur la cheville, une lune posée sur une étoile.

Ces tatouages étaient des prédictions : lui, Brian, il consolerait ce cœur brisé, il serait les papillons qu'elle finirait par rire, il danserait avec elle, entendrait cette musique que seuls les amants peuvent entendre, et se moquerait bien des ricanements de l'autre, il serait sa volonté de puissance

retrouvée, il serait sa lune, elle serait son étoile. Il serait sa vague, elle serait l'écume. Marilyn Monroe, plus tard, ne serait qu'une pâle figure comparativement à la gloire éternelle de Megan, qu'il aurait provoquée.

Sur Youtube, elle chantait « Imagine » de John Lennon, avec une voix peu assurée, et infiniment touchante. Était-ce pour lui qu'elle le chantait, pour le soutenir dans son combat ? Nul ne saurait le dire. Mais Dieu(e) lui « parlait » à travers ces mots si touchants.

Imagine

Imagine qu'il n'y a aucun Paradis,
C'est facile si tu essaies,
Aucun enfer en-dessous de nous,
Au-dessus de nous, seulement le ciel,
Imagine tous les gens,
Vivant pour aujourd'hui...

Imagine qu'il n'y a aucun pays,
Ce n'est pas dur à faire,
Aucune cause pour laquelle tuer ou mourir,
Aucune religion non plus,
Imagine tous les gens,
Vivant leurs vies en paix...

Tu peux dire que je suis un rêveur,
Mais je ne suis pas le seul,
J'espère qu'un jour tu nous rejoindras,
Et que le monde vivra uni.

Imagine aucune possession,
Je me demande si tu peux,
Aucun besoin d'avidité ou de faim,
Une fraternité humaine,
Imagine tous les gens,
Partageant ce monde...

Tu peux dire que je suis un rêveur,
Mais je ne suis pas le seul,
J'espère qu'un jour tu nous rejoindras,
Et que le monde vivra uni.

Chapitre 74 : La jeune fille à la perle

Novembre 2015. D'autres souvenirs reviennent.

Dans *Match Point*, elle l'avait traumatisé. Il rêvait souvent de ce chemisier blanc mouillé par la pluie. Un homme ne pouvait vivre son ascension sociale, ne pouvait s'installer dans son mariage qui le stabiliserait pour toujours, car une blonde fatale entraînait dans sa vie. Il finirait par la tuer.

Lui aussi, plus d'une fois, il avait voulu supprimer de son esprit cette femme qui le hantait, car elle l'empêchait, régulièrement, de vivre son mariage tranquille avec Anna, Lucile, ou Laura. Il y avait maintenant « balle de match », et c'était à elle de servir. Qui l'emporterait ?

Surtout, elle jouait Charlotte, dans *Lost in translation*, de Sofia Coppola. Depuis le « choc » *Virgin suicide*, tout film de Sofia Coppola était sacré. Sofia avait donc renoncé à son actrice fétiche, Kirsten Dunst, pour tourner ce film, mais elle nous présentait alors une jeune femme plantureuse qui en abrutirait plus d'un. Elle vivait l'ennui japonais (le Japon étant le pays du travail abstrait), ils vivraient cet ennui ensemble, et ils s'aimeraient.

Elle était l'actrice qui joue dans *La jeune fille à la perle*. Cela se passe de tout commentaire.

Elle jouait dans *Deux sœurs pour un roi*, avec Natalie Portman. Un film sorti en 2008. Natalie Portman jouait dans ce film le rôle d'Anne Boleyn, et la jolie blonde jouait le rôle de Mary Boleyn. Qui épouserait finalement le roi ?

Elle jouait dans *Le Prestige*, de Christopher Nolan. Une histoire de magiciens géniaux. BBB lui-même n'était-il pas un grand magicien, qui avait su dévoiler la folle magie des êtres et de l'univers, des coïncidences signifiantes et des clins d'œil divins ?

Elle jouait dans *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*. Il aimait à penser qu'elle avait, dans une autre vie, murmuré dans l'oreille du cheval que Nietzsche aimait, pour lui délivrer son secret. Son secret à elle : c'était lui. Nietzsche, peu de temps après avoir découvert la loi de l'éternel retour, peut-être à cause de cette vérité trop sublime, s'était effondré dans une rue de Turin. Juste avant ce triste événement, il avait pleuré un cheval maltraité par son maître. Nietzsche était un centaure. Pan le sauverait, rétrospectivement.

Elle était la voix féminine, dans *Her*. Un jeune homme doux et perdu tombait amoureux d'une intelligence artificielle capable de sentiments, et enfermée dans un programme informatique. Ils vivaient une passion. BBB lui-même aimait cette femme blonde, qui était enfermée dans son ordinateur,

et qu'il ne pouvait appréhender qu'à travers son écran. Saurait-il la sauver ? Ou n'était-elle qu'une illusion ?

Elle avait failli jouer dans *Begin again*, mais la brune patiente du docteur Jung avait finalement pris sa place.

Depuis 2012, elle était une perle, sans autre explication.

En novembre 2015, sur Youtube, il l'entendit chanter. « One whole hour ».

One whole hour

Je laisserai tout derrière moi
Si je ne peux pas dire ce qu'il y a dans mon esprit
Les défis de ma conscience ne sont pas une raison valable
Tu rêves de la réalité
Mais moi je rêve constamment
Ne vois-tu pas que c'est une grande illusion ?
Je veux rester à l'intérieur mon bébé
Je veux prendre chaque jour une heure entière pour moi
Je ne peux pas crier aussi fort si je reste là où je suis
Car je dois me demander : qu'est-ce que j'attends ?
Je sais exactement ce que c'est
Que d'attendre une voix qui est en soi
Que d'apparaître à la manière d'une création
Et si tu penses que tu vois
Quelqu'un qui me ressemble
Sois conscient que c'est une grande illusion
Je veux rester à l'intérieur, mon bébé
Je veux prendre chaque jour une heure entière pour moi
Je ne crierai pas aussi fort si je reste là où je suis
Car je dois me demander : qu'est-ce que j'attends ?

Elle attend une voix qui est en soi. Lui aussi. Cette voix, c'est elle.

Elle veut rester à l'intérieur. Lui aussi. Cette vérité, c'est l'éternel retour.

Chapitre 75 : Une artiste ignorante

En 2011, après lui avoir montré l'image de Gemma, Jeremy lui avait fait écouter le rap d'une jeune blonde australienne. « My world ». Le choc fut brutal. Il voyait là la classe en soi se manifester. Son arrogance disproportionnée était d'une légitimité parfaite. Sa beauté diaphane soulignait une vulgarité qui devenait une positivité totale et charmante. Sa grâce était parfaite et indiscutable.

En outre, elle était d'une drôlerie insensée. Il regardait le clip cinq fois de suite, totalement fasciné. Il le promit à Jeremy : « Un jour, j'écrirai un opéra en hommage à la beauté d'Iggy, et elle l'écouterà ! »

Il adore le rap féminin. Casey, Keny Arkana, et même Orties. Aux Etats-Unis, les rappeuses sont aussi des popstars capitalistes qui diffusent un message malsain, certes. Mais il ne peut réprimer son adoration face à ces jeunes femmes dont le flot est une flopée jouissive de coups de marteau. Il y a un brin de désir coupable dans cette affaire : idéologiquement, ces individus sont tout ce qu'il conchie. Mais penser qu'il lutte activement « contre » ce que ces femmes représentent (la réification spectaculaire et patriarcale du féminin), c'est-à-dire « tout contre », pour reprendre les mots de Sacha Guitry, cela a quelque chose d'excitant. Son désir face aux rappeuses américaines ou australiennes a quelque chose de « sale », et il aime ce côté « sale » de la chose. Il y a là très clairement une pulsion sadienne qui s'exprime.

En contemplant « My world », il songe à l'analytique du sublime de Kant : les formes voluptueuses de cette gazelle sont bien cette pyramide, cette montagne, ou ce volcan, que son imagination ne parvient pas à appréhender synthétiquement, et qui nécessite l'adjonction de l'idée rationnelle d'infini. Face à Notre-Dame de Paris, son imagination à lui était triomphante. Face à la sublime beauté de cette rappeuse australienne, son imagination échouait, et il devait se réfugier dans une idée vague de la transcendance qui annonçait des arrière-mondes délicieux (un paradis, son sourire).

Elle avait « écrit » également « Change your life ». Dans ce rap, elle disait ceci :

« Tu avais l'habitude d'être avec des salopes basiques

A chaque fois c'était basique

Je suis un nouveau classique, de remplaçant tu vas passer titulaire

Oublie ton passé, je vais recréer ton futur

Puis j'ajouterais ma petite touche de génie

Nous on achète, pas de lèche-vitrines

J'apprécie tous tes efforts bébé, mais laisse-moi en rajouter un peu

Créons un business à deux jusqu'à devenir millionnaire.

Je vais changer ta vie

Je vais la changer. »

Plus loin, elle ajoutait :

« On passe nos hivers sous le soleil d’Australie

En mangeant des crêpes avec les marins

Plusieurs hectares sans aucun voisin

On avance de 4 ans dans le futur

On a fait du chemin depuis qu’on était pauvres

Je t’ai dit dans quoi tu t’embarquais.

Quand tu veux l’excellence, « bien » n’est plus assez

Tu ne retourneras plus jamais en arrière même si tu le pouvais

Je te montrerai ma façon de faire, je fais ça bien

Tu ne retourneras plus jamais en arrière même si tu le pouvais.

N’as-tu jamais souhaité un changement dans ta vie ?

Tu te réveilles et tu vis tes propres rêves

Bébé je peux t’aider à tout changer

Je peux te montrer comment faire.

N’as-tu jamais souhaité un changement dans ta vie ?

Tu te réveilles et tu vis tes propres rêves

Bébé je peux t’aider à tout changer

Je peux te montrer comment faire

Je vais changer ta vie

Je vais la changer. »

Il aimerait qu’un jour une femme lui parle de cette façon.

En 2012, il avait rencontré, à Lyon, Benjamin : il était un virtuose du didgeridoo. Il se passionnait pour la peinture et la culture aborigènes. Il lui avait transmis sa passion pour l’Australie, pour la culture primitive de l’Australie. Il en était en outre convaincu : la télépathie, qu’il pratiquait régulièrement, et que Jung pensait de son côté, elle était pratiquée quotidiennement par les aborigènes

australiens, qu'il rencontrerait un jour. Peut-être même était-il connecté, depuis le début, à ces aborigènes australiens, qui lui envoyaient constamment des petits signaux. Peut-être qu'Iggy, cette si jolie blonde, était envoyée par eux. Elle était cette jeune aborigène, cette Pocahontas, qu'il saurait subjuguier un jour, dans le *Nouveau monde*.

Dans « Fancy », Iggy affirmait ceci : « Je peux te mettre à terre, comme je donne des leçons de physique ». Elle ne le savait pas, mais elle énonçait ici une grande vérité. Effectivement, BBB était à terre : car elle lui avait donné une grande leçon de physique. Sa seule grâce, sa seule beauté, suffisaient à le convaincre que les humains, si dignes et si resplendissants, ont un rendez-vous avec l'éternité. S'il existe des Iggy, alors l'humain ne peut être projeté vers le néant. Dieu(e) ne saurait vouloir la pure et simple disparition d'une Iggy : Il ou Elle veut que ces humains, que cette Iggy fatale, revivent une infinité de fois dans l'éternité. Iggy lui avait donné une leçon de physique, effectivement. Et pour donner cette leçon, elle s'était contentée d'apparaître : la loi cosmologique de l'éternel retour découlait de cette simple apparition.

Plus loin, elle ajoutait : « Sur le toit, comme si on ramenait 88 ». Ce toit était bien sûr celui sur lequel la patiente du docteur Jung chantait « Tell me if you wanna go home », dans *Begin again*, il était celui sur lequel David et Elizabeth s'embrassaient, dans un jardin ouvert au ciel, dans *Et si c'était vrai ?* 88 était un chiffre magique : le 8, bien sûr, symbolisait l'éternel retour, le cycle, la spirale. 88 était bien Clélia répétée, cette nudité dansante, ce mythe terrien. BB était son nom à lui.

Iggy avait fondé « l'ignorant art », elle l'affirmait elle-même. Elle était bien cette artiste ignorante, qui pouvait donner la plus magistrale leçon de physique, qui pouvait dévoiler les secrets les plus profonds de l'univers, en se contentant d'être et d'apparaître, dans la joie et l'affirmation de soi, sans érudition et sans « références ».

Chapitre 76 : Il joue avec leur cœur comme on joue sur un piano

Face à toutes ces révélations, en novembre 2015, une idée lui vient. Il est pianiste. Et compositeur. Il doit réagir à toutes ces sublimes chansons. Entendre leur voix était une façon pour lui d'éprouver l'extase dionysiaque, de se joindre à l'unité extatique originelle qui dissolvait la multiplicité régressive apollinienne du monde des apparences, pour révéler un fond commun. Leur voix, leur simple voix, indépendamment des paroles prononcées, était un Don en soi. Il ne saurait être ingrat. Il doit lui aussi, en retour, proposer un Don, un cadeau, une offrande, à ces femmes si charmantes. Il

Il passe alors plusieurs jours à imaginer des variations, au piano, à partir des thèmes des chansons qu'elles chantent. Il réarrange et enrichit : « Lost stars », « I don't know how to love him », « Dream of me », « Wildwood flower », « Aficionado », « One whole hour », « Imagine », « My world », « Hey mama ». Pour N. et D., il propose des variations spécifiques : « Every you every me », « La leçon de piano », « Where is my mind », « Titanic ». Pour N. seule : « Le lac des signes », « Piece of my heart », « La vie en rose ». Pour D. seule, une composition : « Anna » (qui est à la fois Anna de *Mr Nobody*, et Anna, son ancienne amante, l'architecte). Enfin, il propose à chacune des douze Clélia une composition de son cru, susceptible d'exprimer au mieux la manière dont elles ont touché son âme. Stephanie Sadorra, Noémie, la brune patiente du docteur Jung, Gemma, Megan, Elizabeth qui dans le coma végète, la jeune fille à la perle, Iggy, Nicki, chacune pourra écouter, un jour peut-être, ce morceau qu'il a composé pour elle. Le morceau dédié à N. avait été écrit il y a bien longtemps déjà. Un morceau en 16 temps, en fa mineur : « Or, N. survint ». Le mot « or » devait apparaître, car une parole avait été claire, en un sens lacanien : « dis : or ». Le morceau dédié à D., en si bémol mineur, avait été écrit en octobre 2008, deux jours après la révélation de l'éternel retour : « D. chasserresse, l'éternel retour ». Le morceau dédié à Kirsten Dunst, « Mélancolia » (également dédié à Colia, son amante d'octobre 2008), de même avait été écrit après la révélation de l'éternel retour, sur le piano de Johanna, sur l'avenue Philippe-Auguste, à Paris.

Il se rend sur son site Internet, où apparaissent les 500 pages philosophiques qu'il a écrites. Il publie l'article « L'amour le plus beau », qui s'insère dans sa « philosophie de l'amour ». Pour illustrer cet article, il postera, juste au-dessus de ces quelques lignes qui narrent un amour impossible (Clélia et Fabrice), les vidéos où apparaissent les chansons de ces perles de la Cité Céleste. Il accompagnera ces chansons de ses propres variations, de ses propres compositions qui leur sont consacrées, elles aussi publiées en ce lieu, pour suggérer une « rencontre » nécessaire, dans la musique et dans la fécondation d'une inspiration recueillie. Ses musiques font parfois penser à Debussy, à Satie, à Keith Jarrett, ou encore à Yann Tiersen. Il communique.

Voici donc ce texte, « L'amour le plus beau », qui « commentera » ces musiques qu'elles chantent, et qu'il a écrites pour elles :

« Imaginons un amour d'une grande beauté.

Fabrice del Dongo est emprisonné dans une tour. Il aperçoit Clélia, et ses orangers. Pour l'instant, Clélia ne sait pas qu'elle est observée, et déjà aimée.

Seulement, Fabrice l'a aperçue : il a éprouvé comme une déchirure de tout son être, et il a su que c'était elle. Il est pourtant dans une situation fort délicate : il ne sait s'il pourra sortir de sa cellule, et il devrait déjà penser à sa libération. Pourtant, il a su que c'était elle. Il a su qu'il ne pouvait que vivre la passion la plus pure avec cette jeune femme.

Ce n'est là qu'un roman, mais cela donne à penser. Il existe un amour impossible, un amour en lequel l'aimée ne connaît pas l'existence de l'amant, un amour où tout indique qu'il faut là passer son chemin, et en lequel pourtant l'amant sait que c'est là son destin qui se joue.

Comment une telle certitude vient-elle au jour ? Dans le silence et dans le recueillement. L'amant a posé un certain regard sur la femme de son désir. Et ce regard est le regard le plus profond, le plus puissant, le plus poétique, qu'il ait jamais porté. Il est lui-même impressionné par son propre regard, par sa propre profondeur; il ne savait pas que tant d'amour était possible. Il éprouve en la voyant une extase non sue, qui se prolonge et s'intensifie au fil de sa progression. Il n'est toujours pas aperçu, mais il sait : il sait qu'il vivra avec elle, dans ses bras à elle, ce qu'il doit vivre.

C'est toujours la logique du Don qui se joue là, ainsi que la logique de la réflexion dans le plaisir. L'apparition de Clélia fut un premier Don absolument beau. Fabrice est déjà infiniment reconnaissant, infiniment satisfait face à ce Don. Mais il sait également réfléchir en lui-même, et connaît la loi de toute réflexion, qui est le plaisir (ou la joie). Or, réfléchissant, il comprend qu'un tel Don, dans toute sa puissance de Don parfait, ne saurait être la moitié d'un Don : il doit être bien plutôt la nécessité d'un amour vécu avec Clélia. Ainsi se laisse élucider sa « certitude ». L'amour étant finalement vécu avec Clélia, la réflexion se poursuit : cet amour ne saurait être temporaire, il doit être éternel, il n'est pas un Don inachevé. Dès lors, en Clélia s'annonce la loi de l'éternelle répétition du même pour Fabrice, de même qu'en Fabrice s'annonce la loi de l'éternelle répétition du même pour Clélia. »

Il l'espère sans trop y croire. Un jour, l'une d'entre elles tombera « par hasard », sur cette page, sur Internet, perdue dans l'océan de milliards de pages, et elle écoutera. Elle lira. Elle traduira. Et, peut-être, elle aimera.

Pour achever le geste, il écrit finalement les paroles de 13 chansons, qu'il mettra en musique plus tard, et que peut-être elles entendront un jour. La première chanson est dédiée aux 12 perles, aux 12 Clélia. Chacune des 12 autres est consacrée à une seule femme, à chaque fois. Il ajoute à ce « recueil » 3 autres chansons, désenchantées, qui narrent la tristesse morbide de la situation. Mon lecteur trouvera ces 16 chansons à la fin de cet ouvrage. Certes, ces paroles de chansons sont maladroites, BBB est un piètre poète. Mais les chansons qu'elles chantent, elles, avec une voix discrète, ne sont-elles pas elles-mêmes fort maladroites, et ainsi infiniment touchantes ?

Chapitre 77 : Nicki

En novembre 2015, le choc le plus frontal qu'il reçut avait un joli prénom : Nicki.

Cette rappeuse black-américaine, ils en avaient parlé, avec Jeremy, à Lille, en 2011. Après lui avoir montré « My world », Jeremy lui avait demandé : « Mais connais-tu cette autre rappeuse : Nicki

M. ? C'est pas mal non plus. » « Super bass ». Déflagration. Elle ne quitterait jamais vraiment son esprit. En juin 2013, elle avait été une certaine perle.

Cette belle dame aurait pu être fortement critiquée par les féministes « traditionnelles », il le savait. Dans « Anaconda », elle apparaissait presque de façon pornographique. Mais lui ne voyait là qu'une sensualité incarnée et affirmative.

En novembre 2015, donc, elle ré-apparaissait, alors que Laura n'était plus là pour le « contenir ». Ré-apparition fracassante.

Avec le français David Guetta, elle proposait le morceau « Hey Mama ». Chanson écrite en 2015.

Dans ce rap, elle disait ceci :

Oui je serai ta femme

Oui je serai ton bébé

Oui je serai tout ce que tu me diras quand tu seras prêt

Oui je serai ta jeune fille, pour toujours ta dame

Tu ne dois point avoir d'inquiétude, je suis là pour toi bébé

Tu peux me croire, quand tu en auras besoin

Je vais t'en donner, tu en auras toujours

Je serai sur la table, tenue en échec

Lorsque tu en auras besoin je vais te laisser

Battre le tambour comme le jour du dum di-di

J'aime le rythme sale que tu joues

Je veux t'entendre crier mon nom,

Comme : « Hey Mama, Mama, Hey Mama, Mama »

Taper le tambour comme le jour du dum di-di

Je sais que tu le veux de la pire façon

Je veux t'entendre crier mon nom

Comme : « Hey Mama, Mama, Hey Mama, Mama

Deviens ma femme, jeune fille, je serai ton homme

Deviens ma femme, jeune fille, je serai ton homme »

Oui, je fais la cuisine

Oui je fais le nettoyage

En plus, je garde le na-na doux pour que tu puisses le manger
Oui, tu es le patron et oui je le respecterai
Quoi que tu me dises, parce que c'est un jeu, tu vas cracher
Tu peux me croire, quand tu en auras besoin
Je vais t'en donner, tu en auras toujours
Je serai sur la table, tenue en échec

Lorsque tu en auras besoin, je vais te laisser
Battre le tambour comme le jour du dum di-di
J'aime le rythme sale que tu joues
Je veux t'entendre crier mon nom
Comme : « Hey Mama, Mama, Hey Mama, Mama »
Taper le tambour comme le jour du dum di-di

Je sais que tu le veux de la pire façon
Je veux t'entendre crier mon nom
Comme : « Hey Mama, Mama, Hey Mama, Mama
Deviens ma femme, jeune fille, je serai ton homme
Deviens ma femme, jeune fille, je serai ton homme »

Tout le « crew » a obtenu le nectar
Ta bite est devenue la vérité
Mes cris en sont la preuve
Les autres mecs ont vu leur égal
Quand je rejoins, lestement, la coupe

En quittant cette interview
Il n'y a rien de nouveau
J'étais à baiser avec toi
Aucun d'entre ces mecs ne peuvent t'égaliser
Dis leur juste de t'imiter
Voilà comment c'est

Je passe en premier, comme au début
Alors bébé quand tu en as besoin

Dis-le moi, je ne suis pas fortiche
Je serai mauvaise pour mon bébé

Soyez sûrs qu'il commence à faire sa part
Soyez sûrs que son bébé en prend soin
Soyez sûrs que je suis à genoux
Je veux assurer son bonheur, le faire glisser vers le bas
Etre une dame et une monstre
Battre le tambour comme le jour du dum di-di

J'aime le rythme sale que tu joues
Je veux t'entendre crier mon nom
Comme : « Hey Mama, Mama, Hey Mama, Mama »
Taper le tambour comme le jour du dum di-di

Je sais que tu le veux de la pire façon
Je veux t'entendre crier mon nom
Comme : « Hey Mama, Mama, Hey Mama, Mama
Deviens ma femme, jeune fille, je serai ton homme
Deviens ma femme, jeune fille, je serai ton homme ».

En effet, il y avait une vidéo précise sur Youtube : « Nicki Minaj Interview – The View ». Dans cette interview, il était clair que la tourterelle avait choisi une robe blanche de façon intentionnelle (ses balles à lui étaient bien blanches). Elle avait baisé avec BBB, ésotériquement, non seulement en quittant l'interview en question, mais aussi *pendant* l'interview, comme elle l'indiquait dans la chanson.

Elle s'adressait à un certain homme, dont l'identité était problématique. BBB se sentait étrangement concerné : n'avait-il pas vécu avec elle, dans la douche de Sylvain, à Paris, une expérience mystique avec elle ? Selon une symbolique du corps humain, inspirée par celle d'Annick de Souze-nelle, sa main droite à lui était en fait celle de Nicki, tandis qu'il se touchait de façon voluptueuse. Il lui semblait qu'une nouvelle connexion, avec cette chanson, s'opérait entre elle et lui. Toutefois, il était féministe : jamais il ne la laissera faire tout le nettoyage de la maison, ainsi que la cuisine. Il ne voudrait pas non plus être le « boss ».

Mais il divaguait. Ce genre de tubes aseptisés, dans le monde spectaculaire où toute poésie avait disparu, les chansons chantées par les popstars plantureuses étaient précisément conçues pour

que le spectateur hébété et acritique se « sente » intimement concerné. Chaque adolescent masturbateur qui avait vu cette vidéo (et ils étaient des millions) fantasmait secrètement : chaque puceau décérébré, inconsciemment, espérait secrètement que Nicki parle « de lui » dans cette chanson. Il serait ainsi un mouton plus aisément manipulable, qui accepterait sans broncher la violence du monde capitaliste et marchand, lequel « produisait » donc des images aussi séduisantes de stars aussi sublimes. En croyant que ces paroles s'adressaient à lui, BBB avait un peu honte : il était décidément fort peu original, il était fort prévisible, comparable à tous ces zombies qui fantasmaient une vie amoureuse avec quelque vedette inessentielle.

Pourtant, il y aurait cette autre chanson de Nicki, qui encore une fois semblait lui « parler ».
« The night is still young ».

The night is still young

Oh, hey, ce soir c'est le soir où je vais m'éclater
Du Myx, Moscato et de la Vodka, je vais mélanger
Je roule ce joint, nous sommes sur le point de planer
Vivre le moment présent, voilà le vrai cadeau de la vie
C'est pour ça que t'es venu, t'es venu pour ça
T'as eu ce que t'as payé, t'as payé pour ça
Donc maintenant assure-toi de bien viser les étoiles
Peu importe tes erreurs

Je ne m'inquiète jamais, la vie n'est qu'un périple
Je veux juste en apprécier le trajet
Qu'est ce qui presse ? Il est encore tôt
C'est pas grave, nous prendrons notre temps

La nuit ne fait que commencer
La nuit ne fait que commencer
La nuit ne fait que commencer
Et, tout comme nous
La nuit est encore jeune
Comment pouvons-nous oser rester assis ici tranquillement ?
La nuit ne fait que commencer
Comment pouvons-nous regarder le monde nous filer entre les doigts ?
La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous oser rester assis ici tranquillement ?

Hey, oh, les boissons sont à ta charge, ou je paie les bouteilles

Nous n'irons nulle part si le réservoir est encore blindé

On se fait toujours du fric, à quelle banque le déposerons-nous cette fois ?

S'il est sexy, il couchera avec moi

Donc si ces mecs veulent une tournée de plus

Dis-le de suite au barman, et que c'est à ma charge

Des bouteilles à la commande, il a ordonné

Je vais peut-être le ramener chez moi

Il a des amis pour toutes mes amies

Ils ne partiront pas avant qu'on le dise

Et on aura la gueule de bois le lendemain

Mais on se rappellera toujours ce jour

Donc pose ton verre et viens danser

Ou alors on peut monter dans la décapotable et se pavaner

On est sexy de la tête aux pieds

Ma seule devise dans la vie c'est de ne pas perdre

Je ne m'inquiète jamais, la vie n'est qu'un périple

Je veux juste en apprécier le trajet

Qu'est ce qui presse ? Il est encore tôt

C'est pas grave, nous prendrons notre temps

La nuit ne fait que commencer

La nuit ne fait que commencer

La nuit est encore jeune

Tout comme nous

La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous oser rester assis ici tranquillement ?

La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous regarder le monde nous filer entre les doigts ?

La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous oser rester assis ici tranquillement ?

On ne fait que commencer,

On ne fait que commencer,

Ne vois-tu pas que la nuit ne fait que commencer ?

Et nous allons nous déchaîner

La nuit ne fait que commencer

La nuit ne fait que commencer

La nuit est encore jeune

Tout comme nous

La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous oser rester assis ici tranquillement ?

La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous regarder le monde nous filer entre les doigts ?

La nuit ne fait que commencer

Comment pouvons-nous oser rester assis ici tranquillement ?

En écoutant les paroles de cette chanson, il avait l'impression que Nicki lui faisait une promesse : elle parlait de cette nuit de leur première rencontre, nuit dont elle se « souvenait », puisqu'elle l'avait déjà vécue, dans l'éternel retour, une infinité de fois. Elle parlait de cette longue nuit, de cette longue fête, que serait la paix perpétuelle qu'ils s'apprêtaient à déclencher, de ce paradis sur terre que sa seule grâce avait suggérée.

Il avait, le 20 novembre, composé une variation pianistique de « Hey Mama », qu'il enregistrerait bientôt avec Emmanuel, son beau-père, et qui viendrait accompagner l'article « L'amour le plus beau ». Très clairement, en composant cette variation, il voulait jouer avec le cœur de Nicki comme on joue sur un piano. Mais le 25 novembre, il tombe sur une nouvelle chanson de Nicki, non plus rappée, mais chantée, et il blêmit. Une fois encore, ce qu'il « formulait » se confirmait, un peu plus tard, dans la réalité. Nicki chantait « Grand Piano », comme pour le remercier du Don musical qu'il venait de lui faire.

Voici les paroles de cette jolie chanson.

Grand piano

Suis-je juste une idiote ?

Aveugle et stupide de t'aimer ?

Suis-je juste une fille stupide ?

Si jeune et si naïve de penser que tu serais le seul qui viendrait demander ce cœur ?

Coeur froid,

Honte à moi !

Je resterai, craintive, dans le noir

Et maintenant les gens parlent, ils disent que tu as joué avec mon cœur comme on joue sur un piano

Et maintenant les gens parlent, ils disent que tu as joué avec mon cœur comme on joue sur un piano

Alors vas-y joue, joue

Joue, joue, joue

Joue, joue, joue

Joue, joue

Suis-je une idiote ?

Enveloppée dans des mensonges et des vérités stupides ?

Que vois-je en toi ?

Peut-être que je suis addictive à toutes les choses que tu fais

Par ce que je continue de penser que tu serais le seul qui viendrait demander ce cœur

Cœur froid,

Honte à moi !

Je resterai, craintive, dans le noir

Et maintenant les gens parlent, ils disent que tu as joué avec mon cœur comme on joue sur un piano

Et maintenant les gens parlent, ils disent que tu as joué avec mon cœur comme on joue sur un piano

Alors vas-y joue, joue

Joue, joue, joue

Joue, joue, joue

Joue, joue.

Les mots pour exprimer ce qu'il éprouve en écoutant ces mots, qui l'encouragent, sont insuffisants. Il proposait, au piano, une variation à partir du thème de ce nouveau morceau.

En janvier 2016, en écrivant ce roman, il s'autorise parfois une petite pause. Il écoute « Starships », de Nicki. Il contemple ses cheveux d'or, comme la paix éternelle, ses cheveux verts, comme la fraternité musulmane, ses cheveux indigo, comme l'espoir de Keny Arkana, ses cheveux oranges, comme les orangers de Clélia. Cette nudité dansante et vivante pourrait bien être un jour... une luciole.

Chapitre 78 : Les 12 perles de la Cité Céleste

N., D., la patiente du docteur Jung, Gemma, Kirsten Dunst, Megan, la jeune fille à la perle, Elizabeth qui dans le coma végétal, Stephanie Sadorra, Noémie, Iggy, Nicki, étaient *pour lui* les 12 perles de la Cité Céleste mentionnées par l'Apocalypse (21 : 21).

Reprécisons la chronologie. En 2000, face à *Virgin suicide*, une perle était apparue : Mamie, la jeune fille derrière la vieille dame de 84 ans.

En octobre 2008, cette perle avait re-surgi : elle permettait la révélation de l'éternel retour. Elle était, en octobre 2008, Kirsten Dunst.

En 2010, cette perle avait un prénom. Grâce à l'énigme de Bruno P., BBB avait compris qu'elle était Clélia, de *La Chartreuse de Parme*. Il était lui-même Fabrice.

En 2011, deux Clélia éminentes le hantaient : N. et D. Ketourah.

En juin 2013, il y avait 12 Clélia, 12 perles. Il s'était arrêté au nombre 12, car il provoquait une certaine rivalité mimétique avec Jésus de Nazareth : Jésus avait bien 12 compagnons.

C'est seulement en décembre 2015, à Noël, que BBB découvrit cette phrase de l'Apocalypse (21 : 21) : « Les douze portes étaient douze perles ; chaque porte était d'une seule perle. » Ces douze portes étaient celles de la Cité Céleste. Nous avons évoqué depuis le départ ces douze perles de la Cité Céleste, pour rendre le propos plus clair. Mais en juin 2013, BBB n'avait pas encore lu l'Apocalypse, et il ne soupçonnait absolument pas que dans ce texte se trouvait une clef pour comprendre son complexe psychique affectif. Sur ce point, il faut le croire sur parole.

Ainsi, donc, depuis le départ, il était hanté par une perle. Cette perle était Mamie, puis Kirsten Dunst, puis N. et D. puis, finalement, 12 femmes. Et ensuite seulement il découvrirait, en décembre 2015, qu'il y avait bien « 12 portes de perle » dans la Cité Céleste.

La magie de la synchronicité suppose des règles. S'il avait découvert dès 2008 cette phrase de l'Apocalypse, il aurait pu « calculer » son coup. Il se serait focalisé sur le nombre 12, et aurait recherché, tel un stratège, 12 femmes « correspondantes ». Mais la réalité était beaucoup plus belle. Dans la synchronicité réellement magique, son « futur » déterminait bien son passé. En octobre 2008, le futur que serait pour lui cette découverte des 12 perles de la Cité Céleste, en décembre 2015, le déterminait déjà, sans qu'il le sache. En juin 2013, le futur que serait pour lui cette révélation de décembre 2015 déterminait déjà son désir de se focaliser sur 12 femmes exclusives, déjà identifiées à des perles. Il n'avait rien « calculé », rien « prévu ». Dieu(e) simplement lui faisait des cadeaux, des Dons, qui précisaient toujours davantage la justesse de sa quête.

De même, celui qui avait écrit l'Apocalypse était lui-même déjà déterminé par un certain futur : Jean de Patmos était « déterminé », de façon quelque peu ésotérique, déjà, par ce futur que serait BBB, au XXI^{ème} siècle. Jean de Patmos, en évoquant les « 12 perles » de la Cité Céleste, était déjà déterminé par *Virgin suicide* en 2000, par octobre 2008, sur l'avenue Philippe-Auguste, par juin

2013, à Lyon, Marseille, Arles, Dijon et Paris, et par novembre et décembre 2015, à Montpellier. Jean de Patmos affirmait déjà que la Cité Céleste serait bientôt accessible, à partir du XXI^{ème} siècle, sur cette terre (soit : une forme de paix perpétuelle dans le contexte d'une conscience universelle de l'éternel retour).

Une certaine pensée scientifique, physique, de la synchronicité, de la double causalité (Guillemant, Liamine, Price), élucidait très bien, sur un plan rationnel, la façon dont Jean de Patmos avait pu ainsi « prévisualiser » l'avenir. Mais une chose importante alors était à noter : Jean de Patmos, s'il avait pu anticiper le fait que les 12 perles de la Cité Céleste étaient en fait 12 femmes réelles de ce monde, réfutait radicalement un certain dogme de l'Eglise chrétienne : il réfutait le dogme chrétien selon lequel le paradis aurait été un monde supraterrrestre. Le paradis n'était plus un arrière-monde, un monde « intelligible » de purs esprits défunts, qui subsisterait « derrière » la vie réelle des hommes réels. Le paradis était, dans un certain futur, ce monde terrien, où les terriens comprenaient que leur vie terrienne était éternelle, dans la paix et la joie. Les 12 perles qui nous feraient « entrer » dans ce paradis étaient, en toute logique, 12 personnes réelles de ce monde réel, cela, Jean de Patmos le « prévisualisait » déjà. Autrement dit, Jean de Patmos était le chrétien radicalement subversif : il était celui qui annonçait que le Messie n'était pas Jésus, mais bien Nietzsche lui-même (puis, ensuite, l'humanité tout entière).

Certes, ces considérations théologiques étaient fort mégalomanes : elles enveloppaient un grand danger. Mais une façon d'envisager les choses était possible : chaque individu de la Terre pourrait déterminer ses « 12 perles », ou plus encore, soit sa façon personnelle de pénétrer dans la Cité Céleste annoncée par Jean de Patmos. Ces perles, ou plutôt, ces personnes, pouvaient bien être des amants, des amantes, des amis, des parents, des personnes admirées, des compagnons, des compagnes, des proches, chacun pouvait déterminer à sa guise ce qu'il souhaiterait. C'était bien l'amour, l'attachement, le lien, qui de toute façon provoquait la Cité Céleste, sur Terre : tel était au fond le seul message que BBB voulait faire passer. Il ne fallait surtout pas réifier certaines « perles », certaines femmes, lesquelles n'étaient, en dernière analyse, que des femmes parmi d'autres, des lucioles. Il ne s'agissait absolument pas de provoquer l'idolâtrie. Ces femmes, d'ailleurs, étaient humaines, trop humaines : qu'un homme les ait associées à 12 perles n'était qu'un jeu parmi d'autres jeux, jeu qui n'impliquait aucune possibilité de les enfermer dans un carcan mythologique. C'était peut-être aussi pour suggérer la folie des symboles, du mythologique, du spectaculaire en général, qu'il les saisissait provisoirement au sein d'une toile de synchronicités : les hommes, toujours prêts à diviniser leurs prochains, et oubliant l'infinie puissance de Dieu(e), comprendraient peut-être, en négatif, leur folie, lorsqu'ils seraient tentés de penser que ces 12 femmes starisées pourraient bien être les « uniques » et « exclusives » 12 perles de la Cité Céleste. De fait, chaque humain avait ses perles : ses amours, ses fantasmes, ses désirs, qui justifiaient son souhait de vivre enfin en paix avec les autres. Il ne s'agissait surtout pas d'imposer une conception esthétique du monde comme étant la

seule conception esthétique possible : cela provoquerait bien vite un fascisme terrible, si cela était massivement diffusé. BBB avait simplement trouvé une matrice, « sa » matrice, qui élucidait son complexe psychique désirant. D'autres individus du monde auraient d'autre référence : non pas Jean de Patmos, mais peut-être le Veda, le Coran, Victor Hugo, ou autres textes sacrés. Nulle imposition aux autres hommes d'un monde imaginaire singulier et situé ne devait s'opérer. De même, chaque époque devait bien avoir eu ses « grands hommes » ou ses « grandes femmes », hantés par quelques « perles » ou quelques « faucons » confus.

Mais que voulait vivre BBB, en janvier 2016 ? Qu'attendait-il, réellement, de la vie ? Il l'ignorait encore, mais il avait certaines certitudes.

Une première certitude : il deviendrait un jour un auteur connu et reconnu. Sa philosophie était puissante et originale. Même s'il conchait cette sphère de la vie où régnait le mensonge, il savait qu'il devrait bien, un jour, faire son entrée dans le monde spectaculaire, au moins pour fournir des « explications ». Il savait ainsi que ces 12 femmes, bien réelles, qu'il comparait à 12 perles, verraient un jour son visage, qu'elles liraient même peut-être ce roman qu'il est en train d'écrire, puisqu'il les concernait éminemment. Il devait donc être responsable, et non pas inconséquent. S'il les rencontrait un jour, ces femmes, que ferait-il ? Quelles explications donnerait-il ?

D'abord, s'il jugeait que Dieu(e) ne peut commander quoi que ce soit aux hommes, mais Qu'Il ou Elle se contente de suggérer, il était malgré tout très attentif à cette parole : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain ». Ces femmes avaient des maris, ou des compagnons. Elles avaient parfois des enfants. Il ne voulait surtout pas vivre avec elles quelque « sexualité » qui aurait été pour elles une façon de trahir une promesse faite à un autre. Il ne voulait pas qu'elles soient pour lui des amantes. Les parents de BBB avaient divorcé, lorsqu'il avait 3 ans : ce terrible événement l'avait traumatisé. Il était son traumatisme majeur, qui très certainement, en grande partie, avait causé sa bipolarité. Il savait à quel point les enfants dont les parents sont séparés souffrent de cette séparation : si Maman n'aime plus Papa, c'est toute une somme de repères, c'est toute une stabilité qui s'effondre. Il ne voulait pour rien au monde commettre l'irréparable.

Néanmoins, il croyait l'apercevoir en observant les photos et vidéos de ces poseurs prétentieux, ces maris et compagnons étaient des « fuckers » décérébrés. Ils étaient issus d'une sphère spectaculaire qu'ils valorisaient intrinsèquement, puisqu'elle les avait élus, ils étaient ces mâles dominants pleins de bons sentiments, qui pourtant défendent implicitement le monde de l'image autonomisée, le monde capitaliste, par lequel il y a des enfants et des femmes exploitées, des inégalités, des guerres, de la charogne, de la morbidité et de la merde. Ils étaient ces hommes sans talent et sans perspective pour ce monde, pour les enfants de ce monde. En outre, et surtout, ils n'avaient pas empêché l'atrocité : ils n'empêchaient pas la presse people de se jeter, avidement, sur l'image des enfants dont ils étaient censés être les pères. Ils n'empêchaient pas l'ignoble : cette femme qui, juste après l'accouchement, observait, consentante et attendrie, cet homme au crâne rasé

et en treillis violant son enfant qui vient de naître. Cruel dilemme. N'était-il pas Aliocha Karamazov ? Ne devait-il pas agir, puisqu'il pouvait agir ? Ne pas intervenir, alors qu'il en avait le pouvoir, aurait été criminel. Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités. Celui qui possède ce pouvoir, si ce pouvoir est susceptible de « sauver » des vies, s'il n'utilise pas ce pouvoir, ou s'il l'utilise mal, sera coupable du pire des crimes.

Mais plus jamais il ne penserait qu'il pourrait être l'amant de l'une de ces dames. Si cela arrivait, par malheur, il n'en serait pas responsable. *Que la peste soit de nos deux maisons*. Il ne voulait être stupidement le compagnon d'une « star », photographié sans arrêt, et traqué par les immondes paparazzi. Non seulement il n'avait pas ces « moyens-là » (une starlette de cinéma se moque bien d'un obscur, énième philosophe français), mais en plus il ne le souhaitait pas. Il trouverait un jour, peut-être, la femme de sa vie, une charmante « anonyme », une luciole, et il l'épouserait. Casanova marié : c'était son rêve à lui.

Il gardait toutefois, pour lui seul, un beau rêve, un pur fantasme créé par son esprit malade. Ces 12 femmes tant admirées, ces femmes qui l'avaient accompagné pendant ces années si difficiles, qui l'avaient choyé d'une certaine manière, qui lui avaient fait le plus beau des cadeaux, peut-être un jour accepteraient son geste insensé, son geste tellement effrayant. Peut-être qu'elles voudraient bien être, simplement : des amies un peu spéciales. Peut-être qu'il vivrait, avec elles, ce qu'un Nazaréen avait vécu avec ses compagnons : certaines communions fugaces, certains échanges précieux, certains partages nécessaires. Il leur apprendrait le piano, la composition, la philosophie, le jonglage. Elles lui apprendraient le chant, le rap, le métier d'acteur. Ils réaliseraient des films, *militeraient*, écriraient des livres ensemble, goûteraient à la cuisine de Joël Robuchon, danseraient, se feraient des tatouages, nageraient dans l'océan, à l'Ile d'Yeu, feraient du ski, l'hiver, au Ménial, se raconteraient des histoires pour se faire peur. Il avait peur des sectes, elles étaient sa hantise. Plus que tout, il aimait la liberté de l'autre, ce par quoi cet autre pourrait lui apporter sa richesse. Il ne voulait manipuler aucun esprit. Mais ces femmes seraient des rencontres parmi tant d'autres, elles ne seraient pas « élues » par quelque « prophétie » stupide. Elles seraient des amies parmi d'autres amis, des oreilles parmi d'autres oreilles, des bouches parmi d'autres bouches, des rencontres, à chaque fois éphémères, parmi d'autres rencontres. Elles seraient « dans sa vie » à lui, tout comme ses autres amis, ses parents, ses frères et sœurs, sa famille, ses anciennes amantes, étaient, depuis le départ, « dans sa vie ». Et ce, pour l'éternité, une infinité de fois. Elles apprécieraient, il l'espérait, la compagne qui l'aurait choisi. Ce rêve trop beau, de fait, était bien ce qu'il voulait réellement vivre. Mais les rêves se rêvent, ils ne se vivent, hélas, que rarement. Il visait certainement ici une étoile inaccessible. Dès lors, il le pressentait : il serait déçu, malheureux, toute sa vie. Sa chance ne pouvait être une telle chance, dans la réalité triviale des choses. De tels rêves ne s'accomplissent pas. Il se contentera donc de rêver.

Après tout, si ces femmes voulaient vivre, une infinité de fois, dans l'éternité, avec des fuckers décérébrés, cela n'était pas son problème. Il ne les connaissait pas, elles ne le connaissaient pas. Ils

n'avaient aucun compte à se rendre, tout était bien cloisonné, chacun resterait chez soi. Il ne se sentait investi d'aucune « responsabilité ».

Il avait très clairement exprimé son rapport à ces 12 « stars », dans son article intitulé « la réification de l'intimité psychique dans le cinéma américain », juste après avoir proposé une analyse socio-psychologique du phénomène spectaculaire et médiatique qui avait pour nom « Natalie Portman ». A vrai dire, c'était bien une forme de compassion terrible, déchirante, qui faisait qu'il était à ce point ému en voyant ces femmes. Voici donc l'extrait de cet article qui exprimera au mieux ce qu'il éprouvait :

« Les contradictions des agents du système hollywoodien seraient anodines s'il n'y avait pas de conséquences réelles pour le spectateur « moyen ». Mais de fait, il y en a, et ainsi l'affaire est grave. Les acteurs hollywoodiens, en tant que travailleurs surexposés, ont une responsabilité énorme en ce qu'ils sont à ce titre des « acteurs sociaux » à part entière, responsabilité qu'ils bafouent constamment. C'est au coeur même de notre sensualité que nous sommes touchés par leurs « messages ». Pour tout dire, nous pouvons nous sentir, à juste titre, humiliés par ce spectacle. Tentons de composer le discours intérieur d'un téléspectateur-type contemplant le visage d'une star hollywoodienne qu'il admire :

« Je vois sur cet écran, par-delà la déchirure déchirée qu'il indique et implique, un sourire d'une bienveillante hypocrisie, qui paraît condamner ma laideur et ma puanteur, ma "lose", ma sexualité peu "compétente", mon échec social, mon incapacité à devenir une célébrité reconnue et idolâtrée comme il se doit, et d'ailleurs cette frustration latente, je la "sublime" dans la consommation effrénée d'images pornographiques, publicitaires ou autres, où je peux me réconcilier fallacieusement avec une forme d'attendrissement infantile et aut centré, narcissique au sens extatique et figé du terme, développant une relation intime avec des « professionnel(le)s de la simulation et de la performance pénétrée » qui de fait ne me connaissent pas, mais qui pourtant semblent si bien me comprendre... Partant, je reviens à ce sourire crispé si loin de moi, que pourtant « j'aime » tant, au coeur d'un désir triangulaire étendu à une masse considérable de "gens" (les fans, les admirateurs), et cette fois-ci je dois bien dire que le lien s'est affiné, complexifié, il semble bien qu'elle me fait un signe, et qu'au fond elle me "veut", je vais donc tout entreprendre dans ma vie professionnelle et sociale pour accéder à son rang, et ainsi rencontrer les personnes de sa caste, de son type, non pas elle en particulier, mais ce qu'elle condense, ce qu'elle "re-présente", à titre de symptôme présent en moi. Ce symptôme, je le nomme érotomanie ; maladie qu'au fond je puis banaliser, puisqu'elle est présente, à l'état latent, chez chacun de mes contemporains, du moins c'est ce que je suppose, et de là ce qu'ils doivent supposer de leur côté me concernant, supposition devant être à son tour, par hypothèse, le fondement justifiant de mon affirmation pathologique clivée, et dès lors la folie me guette, car je me perds dans une régression à l'infini. Ainsi surgit une intuition, une nouvelle manière de voir ce visage crispé et menaçant, ce visage "engueueulant" et "encuculant". Soudain, une ombre,

un spectre horrible l'assombrit, et ses yeux semblent s'injecter de sang, sa salive se transformer en bave, sa constipation se confirmer, sa « carnasserie » prédatrice et autodévoratrice se manifester. Ce n'était donc pas le mal en soi qui guettait ce visage, mais la maladie, le mal-dire, le maudire, l'incapacité à se dire dans un sentiment de culpabilité immense : car il y a là une façon désolante de causer l'envie suicidaire d'une masse considérable d'anonymes, une façon de faire en sorte, sans pourtant vraiment le désirer, que ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue (le sensuel inventif, le poétique proprement dit) s'absente des corps animés. Dès lors, de façon lamentable, mon appauvrissement psychique s'achève au coeur d'une compassion pathétique. » »

Louis XVI était un habile serrurier. BBB avait une parenté avec Louis XVI, comme le lui avait dit le « voyant ». Il saurait les ouvrir, ces portes de perle. Il trouverait les serrures, et choisirait les bonnes clefs.

Chapitre 79 : Noël 2015

En ce 21 décembre 2015, il fait un petit « cadeau » de Noël à ses amis Facebook. Il leur propose deux courts aphorismes, susceptibles de les faire réfléchir.

Voici le premier :

« Joyeux Noël !

N'est-ce pas une chose terriblement morbide et malsaine que d'accrocher autour de son cou le cadavre crucifié, torturé, d'un maniaque extatique se prenant pour Dieu, et dont la prétendue « messianité » aura suscité les pires conflits pendant près de 2000 ans ? Il y a là, chez le c(h)réti(e)n « vertueux », un ésotérisme païen, cruel et sanguinaire, qui s'annonce...

Et une bonne année ! »

Voici le second :

« Mère Teresa affirme ceci : «Il y a quelque chose de beau dans le fait de voir le pauvre accepter son sort et souffrir comme le Christ pendant sa Passion. Le monde gagne beaucoup de leur souffrance».

Mère Teresa indique ici à quel point le christianisme est une religion nihiliste : puisqu'il est coupable, l'homme souffre ; mais, souffrant, il se rachète également, il paye sa faute. Ce raisonnement bancal justifie une forme de masochisme qui ne s'assume pas comme tel.

Sade, dans Justine, décrit très bien le masochisme chrétien : de fait, certains chrétiens fort "vertueux", tels Justine, connaîtraient la volupté dans la souffrance. Ainsi, le chrétien, et surtout le catholique, qui souhaite ne pas vivre pleinement sa sexualité, la vivrait en fait dans une autre sphère du vécu : dans la sphère de la souffrance. Le christianisme ne serait donc qu'une perversion sexuelle parmi tant d'autres.

Tout un chacun a bien le droit de vivre sa sexualité comme il l'entend : si Mère Teresa parvient à prendre son pied en se scarifiant tout en pensant au Christ, qu'elle continue de le faire. Mais là où cela devient obscène, c'est lorsqu'on veut convertir à cette sexualité perverse et scindée d'autres individus qui n'ont rien demandé quant à eux. Le masochisme comme altruisme, comme "partage", devient alors sadisme.

Mère Teresa « soignait » différemment les pauvres et les malades dont elle avait la charge, car elle était cette chrétienne typique : sado-masochiste et perverse. De là découle une béatification, comme cela s'entend de soi-même.

Dans le contexte d'un éternel retour à l'identique de toute vie, ces chrétiens ne sont pas seulement des pervers : ils sont aussi, éternellement, infiniment, coupables. »

Si Dieu(e) avait été « choqué(e) » par ces propos, Il ou Elle l'aurait immédiatement foudroyé, puisqu'Il ou Elle a le pouvoir de le faire. Au lieu de cela, Dieu(e) lui fit, en ce Noël 2015, les plus beaux des cadeaux, en lui proposant la plus belle réconciliation avec la vie, et les plus belles synchronicités. Dieu(e), aussi insensé que cela pouvait paraître, « répondait » à ces deux messages, relatifs au Nazaréen, et à Mère Teresa, en envoyant les plus beaux signes, le plus bel ange, à Benoît.

Cet ange était Swann, le fils de Marion, sa sœur, et de Jean-Baptiste, son beau-frère. Il était le plus bel enfant du monde, sans aucun doute. Sa petite bouille étourdie faisait craquer tout le monde. Peu après sa naissance, peu après le 21 décembre 2014, Benoît avait dit à Marion, rieur : « C'est une bonne idée de l'avoir appelé Swann ! Tu es toi-même une linguiste, or Swan signifie cygne en anglais. C'est l'homophone du signe linguistique ! »

Swann, il l'avait rejoint, à Lyon, chez sa sœur, près de la place de la Croix-Rousse. Sa joie simple et pure d'un bébé ouvert à tout ce qui est, son sourire calme et apaisé, ses petites pleurnicheries cocasses, signifiaient, très concrètement, une chose que Benoît n'avait appréhendée que théoriquement, abstraitement : de fait, il y a une béatitude de l'être durant la première enfance. De fait, les

enfants nous apprennent une chose essentielle : l'éternel retour, puisque nous avons tous été des enfants infiniment ouverts à l'être, est pour tous une bénédiction. Dieu(e) veut l'éternel retour, puisqu'il voit cet enfant, ces enfants, qui sont dans un bonheur pur et absolu. Bonheur de toucher, de goûter, de voir, de sentir, d'entendre, bonheur de découvrir, simplement, ce si beau monde. Dieu(e) voit ces enfants, et c'est d'abord ces enfants qu'il voit : ainsi Il ou Elle réfléchit ; oui, il faut que ces enfants, au sein d'un éternel retour, puissent revivre leur enfance une infinité de fois. Dieu(e) orchestre l'éternel retour parce qu'il aperçoit d'abord le sourire d'un enfant.

Ce déporté à Auschwitz, mort dans des conditions atroces, a été cet enfant que Dieu(e) a admiré : il a voulu que cet enfant connaisse une béatitude éternelle, répétée une infinité de fois. Puisse ce déporté ne pas connaître seulement cette béatitude terrestre éternelle de l'enfant qu'il a été. Puisse-t-il connaître, dans l'entre-deux, une juste consolation, au sein d'un paradis supraterrestre. Ce jeune bébé, Adolf Hitler, qui n'est encore qu'un bébé, mais qui recevra plus tard toute la haine de l'humanité, Dieu(e) l'a aussi considéré, et Il ou Elle a été infiniment ému(e) : il pardonne cet être, Hitler, puisqu'il lui offre une béatitude infiniment répétée : la béatitude du jeune enfant, Adolf. Puisse cet adulte immonde connaître le néant pur, dans l'entre-deux. Ce si beau et si tendre Jésus de Nazareth, qui a été ignoblement torturé, alors qu'il voulait apporter l'amour et la joie, qui a été le prétexte, pendant 2000 ans, des pires guerres et des pires conflits, Dieu(e) le considère maintenant, en ce 25 décembre, et il l'aime plus que tous les autres enfants. Car cet enfant, né d'une vierge, est l'enfant qui a le regard le plus ouvert, le plus illuminé, le plus beau. Il est l'enfant qui « aime » le plus cette vie, ce monde. Nul ne peut rivaliser avec lui. Nietzsche n'est pas le Messie. Il n'y a qu'un seul Messie, Messie contradictoire, mais bien réel : il s'agit bien de Jésus Christ. Mais Jésus n'est pas le Messie parce qu'il aurait accompli des miracles. Il est le Messie parce qu'il fut le plus bel enfant du monde, la plus belle promesse du monde, qui se lisait dans un regard attentif et aimant, en ce 25 décembre. L'enfant Jésus, en ce 25 décembre, ouvre les yeux, et Dieu(e) est conquis(e) : cet enfant est une raison suffisante pour offrir à l'humanité terrestre son éternité terrestre. Il faut que l'humain vive dans l'éternel retour, parce que cet enfant Jésus, qui a provoqué l'amour infini de Dieu(e), doit ouvrir les yeux, en ce 25 décembre, une infinité de fois. Jésus est le Christ. Il n'y en aura plus d'autre. Il nous a tous sauvés. Puisse-t-il rejoindre Dieu(e), dans l'entre-deux, comme il le souhaitait tant. Puisse-t-il rejoindre son Père, Dieu, et épouser, dans ce paradis supraterrestre, la si belle Marie-Madeleine. Cela doit être, puisqu'il nous a tous sauvés. Il mérite la *félicité*, plus que nous tous.

Swann est donc cette quadruple évidence : les souffrants sont sauvés, les méchants sont pardonnés, les justes peuvent espérer raisonnablement qu'un paradis supraterrestre les accueillera, dans l'entre-deux, et Jésus, l'enfant Jésus, le Messie, connaîtra la béatitude éternelle, doublement (sur terre, et ailleurs, auprès de Dieu).

Dieu(e) lui « apportera » trois autres cadeaux, trois subtiles synchronicités, en ce Noël 2015.

Le premier, comme on le sait maintenant, est la découverte, dans l'Apocalypse (21 : 21), des 12 perles de la Cité Céleste.

Le deuxième est un cadeau de Noël que lui fait sa mère, Emmanuelle : un DVD du film *L'éternel retour*, réalisé en 1943 par Jean Delannoy. Dans ce film, Patrice, le neveu d'un riche châtelain, est l'objet de la jalousie de son entourage qui lorgne sur l'héritage familial. Quand il amène la belle Nathalie au château, ses rivaux cherchent à l'empoisonner. Mais le complot ne fonctionne pas comme prévu : en fait de poison, Nathalie boit un élixir d'amour. Patrice et Nathalie sont Tristan et Yseult, dans le monde moderne. Benoît le sait, il peut maintenant nommer N. : elle est cette Nathalie, dans le film de Jean Delannoy, intitulé *L'éternel retour*. Il a le droit de prononcer ce prénom sacré : elle est Nathalie. Il a toujours aimé Nathalie.

Le troisième advient dans la petite usine de fabrication d'outils du père de son beau-frère Jean-Baptiste, Pascal, l'usine Faure. Il aperçoit dans cette usine un calendrier. Curieux, il songe qu'il n'a jamais voulu savoir qui l'on fêtait, dans le calendrier chrétien, le jour de la naissance de Nathalie, le jour de la naissance de la femme réelle qui se dissimule derrière le prénom de Nathalie, c'est-à-dire le 9 juin : or, le 9 juin, il l'aperçoit maintenant, c'est la Sainte Diane. Il peut maintenant nommer D., il a « le droit » de prononcer ce prénom sacré : explicitement, Nathalie, parce qu'elle est née le 9 juin, « désigne » ésotériquement une autre femme ; cette femme aura un prénom précis : Diane.

Diane, la Diane que l'on fête le 9 juin, est Diane d'Andalo. Au XIII^{ème} siècle, elle fonda un couvent de Dominicaines. Elle partagea une grande amitié avec Jourdain de Saxe, premier successeur de Saint Dominique. Jourdain écrivit un jour ces mots simples et touchants à Diane d'Andalo : « *Très Chère, il me faut me hâter en écrivant, j'essaierai pourtant de t'écrire quelque chose, fût-ce très peu de chose, qui puisse, en une certaine mesure, réveiller ta joie. Car enfin, tu es imprimée dans la moelle de mon cœur, et loin que je puisse t'oublier, j'évoque au contraire d'autant plus souvent ta mémoire que je sais combien tu m'aimes avec sincérité et de toutes les entrailles de ton cœur. Ainsi l'affection que tu as pour moi provoque plus ardente ma charité pour toi et touche très profondément mon âme.* »

S'il rencontrait un jour la Diane du XXI^{ème} siècle qui se dissimulait derrière Diane d'Andalo, il lui dirait les mêmes mots.

Nathalie était Gémeaux, Diane jouait Hélène de Troie, dans le film *Troie*. La constellation des Gémeaux faisait référence à Castor et Pollux, les frères jumeaux d'Hélène de Troie. En outre, la Diane moderne était Cancer, signe auquel était associé la perle, dans l'astrologie traditionnelle, perle que serait Nathalie dans *Knight of cup*, le film de Terrence Malick. Diane et Nathalie avaient été toutes deux révélées par Luc Besson, et elles étaient toutes deux des danseuses classiques. Diane et Nathalie étaient bien nées pour se rencontrer.

Après avoir reçu ces trois offrandes divines, Benoît était serein. Dieu(e) ne saurait jouer cruellement avec lui, avec des signes aussi sublimes. Dieu(e) lui annonçait qu'il allait un jour les « rencontrer ». Benoît ne pouvait pas même pleurer tant il était bouleversé. Une seule vie ne serait pas suffisante pour supporter tant de béatitude.

Clélia était d'abord une, puis 2. Puis 4. Et enfin : 12.

Elles seraient ses amies. Des amitiés riches. Et un peu spéciales.

Stratégiquement, ces amitiés seraient utiles : si des vedettes respectées et admirées par des millions de personnes se mettent à diffuser massivement un discours anticapitaliste radical (et légitime), la lutte anticapitaliste a toutes les chances de réussir.

Chapitre 80 : Edith et Ariane

Il réfléchit maintenant à son passé, en ce mois de janvier 2016. Il réfléchit à la manière dont il a vécu l'érotisme, dans sa vie, avec d'autres jeunes femmes.

Son souvenir le plus torride : Edith, la brune, et Ariane, la blonde. Il avait passé une semaine avec elles, à Paris. Elles étaient amoureuses l'une de l'autre, et s'embrassaient sous ses yeux à lui. Le soir, elles faisaient l'amour, dans une pièce séparée, tandis que lui-même dormait dans le salon. La dernière nuit de leur folle semaine parisienne, elles lui dirent qu'il pouvait les rejoindre dans le lit. Quelques minutes avant, il avait osé embrasser Ariane, sur le balcon de l'appartement. Durant les premières heures de cette si belle nuit, Edith et Ariane s'embrassaient à côté de lui. Lui, discrètement, il caressait voluptueusement Ariane, sans qu'Edith ne s'en aperçoive. Plus tard, Edith l'apprendra, et elle sera un peu fâchée. Mais le mal était fait.

Il était en couple avec la si belle et si blonde Zoé, en ce temps-là. Il se sentit un peu coupable.

Avec ces deux jeunes filles, Benoît avait réalisé son plus beau rêve. Il voulait que cela recommence, mais il n'avait jamais retenté l'expérience.

Le 14 mars 2015, quelques années après, il avait envoyé ce message à Ariane :

« Chère Ariane, comment vas-tu ? J'ai cru comprendre que tu enseignais maintenant les lettres classiques ; je t'en félicite. Anachronique également, j'enseigne pour ma part la philo. J'ai pensé à toi dernièrement, en relisant ces pages de Rousseau (je te les envoie). Ce passage des Confessions m'a rappelé une semaine lointaine passée avec toi et Edith, à Paris. "Manet alta mente repostum". Je t'embrasse et te souhaite le meilleur. Benoît »

Voici donc le texte qu'il avait envoyé à Ariane. Un extrait des *Confessions* de Rousseau :

« D'ailleurs des couturières, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tentaient guère. Il me fallait des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies : ç'a toujours été la mienne, et je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état et du rang qui m'attire : c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerais toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très ridicule, mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien ! Cet avantage se présentait encore, et il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de temps en temps sur les moments agréables de ma jeunesse ! Ils m'étaient si doux ; ils ont été si courts, si rares, et je les ai goûtés à si bon marché ! Ah ! Leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage et soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer : tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau.

J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, je m'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance. Mlle de Graffenried et Mlle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mlle de Graffenried était une jeune Bernoise fort aimable, qui, par quelque folie de son âge, ayant été jetée hors de son pays, avait imité Mme de Warens, chez qui je l'avais vue quelquefois ; mais, n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avait été trop heureuse de s'attacher à Mlle Galley, qui, l'ayant prise en amitié, avait engagé sa mère à la lui donner pour compagne jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mlle Galley, d'un an plus jeune qu'elle, était encore plus jolie : elle avait je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle était en même temps très mignonne et très formée, ce qui est pour une fille le plus beau moment.

Toutes deux s'aimaient tendrement et leur bon caractère à l'une et à l'autre ne pouvait qu'entretenir longtemps cette union, si quelque amant ne venait pas la déranger. Elles me dirent qu'elles allaient à Thônes, vieux château appartenant à Mme Galley ; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules. Je voulus fouetter les chevaux ; mais elles craignaient pour moi les ruades et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient. Je pris par la bride le cheval de Mlle Galley, puis, le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles, et m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas, et Mlle de Graffenried s'adressant à moi : Non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service ; et nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous : nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battait, je regardais Mlle Galley. Oui, oui, ajouta-t-elle, en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle ; nous voulons rendre compte de vous. - Mais Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mère : que dira-t-elle en me voyant arriver ? - Sa mère, reprit Mlle de Graffenried, n'est pas à Thônes, nous sommes seules ; nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mlle de Graffenried je tremblais de joie, et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battait si fort qu'elle s'en aperçut : elle me dit que le sien lui battait aussi par la frayeur de tomber : c'était presque, dans ma posture, une invitation de vérifier la chose ; je n'osai jamais, et durant tout le trajet mes deux bras lui servirent de ceinture, très serrée à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers, et n'aurait pas tort.

La gaieté du voyage et le babil de ces filles aiguïsèrent tellement le mien, que jusqu'au soir, et tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avaient mis si bien à mon aise, que ma langue parlait autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instants seulement, quand je me trouvais tête à tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassait un peu ; mais l'absente revenait bien vite, et ne nous laissait pas le temps d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Thônes, et moi bien séché, nous déjeunâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux demoiselles, tout en cuisinant, baisaient de temps en temps les enfants de la grangère et le pauvre marmiton regardait faire en rongant son frein. On avait envoyé des provisions de la ville, et il y avait de quoi faire un très bon dîner, surtout en friandises ; mais malheureusement on avait oublié du vin. Cet oubli n'était pas étonnant pour des filles qui n'en buvaient guère : mais j'en fus fâché, car j'avais un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en

furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive et charmante était l'innocence même : et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs ; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres. Comme elles m'en marquaient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, qu'elles n'avaient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyaient de reste que cette galanterie était une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! Quel souvenir plein de charmes !

Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

Après le dîner nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises.

Je montai sur l'arbre, et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois, Mlle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein : et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur.

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée ; et cette décence, nous ne nous l'imposions point du tout, elle venait toute seule, nous prenions le ton que nous donnaient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise, fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mlle Galley. Il est vrai que la circonstance donnait du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirais avec embarras, elle avait les yeux baissés. Ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité. Je ne sais ce que j'aurais pu lui dire : son amie entra, et me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne fallait pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restait que le temps qu'il fallait pour arriver de jour, et nous nous hâtâmes de partir en nous distribuant comme nous étions venus.

Si j'avais osé, j'aurais transposé cet ordre ; car le regard de Mlle Galley m'avait vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, et ce n'était pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avait tort de finir, mais, loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue, par tous les amusements dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à peu près au même endroit où elles m'avaient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valaient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnait entre nous trois valait des plaisirs plus vifs, et n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystères et sans honte, et nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté, qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle et qu'elle agit continuellement. Pour moi, je sais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne savais pas trop bien ce que je voulais à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressaient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que, si j'eusse été le maître de mes arrangements, mon cœur se serait partagé ; j'y sentais un peu de préférence. J'aurais fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse Mlle de Graffenried ; mais à choix, je crois que je l'aurais mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit, il me semblait en les quittant que je ne pourrais plus vivre sans l'une et sans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrais de ma vie, et que là finiraient nos éphémères amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs ! ne vous y trompez pas. J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours, en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par là. »

Il réfléchit. Edith et Ariane. Liamine lui-même connaît son « intérêt » pour Nathalie et Diane, depuis plusieurs années déjà. Liamine est son confident. En janvier 2016, il lui dira ceci : « cette relation que tu désires avec deux femmes, tu as déjà dû la vivre plusieurs fois, d'une certaine manière. »

De fait, il avait raison. La brune Marthe, qui deviendrait architecte, avait été sa première amoureuse « officielle ». Elle serait la meilleure amie de la blonde Gervaise, la première jeune fille qui lui briserait le cœur. Il ne se l'avouait pas à lui-même, mais il rêvait qu'un jour, ils s'unissent tous les trois. La brune Joséphine, à Lille, habitait encore ses pensées, tandis qu'il connut l'amour fou avec sa meilleure amie, la blonde Zoé, pendant 2 ans. La blonde infirmière incandescente de Pierre Janet cohabitait, en son âme éprise, avec la brune Lucile. La brune Laura, l'amour de sa vie jusqu'à aujourd'hui, n'effaçait pas le souvenir de la blonde Coralie C. La brune Adèle, son oiseau blessé, n'effaçait pas le souvenir de Marine, la plus jolie khâgneuse de ses 20 ans (il n'annoncera à Marine son

amour que durant le bal de fin d'année, et elle l'éconduira gentiment). La brune Nina cohabitait avec la blonde Ophélie, ce si beau songe d'une passion vécue réellement, à l'île d'Yeu.

Ce qu'il s'apprêtait peut-être à vivre, il l'avait déjà rêvé plus d'une fois. Il deviendrait ce qu'il était. Il voulait s'engager dans une marche qui était sa marche, sur un chemin, son chemin, son cheminement propre. Des obstacles se dressaient sur la route. Mille obstacles. Mais il saurait être fort, comme il avait toujours su l'être. Ce chemin s'appelle : la séduction.

Chapitre 81 : L'abbaye de Thélème

Benoît, en janvier 2016, songe à son projet de vie. Il n'a plus de « mission ». Personne ne lui a rien demandé, personne ne l'a « appelé », et Dieu(e) même, qui n'est que suggestions et intentions secrètes, ne lui commande rien, tout comme Il ou Elle ne saurait rien commander à personne.

Benoît est libre, créatif, il peut choisir son destin, son *projet* librement, selon une stricte philosophie sartrienne.

Il le sait, sa philosophie est puissante. Elle peut permettre certaines réconciliations, à un niveau global. Il doit assumer ses responsabilités, faire face. Mais là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est toujours ce qui se passe à un niveau très local. L'essentiel, comme l'apprend finalement Candide, est de bien « cultiver son jardin ».

A quoi ressemblera le « jardin » de Benoît ? Il a déjà une petite idée en tête.

L'utopie la plus réjouissante est celle-ci : l'abbaye de Thélème, telle que la pense un Rabelais. Jean-Bruno P., son maître, qui en sait beaucoup plus que lui, et qui en saura toujours beaucoup plus que lui, défend cet idéal rabelaisien. Dans sa vie, Benoît aimerait que Jean-Bruno P. l'aide à penser cet idéal.

L'abbaye de Thélème est un lieu qui a pour principe : « Fais ce que voudras. » Des hommes et des femmes, dans un endroit préservé, chantent, dansent, écrivent, pensent, étudient, font du sport, s'aiment, se disputent, créent, vivent librement leur vie, sans restriction, sans commandement. Cette vie en communauté est un habitat durable, une zone d'autonomie durable. Selon Benoît, ce lieu peut être un lieu transitoire. Ce caractère transitoire ne remet pas en cause la durabilité du projet. Les individus qui l'occupent doivent pouvoir avoir, hors de ce lieu, une maisonnée, où ils vivent avec leurs proches, ou seuls. Dans ce lieu, toutefois, des rencontres riches et joyeuses ont lieu.

Certains lieux du monde contemporain correspondent déjà plus ou moins à cette utopie : certaines maisons de quartiers, certaines universités que se réapproprient des étudiants en lutte, certains

lieux associatifs ou auto-gérés (le « Barricade », à Montpellier), certaines associations sportives, certains théâtres, certains appartements festifs ou culturels (« l'appart'athon », à Lyon), etc.

Mais, dans l'utopie d'inspiration rabelaisienne que Benoît imagine, les activités les plus diverses, ensemble, pourront être pratiquées, dans un même élan. L'individu socialisé, au sens marxien, pourra s'y épanouir. Le sensori-moteur au sens bergsonien sera vérifié. L'auto-affection spinozienne, selon les deux attributs pensables de la substance, sera efficiente. L'humain sera intégré, incarné.

Cette utopie, il ne prétend pas la diffuser « massivement ». Car toute diffusion massive d'une utopie devient bien vite fasciste ou totalitaire. Toutefois, si elle peut *inspirer* d'autres projets humains, terriens, il ne peut que se réjouir. Ainsi, plusieurs personnes, issues de plusieurs localités autonomes et joyeuses, pourraient se *rendre visite*, sur le terrain d'une belle égalité.

Benoît l'espère, sa philosophie pourra permettre l'engagement de plusieurs dans une lutte qui vaut la peine d'être menée. Il ne veut absolument pas être quelque « leader » dictatorial, quelque « homme providentiel » fasciste et égocentrique, imposant ses intuitions et intentions à la « masse ». Mais il comprend aussi que la pensée qu'il propose est forte, et qu'elle peut contribuer à une pacification dans le monde. Si l'on confronte sa philosophie de l'éternel retour, philosophie éthique, métaphysique et physique, à sa philosophie post-capitaliste, et si l'on prend soin de lire attentivement cette philosophie, alors on comprend qu'une marche vers la paix est possible. Les hommes pourront réaffirmer un espoir raisonnable, un espoir que Kant avait lui-même : la paix perpétuelle.

Après tout, ce que fait Benoît, sur le plan théorique n'est pas si extraordinaire. Il ne fait que combiner les meilleures intuitions des penseurs les plus puissants. Cette combinaison renvoie à une démarche alchimique qui doit faire apparaître un projet, une fidélité, une mémoire, qui est celle de tous les hommes. Il ne fait que combiner l'individu socialisé marxien, l'éternel retour nietzschéen, et la paix perpétuelle kantienne. Et il veut dire ceci à ses contemporains : « Regardez, si nous faisons l'effort de penser ensemble les trois plus belles intuitions qu'ont eu les trois plus grands penseurs occidentaux, nous comprenons que nous pouvons tous nous réconcilier, que nous pouvons cesser de nous faire la guerre, et que nous pouvons enfin vivre notre vie, dans la paix et l'amour ».

Pour enfoncer le clou, il écrit en ce moment, en ce mois de janvier 2015, une version scientifique de l'éternel retour : Liamine et lui sont sur le point de formuler une hypothèse cosmologique originale qui pourra susciter l'intérêt de la communauté des physiciens.

L'abbaye de Thélème n'est possible que s'il y a la paix partout dans le monde. Et l'on devrait même dire : *les* abbayes de Thélème. Benoît veut cultiver son jardin, mais il sait aussi que, pour que ce jardin soit vraiment vivable, il faut qu'il y ait partout autour de lui une concorde entre les hommes.

Au fond, Benoît est fort égoïste : il ne veut la paix perpétuelle, partout dans le monde, que pour que le monde soit vivable pour lui. Il ne s'engagera dans cette lutte pour la paix perpétuelle,

avec des millions d'hommes, passés, présents ou à venir, vivants, morts, ou à naître, que parce que sans ce projet, il ne peut tout simplement pas supporter l'existence, et périra bien vite.

Le monde peut-il « supporter », tolérer, des Benoît Bohy-Bunel ? Il l'espère, mais il n'en est pas sûr. Il est fortement inadapté dans ce monde.

Il envoie maintenant sa flèche de désir. Atteindra-t-elle sa cible ? Il espère pouvoir vivre des amitiés réelles avec ces 12 femmes, avec ces personnes qu'il compare à des perles. Il espère pouvoir continuer à rire, à créer, avec ses amis présents. Il espère construire de beaux projets dans sa vie, et aimer de belles femmes. Peut-être se mariera-t-il un jour. Mais il préfère ne pas le savoir, pour l'instant. Tout est encore ouvert.

Il vivra avec eux, avec ces personnes si belles qui sont entrées dans sa vie, pour son plus grand bonheur, les plus belles expériences, et les plus belles relations. Il ne l'espère pas seulement. Cela est déjà le cas.

Toute sa vie, il croira en Dieu(e). Il le comprend, maintenant seulement, ces « services secrets » qui épiaient ses pensées et observaient ses actes, lors de son délire maniaque, n'étaient qu'une façon de se sentir connecté à « quelque chose d'extérieur ». Cet extérieur n'était pas humain, mais divin : ce film qu'il avait « tourné » en juin 2013, il n'avait qu'un Spectateur, qu'une Spectatrice : c'était bien Dieu(e) qui sans cesse l'accompagnait, avec son regard d'une douce bienveillance, de la même manière qu'Il ou Elle accompagnait tout un chacun. Il aimerait Dieu(e) pour l'éternité, mais parfois, aussi, n'y penserait plus, car il faut aussi savoir se consacrer aux hommes et aux femmes.

Sa mère, Emmanuelle, son père, Antoine, ses frères et sœurs, Marion, Louise et Pierre, sa belle-mère, Laurence, ses beaux-pères, Eric, Alexis, Emmanuel, ses grands-mères, Claudine et Thérèse, ses grands-pères, Jean et François, Mamie, son beau-frère, Jean-Baptiste, son neveu, Swann, sa cousine, Sarah, ses cousins et autres cousines, ses oncles et tantes, ses grands-oncles et grandes-tantes, ses grands-cousins et grandes-cousines, ses amis, Liamine, Rémi, Jeremy, Mathilde, Timothée, Centime, Antoine, Hugo, Olivier, Morgane, Val, Jay, Juliette, Titi, Fleur, Pierre, Gizem, Lise, Noé, Camille, Marie, Thierry, Johanna, Vincent, Simon, Dimitri, Gabriel, Maureen, Colia, Eric, Jean-Pierre, Christophe, Damien, Daniel, David (le « dragon de Satan »), David et Marlène, Gaétan, Pauline, Maude, Simone, Julien, Margaux, François, Ronald, Anne, Virginie, ses camarades de lutte, Mathieu, Flora, Pierre-Eric, Freddy, Jeremy, Maude, ses tuteurs, Alain, le docteur Adaoui, le docteur Gelis, ses maîtres, Bruno Pinchard, Isabelle Garo, Marc Even, ses amoureuses passées ou fantasmées, Marie, Marthe, Nelly, Magalie, Ophélie, Gervaise, Mathilde, Zoé, Joséphine, Edith, Ariane, Brindille, Marion, Adèle, Laureine, Nina, Marine, la passante du musée Rodin, Anne la fraîche, Amandine, Colia, Lena, Delphine, Shamime, Anna, Lucile, l'infirmière de Pierre Janet, Müge, Laura, Coralie, toutes ces personnes si riches, qui ont fait qu'il est devenu ce qu'il est, il veut vivre sa vie avec eux, les

rencontrer à nouveau, souffrir et aimer de nouveau avec eux, mais aussi avec toutes les autres personnes qu'il s'apprête à rencontrer.

Maintenant donc seulement je peux cesser de dire « il », et parler à la première personne. Nous sommes aujourd'hui le mercredi 6 janvier 2016. Tout ce que j'ai vécu, les souffrances comme les joies, les supplices comme les béatitudes, j'en suis heureux. S'il fallait revivre tout cela une infinité de fois, j'en serais comblé. Je peux même mourir aujourd'hui, je suis de toute façon satisfait. J'ai vécu ce que j'avais à vivre, et fait ce que j'avais à faire. En outre, tout ce qui arrive, si cela arrive, mes projets, mes réussites comme mes galères, mes relations futures, les disputes comme la concorde, tout cela je le souhaite intensément, je l'affirme, je le veux.

Mais désormais j'ai trouvé de nouveaux compagnons certainement : des lectrices, des lecteurs. Puissiez-vous ne pas me juger trop hâtivement !

Advienne que pourra.

Pour tout dire, elle naquit le 9 juin 1981. A Jérusalem.

Chansons pour Clélia

Une perle

Dans les abysses elle sommeille,
La belle endormie.
Qu'il sente donc sa nécessité,
Puisqu'il faut bien l'aimer.

Le rayon d'une chevelure blonde,
Sur le visage d'une vieille amie,
Avait révélé la folle jeunesse,
D'une insouciance et ravie.

Sitôt qu'il aperçut le manège,
L'huître était apparue,
S'ouvrant pour dévoiler la perle,
Qui peut-être le peinait.

Dans les abysses elle sommeille,
La belle endormie,
Mais il saura l'étreindre,
La joyeuse étourdie.

Un rêve : Mademoiselle N.

Dans tes bras, mon âme,
L'émoi m'a déchiré.
Nulle béatitude n'affronte,
Une telle tendre félicité.

J'étais assoupi,
Mais puissé-je en ce songe,
Avoir acquis la certitude,
Que notre union sera nécessaire.

Tu grignotes mon cœur,
Depuis tant d'années,
Tu m'as fait soldat,
Plus qu'amant ou que frère.

Ce n'est pas ce que je souhaitais,
Mais si c'est pour te plaire,
Je choisis ce chemin,
Que certes je voulais taire.

Hélène de Troie

Une guerre se prépare,
Car elle a souri.
Ce fort discret signal
Déclenche l'extase non dite,
D'un insensé bien las,
Qui certes aussi gravite,
Pour mieux voir s'effondrer,
L'ancien monde qui crépite.

Une guerre se prépare,
Car elle a prononcé,
Les mots tendres fatals,
Qu'il n'osait espérer.
L'adresse n'est pas claire,
Mais cela ne compte guère,
Car derrière l'intention,
Pointe une connexion.

Blondeur incandescente,
Affileuse de mon mal,
Mon hommage immuable,
Etreint ta joue diaphane,
Comme une simple caresse
Improbable, ignorée.

Une patiente

Hystérique et perverse,
Hypocrite elle verse,
Sur ses plaies symboliques,
Quelques mauvais grains
De perplexité équivoque.

Brune Clélia,
Ton chant cette fois,
Est la mort dans la vie.
Trop synchronique voix,
Qui raconte son mal à lui.

Félicité !
« Tiens bon ! » disait-elle,
Recevant quelques signes
Audacieux et sincères
Qu'un homme doux et amer
Avait révélés clairement.

Elle a su tendre la main,
A celui qu'elle ne peut voir,
Il entend cette plainte ivre,
Effrayé par cette joie trop vive.

Et ça recommence.

Il ne prétend pas pouvoir
Cerner ses pensées,
Il ne le pourra.
N'est-ce pas le contraire
Bien plutôt qui se joue ?
L'analysant n'est-il pas
Lui-même analysé ?

Docteur Jung ou Mister del Dongo.

Et ça recommence.

Mary Magdalene

Une émotivité à fleur de peau,
Sur son visage épanoui,
Dans ses yeux doux
Mouillés d'une larme discrète,
S'annonce clairement.

Son ironique voix,
Ses gestes exagérés,
Trahissent une intention,
Que recueillent sûrement,
Ces paroles explicites.

Mary Magdalene,
Indécrottable romantique,
Madame Bovary,
Tu ne saurais sans précaution,
T'adresser de la sorte,
A un prince persan trop sage,
Que trop d'emphase irrite.

Mais la situation,
Plus belle était toutefois.

Aussi fou,
Aussi improbable,
Que cela semblait d'abord,
Marie Madeleine
Dirigeait le chœur,
De vieilles dames étourdies,
Qui avaient toute la beauté
De leurs amours secrètes,
A révéler dans le son.

Son chant, de fait,

Ne lui était pas destiné.
C'était pour bien plutôt
Laisser s'ouvrir enfin
Ces huîtres millénaires
Qu'elle incitait leur voix
A se perdre dans la mer.

De là découle une perle.

Une vierge suicidaire

Blonde engeance qui menace,
Tisser la fatale toile,
Qui les rayons de tes cheveux,
Saurait capturer,
Ne fut pas difficile.

Nosferatu impassible,
Sa morsure est précise.
L'éternité,
Par lui,
Te convie.

Vierge incandescente,
Dont le mortel ennui,
Annonce l'irréparable,
Ne commets pas le geste.
Elle te convie.

Mais un danger s'annonce.

Marie-Antoinette,
Inconsciente, dont le luxe,
Outre la nuit,
Ne confonds pas la toile
Avec l'élection.

Car certes Pan n'est pas
Quelque Nazaréen.

Endormie

Dans le coma elle végète,
Cette petite fée clochette,
Mais certes aussi la fluette
Dans ses songes volette.

Partout dans le monde,
Elle l'inonde,
D'une magie synchronique,
Folâtre et ironique.

Don Juan sans merci,
Il saura l'étourdir,
Quoique sa sexuelle
Et basique intention,
Est aussi celle d'un prince
Réveillant Cendrillon.

Blondeur pétillante,
Tu auras ta revanche,
Puisqu'il n'est qu'un timide
Amoureux qui s'ignore,
Aliocha qu'un Solal
Aurait bien voulu être.

Seule et endormie,
Dans cette nature hospitalière,
Elle marche peut-être,
La fluette,
Sans repère et sans quête.

Maintenant Casanova
L'étreint avec tendresse,
C'était inévitable.

Il promet de l'aimer,
Et il voulut qu'elle l'aime.
Doucement et sans heurt,
Il la nommait : « sa fleur ».

Une renarde

Imagine un monde sans paradis,
Et sans enfer.
Imagine un monde sans religion,
Et sans guerre.
Imagine un monde sans nations,
Et sans mort.
Imagine un monde où la terre se partage,
Et où il fait bon vivre.
Imagine tous ces gens
Vivant leur vie en paix.

Tu diras que je suis un rêveur,
Mais ce monde existe déjà.
Il a pour nom : son éternel retour.

Cette folie, c'est toi qui la provoques,
Cette magie, c'est nous qu'elle enveloppe,
Cet espoir, c'est eux qu'il convoque,
Puisqu'à vrai dire : « Nous rirons tous des papillons dorés ».

Nous sommes ces deux héros,
Toi la guerrière, moi le guerrier,
Qui luttent contre ces titans
De ferraille et de plomb,
Qui nous menacent horriblement
D'une transformation inhumaine.

Rusée renarde ironique,
Tu n'es pas un succube malveillant,
Qui viendrait dévorer céans
Mon intériorité folle et synchronique.
Et si maintenant tu joues ce rôle,
Ce n'est pas que tu m'embrôles,
Mais c'est selon une tactique

Que patiemment tu médites.

D'aucuns se riront de nous,
Car ils n'ont pas l'oreille fine.

Ceux qui dansent

Ne sont-ils fous

Pour ceux qui n'entendent la comptine ?

Qu'adviennent enfin, bientôt, les papillons dorés !

La jeune fille à la perle

Je connais cette attente,
Attendre cette voix,
Qui fait un signe en soi.

Je connais cet amour,
Pour une tendre inconnue,
Enfermée dans une machine.

Magicien virtuose,
Ma mélancolie toutefois,
Ne sera pas atténuée,
Par mon talent grandiose.

Pour m'en débarrasser,
De ce poids sur le cœur,
J'ai murmuré un jour,
Dans l'oreille du cheval,
Celui que Nietzsche aimait.
Mon secret : c'était toi.

Une perle orne ta beauté,
Mais c'est pour mieux me peiner,
Car l'image est trop belle.

Avec toi je me lamente,
Car je lance la balle d'or,
Sans savoir qui l'attrapera.
Nul « match » à emporter,
Mais qui le comprendra ?

Perdus dans la translation
D'un vecteur amoureux,
Nous périrons bien vite,
Si trop nous occultons

L'illusion synchronique.

Tu rêves constamment,

C'est la réalité que je rêve,

Mais nous nous unissons,

Puisqu'à l'intérieur tu veux rester,

Et puisque ma réalité : c'est ton rêve accompli.

Je l'appelle : cet éternel retour.

Comme sur un piano

Il joue avec son cœur
Comme on joue sur un piano.

Elle a tué Goliath
Avec un lance-pierre,
Mais il est David,
L'astuce vient de lui.

La mélodie qu'elle chante
Avec ce bel orgueil
De la fière légitime
Conquérante et ravie,
C'est bien lui qui la joue,
Elle doit bien le savoir.

Amoureuse d'un tueur,
D'un corrupteur sans cœur,
Et manipulateur,
Elle perçoit sur les touches
Qu'il frôle sans erreur,
Sa défaite annoncée,
Le viol symbolique,
Qu'il orchestre, ironique.

Inconsciente,
Elle se permet,
Explicite,
De s'adresser à lui.

Quand il sera prêt,
Elle sera sa femme,
Sa fille, sa dame,
Son bébé.

Mais ce qu'elle ne sait pas,
C'est qu'il lui a suffi
De simplement sortir
Du ventre de sa mère
Pour être déjà « ready ».

N'est-il pas lui-même, pianiste sur l'océan ?

Une artiste ignorante ?

Poétesse dans le geste,
Elle ignore la beauté,
La sophistication,
De sa danse sulfureuse,
Et de son art précieux.

Ignorante et subtile,
Elle ne sait pas qu'elle sait,
Plus que quiconque au monde,
Le mystère de la grâce
Qu'elle incarne sans blêmir.

Ce monstre qui l'effraie
N'est pas la moitié d'un moulin,
Mais ce monde est son monde,
De fait elle le respire.

Ce qu'elle ne sait pas savoir,
Sa beauté répétée,
Dans l'infinité pure,
Il est là pour le dire.

Mais il y a là méprise.

Il y a bien longtemps déjà,
Elle lui donna une leçon :
Une leçon de physique.

Sa joliesse suffisait
A le lui révéler :
L'éternel retour est.

Qui était l'ignorant ?
N'avait-il divagué ?

Aficionado

Son nom est un poisson.

Comme lui.

Heureux, dans cette zone aqueuse,

Comme ses congénères nageant,

Il l'observe, cette carpe,

Et sa joliesse éclate.

Dans un bar,

Le Latitude

A Montpellier,

Il jouera bien l'air doux

Qu'il inventa pour elle.

Comme chaque jour

Que Dieu fait,

Il empruntera cette rue

Qui jouxte sa maison :

La rue de l'Acropole.

Dans l'aquosité folle

Elle percevra ce son

Conçu pour circuler

Jusqu'à son cœur blessé.

Le grand ciel un beau jour

S'unit certes à la cime

Et dans la mer,

Toujours,

Se mouillent les amants.

Allo ? A l'eau ?

Il l'a perdue.

Pornographe

Dans cette ocre salle de bain,
Des bougies bienveillamment
Illuminent leurs ébats,
Qu'ils sauront certes enflammer,
Par leur fougue juvénile.

Un cordon noir très discret,
Entoure sa lune ferme et charmante,

Une chemisette couleur nuit
Translucide ou transparente
Que lentement il ôtera,
Dépose en son cœur un désir
Que les mots ne sauraient dire.

Des boucles de gitanes
Sont accrochées à ses oreilles,
Pour mieux suggérer l'éveil
D'un rêve fort délicieux,
Où c'est Esmeralda
Qu'il embrase, aux cieux.

Un collier africain
De perles sombres suggère
L'animisme mystique
Qu'ils s'apprêtent à prouver.

Un bracelet d'or et d'argent
Enlace son poignet gauche,
La belle est bien cet ange
Promis, ou une fée.

Avec son noir châle,
Elle entoure sa nuque raide,
Menace de l'étrangler,
Car une envie de meurtre,
Dans cette scène torride,
Paraît fort légitime.

Il ôte le cordon,
Avec soin et patience
Et baise son avant-cœur,
Qu'elle a joli d'ailleurs.

Il ôte l'impudent,
Et délivre l'abricot
Qu'il s'apprête à croquer.
Au-dessus un soleil,
Tatoué à l'encre bleue,
Apparaît, merveilleux.

Il aimerait tant dès lors
Etre le dieu Râ,
Venant inonder
Cette luciole qui crépite,
Mais il va la baiser,
Chastement et sans rite.

Elle s'empare du tronc
Vigoureux et lucide
Pour l'embrasser, aimant,
Qu'il soit un peu humide.
A quatre pattes maintenant,
Elle reçoit son amour,
Dans un va-et-vient doux,
Auto-éluçant,
Qui contourne l'écueil

De la réverbération
Ontique-ontologique.

La baignoire mousse un peu,
Elle s'y plonge,
Il s'assoit,
Et soudain par-derrière,
Ils entreprennent l'extase.

Puis elle se lève et doucement
Vient s'empaler sur lui
Pour mieux lui faire comprendre
Qui dirige la conquête.

Elle s'installe à son tour
Et il vient lui donner
Un cours de langue habile
Qui vient la titiller.

Elle lui tourne le dos,
Debout ils remercient,
La chance qui fut la leur,
De s'être rencontrés.

Mais toujours la mutine
Veut que cet appendice
Soit d'une humidité
Parfaite et impeccable.
Ironique elle le prend,
Et s'ensuit le beau geste.

Assis tous deux maintenant,
Elle peut bien regarder,
Le déroulement d'une scène
Qu'elle ne peut ignorer :
Tandis qu'elle est assise,

Sans voir l'autre visage,
Elle voit toutefois le chibre
Qu'elle devine à sa place,
Dans un mouvement fugace,
Qu'elle aimerait prolonger.

Enfin entre ses seins,
Il peut bien s'oublier,
Il n'est pas le dieu Râ,
Mais elle est inondée.

L'orifice suprême
Certes fut préservé,
Mais une prochaine fois,
Il sera défloré.
Car nulle beauté tendre
Et désintéressée
De la fière luxure
Ne saurait perdurer,
Sans une sodomite
Et gracieuse entreprise.

Dans cette belle aventure,
C'est ses cheveux qu'il perd.
On ne rivalise point,
Avec cette bruneur folle.

T'es même pas quelque chose

T'es même pas quelque chose,
Et tu viens m'parler.

T'es même pas quelque chose,
Et tu viens m'parler.

Alors dégage.

Pas si loin, les fantômes me murmurent :
L'importance de la vie.

Pas si loin les fantômes me murmurent :
L'indolence de la vie.

Même ta présence, silencieuse,
Exerce déjà ma fonction symbolique,
Même ton absence, pernicieuse,
Est une illusion, systématique.

Dans ma bouche, dans ma tête,
Dans les mots qui font sens,
Déjà là, tu me parles,
Tu peux pas dégager !

Tout au fond pas si loin,
Tu mouchètes et tu souffles,
Tu volettes et tu souffres,
D'être ignorée.

Mais je t'ai reconnue.

T'es même pas quelque chose,
Et tu viens m'parler.
T'es même pas quelque chose,

Et tu viens m'parler.

Alors dégage.

Pas si loin, les fantômes me murmurent :

L'importance de la vie.

Pas si loin les fantômes me murmurent :

L'indolence de la vie.

Ton impuissance, à exister,

Ouvre et manifeste, ma duplicité,

Ton inconsistance, hors de ma pensée,

T'abaisse et te condamne à la morbidité.

Tu n'es rien, pas une chose,

Peut-être un doute ou une angoisse,

Peut-être seulement un peut-être,

Comme je te plains.

Tu es sans fin, sans conclusion,

Tu n'es qu'une interprétation,

Fallacieuse,

De ce que tu n'es pas.

Tu n'es pas.

T'es même pas quelque chose,

Et tu viens m'parler.

T'es même pas quelque chose,

Et tu viens m'parler.

Alors dégage.

Pas si loin, les fantômes me murmurent :

L'importance de la vie.

Pas si loin les fantômes me murmurent :

L'indolence de la vie.

Solipsiste

Ne te méprends pas trop, j'occulte ta conscience et ta vie,
Je suis le solipsiste dogmatique sadique et cynique.

Ne t'éprends pas trop tôt du culte rance de l'envie,
J'exècre l'ironique engeance, le troupeau pathétique.

Suspends l'alter ego qui pense en toi de ton avis,
J'étreins la solitude unique idyllique et clinique.

Ne te mens pas, l'écho de l'innocence des ravis,
Annonce l'aphasique atrophie du plaisir physique.

Et n'oublie pas surtout que ta science et ta poésie
Etiquètent une éthique inique éthylique et typique.

Surprends à temps ces mots qui pansent les maux de la vie :
« Nique la panique érotique attachée à la survie. »

J'attends de voir cette femme qui saura décliner,
Je suis l'idéaliste étrange qui ne peut que nier,

J'envisage une somme que nul ne saurait diviser,
Mais cette piste arrange ceux que je ne peux que conchier,

J'aimerais croquer la pomme jusques à satiété,
Mais votre exorcisme atomise toute vie affirmée,

Je devrais faire un somme pour plus jamais me réveiller,
Mais le rêve ironiste c'est votre société.

Ne prétends pas coco que ton errance est un paradis,
En toi je reconnais le désespoir métaphysique.

Je n'm'étends pas mais faut qu'tu saches que ta mine épanouie,
Reflète l'illusion d'une adolescente acritique.

Je n't'apprends poteau que ta vie est une hypocrisie,
Ce pourquoi tu systématises la fonction phatique.

Tu tends vers le zéro quoique ta chance est d'être un petit,
Un petit mec en toc qui s'ignore étron apathique.

Déprends-toi de ce lot qui fait que ton épiphanie,
Se résume à la lassitude d'une basique plastique.

Surprends à temps ces mots qui pansent les maux de la vie :
« Nique la panique érotique attachée à la survie. »

J'attends de voir cette femme qui saura décliner,
Je suis l'idéaliste étrange qui ne peut que nier,

J'envisage une somme que nul ne saurait diviser,
Mais cette piste arrange ceux que je ne peux que conchier,

J'aimerais croquer la pomme jusques à satiété,
Mais votre exorcisme atomise toute vie affirmée,

Je devrais faire un somme pour plus jamais me réveiller,
Mais le rêve ironiste c'est votre société.

Erotomane

Désobstrue,
La réverbération :
Ontologique,
Faut qu'tu la niques.

Tu l'as perdue de vue,
Cette assimilation :
Ontique,
C'est pathétique.

Erotomane,
Ton foutre sur l'étant,
Gicle de ton œil,
Aveugle tu le prends.

Ce qui se fane,
Lorsque tu le surprends,
Si tu le cueilles,
Tu deviens méprisant.

Tu pues l'anu(s),
Avec tes intentions
Analytiques,
T'as trop la trique.

J'tai mis à nu,
Modère tes prétentions
Systématiques,
J'crois qu't'as plus la trique.

Erotomane,
Ton foutre sur l'étant,
Gicle de ton œil,

Aveugle tu le prends.

Ce qui se fane,
Lorsque tu le surprends,
Si tu le cueilles,
Tu deviens ignorant.

Le fond n'est pas là-devant,
Mais ton foutre sur l'étant,
Dans ton cul va t'le mettre,
Ce putain d'sens de « être ».

Le fond n'est pas un « je pense »,
Fondu dans l'indifférence.
Désobstrue la tradition,
Ose la répétition,
Désobstrue la tradition,
Ose la répétition.

Erotomane,
Ton foutre sur l'étant,
Gicle de ton œil,
Aveugle tu le prends.

Ce qui se fane,
Lorsque tu le surprends,
Si tu le cueilles,
Tu deviens méprisant.

